Mes souvenirs par Léon Escudier

1. Notice

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

The text on this page is estimated to be only 28.42% accurate

littérature musicale MES SOUVENIRS ' 1^' N P A Kç / LtON ESCUDIER K. PARIS HENTU I-IBRAIRE-ÉDITEUR. Palais-Royal, 17 et 19. Galerie d’Orléans l863 Tous droits réservés.

The text on this page is estimated to be only 20.33% accurate

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.33% accurate

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.00% accurate

Digitized

MES SOUVENIRS Digilized by Google

MES SOUVENIRS

The text on this page is estimated to be only 27.56% accurate

MEAIH. — IHPBIMEHIE A. CARRO. Digitized by Google

MEAUX. — IMPRIMERIE A. CARRO.

LITTÉRATURE MUSICALE MES SOUVENIRS PAR LEON ESCUDIER PARIS E. DENTU LIBRAIRE-ÉDITEUR, Palais- Royal, 17 et ig, Galerie d’Orléans l863 Tons droits réservés. Digitized by Googl

LITTÉRATURE MUSICALE

MES SOUVENIRS

PAR

LEON ESCUDIER

PARIS

E. DENTU LIBRAIRE-ÉDITEUR,

Palais-Royal, 17 et 19, Galerie d'Orléans

1863

Tous droits réservés.

Digitized by Google

A MEUT Cher ami, Permcttez-moi d’écrire votre nom en tête de ce volume. Il y a une dizaine d’années vous avez bien voulu illustrer notre Vie de Rossini d’une préface qui a puissamment contribué au succès du livre. Ces pages écrites avec cette verve, ce noble sentiment de l'art, cette attrayante poésie qui caractérisent tout ce qui émane de votre plume, ces pages, dis-je, sont des modèles de goût et de style. Digitized by Google

Il Le volume que je livre aujourd'hui au public est intitulé : Mes Souvenirs. Vous y trouverez esquissés, sinon avec talent, du moins avec sincérité et un profond amour de l'art, la vie, les travaux, la physionomie des compositeurs contemporains que vous avez tous connus et qui pour la plupart sont vos frères en poésie. Si, dans cette longue revue, j'ai fait une part assez large à la musique italienne, vous ne me blâmerez pas, je l'espère. L'Italie, vous l'avez dit vous-même, n'est-elle pas le Conservatoire de Dieu ? , La musique française d'ailleurs est assez bien pai tagée. Elle est la sœur cadette, sinon la fdle de la musique italienne, ce qui ne vieillit pas celle-ci qui, de même que les muses est immortelle. Comme la mer d'azur et d'or qui baigne les deux pays, comme cette belle Méditerranée qui est une de vos adorations, la musique avait déjà réuni les deux nations avant que la communauté d'origine, que la sympathie des mœurs, que les souffrances de Digitized by Google

111 l’une et que le généreux appui de l’autre eussent cimenté leur union. Lorsque vous en aurez le loisir, lisez ces esquisses, mon cher Méry ; c’est la meilleure preuve d’amitié que je puisse recevoir de vous ; je tiens à votre jugement ; et, quel qu’il soit, il est une page que je considérerai toujours comme bonne, c’est celle-ci ; car j’ai pu y témoigner de l’estime toute particulière que je fais de vos qualités d’esprit et de cœur, et vous y exprimer mon inaltérable reconnaissance. Léon Escudier. Digilized by Coogle

l'une et que le généreux appui de l'autre eussent cimenté leur union.

Lorsque vous en aurez le loisir, lisez ces esquisses, mon cher Méry ; c'est la meilleure preuve d'amitié que je puisse recevoir de vous : je tiens à votre jugement ; et, quel qu'il soit, il est une page que je considérerai toujours comme bonne, c'est celle-ci ; car j'ai pu y témoigner de l'estime toute particulière que je fais de vos qualités d'esprit et de cœur, et vous y exprimer mon inaltérable reconnaissance.

LÉON ESCUDIER.

Digitized by Google

MES SOUVENIRS I L’ÉCOLE ITALIENNE AU XIX* SIÈCLE.

Les premières années du siècle se suivaient rapides et fiévreuses, au son des trompettes guerrières, au roulement des tambours, au bruit des canons. La Muse de la mélodie italienne, que ce rude concert des batailles avait fini par fatiguer, se tenait à l’écart, timide, boudeuse, eflarouchée. Les noms immortels des Porpora, des Scarlatti, des Léo, des Pergolèse, des Jomelli, des Piccini, brillaient encore, il est vrai, d’une lueur fulgurante aux firmaments de l’art, et la pléiade non moins lumineuse, où resplendissaient ceux de Sacchini, de Cimarosa, de 1 ^<tzed by Coogle

MES SOUVENIRS

I

L'ÉCOLE ITALIENNE AU XIXe SIÈCLE.

Les premières années du siècle se suivaient rapides et fiévreuses, au son des trompettes guerrières, au roulement des tambours, au bruit des canons. La Muse de la mélodie italienne, que ce rude concert des batailles avait fini par fatiguer, se tenait à l'écart, timide, boudeuse, effarouchée. Les noms immortels des Porpora, des Scarlatti, des Leo, des Pergolèse, des Jomelli, des Piccini, brillaient encore, il est vrai, d'une lueur fulgurante aux firmaments de l'art, et la pléiade non moins lumineuse, où resplendissaient ceux de Sacchini, de Cimarosa, de

2 l’école italienne au XIX' SIÈCLE. Guglielmi, de Pavesi, ne pan'enail pas à les éclipser. Generali remplissait les nefs des cathédrales italiennes de ses graves masses d’harmonie religieuse, si savamment agencées, et mariées aux orgues saintes. Paisiello, le facile, le charmant, le doux Paisiello, jetait à la scène les derniers accords de sa lyre enchanteresse. Mais, malgré les trésors inépuisables prodigués par ces maîtres de l’art, pour qui la postérité avait déjà commencé, ou était près de commencer, la musique italienne paraissait se ressentir de cet effroi que lui inspiraient l’hymne de guerre et le bruit sinistre des artilleries. Elle avait, par interv^alles, des défaillances, des langueurs. La vivacité juvénile des beaux jours faisait place à je ne sais quelle torpeur maladive et inusitée, qui menaçait de dégénérer en léthargie. On comprenait que, pour l’arracher à cette molle somnolence, il fallait une forte secousse ; que, pour la ramener à l’ancienne vigueur, une infusion de sang jeune était indispensable. D'où lui viendrait-elle? On n’en savait rien. On espérait. On attendait. Un adolescent apparut, presque un enfant, il n’avait que dix-huit ans; — il est vrai qu’à cette époque les hommes de son âge avaient des régiments Digitized by Google

Guglielmi, de Pavesi, ne parvenait pas à les éclipser. Generali remplissait les nefs des cathédrales italiennes de ses graves masses d'harmonie religieuse, si savamment agencées, et mariées aux orgues saintes. Paisiello, le facile, le charmant, le doux Paisiello, jetait à la scène les derniers accords de sa lyre enchanteresse. Mais, malgré les trésors inépuisables prodigués par ces maîtres de l'art, pour qui la postérité avait déjà commencé, ou était près de commencer, la musique italienne paraissait se ressentir de cet effroi que lui inspiraient l'hymne de guerre et le bruit sinistre des artilleries. Elle avait, par intervalles, des défaillances, des langueurs. La vivacité juvénile des beaux jours faisait place à je ne sais quelle torpeur maladive et inusitée, qui menaçait de dégénérer en léthargie. On comprenait que, pour l'arracher à cette molle somnolence, il fallait une forte secousse; que, pour la ramener à l'ancienne vigueur, une infusion de sang jeune était indispensable. D'où lui viendrait-elle? On n'en savait rien. On espérait. On attendait.

Un adolescent apparut, presque un enfant, il n'avait que dix-huit ans; — il est vrai qu'à cette époque les hommes de son âge avaient des régiments

l’école italienne au XIX' SIÈCLE. S sons leurs ordres I — il était le fils d’un modeste musicien, d’un simple corniste; cet enfant qui, après avoir chanté dans les basiliques et rempli plus tard les fonctions de chef des chœurs sur des scènes mondaines, avait appris du vieux Mattéi les règles du contre-point, des œuvres d’Haydn et de Mozart tous les secrets de l’harmonie et de la mélodie, et de lui-même toutes les hardiesses du génie; ce jeune homme, qui devait écrire dans l’espace de dixneuf ans quarante opéras, dix-sept cantates pour la scène, trois messes et une multitude de morceaux d’église, de concert et de chambre, — nous ne parlons pas du St abat, cette sublime épopée chrétienne qu’il composa plus tard, œuvre posthume pour sa gloire sinon pour son existence, — cet adolescent, disons-nous, se montra; il descendit tout seul dans l’arène, le sourire aux lèvres, la mine insouciante et railleuse, et il ouvrit à lui seul une nouvelle ère musicale. On ne manqua pas de lancer la pierre à ce hardi novateur, selon l’éternelle habitude, — étemelle, car elle durera autant que le génie. — On siffla ses deux ou trois premières tentatives : on devinait déjà le révolutionnaire, et on affectait de ne voir en lui

sous leurs ordres ! — il était le fils d'un modeste musicien, d'un simple corniste ; cet enfant qui, après avoir chanté dans les basiliques et rempli plus tard les fonctions de chef des chœurs sur des scènes mondaines, avait appris du vieux Mattei les règles du contre-point, des œuvres d'Haydn et de Mozart tous les secrets de l'harmonie et de la mélodie, et de lui-même toutes les hardiesses du génie ; ce jeune homme, qui devait écrire dans l'espace de dix-neuf ans quarante opéras, dix-sept cantates pour la scène, trois messes et une multitude de morceaux d'église, de concert et de chambre, — nous ne parlons pas du *Stabat*, cette sublime épopée chrétienne qu'il composa plus tard, œuvre posthume pour sa gloire sinon pour son existence, — cet adolescent, disons-nous, se montra ; il descendit tout seul dans l'arène, le sourire aux lèvres, la mine insouciante et railleuse, et il ouvrit à lui seul une nouvelle ère musicale.

On ne manqua pas de lancer la pierre à ce hardi novateur, selon l'éternelle habitude, — éternelle, car elle durera autant que le génie. — On siffla ses deux ou trois premières tentatives : on devinait déjà le révolutionnaire, et on affectait de ne voir en lui

h l’école italienne au XIX* SIÈCLE. qu’un rebelle, pour le traiter en conséquence. Par bonheur, on avait affaire à forte partie. Lejeune Rossini ne se laissa point intimider par les criailleries des routiniers, que toute innovation scandalise. Supposez cependant un esprit délicat, une nature plus sensible, un amour-propre plus facile à froisser, et nous eussions perdu le Barbier^ Sémiramis^ OtellOy Moïse et Guillaume tell. Rossini laissa les pédants ou les envieux crier, s critiquer, écumer de rage, s’insurger contre les applaudissements de la foule, et alla droit son chemin. Contre les applaudissements, disons-nous, car il venait d’écrire Demetrio e Polibio, il venait de frapper un coup de maître, et cette fois, la foule ne céda ni aux vociférations impuissantes desaigre-fms de la critique, ni aux vides suffisances des vieux juges. Elle comprit le novateur et le salua de ses bravos les plus chaleureux. Aux accompagnements maigres et chétifs de ses devanciers, il avait substitué l’ampleur, l’opulence, la mâle vigueur d’une orchestration riche et puissante; les cantilènes mièvres et énervantes des Arcades de la scène lyrique étaient remplacées par des mélodies vives, spontanées, originales, Digitized by Googic

qu'un rebelle, pour le traiter en conséquence. Par bonheur, on avait affaire à forte partie. Le jeune Rossini ne se laissa point intimider par les criailleries des routiniers, que toute innovation scandalise. Supposez cependant un esprit délicat, une nature plus sensible, un amour-propre plus facile à froisser, et nous eussions perdu *le* ***Barbier***, ***Sémiramis***, ***Otello***, ***Moïse*** et ***Guillaume Tell.***

Rossini laissa les pédants ou les envieux crier, critiquer, écumer de rage, s'insurger contre les applaudissements de la foule, et alla droit son chemin. Contre les applaudissements, disons-nous, car il venait d'écrire ***Demetrio e Polibio***, il venait de frapper un coup de maître, et cette fois, la foule ne céda ni aux vociférations impuissantes des aigre-fins de la critique, ni aux vides suffisances des vieux juges. Elle comprit le novateur et le salua de ses bravos les plus chaleureux.

Aux accompagnements maigres et chétifs de ses devanciers, il avait substitué l'ampleur, l'opulence, la mâle vigueur d'une orchestration riche et puissante; les cantilènes mièvres et énervantes des Arcades de la scène lyrique étaient remplacées par des mélodies vives, spontanées, originales,

l’école italienne au XIX* SIÈCLE. 5 prime-sautières. Ce sublime audacieux paraissait ne douter de rien ; se moquant des règles que d’autres s’étaient cru en droit d’établir avant lui, il en établissait à son tour qui devaient plus tard avoir force de loi ; il bouleversait tout ; il touchait à tous les genres, et partout il avait du succès. Il passait du bouffe au grandiose, de la guitare de Figaro à la harpe des bardes écossais, du turban de Moustapha à celui de Mahomet, du tablier de Ninette à la pourpre de Sémiramis, du conte de fée de Cendrillon aux sévérités bibliques de Moïse. Tour à tour sémillant ou grave, spirituel ou grandiose, tendre ou majestueux, pathétique ou terrible, toujours grand, toujours sublime, qu'il fût limpide comme le lac, doux comme le ruisseau, impétueux comme le torrent, immense comme l’Océan, il monta de sphère en sphère, de triomphe en triomphe jusqu’au zénith, à l’apogée, au summum de la gloire, qu’il atteignit en donnant à son siècle ce chef-d’œuvre qui a nom Guillaume Tell, après lequel il se reposa, comme Dieu après avoir créé l’univers. Il était alors à sa trente-sixième année. Les prédestinés du génie tels que Raphaël, Pergolèse, Mozart, Byron, Bellini et tant d’autres meurent à cet A. Digitized by Google

 âge-là. Rossini, lui, se garda bien de mourir, et surtout il se garda bien de reprendre la plume. Quand le soleil est arrivé au méridien, il décline. Si noyé de pourpre que soit le couchant, c’est toujours un couchant. Il se dit, à tort ou à raison, que lorequ’on est au point culminant de la parabole, si l’on veut continuer sa marche, on est forcé de descendre; il compta ses œuvres plutôt que ses années, trouva son existence assez remplie, et en conclut que sa tâche était achevée. Cet infatigable paresseux avait travaillé comme un nègre, il avait fait dans la moitié de la journée dix fois plus de besogne que les autres n'en font pendant tout un jour; là-dessus l’ouvrier diligent se croisa les bras, et tout en regardant travailler les autres, il voulut s’amuser et jouir, vivant, de son immortalité, A quoi servirait-elle cette immortalité si elle ne datait que de la mort? Il n’est pas donné à tout le monde de vivre avec la postérité. Rossini désira se passer ce caprice. Il y réussit. Nous disions donc qu’il s’amusa à voir travailler les autres. Quels étaient-ils ces travailleurs de l’intelligence? Les uns avaient commencé avec lui, ou peu de temps après; les autres surgissaient. Digitized by Google

l’école italienne au XIX* SIÈCLE. 7 comme il s’élevait déjà et planait, aigle au vol sublime, dans les régions éthérées. C’étaient d’abord Mercadante et Pacini, deux maîtres dont le talent diffère essentiellement, et qui aurait été complet si les qualités de l’un et de l’autre avaientpu se réunir en un seul homme. Mercadante avait au suprême dégré la science musicale, mais l’imagination le plus souvent lui faisait défaut. A part cinq ou six magnifiques partitions qui resteront de son œuvre, sinon toutes à la scène, du moins aux archives où les élèves iront les étudier, à part Elisa e Claudio, i Nonnanni a Parigi, il Giuramento, la Vestale^ gli Orazi et quelques pages très-heureuses de YApoteosi dErcole, de Xlimalia^ àn Bravo ei de la Leonora, les autres ouvrages se ressentent du travail pénible du professeur, des recherches patientes du savant, de l’agencement calculé de l’habile contre-pointiste, mais l’éclair, mais l’étincelle, mais l’élan du génie, vous les chercheriei en vain. Aujourd’hui, aveugle, hélas 1 il garde la place de directeur au Conservatoire de Naples qu’occupait Zingarelli, cet autre savant qui essaya d’être artiste et qui eut la gloire d’avoir pour élève Bellini. Il garde cette place pour laquelle il était né et pour Digiiized by Google

comme il s'élevait déjà et planait, aigle au vol sublime, dans les régions éthérées. C'étaient d'abord Mercadante et Pacini, deux maîtres dont le talent diffère essentiellement, et qui aurait été complet si les qualités de l'un et de l'autre avaient pu se réunir en un seul homme. Mercadante avait au suprême dégré la science musicale, mais l'imagination le plus souvent lui faisait défaut. A part cinq ou six magnifiques partitions qui resteront de son œuvre, sinon toutes à la scène, du moins aux archives où les élèves iront les étudier, à part *Elisa e Claudio, i Normanni a Parigi, il Giuramento, la Vestale, gli Orazi* et quelques pages très-heureuses de l'*Apoteosi d'Ercole*, de l'*Ismalia*, du *Bravo* et de la *Leonora*, les autres ouvrages se ressentent du travail pénible du professeur, des recherches patientes du savant, de l'agencement calculé de l'habile contre-pointiste, mais l'éclair, mais l'étincelle, mais l'élan du génie, vous les chercheriez en vain. Aujourd'hui, aveugle, hélas ! il garde la place de directeur au Conservatoire de Naples qu'occupait Zingarelli, cet autre savant qui essaya d'être artiste et qui eut la gloire d'avoir pour élève Bellini. Il garde cette place pour laquelle il était né et pour

 laquelle il sera malaisé de lui trouver un successeur. Pacini, au contraire, le moins savant de tous les compositeurs de ce siècle, assez fréquemment relâché et parfois incorrect, avait pour lui une facilité prodigieuse ; dans le ciel musical il ne brilla jamais comme une planète, il fut une étoile filante perpétuelle. Ce ne fut pas la lyre de la Muse qui lui échut en partage, mais la guitare du ménestrel; il est vrai que cette guitare eut par intervalles les sons vibrants et mélodieux de la harpe ; de là ses succès multiples mais éphémères. Harpe ou guitare, les cordes de l’instrument ne furent jamais en repos sous la main facile, exercée, infatigable de ce grand faiseur. Ses cabalelte ont fait le tour de la Péninsule, elles ont eu à tour de rôle une popularité qu’elles-mêmes faisaient cesser en se succédant si rapidement. Pacini a écrit à lui seul plus de partitions que tous ses contemporains réunis. L'Ullimo giorno di Pompei, gli Arabi nelle Gallie, Niobe, Cesare in Egitto^ Saffo, BuondelmotUe, la Fidanzata corsa ont tenu assez longuement l’afliche des théâtres de la Péninsule. Mais pour ce petit nombre d’opéras favorisés, combien y en a-t-il d’oubliés! Et il ne cesse pas d’écrire. Pacini a ouvert le Digilized by Googic

laquelle il sera malaisé de lui trouver un successeur.

Pacini, au contraire, le moins savant de tous les compositeurs de ce siècle, assez fréquemment relâché et parfois incorrect, avait pour lui une facilité prodigieuse ; dans le ciel musical il ne brilla jamais comme une planète, il fut une étoile filante perpétuelle. Ce ne fut pas la lyre de la Muse qui lui échut en partage, mais la guitare du ménestrel ; il est vrai que cette guitare eut par intervalles les sons vibrants et mélodieux de la harpe ; de là ses succès multiples mais éphémères. Harpe ou guitare, les cordes de l'instrument ne furent jamais en repos sous la main facile, exercée, infatigable de ce grand faiseur. Ses *cabalette* ont fait le tour de la Péninsule, elles ont eu à tour de rôle une popularité qu'elles-mêmes faisaient cesser en se succédant si rapidement. Pacini a écrit à lui seul plus de partitions que tous ses contemporains réunis. ***L'Ultimo giorno di Pompei***, ***gli Arabi nelle Gallie***, ***Niobe***, ***Cesare in Egitto***, ***Saffo***, ***Buondelmonte***, ***la Fidanzata corsa*** ont tenu assez longuement l'affiche des théâtres de la Péninsule. Mais pour ce petit nombre d'opéras favorisés, combien y en a-t-il d'oubliés ! Et il ne cesse pas d'écrire. Pacini a ouvert le

l’école italienne au XIX* SIÈCLE. 9 robinet de sa musique à vingt ans, et ne l’a jamais plus fermé. Laissons-le couler à son loisir. Hélas ! pourquoi Mercadante n’a-t-il pu lui donner la moitié de sa science musicale, ou pourquoi ne lui a-t-il pas demandé un peu de cette facilité insolente qui, n’étant pas étayée de style, s’évapore en une improvisation vaine et inféconde ? Pour tous deux le déclin de la vie se ressent de leur genre de talent : Mercadante, nous l’avons dit, est à ses dernières années, directeur d’un des premiers conservatoires d’Italie; Pacini, à ses dernières années aussi, fait courir sa plume usée sur du papier de musique et donne des opéras à la Scala de Milan. L’un était né pour enseigner, l'autre pour improviser. Habent sua fatal , Il en parut un autre, quelques années plus tard que les deux maîtres dont nous venons de parler, et qui fut, lui aussi, un improvisateur, mais dans la meilleure acception du mot celui-là. Il avait la facilité sans la trivialité, il avait la pétulance sans la monotonie, il avait une fécondité prodigieuse, mais il avait aussi le style qui l’a fait réellement apprécier. Nous avons nommé Donizetti. Les abords de la carrière furent difficiles au jeune compositeur; 1. Diafecd by Google

10 l’école italienne au xix” siècle. l’insuccès l’attendait à chaque nouvelle épreuve, il faillit lâcher prise. L’accueil fait à la Zingara l’encouragea. L'Esule di Borna lui valut le baptême de l’art. Dès lors l’Italie eut un nouveau maître. Après avoir longuement cherché son chemin, après des tâtonnements sans nombre, Donizetti finit par entrer dans la bonne voie. A partir de ce moment, il ne la quitta plus, et il alla, il alla, il mena l’art à grandes guides ; il parcourut sa carrière à fond de train, il courut au succès à toute vapeur. Lui aussi, comme Rossini, mais à grande distance, il voulut toucher à tous les genres et compta de nombreux succès. Il passa du billot d’Anna Boiena à la voiture du charlatan de rElisîr d'amore, de la robe de bure de la Favorite à la robe de chambre de Don Paêquale, des angoisses déchirantes de Luda à la chanson goguenarde de Betly, de la fiole empoisonnée de Lucrezia Borgia à la cantine guillerette de la Fille du Régiment. Caméléon de l’art, 11 changea de manière selon les pays pour lesquels il écrivit; il n’eût pas composé la Fille du Régiment pour Vienne , pas plus que Linda di Chamounix pour Paris. Il compta parmi ses succès Marino Faliero, Belisario, Parisina, Roberto cTEvreux,

l'insuccès l'attendait à chaque nouvelle épreuve, il faillit lâcher prise. L'accueil fait à *la Zingara* l'encouragea. *L'Esule di Roma* lui valut le baptême de l'art. Dès lors l'Italie eut un nouveau maître. Après avoir longuement cherché son chemin, après des tâtonnements sans nombre, Donizetti finit par entrer dans la bonne voie. A partir de ce moment, il ne la quitta plus, et il alla, il alla, il mena l'art à grandes guides; il parcourut sa carrière à fond de train, il courut au succès à toute vapeur. Lui aussi, comme Rossini, mais à grande distance, il voulut toucher à tous les genres et compta de nombreux succès. Il passa du billot d'*Anna Bolena* à la voiture du charlatan de *l'Elisir d'amore*, de la robe de bure de *la Favorite* à la robe de chambre de *Don Pasquale*, des angoisses déchirantes de *Lucia* à la chanson goguenarde de *Betly*, de la fiole empoisonnée de *Lucrezia Borgia* à la cantine guillerette de *la Fille du Régiment*. Caméléon de l'art, il changea de *manière* selon les pays pour lesquels il écrivit; il n'eût pas composé *la Fille du Régiment* pour Vienne, pas plus que *Linda di Chamounix* pour Paris. Il compta parmi ses succès *Marino Faliero*, *Belisario*, *Parisina*, *Roberto d'Evreux*,

l'école italienne au XIX* SIÈCLE. 11 sans parler de \ Elhabetta, de VAjo nelC imbarazzo, et de tant d'autres ! Sans avoir une individualité propre, sans pouvoir former école, Donizetti, éclectique de l'art, marque une belle place dans l'histoire musicale de son siècle. Il devait mourir comme il mourut, hélas ! d'épuisement. Pauvre Donizetti I Ils étaient tous à l'œuvre, Rossini M-même, et, dans des sphères inférieures^ Mercadante, Pacini et Donizetti, quand on vit arriver un Sicilien, blond comme les blés, doux comme les anges, jeune comme l'aurore, mélancolique comme le couchant. 11 avait dans son âme quelque chose comme du Pergolèse et du Mozart tout à la fois ; s'il avait été peintre au lieu d'être musicien, j'aurais dit qu'il y avait en lui du Corrége et du Raphaël. Il avait vu Rossini s'élever si haut, que son œil triste et doux avait peine à le suivre dans son vol audacieux ; il souhaita être la lune de ce soleil. Ne pouvant être l'aigle, il voulut être le cygne. Dieu lui avait mis une lyre dans le cœur ; il n'eut qu'à laisser battre ce cœur pour en tirer les accords les plus touchants. C'était l'époque à laquelle l'Italie, affaissée sous Digitized by Google

sans parler de l'*Elisabetta*, de l'*Ajo nell' imbarazzo*, et de tant d'autres !

Sans avoir une individualité propre, sans pouvoir former école, Donizetti, éclectique de l'art, marque une belle place dans l'histoire musicale de son siècle. Il devait mourir comme il mourut, hélas ! d'épuisement. Pauvre Donizetti !

Ils étaient tous à l'œuvre, Rossini lui-même, et, dans des sphères inférieures, Mercadante, Pacini et Donizetti, quand on vit arriver un Sicilien, blond comme les blés, doux comme les anges, jeune comme l'aurore, mélancolique comme le couchant. Il avait dans son âme quelque chose comme du Pergolèse et du Mozart tout à la fois ; s'il avait été peintre au lieu d'être musicien, j'aurais dit qu'il y avait en lui du Corrége et du Raphaël. Il avait vu Rossini s'élever si haut, que son œil triste et doux avait peine à le suivre dans son vol audacieux ; il souhaita être la lune de ce soleil. Ne pouvant être l'aigle, il voulut être le cygne. Dieu lui avait mis une lyre dans le cœur ; il n'eut qu'à laisser battre ce cœur pour en tirer les accords les plus touchants.

C'était l'époque à laquelle l'Italie, affaissée sous

12 l’école italienne au XiX* SIÈCLE. la douleur, gémissait comme la captive des bords de l’Euphrate. Sa Muse éplorée s’enveloppait dans le voile noir des veuves. Morcelée, tyrannisée, envahie, esclave en un mot, la pauvre Italie n’osait remuer, de peur que le bruit de ses fers n’éveillât les colères de ses despotes. C’était l’époque à laquelle Tenerani sculptait sa Psyché, Bayez peignait sa Mélancolie, Grossi chantait .son lldegonde. A son tour, Bellini chanta sa Juliette. Pauvres vierges de la douleur, qui toutes témoignent des souffrances de la patrie en larmes I Bellini représente la mélodie italienne dans sa plus douce, sa plus tendre et sa plus suave manifestation, la mélodie, aurions-nous dû dire tout simplement, car de celle-là, on n’a pas besoin d’indiquer l’origine. La mélodie, c’est un Français qui l’atteste, est née italienne. « La nature, a écrit Méry, ce compositeur sublime, a inventé la mélodie dans les zones du soleil et de la mer, dans les pays tièdes où les nuits sont de beaux jours ; sur les rives calmes où l’homme peut rêver, écouter, veiller sans craindre les périls de la solitude, les embûches de la nuit, les intempéries de l’air. La mélodie est italienne de Digitized by Coogle

la douleur, gémissait comme la captive des bords de l'Euphrate. Sa Muse éplorée s'enveloppait dans le voile noir des veuves. Morcelée, tyrannisée, envahie, esclave en un mot, la pauvre Italie n'osait remuer, de peur que le bruit de ses fers n'éveillât les colères de ses despotes. C'était l'époque à laquelle Tenerani sculptait sa *Psyché*, Hayez peignait sa *Mélancolie*, Grossi chantait son *Ildegonde*. A son tour, Bellini chanta sa *Juliette*. Pauvres vierges de la douleur, qui toutes témoignent des souffrances de la patrie en larmes !

Bellini représente la mélodie italienne dans sa plus douce, sa plus tendre et sa plus suave manifestation, la mélodie, aurions-nous dû dire tout simplement, car de celle-là, on n'a pas besoin d'indiquer l'origine. La mélodie, c'est un Français qui l'atteste, est née italienne.

« La nature, a écrit Méry, ce compositeur sublime, a inventé la mélodie dans les zones du soleil et de la mer, dans les pays tièdes où les nuits sont de beaux jours ; sur les rives calmes où l'homme peut rêver, écouter, veiller sans craindre les périls de la solitude, les embûches de la nuit, les intempéries de l'air. *La mélodie est italienne de*

l’école italienne au XIX* SIÈCLE. 13 naissance (1). L’Italie est la presqu’île favorite du ciel entre tous les pays de la terre ; elle appuie sa tête sur les lagunes de Venise, ses pieds sur la Sicile, elle écoute ce que disent les forêts des Alpes et des Apennins; elle se baigne dans les deux mers; tout chante autour d’elle, depuis le Lido jusqu’au golfe de Tarente ; l’Adriatique et la Méditerranée lui envoient comme deux échos éternels, les éclats émouvants de la tempête, ou les mélodies lascives de la sérénité. En aucun autre pays la nature n’a donné aux arbres, aux montagnes, aux volcans, aux jardins, aux rivages plus de voix charmantes, plus de soupirs amoureux, plus de murmures veloutés. L’Italie est le Conservatoire de Dieu; le petit enfant y chante, il bagaye partout ailleurs; puis il arrive qu’un des innombrables élèves de cette école péninsulaire a reçu du ciel une vocation spéciale ; alors , cet enfant d’élite continue , à son insu , ses études et se recueille pour écouter jour et nuit ces leçons de mélodie qui lui arrivent de tous les horizons italiens » (1)Mért. Introduction de Rossini, sa Vie et ses Œuvres, par le» frères Escudier. Paris, 1854. Digitized by Google

naissance (1). L'Italie est la presqu'île favorite du ciel entre tous les pays de la terre ; elle appuie sa tête sur les lagunes de Venise, ses pieds sur la Sicile, elle écoute ce que disent les forêts des Alpes et des Apennins ; elle se baigne dans les deux mers ; tout chante autour d'elle, depuis le Lido jusqu'au golfe de Tarente ; l'Adriatique et la Méditerranée lui envoient comme deux échos éternels, les éclats émouvants de la tempête, ou les mélodies lascives de la sérénité. En aucun autre pays la nature n'a donné aux arbres, aux montagnes, aux volcans, aux jardins, aux rivages plus de voix charmantes, plus de soupirs amoureux, plus de murmures veloutés. L'Italie est le Conservatoire de Dieu ; le petit enfant y chante, il bagaye partout ailleurs ; puis il arrive qu'un des innombrables élèves de cette école péninsulaire a reçu du ciel une vocation spéciale ; alors, cet enfant d'élite continue, à son insu, ses études et se recueille pour écouter jour et nuit ces leçons de mélodie qui lui arrivent de tous les horizons italiens..... »

(1) MÉRY. Introduction de *Rossini, sa Vie et ses Œuvres*, par les frères Escudier. Paris, 1854.

là l’école italienne au XIX* SIÈCLE. C’est ce que fit l’enfant catanais ; il ébaucha, tout jeune encore, sur les bancs du collège à Naples, sous les yeux de Zingarelli, son maître, sa première partition Bianca e Fernando^ point de départ si heureux de cette courte carrière qui devait se briser d’une façon si brusque, si imprévue, si prématurée avec / Puritani. Il n’écrivit en tout que neuf opéras, le nombre des muses ! les autres furent Zaira, Il Pirata, la Straniera, la Sonnambula, Norma, Béatrice di Tenda, 1 Capuleti ed i Montecchi (Giullietta e Romeo). Il y a bien cinq chefs-d’œuvre parmi ces neuf partitions I Jl Pirata fut véritablement son premier succès. Ceux , qui n’ont point entendu Rubini dans cet ouvrage, ne peuvent comprendre jusqu’à quel point la mélodie italienne peut émouvoir et passionner. Il en est de même pour Marie Malibran dans le rôle ^d’Amina de la Sonnambula. Non, jamais la voix humaine n’a interprété plus parfaitement de plus irrésistibles mélodies 1 — C’est im jour funeste pour l’art italien, disait Marie Malibran, les sanglots dans la voix, en apprenant à Naples que Bellini mourait à Puteaux, le 2à septembre 1835. L’année suivante, jour pour Digitized by Google

C'est ce que fit l'enfant catanais; il ébaucha, tout jeune encore, sur les bancs du collége à Naples, sous les yeux de Zingarelli, son maître, sa première partition ***Bianca e Fernando***, point de départ si heureux de cette courte carrière qui devait se briser d'une façon si brusque, si imprévue, si prématurée avec ***I Puritani.*** Il n'écrivit en tout que neuf opéras, le nombre des muses! les autres furent ***Zaira***, ***Il Pirata***, ***la Straniera***, ***la Sonnambula***, ***Norma***, ***Beatrice di Tenda***, ***I Capuleti ed i Montecchi*** (Giullietta e Romeo). Il y a bien cinq chefs-d'œuvre parmi ces neuf partitions!

Il Pirata fut véritablement son premier succès. Ceux qui n'ont point entendu Rubini dans cet ouvrage, ne peuvent comprendre jusqu'à quel point la mélodie italienne peut émouvoir et passionner. Il en est de même pour Marie Malibran dans le rôle d'Amina de ***la Sonnambula.*** Non, jamais la voix humaine n'a interprété plus parfaitement de plus irrésistibles mélodies!

— C'est un jour funeste pour l'art italien, disait Marie Malibran, les sanglots dans la voix, en apprenant à Naples que Bellini mourait à Puteaux, le 24 septembre 1835. L'année suivante, jour pour

l’école italienne au XIX* SIÈCLE. 15 jour, Marie Malibran mourait à Manchester. On eût dit quelle n’avait plus rien à faire ici-bas 1 Rossini pleura bien amèrement à la mort de Bellini; Michel-Ange ne versa-t-il pas, lui aussi, des larmes bien sincères, à la mort de Raphaël ? Pendant ce temps, l'opéra bouffe, cette création essentiellement italienne, qui est à notre opéra comique, ce que l’éclat de rire est au sourire, ce que l’imbroglio est à l’intrigue, ce que le Matrimonio Scgreto est à la Dame Blanche, l’opéra bouffe, disons-nous, ne perdait pas son temps. Les conditions mêmes du théâtre lyrique italien l’eussent vivifié, s’il avait langui, car, dans chacune des grandes villes de la Péninsule, à côté des premières, des grandes scènes lyriques, il est des théâtres de deuxième ordre, par lesquels (autrefois du moins) les compositeurs étaient forcés de commencer avant de passer aux grands théâtres. C’est là qu’ils devaient gagner leurs éperons, là qu’ils recevaient le baptême de compositeur. Cet usage, qui subsiste encore en France, a été presque complètement abandonné en Italie. Est-ce un bien, est-ce un mal? Les uns prétendent que ce serait injuste de forcer le talent d’un compositeur de grand gem*e à faire Digitized by Google

jour, Marie Malibran mourait à Manchester. On eût dit qu'elle n'avait plus rien à faire ici-bas!

Rossini pleura bien amèrement à la mort de Bellini; Michel-Ange ne versa-t-il pas, lui aussi, des larmes bien sincères, à la mort de Raphaël?

Pendant ce temps, l'opéra bouffe, cette création essentiellement italienne, qui est à notre opéra comique, ce que l'éclat de rire est au sourire, ce que l'imbroglio est à l'intrigue, ce que *le Matrimonio Segreto* est à *la Dame Blanche*, l'opéra bouffe, disons-nous, ne perdait pas son temps. Les conditions mêmes du théâtre lyrique italien l'eussent vivifié, s'il avait langui, car, dans chacune des grandes villes de la Péninsule, à côté des premières, des grandes scènes lyriques, il est des théâtres de deuxième ordre, par lesquels (autrefois du moins) les compositeurs étaient forcés de commencer avant de passer aux grands théâtres. C'est là qu'ils devaient gagner leurs éperons, là qu'ils recevaient le baptême de compositeur. Cet usage, qui subsiste encore en France, a été presque complétement abandonné en Italie. Est-ce un bien, est-ce un mal? Les uns prétendent que ce serait injuste de forcer le talent d'un compositeur de grand genre à faire

 de l’opéra bouffe, et qu’il faut le laisser libre dans le choix de son sujet ; ne pas le contraindre à écrire des pages folâtres, quand il ne s’inspire qu’à la Muse au front pâle et sévère, qui tient, d’une main, le masque antique de la douleur, de l’autre, le poignard d’Eschile ou de Sophocle, et qui a nom Melpomène. Les autres font observer, non sans raison, que le vrai génie, en musique surtout", ne se borne pas à tel ou tel genre, qu’il brise ou franchit les barrières entre lesquelles on voudrait le parquer ; ils ajoutent que Pergolèse a su écrire la Serva Padrona comme cette déchirante et sublime élégie du Stabat; que Mozart a su faire VIdoménée et les Noces de Figaro^ le Requiem et Cosï fan lutte; que Rossini enfin nous a donné le Barbier et Guillaume Tell. Mais les jeunes compositeurs italiens n’entendent pas trop, pour la plupart, de cette oreille : ils veulent, presque tous, aujourd’hui, commencer par où l’on finissait autrefois, débuter par de grandes tragédies lyriques et sur les premières scènes... Il est vraû que, sur vingt qui essayent, un seul réussit, — quand il réussit. C’est là la cause principale du . déclin de l’opéra bouffe en Italie, et ce sera là ce Digitized by Google

de l'opéra bouffe, et qu'il faut le laisser libre dans le choix de son sujet ; ne pas le contraindre à écrire des pages folâtres, quand il ne s'inspire qu'à la Muse au front pâle et sévère, qui tient, d'une main, le masque antique de la douleur, de l'autre, le poignard d'Eschile ou de Sophocle, et qui a nom Melpomène. Les autres font observer, non sans raison, que le vrai génie, en musique surtout, ne se borne pas à tel ou tel genre, qu'il brise ou franchit les barrières entre lesquelles on voudrait le parquer ; ils ajoutent que Pergolèse a su écrire *la Serva Padrona* comme cette déchirante et sublime élégie du *Stabat ;* que Mozart a su faire l'*Idoménée* et *les Noces de Figaro*, le *Requiem* et *Così fan tutte ;* que Rossini enfin nous a donné *le Barbier* et *Guillaume Tell.*

Mais les jeunes compositeurs italiens n'entendent pas trop, pour la plupart, de cette oreille : ils veulent, presque tous, aujourd'hui, commencer par où l'on finissait autrefois, débuter par de grandes tragédies lyriques et sur les premières scènes... Il est vrai que, sur vingt qui essayent, un seul réussit, — quand il réussit. C'est là la cause principale du déclin de l'opéra bouffe en Italie, et ce sera là ce

l’école JTALIENNE au XIX* SIÈCLE, 17 qui le tuera. La cause principale, avons-nous dit, car, à bien réfléchir, il en est une autre, assez importante. Celle-là n’a pas trait aux compositeurs, mais aux artistes : il faut infiniment plus de talent ' chez le chanteur ou la cantatrice pour exécuter en perfection un opéra bouffe, qu’il n’en faut pour interpréter un grand opéra. Ce dernier fait tolérer la médiocrité, que l’autre ne saurait admettre. Pour l’un, il est nécessaire de connaître tous les secrets de l’art, pour l’autre, il suffit d’en connaître certains éléments et d’avoir un bel organe ; à l’opéra bouffe, il faut savoir chanter (en prenant le mot dans la plus large, la plus étendue et la plus complète acception du mot) ; au grand opéra, il est permis de déclamer en musique... Mais nous nous éloignons trop^e notre ligne ; ce n’est pas ici, et en ce moment, qu’il faut discuter un sujet aussi délicat. Revenons à l’opéra bouffe italien là où nous l’avons quitté, c’est-à-dire au temps où florissaient les maîtres dont nous avons esquissé, à larges traits, la carrière musicale. Rossini avait rajeuni les formes maigres et étriquées de ce genre d’ouvrages ; il avait mis dans l’orchestration, pauvre et par trop discrète de ses Digitized by Google

 devanciers, une vigueur qui étonna d’abord et qui ne tarda pas à charmer. Non pas qu’il arrivât à faire oublier les chefs-d’œuvre de Cimarosa et de Paisiello, mais ceux-ci pâlirent à côté, tout en gardant leur pureté de dessin et leur adorable naïveté de conception. Telle l’opulente et vigoureuse palette des maîtres vénitiens éclipse, par la richesse même et la vivacité des tons, les sobres et délicates peintures du quatorzième et du quinzième siècle. Le Bar hier e avait accompli cette révolution, frayé le chemin à une école nouvelle. Mercadante, Pacini, Donizetti, s’essayèrent à leur tour dans ce genre. Seul, Bellini, le doux et mélancolique Sicilien, n’osa ou ne put jamais se mesurer avec l’opéra bouffe. L’eût-il tenté, peut-être aurait-il échoué, lui 'qui n’eut pas à' déplorer un insuccès. Les cordes éoliennes n’accompagnent pas les lazzis de Pasquin ou la tarentella d’un matelot napolitain en goguette. Il n’est pas, d’ailleurs, donné à tout le monde de pincer de la guitare de Figaro, et de marier la , sublime romance du Saule à la harpe plaintive de Desdémone. Nous cherchons en vain, même en remontant à Elisa e Claudio ^ qui est cependant une œuvre Digitized by Google

l’école italienne au XIX' SIÈCLE. 19 remarqpiable, des opéras bouffes écrits par les contemporains de Rossini, et dont l’oubli, le plus impitoyable de tous les critiques, n’ait fait justice. Et pourtant, l’Italie en a produit par centaines; il en est même qui ont brillé d’un éclat assez vif pendant un assez long nombre d’années ; mais, si long et si resplendissant qu’ait été leur passage sidéral, le couchant n’en était pas moins au bout. Ils se levèrent, ils brillèrent, ils disparurent ; non comme des astres, mais comme des météores, pour ne plus reparaître. Donizetti fut plus heureux. Il vit l’opéra bouffe ' dans un état de langueur, et, disons-le, de funeste dégénérescence. N’ayant pas reçu du ciel le génie du novateur, et II Barbiere étant toujours là, jeune et souriant, comme aux premières années de son existence, il eut le bon esprit de traiter un genre à part, quelque chose qui n’est déjà plus l’opéra bouffe de Cimarosa, de Paisiello et de Rossini, mais qui n’est pas tout à fait l’opéra comique français. Il voulut rester Italien, et il fit bien. Ce fut ainsi qu’il écrivit l'Elisir d’Amore et Don Pasquale. Quant à Beily ei k la Fille du Bégiment, ce sont là deux véritables opéras comiques, bien que le premier Digitized by Google

 soit écrit en italien. Il Campanello n’est qu’une pochade musicale, griffonnée en trois jours par cet infatigable et fécond improvisateur. Nous ne le citons que pour mémoire. Mercadante fit à son tour Leonora, un ouvrage laborieusement écrit, comme tout ce qui est sorti de la plume de ce savant maestro, et dans lequel la mélodie et l’inspiration ne font pas défaut ; mais on ne saurait mettre cette partition, quelle que soit la distribution de ses rôles, dans la sphère des opéras bouffes. Au surplus, ce n’est pas à la sombre ballade allemande de Burger, « Lénor ou leu Morts vont vite, » que l’auteur de la Vestale et du Giuramento eût emprunté son sujet, s’il avait voulu vraiment écrire un opéra bouffe. Ce n’est certes pas par ce dernier genre que Pacini pourrait prétendre de passer à la postérité ! Et cependant, il en a écrit plus qu’on ne lui en demandait. Que n’a-t-il pas écrit, grands dieux ! Mais à côté de ces maîtres, aujourd’hui silencieux, morts ou fatigués, il eu surgissait par centaines en Italie, qui commençaient tous, — et pour cause, — par l’opéra bouffe. Quand nous disons par centaines! ce serait plus exact de dire par douzaines Diqilized by Cÿ)OgIe

soit écrit en italien. *Il Campanello* n'est qu'une pochade musicale, griffonnée en trois jours par cet infatigable et fécond improvisateur. Nous ne le citons que pour mémoire.

Mercadante fit à son tour *Leonora*, un ouvrage laborieusement écrit, comme tout ce qui est sorti de la plume de ce savant maestro, et dans lequel la mélodie et l'inspiration ne font pas défaut; mais on ne saurait mettre cette partition, quelle que soit la distribution de ses rôles, dans la sphère des opéras bouffes. Au surplus, ce n'est pas à la sombre ballade allemande de Burger, « *Lénor ou les Morts vont vite*, » que l'auteur de *la Vestale* et du *Giuramento* eût emprunté son sujet, s'il avait voulu vraiment écrire un opéra bouffe.

Ce n'est certes pas par ce dernier genre que Pacini pourrait prétendre de passer à la postérité! Et cependant, il en a écrit plus qu'on ne lui en demandait. Que n'a-t-il pas écrit, grands dieux!

Mais à côté de ces maîtres, aujourd'hui silencieux, morts ou fatigués, il en surgissait par centaines en Italie, qui commençaient tous, — et pour cause, — par l'opéra bouffe. Quand nous disons par centaines! ce serait plus exact de dire par douzaines

 et à la douzaine ! Toutefois, il s’en trouva deux (ou plutôt un, car les deux n’en faisaient qu’un), qui quittèrent le terre-à-terre, et qui eurent le talent et le bonheur d’échapper au sort commun. Nous avons nommé les frères Rici, Luigi et Federico. Ce fut en eux que l’opéra bouffe, le véritable opéra bouffe italien, eut sa dernière incarnation. Nous croyons même pouvoir ajouter, — et tant mieux si l’avenir nous donne un démenti ! — que Crispino e la Comare est le dernier signe de vie de ce genre autrefois si florissant et si recherché en Italie. Cet ouvrage a été comme la dernière lueur que jette, en réunissant tous ses efforts, la lampe près de s’éteindre. Ç’a été ce mieux trompeur et cruel qui précède l’agonie. II y eut alors comme un temps d’arrêt pour la musique italienne. Rossini avait laissé tomber sa plume. On pouvait croire que c’était par paresse qu’il ne se baissait pas pour la ramasser. Bellini s’était éteint, d’une façon si inattendue et si prématurée. Mercadante aspirait à diriger un Conservatoire, ce rêve de toute sa vie, qu’il lui fut enfin donné de voir se réaliser. Donizetti s’usait à la tâche, lui dont ,1a tête brûlante paraissait devoir Uigitized by Coogle

 plutôt éclater que se refroidir. Pacini qui semblé ne pouvoir vivre que la plume à la main, et coûte que coûte, en remuant cette plume, Pacini lui-même la laissa, chose étrange ! sept ans se reposer, — et il n’en mourut pas. L’Italie alarmée se demandait qui viendrait la maintenir dans son rang de reine de la musique, quel serait le nouveau maîti'e qui paraîtrait avec une œuvre nouvelle, quand Rossini ayait écrit Guillaume Tell, que Bellini nous avait donné I Piiritani, Mercadante il Giuramento, Donizetti Lucia di Latnynermoor. Elle attendait, elle interrogeait d’un regard inquiet tout les Conservatoires de ses nombreuses capitales ; elle ne voyait rien venir... Si, elle voyait venir toute une foule d’imitateurs, tout un peuple d’écoliers, renchérissant sur les défauts des maîtres et ne rappelant aucune de leurs brillantes qualités : toute une légion de médiocrités vaniteuses et impuissantes, dont quelques-unes, feux follets de l’art , brillaient un moment sur la scène et s’évanouissaient à jamais. Pareilles aux fusées des artificiers, elles sortaient un moment de l’obscurité, sillonnaient l’air d’un jet fulgurant, semblaient vouloir monter jusqu’au ciel, « aile stelle, » comme on dit dans la presse théâtrale Digiti^çd by (. -oogle

d’Italie, mais immédiatement elles éclataient, ne montraient plus à des applaudisseurs qu’une gerbe d’étincelles, et rentraient dans le néant. Si leur devise était celle de la fusée, « que je meure, mais que je m’élève ! » elles y restaient fidèles. Le moment était propice, si jamais il en fut, pour prendre la place qui était vacante. Seulement il fallait, non pas un continuateur, mais un novateur. Il ne suffisait pas de faii'e ce que les autres avaient déjà fait, ni même de mieux faire ; il fallait faire autre chose. La musique, quoi qu’on en dise, est un art qui veut être retrempé, sinon renouvelé, à chaque génération, à chaque quart de siècle. Les chefsd’œuvre ne perdent pas à être applaudis vingt-cinq ans durant ; il en est même qui n’ont pas perdu à l’être pendant tout un siècle ; mais il ne s’ensuit pas que le genre, que le goût, que les formes ne changent pas dans l’intervalle. A telles enseignes, que les auteui-s mêmes de ces chefs-d’œuvre, s’ils devaient écrire après vingt-cinq ans, ou s’ils le pouvaient après un siècle, changeraient, non pas leur style, mais leur manière. Il y en a bien qui en ont changé, plus d’une fois, pendant la seule période de leur carrière musicale 1 Et l’art n’y a certes

Uigiiized by Coogle

d'Italie, mais immédiatement elles éclataient, ne montraient plus à des applaudisseurs qu'une gerbe d'étincelles, et rentraient dans le néant. Si leur devise était celle de la fusée, « que je meure, mais que je m'élève ! » elles y restaient fidèles.

Le moment était propice, si jamais il en fut, pour prendre la place qui était vacante. Seulement il fallait, non pas un continuateur, mais un novateur. Il ne suffisait pas de faire ce que les autres avaient déjà fait, ni même de mieux faire; il fallait faire autre chose. La musique, quoi qu'on en dise, est un art qui veut être retrempé, sinon renouvelé, à chaque génération, à chaque quart de siècle. Les chefs-d'œuvre ne perdent pas à être applaudis vingt-cinq ans durant ; il en est même qui n'ont pas perdu à l'être pendant tout un siècle ; mais il ne s'ensuit pas que le genre, que le goût, que les formes ne changent pas dans l'intervalle. A telles enseignes, que les auteurs mêmes de ces chefs-d'œuvre, s'ils devaient écrire après vingt-cinq ans, ou s'ils le pouvaient après un siècle, changeraient, non pas leur style, mais leur manière. Il y en a bien qui en ont changé, plus d'une fois, pendant la seule période de leur carrière musicale ! Et l'art n'y a certes

 pas perdu ; tout au contraire. Pergolèse , par exemple, n’orchestrerait pas de nos jours la Serra Padrona, comme il le fit quand il composa cet ouvrage. Demandez plutôt à Rossini lui-même (qui a fait le nouveau M oUe) s’il donnerait aujourd’hui les mêmes formes rhythmiques à son Tancredi! 11 a, d’ailleurs , déjà répondu à cette question par Guillaume Tell. Et il n’y a pas, entre ce dernier chef-d’œuvre et Tancredi, l’intervalle du quart de siècle, dont nous parlions plus haut. 11 fallait qu’une grande individualité surgît, et qui, — Rossini muet et Bellini mort — succédât aux trois compositeurs dont le déclin commençait ; qui succédât à Mercadante, Pacini et Donizetti, comme César au Triumvirat. Ce fut Verdi. 11 s’essaya avec Oberlo, Conte di San-Bonifacio ; il eut un succès, mais il y en avait tant d’autres qui commençaient'par de pareils succès I 11 ne s’agissait pas de monter sur les remparts, mais d’y rester et d’y planter le drapeau. Ce n’est qu’à cette condition qu’on est vainqueur. Après Oberto, le jeune compositeur écrivit Un Giorno di regno. 11 échoua. Cet échec, faut- il en chercher les causes dans les

pas perdu ; tout au contraire. Pergolèse, par exemple, n'orchestrerait pas de nos jours *la Serva Padrona*, comme il le fit quand il composa cet ouvrage. Demandez plutôt à Rossini lui-même (qui a fait le nouveau *Moïse*) s'il donnerait aujourd'hui les mêmes formes rhythmiques à son *Tancredi!* Il a, d'ailleurs, déjà répondu à cette question par *Guillaume Tell.* Et il n'y a pas, entre ce dernier chef-d'œuvre et *Tancredi*, l'intervalle du quart de siècle, dont nous parlions plus haut.

Il fallait qu'une grande individualité surgît, et qui, — Rossini muet et Bellini mort — succédât aux trois compositeurs dont le déclin commençait ; qui succédât à Mercadante, Pacini et Donizetti, comme César au Triumvirat.

Ce fut Verdi.

Il s'essaya avec *Oberto, Conte di San-Bonifacio;* il eut un succès, mais il y en avait tant d'autres qui commençaient par de pareils succès! Il ne s'agissait pas de monter sur les remparts, mais d'y rester et d'y planter le drapeau. Ce n'est qu'à cette condition qu'on est vainqueur. Après *Oberto*, le jeune compositeur écrivit *Un Giorno di regno.* Il échoua. Cet échec, faut-il en chercher les causes dans les

l’école italienne au XIX* SIÈCLE. 25 hardiesses du novateur qui perçait déjà à travers le débutant, ou l’œuvre était-elle vraiment insuffisante? Nous n’en savons rien. Admettons que le jeune maestro, voulant se frayer un nouveau chemin, s’engagea un moment dans une fausse route. Ce qu’il y a de plus sûr, c’est qu’il en sortit immédiatement, et il écrivit Nabuccodonosor. Cette fois il ne s’était pas borné à monter aux remparts, il y avait planté le drapeau. Et ce drapeau y flotte encore, salué, acclamé non-seulement de l’Italie tout entière, mais de l’Europe, mais des deux hémisphères, mais de tout le monde musical. C’est que Verdi, quelle que soit sa manière, ou plutôt, quelles que soient ses diverses manières — car pareil en cela aux véritables grands maîtres de l’art, il en a eu plusieurs, — Verdi a pu être plus ou moins grand, plus ou moins inspiré, plus ou moins heureux dans ses productions lyriques, mais il a été toujours original, il a gardé toujours son individualité, il n’est jamais allé sur les brisées de qui que ce soit, il a su rester lui-même. Il a choisi tout ce que la nouvelle école dramatique avait de beau, de grand et de vrai, il en a 2 ■üiôilized by Google

hardiesses du novateur qui perçait déjà à travers le débutant, ou l'œuvre était-elle vraiment insuffisante? Nous n'en savons rien. Admettons que le jeune maestro, voulant se frayer un nouveau chemin, s'engagea un moment dans une fausse route. Ce qu'il y a de plus sûr, c'est qu'il en sortit immédiatement, et il écrivit *Nabuccodonosor*.

Cette fois il ne s'était pas borné à monter aux remparts, il y avait planté le drapeau.

Et ce drapeau y flotte encore, salué, acclamé non-seulement de l'Italie tout entière, mais de l'Europe, mais des deux hémisphères, mais de tout le monde musical.

C'est que Verdi, quelle que soit sa manière, ou plutôt, quelles que soient ses diverses manières — car pareil en cela aux véritables grands maîtres de l'art, il en a eu plusieurs, — Verdi a pu être plus ou moins grand, plus ou moins inspiré, plus ou moins heureux dans ses productions lyriques, mais il a été toujours original, il a gardé toujours son individualité, il n'est jamais allé sur les brisées de qui que ce soit, il a su rester lui-même.

Il a choisi tout ce que la nouvelle école dramatique avait de beau, de grand et de vrai, il en a

 évité les défauts et les fausses tendances ; il a brisé d’une main énergique les entraves qu’on avait mises aux œuvres musicales ; — il s’est émancipé de toutes les exigences, de tous les caprices, de toutes les vanités des interprètes, auxquels jusqu’alors d’autres maîtres avaient obéi, en sacrifiant souvent, par' condescendance, par pusillanimité ou par routine, le goût et la raison ; — il a rendu au drame musical toute sa liberté, en l’alfranchissant des servitudes auxquelles on l’avait sottement assujetti; il lui a donné l’intérêt, la passion, le mouvement, l’efl’et des contrastes, toutes les qualités en un mot qu’on a droit d’exiger d’une représentation scénique; — il s’est dit enfin que ce n’est pas la musique du compositeur, que ce n’est pas la volonté ou la vanité des artistes qui peuvent exempter une œuvre scénique de l’intérêt quelle doit inspirer ; que ce n’est pas parce que la tradition l’exige, qu’il fiiùt couper de telle ou telle manière les divers morceaux d’une partition ; que ce n’est pas parce que la cantatrice l’ordonne qu’il faut mettre une cabalette à roulades ou un air de bravoure, là où quelques lignes de récitatif suffisent à exprimer la situation. Ses poèmes, il les a empruntés aux chefs-d’œuvre

Digitized by Google

évité les défauts et les fausses tendances ; il a brisé d'une main énergique les entraves qu'on avait mises aux œuvres musicales ; — il s'est émancipé de toutes les exigences, de tous les caprices, de toutes les vanités des interprètes, auxquels jusqu'alors d'autres maîtres avaient obéi, en sacrifiant souvent, par condescendance, par pusillanimité ou par routine, le goût et la raison ; — il a rendu au drame musical toute sa liberté, en l'affranchissant des servitudes auxquelles on l'avait sottement assujetti ; il lui a donné l'intérêt, la passion, le mouvement, l'effet des contrastes, toutes les qualités en un mot qu'on a droit d'exiger d'une représentation scénique ; — il s'est dit enfin que ce n'est pas la musique du compositeur, que ce n'est pas la volonté ou la vanité des artistes qui peuvent exempter une œuvre scénique de l'intérêt qu'elle doit inspirer ; que ce n'est pas parce que la tradition l'exige, qu'il faut couper de telle ou telle manière les divers morceaux d'une partition ; que ce n'est pas parce que la cantatrice l'ordonne qu'il faut mettre une cabalette à roulades ou un air de bravoure, là où quelques lignes de récitatif suffisent à exprimer la situation.

Ses poèmes, il les a empruntés aux chefs-d'œuvre

 de l’art, sans distinction d’école, d’époque ou de nationalité. Il les a tirés du théâtre ancien et du moderne ; il les a choisis dans la Bible et dans le répertoire du vaudeville ; à celle-là il a pris Nabuccodonosor; à celui-ci, la Dame aux Camélias. 11 a tmllé ses livrets dans l’œuvre de Shakspeare, de Byron, de Schiller, de Voltaire, de Victor Hugo ; il a écrit Macbeth, i Due f oscar i, Luisa Miller, Alzira, Ernani. Il en a pris au théâtre espagnol, à l’anglais, à l’allemand, au français, à l’italien ; il a été tour à tour, grandiose, pathétique, terrible, sombre, gracieux, élégiaque, passionné, mélancolique, sévère, déchirant, fatal ; il a touché à tous les genres et réussi en tous. Noua n’avons pas ici à examiner l’œuvre tout entier du brillant novateur ; — les pages que nous réunissons ne sont pas destinées à ce but. Ce n’est pas non plus la biographie du maître que nous voulons faire, fût-ce même à grands traits et rapidement. Nous le voudrions, qu’un motif de délicatesse nous en empêcherait. Et nous avons la franchise de l’avouer, bien que le nom de Verdi soit tellement grand aujourd’hui que la malveillance même la plus hostile ne pourrait voir, à travers les louanges de Digiiized by Google

28 l'école italienne au xix* siècle. l'admirateur, la préférence de l'ami, ni le calcul mesquin de l'éditeur. — Qu'il nous soit permis cependant, — et nous croyons avoir bien le droit de demander cette permission, — qu'il nous soit permis de rappeler tous les obstacles, toutes les difficultés qu'a dû vaincre ce musicien avant d'obtenir en France la consécration de l'artiste. Qu'il nous soit permis surtout de dire ici avec une certaine fierté, que, lorsque, de tous côtés, on renouvelait contre lui les mômes critiques, les mêmes hostilités, les naêmes persiflages qui avaient accompagné l'arrivée {)l avènement, devrions-nous dire) de Rossini, nous avions deviné en lui l'homme qui ne tarderait pas à passionner la foule, à la fasciner, à l'entraîner à sa suite et à régner en maître souverain sur toutes les scènes lyriques des deux mondes. Car, à côté des difficultés que rencontrent les hommes de génie pour être acceptés, il y a celles que rencontrent ceux qui devinent ces hommes de génie, et qui s'obstinent à prôner leur talent, à crier Hosanna !. . . quand les autres crient Crucifige !... Nous parlerons plus loin de l'homme, de son caractère, de sa vie intime, de son patriotisme, de

Digitized by Google

l’école italienne au XIX* SIÈCLE. 29 ses qualités individuelles ; il ne doit paraître ici que comme une des grandes figures dont l’ensemble constitue l’école musicale italienne au dix-neuvième siècle. C’est à ce titre, c’est dans ces conditions, que nous devions donner dans ce chapitre une place au compositeur qui en a pris une si grande en Italie, tellement grande, que, malgré lui, il n’en a pas laissé aux autres. Et pourquoi? Hélas 1 il est bien malmsé de le dire sans risquer de froisser des amours-propres, sans blesser de justes susceptibilités chez nos voisins de l’autre côté des Alpes. Pourtant nous ne pouvons taire la vérité. C’est cette malencontreuse tendance vers l’imitation, qui empêche les jeunes talents de parvenir. De ce que la musique de Verdi est aimée généralement, ils en infèrent qu’il faut suivre ses traces et l’imiter servilement. Ils oublient que si Verdi est monté si haut, c’est précisément parce qu’il n’a point suivi la trace de ses illustres devanciers; ils oublient que la première condition pour s’élever à un rang distingué, c’est l’originalité. Il y a de jeunes compositeurs qui prennent l’excentricité pour l’originalité; ceux-là ne sont pas des imitateurs, il est vrai ; ce sont des fous. Il en est 2. Digitized by Google

 d’autres qui passent leur temps à gémir, ou à déplorer les conditions des scènes lyriques italiennes; ils reprochent aux entrepreneurs et aux directeurs de théâtre de donner de préférence des opéras de Verdi, qui remplissent la salle, plutôt que leurs essais, qui la laissent vide. Nous leur répondrons que l’Italie, bon an mal an, fait jouer une moyenne de quarante nouveaux opéras. Combien en reste-il au répertoire ? Faut-il pour cela désespérer? Certes, non. Le moment est encore plus favorable maintenant qu’il ne l’était lorsque Verdi parut avec son Nabucco. — car il y avait alors trois compositeurs sur la brèche, et tous trois habitués de longue date au succès; il n’y en a qu’un aujourd'hui. Un moment même il avait renoncé à la scène ; ayant écrit vingt opéras en moins de vingt ans, il pensait pouvoir se reposer. 11 avait compté sans cette robe de Nessus qu’on appelle le génie. Il avait cru pouvoir, comme Rossini, l’ôter de son dos sans se déchirer les chairs, et la remplacer, comme le grand maître, par une simple robe de chambre douillette, bien ouatée. Erreur ! Il s’est ravisé et a écrit ta Forza del Destino,
Digitized by Google

d'autres qui passent leur temps à gémir, ou à déplorer les conditions des scènes lyriques italiennes; ils reprochent aux entrepreneurs et aux directeurs de théâtre de donner de préférence des opéras de Verdi, qui remplissent la salle, plutôt que leurs essais, qui la laissent vide. Nous leur répondrons que l'Italie, bon an mal an, fait jouer une moyenne de quarante nouveaux opéras. Combien en reste-il au répertoire?

Faut-il pour cela désespérer? Certes, non. Le moment est encore plus favorable maintenant qu'il ne l'était lorsque Verdi parut avec son *Nabucco,* — car il y avait alors trois compositeurs sur la brèche, et tous trois habitués de longue date au succès; il n'y en a qu'un aujourd'hui. Un moment même il avait renoncé à la scène; ayant écrit vingt opéras en moins de vingt ans, il pensait pouvoir se reposer. Il avait compté sans cette robe de Nessus qu'on appelle le génie. Il avait cru pouvoir, comme Rossini, l'ôter de son dos sans se déchirer les chairs, et la remplacer, comme le grand maître, par une simple robe de chambre douillette, bien ouatée. Erreur! Il s'est ravisé et a écrit *la Forza del Destino.*

l’école italienne au XIX* SIÈCLE. 31 Pourquoi dans l’intervalle n’a-t-il surgi aucun maître en Italie ? Cette mère privilégiée de la mélodie aurait-elle dit son dernier mot? Non, ce serait impossible. En tout et toujours, quand bien même l’Italie ne montre que des cendres, fouillez ces cendres, vous êtes sûrs d’y trouver du feu qui couve : c’est le feu sacré. Une étincelle suffit à la nouvelle Galatée pour s’animer. Digiiized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.33% accurate

Digitized by Google

GAETANO DONIZETTI. 33 II GAETANO DONIZETTI. Ce n’est pas sa biographie que nous donnons ici, ce n’est pas non plus la liste de ses ouvrages ; celleci est trop longue, celle-là, est trop connue. Nous nous bornerons à rappeler quelques traits de cette vie si laborieuse, si mouvementée, quelques pages de cette carrière si richement remplie, si tourmentée aux débuts, si douloureuse à son déclin, quelques facettes de ce caractère étrange, de cet infatigable travailleur qui fut tout à la fois un compositeur italien, un compositeur français, un compositeur allemand, et qui, en Italie, à Parisi à Vienne, paraissait se trouver chez des compatriotes. Étrange personnage ! tout à la fois artiste, homme du monde, touriste, professeur, improvisateur, espèce d’Arioste musical, qui Digitized by Google

 voulut chanter à leur tour les femmes, les héros, les guerres, les amours : Le donne, i cavalier, l'armi, gli amori, et qui eut le malheur de trouver toujours devant lui un rival à combattre, un rival dans chaque genre, un rival sur chaque scène ! Il débuta d'une façon singulière. Son père voulait en faire un avocat. En Italie c'est une idée fixe ; il faut qu'un père destine au moins un de ses enfants au barreau. Or il arriva que son père voulant faire de Gaëtano un avocat, et lui Gaëtano, ayant une passion malheureuse pour le dessin et désirant être architecte, il devint... musicien. Si le hasard, ce despote capricieux, ne s'était pas mêlé de l'affaire en remplissant le rôle du troisième larron, nous aurions aujourd'hui quelques murs mitoyens de plus, puis quelques maisons plus ou moins bourgeoises à Bergame, ou bien quelques coupables acquittés grâce à l'éloquent plaidoyer du défenseur, quelques veuves et quelques orphelins rétablis dans leurs droits, mais nous n'eussions pas eu Anna Bolena, Lucia, la Favorite, l'Elisir et Don Pasquale. Béni soit le hasard ! Bénis soient aussi Simon Mayer qui lui donna les Digitized by Google

voulut chanter à leur tour les femmes, les héros, les guerres, les amours :

Le donne, i cavalier, l'armi, gli amori,

et qui eut le malheur de trouver toujours devant lui un rival à combattre, un rival dans chaque genre, un rival sur chaque scène !

Il débuta d'une façon singulière. Son père voulait en faire un avocat. En Italie c'est une idée fixe ; il faut qu'un père destine au moins un de ses enfants au barreau. Or il arriva que son père voulant faire de Gaëtano un avocat, et lui Gaëtano, ayant une passion malheureuse pour le dessin et désirant être architecte, il devint... musicien. Si le hasard, ce despote capricieux, ne s'était pas mêlé de l'affaire en remplissant le rôle du troisième larron, nous aurions aujourd'hui quelques murs mitoyens de plus, puis quelques maisons plus ou moins bourgeoises à Bergame, ou bien quelques coupables acquittés grâce à l'éloquent plaidoyer du défenseur, quelques veuves et quelques orphelins rétablis dans leurs droits, mais nous n'eussions pas eu *Anna Bolena*, *Lucia*, *la Favorite*, *l'Elisir* et *Don Pasquale*. Béni soit le hasard !

Bénis soient aussi Simon Mayer qui lui donna les

GAETAKO DOmZETTI. 35 premières leçons de musique au lycée musical de Bergame, et Mattéi qui lui enseigna le contre-point ! A vingt ans il débuta, mais ses débuts ne furent que des demi-succès. On l'encouragea plutôt qu'on ne l'applaudit, — ce qui n'empêcha pas le jeune musicien d'écrire coup sur coup une vingtaine de partitions, dont quelques-unes gardent encore l'empreinte de la griffe du lion, mais qui en général, ne peuvent figurer que dans les catalogues. Bon an, mal an, il en écrivait quatre dans les douze mois. Il arriva ainsi jusqu'à l'Esute di Borna (1828), qui eut un véritable succès. Il est, dans cet opéra, un trio qui faillit, à la première représentation faire crouler la salle, tant les applaudissements éclatèrent avec frénésie. Le fait est que ce trio est tout simplement un chef-d'œuvre. Malheureusement, en Italie on juge plutôt d'après les ouvrages que d'après le renom de l'auteur, et nous ne croyons pas, à quelques exceptions près, qu'on ait grandement tort. Aussi voit-on l'idole de la veille renversée le lendemain. Hâtonsnous de dire que c'est presque toujours la faute de l'idole plutôt que celle de l'adorateur. LEsule di Borna est un succès ; on élève l'auteur aux nuages, Digitized by Google

premières leçons de musique au lycée musical de Bergame, et Mattei qui lui enseigna le contre-point !

A vingt ans il débuta, mais ses débuts ne furent que des demi-succès. On l'encouragea plutôt qu'on ne l'applaudit, — ce qui n'empêcha pas le jeune musicien d'écrire coup sur coup une vingtaine de partitions, dont quelques-unes gardent encore l'empreinte de la griffe du lion, mais qui en général, ne peuvent figurer que dans les catalogues.

Bon an, mal an, il en écrivait quatre dans les douze mois. Il arriva ainsi jusqu'à *l'Esule di Roma* (1828), qui eut un véritable succès. Il est, dans cet opéra, un trio qui faillit, à la première représentation faire crouler la salle, tant les applaudissements éclatèrent avec frénésie. Le fait est que ce trio est tout simplement un chef-d'œuvre.

Malheureusement, en Italie on juge plutôt d'après les ouvrages que d'après le renom de l'auteur, et nous ne croyons pas, à quelques exceptions près, qu'on ait grandement tort. Aussi voit-on l'idole de la veille renversée le lendemain. Hâtons-nous de dire que c'est presque toujours la faute de l'idole plutôt que celle de l'adorateur. *L'Esule di Roma* est un succès ; on élève l'auteur aux nuages,

 « aile Sicile. » L’année suivante on donne il Diluvia universale, du même maestro. C’est un échec. On « le siffle à outrance. Ces deux années, 1828 et 1829, Donizetti se montra quelque peu nonchalant ; le succès de l'Esule di Roma l’avait légèrement grisé ; il ne produisit que sept opéras, une vingtaine d’actes, pas même un acte par mois , le paresseux 1 Si notre mémoire est fidèle, voici le bilan de ces deux années : Otto mesi in due ore, l'Esule di Roma, la Regina di Golconda; Gianni di Calais, il Paria, il Caslello di Kenilvoortli, il Diluvio universale; un succès d’enthousiasme, quatre succès fort convenables, un demi-succès (les succis d’estime n’avaient pas encore été inventés à cette époque) et une chute. Donizetti se consola du fiasco de ce dernier opéra en se promettant d’intercaler consciencieusement tous les morceaux qui le composent, tous sans exception, dans les partitions qu’il écrirait successivement. Il a tenu sa promesse. Il Diluvio universale est tout entier dans les dix ou douze opéras qui l’ont suivi. U a été sifflé en masse et applaudi en détail ; seulement Donizetti, le rusé musicien, se garda bien de faire cette mystification à Naples, où il avait donné il Diluvio; les Napolitains

GAETANO DOMZEITI. 37 ont bonne mémoire; il en enclava les dilTérentes pages dans les opéras qu'il écrivit pour Rome, Venise, Milan, où la partition sifllée à Naples n'étmt pas anivée. L'année 1833, — nous doublons les étapes ou plutôt nous enjambons une quinzaine d'ouvrages, — l'année 1833 fut bonne pour le musicien et pour le public ; elle vit naître il Furioso, qu'on donne encore aujourd'hui sur maintes scènes italiennes, Parisina, que Bellini n'eût pas dédaigné de signer, Torquato Taaso, qui fit la fortune et le succès de Ronconi, et qui est encore aujourd'hui le cheval de bataille des barytons, enfin Lucrezia Borgia, qui seule eut sufli à la fortune et à la réputation d'uii compositeur. Si l'on ajoute que il Furioso fut écrit pour Rome, Parisina pour Florence, Torquato rfliso pour Rome et JMcrezia Borgia pour Milan, et que le maestro alla diriger les répétitions et mettre en scène les quatre ouvrages dans ces différentes yilles, on comprendra qu'il faut retrancher des onze ou douze mois, durant lesquels ils furent conçus et enfantés, le temps qu'il faut pour sillonner la Péninsule de Naples à xMilan, en passant par Rome et en revenant 3 Digitized by Google

 de Florence à Rome, à une époque à laquelle les chemins de fer n'existaient pas, de même qu'il faut retrancher les deux ou trois semaines qu'on met en Italie pour répéter un nouvel ouvrage ; c'est-à-dire pour les quatre partitions,*deux ou trois mois. Qu'importe! Est-ce que Donizetti n'avait pas passé avec l'imprésario Barbaia un traité par lequel il s'engageait à écrire pour les théâtres royaux de ' Naples, San-\Carlo et Fondo, quatre opéras par an? Est-ce qu'il n'a pas écrit en quinze jours l'Elisir d'amore qu'on applaudit depuis trente et un an ! et en treize jours Don Pasquale qui fait nos délices depuis vingt ans ? Dites maintenant que le temps ne respecte pas ce qu'on fait sans lui ! A partir de 1834 jusqu'au moment où Donizetti fut appelé en France pour y faire représenter la partition des Martyrs, le répertoire italien s'est enrichi de quinze opéras de l'infatigable maestro , et ce ne sont point les moins bien inspirés. Qu'il nous suffise dans le nombre de citer Gemma di Vergij Lucia di Lammermoor, Belisario, il Campanello, Betly,Roberio d'Evreux, Maria diRiidenz Digitized by Googie

de Florence à Rome, à une époque à laquelle les chemins de fer n'existaient pas, de même qu'il faut retrancher les deux ou trois semaines qu'on met en Italie pour répéter un nouvel ouvrage; c'est-à-dire pour les quatre partitions, deux ou trois mois.

Qu'importe! Est-ce que Donizetti n'avait pas passé avec l'impresario Barbaia un traité par lequel il s'engageait à écrire pour les théâtres royaux de Naples, San-Carlo et Fondo, quatre opéras par an?

Est-ce qu'il n'a pas écrit en quinze jours *l'Elisir d'amore* qu'on applaudit depuis trente et un an! et en treize jours *Don Pasquale* qui fait nos délices depuis vingt ans?

Dites maintenant que le temps ne respecte pas ce qu'on fait sans lui!

A partir de 1834 jusqu'au moment où Donizetti fut appelé en France pour y faire représenter la partition des *Martyrs*, le répertoire italien s'est enrichi de quinze opéras de l'infatigable maestro, et ce ne sont point les moins bien inspirés. Qu'il nous suffise dans le nombre de citer *Gemma di Vergi, Lucia di Lammermoor, Belisario, il Campanello, Betly, Roberto d'Evreux, Maria di Rudenz*

GAETANO DONIZETTr. 39 et enfin Poliuto. Plus tard il a écrit encore Maria Padilla pour Milan, Linda di Chamounix, Maria di Rohan pour Vienne et Catarina Cornaro qui a été représenté à Naples. Il est vrai que cette facilité extraordinaire n'était pas exclusivement un don ; il l'avait acquise à force de travail. Et les luttes qui l'ont si vite épuisé tout au moins aussi cruellement que le travail ! car il a rudement lutté ce pauvre Donizetti, et contre ses rivaux et contre ses critiques. « Il était dans sa destinée, dit M. Fétis, d'avoir à lutter dans sa carrière contre des talents aimés du public, qui le reléguaient toujours au second rang ; car, peu d'années après le départ de Rossini pour la France, les succès de Bellini à la scène préoccupèrent les dilettanti de l'Italie d'une manière presque exclusive. Donizetti était bien plus habile que son rival dans l'art d'écrire et d'instrumenter; mais Bellini avait pour lui l'avantage de l'originalité des idées. Son style était à lui, tandis que celui du compositeur bergamasque se ressentait souvent de l'imitation. Toutefois , ajoute judicieusement M. Fétis, il n'est pas âouteux que la rivalité Digitized by Google

AO GAETANO DONIZETTI. nouvelle dans laquelle il se vit engagé ne lui ait été plus utile que nuisible, car elle l'obligea à mettre moins de précipitation dans la composition de ses ouvrages. » Cette tête bouillante devait trop tôt éprouver la lassitude et s'épuiser. Donizetti eut le tort de mener la vie physique à grande vitesse. Voyages, travail, plaisir, le monde, la scène, la grande route, les salons, les boudoirs, il voulait tout avoir, il voulut être partout, et partout en maître. Il arriva à Paris dans la force de l'âge, il en sortit vieux avant le temps et mourant. I i Digitized by Coogle

nouvelle dans laquelle il se vit engagé ne lui ait été plus utile que nuisible, car elle l'obligea à mettre moins de précipitation dans la composition de ses ouvrages. »

Cette tête bouillante devait trop tôt éprouver la lassitude et s'épuiser. Donizetti eut le tort de mener la vie physique à grande vitesse. Voyages, travail, plaisir, le monde, la scène, la grande route, les salons, les boudoirs, il voulait tout avoir, il voulut être partout, et partout en maître.

Il arriva à Paris dans la force de l'âge, il en sortit vieux avant le temps et mourant.

GAETANO DOmZETTl. 41 111 DONIZETTI EN FRANCE. De tous les opéras de Donizetti, exécutés en France, Don Pasqmle est le seul dont le succès, durant les premières représentations, n'ait pas été contesté. Poliuto, écrit primitivement pour la scène de San -Carlo, à Naples, et dont le rôle principal était destiné à Adolphe Nourrit, fut représenté à l'Opéra de Paris, avec quelques modifications dans le livret et dans la musique, sous le titre des Martyrs. Malgré une exécution des plus remarquables, l'œuvre du maître italien ne put résister à l'indifférence du public. Après un nombre très-limité de représentations, les Martyrs disparurent du répertoire. La Fille du Régiment, spécialement écrite par Digitized by Google

III

DONIZETTI EN FRANCE.

De tous les opéras de Donizetti, exécutés en France, *Don Pasquale* est le seul dont le succès, durant les premières représentations, n'ait pas été contesté.

Poliuto, écrit primitivement pour la scène de San-Carlo, à Naples, et dont le rôle principal était destiné à Adolphe Nourrit, fut représenté à l'Opéra de Paris, avec quelques modifications dans le livret et dans la musique, sous le titre des *Martyrs*. Malgré une exécution des plus remarquables, l'œuvre du maître italien ne put résister à l'indifférence du public. Après un nombre très-limité de représentations, *les Martyrs* disparurent du répertoire.

La Fille du Régiment, spécialement écrite par

GAETANO DOMZETTl. A 2 Donizetti, pour l’ Opéra-Comique, et dont le rôle principal fut créé par une artiste que le maître avait désignée, M"* Borghèse, fut jugée très-sévèrement. On reprocha à Donizetti la vulgarité de ses formes, la vulgarité de ses idées. Mais l’Italie vengea son compositeur favori. La Fig lia del Begimento fut accueillie sur toutes les scènes italiennes avec la plus chaleureuse sympathie ; les principales cantatrices s’emparèrent du rôle de la Fille du régiment, et rendirent populaire la musique de cet opéra. Plus tard, deux cantatrices renommées, M“" Jenny Lind et Sontag, revêtirent le costume de la vivandière, et firent de ce rôle original l’une de leurs plus belles créations. Ce ne fut qu’après quelques années de popularité acquise à l’étranger que la Fille du Bégimenl reprit faveur à l’ Opéra-Comique, et que le public français, réformant son premier jugement, rendit hommage aux beautés de la partition. Lucia di Lammermoor, représentée pour la première fois sur la scène des Italiens, dont le personnel, par suite de l’incendie de la salle du boulevard, s’était momentanément réfugié à l’Odéon, fut chantée par quatre grands artistes : M“* Persiani, .MM. Rubini, Tamburini et Lablache. Quoique Digitized by Goo^Ii

GAETANO DONIZETTI. A3 applaudi chaleureusement dans certaines parties, ce chef-d'œuvre n'obtint pas chez nous, à son apparition, le succès qu'il méritait. On fit l'éloge de quelques mélodies; on vanta le fameux septuor; mais cette fois encore la nouvelle partition, dans son ensemble, fut classée au second plan par la critique et par le public. Lucia di Lammermoor, traduite en français par MM. Alphonse Royer et Gustave Vaez, fut représentée au théâtre de la Renaissance, dont M. Anténor Joly était le directeur. M“' Anna Thillon chanta le rôle de Lucie, et le ténor Ricciardi celui d'Edgard. La foule se porta aux représentations du chef-d'œuvre; ce fut un enthousiasme général. Plus tard, Duprez qui avait créé le rôle d'Edgard, à Naples, et qui avait fait de ce rôle une création à la hauteur de son talent, reti'ouva, à l'Opéra, l'éclat de ses. plus grands triomphes. Il chantait cette musique avec un art si parfait, avec un sentiment dramatique si profond, si émouvant; sa voix trouvait des accents si vrais, si pathétiques, qu'il vous serrait le cœur et vous arrachait les larmes. La Favorite, à son origine, fut jugée une œuvre des plus médiocres ; aux premières représentations Digitized by Google

 elle avait été condamnée; la partition ne trouva pas même d'éditeur. Ce ne fut qu' après s'être assuré d'une vente à l'étranger, qui équivalait au prix d'achat, que M. Maurice Schlesinger acquit, au prix de 12,000 fr., la musique de la Favorite. Cette fois, le jugement de la capitale fut cassé par la province. Tous les théâtres s'emparèrent du nouvel opéra; partout il fut applaudi; partout on le proclama digne de figurer au rang des plus beaux ouvrages du répertoire. On peut assurer que la province imposa la Favorite au public parisien. Si le maître n'avait pas eu ce moyen de cassation, son opéra aurait eu le même sort que les Martyrs. Toutes ces vicissitudes, toutes ces hésitations, toutes ces chances diverses, en un mot, la bonne et la mauvaise fortune, ne troublaient point la muse féconde du maître italien; il était infatigable au travail; s'il se reposait un jour, c'était pour se recueillir et pour puiser de nouvelles forces dans son recueillement. Dès les premières lueurs du jour, on le trouvait à son piano, cherchant l'inspiration qui lui venait avec une telle facilité que les copistes avaient de la peine à le suivre. Cx)mme toutes les fortes natures qui s'imprègnent de l'air où elles Digitized by Google

 respirent, de l'esprit du pays où elles abordent, Donizetti avait senti ses idées s'élargir au contact de la France : il avait compris que c'était du centre de notre civilisation que le génie étendait au loin ses lumières, et que si parfois la justice était longue à venir dans un pays qui a vu naître tant de grands hommes, lorsqu'elle arrivait pour les génies méconnus, elle incrustait à tout jamais leurs noms sur le Livre d'or des immortels. Donizetti, plein d'énergie, jeune et fort de corps et d'esprit portait dans sa physionomie les traces de la rêverie et de l'insouciance. D'un caractère très-sérieux en apparence, il était plein d'humour avec ses amis. Il était fin, spirituel, railleur lorsqu'il se livrait à la causerie familière; jamais nous n'oublierons les heures charmantes que nous avons passées en compagnie du maître pendant qu'il écrivait sa brillante partition de Don Pasquale. Il habitait alors dans la rue Grammont, hôtel Manchester. Durant les premiers jours son salon était encombré de visiteurs ; il dut couper court à toutes ces obsessions : il ferma sa porte, et, à part cinq ou six amis qui étaient admis dans son intimité, il ne voulut voir personne et ne s'occupa que de sa 3. Digiiized by Google

respirent, de l'esprit du pays où elles abordent, Donizetti avait senti ses idées s'élargir au contact de la France : il avait compris que c'était du centre de notre civilisation que le génie étendait au loin ses lumières, et que si parfois la justice était longue à venir dans un pays qui a vu naître tant de grands hommes, lorsqu'elle arrivait pour les génies méconnus, elle incrustait à tout jamais leurs noms sur le Livre d'or des immortels.

Donizetti, plein d'énergie, jeune et fort de corps et d'esprit portait dans sa physionomie les traces de la rêverie et de l'insouciance. D'un caractère très-sérieux en apparence, il était plein d'humour avec ses amis. Il était fin, spirituel, railleur lorsqu'il se livrait à la causerie familière; jamais nous n'oublierons les heures charmantes que nous avons passées en compagnie du maître pendant qu'il écrivait sa brillante partition de *Don Pasquale*. Il habitait alors dans la rue Grammont, hôtel Manchester. Durant les premiers jours son salon était encombré de visiteurs ; il dut couper court à toutes ces obsessions : il ferma sa porte, et, à part cinq ou six amis qui étaient admis dans son intimité, il ne voulut voir personne et ne s'occupa que de sa

GAETAXO nOXIZETTI. partition. Tous les matins, il livrait aux copistes un fragment de son opéra. Après treize jours de travail, la partition était terminée, et les rôles distribués. Huit jours lui suffirent pour l'orchestrer. Les répétitions n'étaient point favorables au succès de l'ouvrage ; les musiciens' de l'orchestre jouèrent la partition en entier à trois reprises, sans donner le moindre signe d'approbation. Pour tout autre compositeur que pour Donizetti, cet accueil glacial eût été décourageant; mais le maestro qui avait déjà passé par tant d'épreuves ne se laissa pas un moment émouvoir par l'indilférence des artistes de l'orchestre. Cette indifférence se changea bientôt en moquerie. Leur position ne leur permettant pas d'exprimer à haute voix leur opinion sur la musique de Don Pasquaie, quelques-uns des musiciens couviirent de facéties leurs cahiers de musique. Entre autres caricatures que l'on pourrait au besoin retrouver dans les archives du Théâtre-Italien, l'un de ces messieurs avait représenté Donizetti ayant à la main un instrument tout autre que mélodieux, et au-dessous de la caricature on lisadt ces mots : CLYSO-POMPE MUSICAL A JET CONTINU. Digitized by Google

partition. Tous les matins, il livrait aux copistes un fragment de son opéra. Après treize jours de travail, la partition était terminée, et les rôles distribués. Huit jours lui suffirent pour l'orchestrer.

Les répétitions n'étaient point favorables au succès de l'ouvrage; les musiciens de l'orchestre jouèrent la partition en entier à trois reprises, sans donner le moindre signe d'approbation. Pour tout autre compositeur que pour Donizetti, cet accueil glacial eût été décourageant; mais le *maestro* qui avait déjà passé par tant d'épreuves ne se laissa pas un moment émouvoir par l'indifférence des artistes de l'orchestre. Cette indifférence se changea bientôt en moquerie. Leur position ne leur permettant pas d'exprimer à haute voix leur opinion sur la musique de *Don Pasquale*, quelques-uns des musiciens couvrirent de facéties leurs cahiers de musique. Entre autres caricatures que l'on pourrait au besoin retrouver dans les archives du Théâtre-Italien, l'un de ces messieurs avait représenté Donizetti ayant à la main un instrument tout autre que mélodieux, et au-dessous de la caricature on lisait ces mots :

CLYSO-POMPE MUSICAL A JET CONTINU.

 Le directeur était alors M. Dormoy. Il avait pour commanditaire M. Vatel, agent de change. A la dernière répétition, l'un et l'autre furent du même avis sur le sort qui, selon eux, attendait Don Pasqua/e. Nous avons entendu M. Vatel dire à M. Dormoy : « Cette pièce et cette musique seraient bonnes tout au plus pour des saltimbanques. » Donizetti n'ignorait pas les hostiütés dont il était l'objet. « Ne craignez rien pour moi, nous dit-il, en sortant de la dernière répétition générale, mon ouvrage réussira; il n'y manque qu'un morceau pour le compléter. » Il nous emmena à son hôtel, et, tirant d'un tiroir qui surmontait un vieux piano une feuille de papier de musique couverte de notes, il pria son cousin, M. Accursi, de la porter à Mario. ((11 y a, ajouta-t-il, dans ce morceau, un accompagnement de tambour de basque qui doit être lait dans la coulisse ; je ne vois guère que Lablache qui soit assez fort sur cet instrument ; j'irai moi-même le prier d'accompagner la chanson que j'envoie à Mario. » Cette chanson était la fameuse sérénade que le public fit répéter trois fois à la première représentation. Donizetti avait l'excellente habitude de conserver Digitized by Google

Le directeur était alors M. Dormoy. Il avait pour commanditaire M. Vatel, agent de change. A la dernière répétition, l'un et l'autre furent du même avis sur le sort qui, selon eux, attendait *Don Pasquale*. Nous avons entendu M. Vatel dire à M. Dormoy : « Cette pièce et cette musique seraient bonnes tout au plus pour des saltimbanques. »

Donizetti n'ignorait pas les hostilités dont il était l'objet. « Ne craignez rien pour moi, nous dit-il, en sortant de la dernière répétition générale, mon ouvrage réussira; il n'y manque qu'un morceau pour le compléter. » Il nous emmena à son hôtel, et, tirant d'un tiroir qui surmontait un vieux piano une feuille de papier de musique couverte de notes, il pria son cousin, M. Accursi, de la porter à Mario. « Il y a, ajouta-t-il, dans ce morceau, un accompagnement de tambour de basque qui doit être fait dans la coulisse; je ne vois guère que Lablache qui soit assez fort sur cet instrument; j'irai moi-même le prier d'accompagner la chanson que j'envoie à Mario. » Cette chanson était la fameuse sérénade que le public fit répéter trois fois à la première représentation.

Donizetti avait l'excellente habitude de conserver

 tous les morceaux et même les plus petits fragments de morceaux, rendus inutiles dans ses opéras; ces fragments ou ces morceaux étaient classés dans trois casiers, selon l'importance que le compositeur y attachait. Dans l'un se trouvaient les finales, les ritournelles trop longues ; dans l'autre, des restes de pièces d'ensemble, des cabalettes tronquées; dans le troisième enfin les airs et les romances. C'est de ce dernier tiroir qu'il avait ôté la sérénade de Don Pasquale. Nous devons ajouter qu'en ce moment- là c'était le seul morceau qui s'y trouvât. Le grand jour arriva. La salle du Théâtre-Italien n'avait jamais eu une réunion plus brillante du grand monde parisien. Le nom de Donizetti, rendu populaire par Lucia et la Favorite, était déjà cher au public français; on ne pouvait croire au bruit fâcheux que les artistes de l'orchestre avaient répandu sur la médiocrité de l'œuvre qu'on allait entendre. On avait raison de se méfier d'un jugement anticipé. Le public, saisi par l'abondance des motifs qui fourmillent dans la partition de Don Pasquale, saisi par cet admirable quatuor, qui, à lui seul, aurait suffi à établir la réputation du maître, saisi enfin par une exécution au-dessus de tout Digitized by C

 éloge, applaudit avec enthousiasme, fit répéter quatre morceaux, et revint pendant quatorze soirées consécutives saluer de ses acclamations le chefd'œuvre dont l'auteur de Lucia venait de doter la scène. Don Pa&quale fut chanté par M"* Giulia Grisi, par MM. Mario, Lablache et Tamburini. Il fallait voir et entendre ce grand artiste, Lablache, dans cette sublime création de Don Pasquale. Lorsqu'ÿ arrivait, avec son visage épanoui, s'avançant timidement, d'un air svelte, et s'affaissant malgré lui sous sa corpulence gigantesque (il venait offrir sa mmn et son cœur à la charmante Norine), le rire éclatait dans toute la salle ; et lorsque sa voix formidable, dominant toutes les voix et tous les instruments, tonnait dans ce fameux quatuor devenu immortel, on était entraîné par l'admiration ; l'enthousiasme gagnait tout l'auditoire ; c'était un grand triomphe pour le compositeur et pour l'artiste. Lablache, pour rendre sa physionomie et son costume plus pittoresques et plus réjouissants, ornait sa boutonnière d'un énorme camélia. A chaque nouvelle représentation , le marquis Aguado faisait apporter au célèbre chanteur le plus beau camélia Digitizcd by Google

 que son jardinier avait reçu l'ordre de cueillir dans ses serres. Ah ! il fallait voir la figure de Donizetti au sortir de cette soirée triomphale; il était joyeux comme un enfant, et ne cessait de répéter ces mots : « Vous voyez bien que l'orchestre s'est trompé. » Dom Sébastien fut le dernier ouvrage que Donizetti composa pour la scène française ; ce fut celui aussi auquel il travailla avec le plus d'ardei^r et d'amour, et auquel il consacra le plus de temps. Le succès, hélas! ne répondit pas aux espérances du maître. Un événement fatal venait de frapper la famille royale et cet événement avait plongé la capitale dans le deuil. Le duc d'Orléans était mort, et dans l'opéra de Dom Sébastien, il y avait précisément un spectacle des plus lugubres ; c'était un enterrement aux flambeaux qui remettait en mémoire à tous les esprits le deuil que la France portait. Donizetti avait éprouvé pendant les répétitions de Dom Sébastien des déceptions sans nombre. Plusieurs fois M"* Stolz, qtii avait alors un pouvoir souverain à l'Opéra, suscita à Donizetti des Digitized by Google

que son jardinier avait reçu l'ordre de cueillir dans ses serres.

Ah ! il fallait voir la figure de Donizetti au sortir de cette soirée triomphale ; il était joyeux comme un enfant, et ne cessait de répéter ces mots : « Vous voyez bien que l'orchestre s'est trompé. »

Dom Sébastien fut le dernier ouvrage que Donizetti composa pour la scène française ; ce fut celui aussi auquel il travailla avec le plus d'ardeur et d'amour, et auquel il consacra le plus de temps. Le succès, hélas ! ne répondit pas aux espérances du maître. Un événement fatal venait de frapper la famille royale et cet événement avait plongé la capitale dans le deuil. Le duc d'Orléans était mort, et dans l'opéra de *Dom Sébastien*, il y avait précisément un spectacle des plus lugubres ; c'était un enterrement aux flambeaux qui remettait en mémoire à tous les esprits le deuil que la France portait.

Donizetti avait éprouvé pendant les répétitions de *Dom Sébastien* des déceptions sans nombre. Plusieurs fois M^me^ Stolz, qui avait alors un pouvoir souverain à l'Opéra, suscita à Donizetti des

 difficultés blessantes poui' sa dignité d’artiste. Par exemple, au cinquième acte, M“' Stolz refusait de rester en scène pendant que Barroilhet chantait dans la coulisse une barcarolle ravissante. Le succès que ne pouvait manquer d’obtenir Barroilhet dans cette mélodie caressante éveillait en elle un sentiment de jalousie qui se traduisait par des exigences irritantes. Un soir, M“* Stolz voulut exiger que Donizetti supprimât une strophe de la barcarolle ; le maestro, furieux, prit sa partition, la jeta sur la scène et sortit en lançant sur la cantatrice les plus vives imprécations. Trois amis, et nous étions du nombre, le traînèrent chez lui ; il ne parlait plus, il poussait comme des râlements de colère ; sa tête était égarée. Rien ne put le ramener à la raison. Ce jour-là, Donizetti fut frappé au cerveau ; de ce jourlà, date l’effroyable mal qui mina peu à peu ses facultés et qui finit par l’emporter trop jeune, hélas ! dans la tombe. Digiiized by Google

IV

LES DERNIERS MOMENTS DE DONIZETTI

Donizetti quitta Vienne pour revenir à Paris. Déjà il ressentait par moments les premiers symptômes de ce mal mystérieux, fatal, impitoyable, contre lequel devaient se briser tous les efforts de la science, tous les soins de ses amis ; mais ce n'était que par de rares intervalles et sans conséquences sérieuses. La vigueur de l'âge et cette espèce d'insouciance, ou si l'on veut mieux, de confiance dans l'avenir, lui firent négliger ces terribles précurseurs de la maladie qui devait le conduire au tombeau ; il eut tort. Mais il était au midi de la vie ; il effeuillait au vent de la gloire ses plus belles années, celles de la virilité ; il laissait le cours libre à son imagination bouillante, il lui tardait de revoir la ville

 d’où rayonne la célébrité, et qui lui avait déjà tressé les plus belles couronnes. Il se trouva un peu fatigué du voyage, lui qui ne connut jamais la fatigue et qui composait en chaise de poste ; il arriva, la tête peuplée de mélodies nouvelles, l’œil plein de promesses, la main impatiente de serrer celles de ses amis. Mais ceux de ses amis qui l’affectionnaient davantage, et qui partant, le connaissaient mieux, se seraient aperçus, s’il l’eussent examiné de plus près et plus longuement, que cette tête était plus lourde, que cet œil était enfiévré, que cette main avait de soudains frémissements au contact des leurs. Toutefois, personne ne se douta du changement que le séjour de Vienne avait opéré dans la santé du maître. On alla le voir comme d’habitude, et couime d’habitude on le trouvait les cheveux en désordre, les joues empourprées, le regard allumé, penché sur son pupitre et couvrant de notes les feuilles réglées au pentagramme, et qui se succédaient rapidement sous sa main infatigable. La porte s’ouvrait de temps en temps pour laisser entrer un nouveau visiteur, — car sa porte n’avait jamais de gardien ; Donizetti travaillait au bruit de

Digitized by Google

 la discussion la plus animée ; — le courant d'air qui s'établissait faisait voler ou éparpillait les feuillets ; Antonio, son domestique, était là, tout prêt à les ramasser et à les classer patiemment. Seulement, et c'est ce qui étonnait ses amis, jusqu'alors Donizetti avait laissé les causeurs aller bravement leur train, et s'était borné à jeter, par-ci par-là, quelques monosyllabes dans la conversation, sans cesser de travailler ; cette fois, il était d'une loquacité extraordinaire, il parlait à tous et de tout avec une volubilité étrange, il insistait sur les moindres détails, il donnait aux particularités les plus futiles une importance qu' elles étaient loin de mériter. Ses amis s'en étonnèrent, il y en eut même qui s'en montrèrent un moment inquiets ; mais ils n'osèrent pas se communiquer leurs remarques dans la crainte de passer pour de» prophètes de malheur. Donizetti était descendu comme d'ordinaire à l'hôtel de Manchester, rue Grammont. Un jour, vers onze heures du matin, son ami Accursi alla le voir ; Antonio lui dit que le maître ne l'avait pas sonné, que probablement il avait travaillé très-tard et qu'il dormait encore. Accursi ne voulut pas qu'on l'éveillât; il prit un journal et Digitized by Google

 attendit. Au bout d'une demi-heure, Antonio, qui lui-même était un peu inquiet, gratta doucement à la porte de son maître ; il attendit quelques secondes, puis il frappa. N'entendant pas de bruit, il ouvrit la porte et poussa un c;-i. Accursi accourut ; Donizetti était étendu sur le parquet, sans connaissance. Est-ce en se couchant, est-ce en se levant, ou dans la nuit qu'il était tombé là, au pied de son lit ? On ne put le savoir. Accursi, après avoir aidé Antonio à le remettre au lit, s'en fut en deux bonds chercher un médecin. Il en trouva un au carrefour Gaillon, et l'emmena à' l'hôtel de Manchester ; en même temps il manda le docteur Ricord, le médecin et l'ami du pauvre artiste. Les premiers soins du docteur du carrefour Gaillon firent cesser cet évanouissement ou cette léthargie de Donizetti ; puis Ricord arriva, qui félicita son confrère et l'applaudit de n'avoir pas pratiqué une saignée. Elle eût été fatale. En présence de la menace d'une congestion cérébrale, Ricord, qui n'a jamais connu l'orgueil, demanda une consultation avec les docteurs Andral et Rostan. Les trois savants étaient, le lendemain matin, au chevet du malade, qui, à la suite de

Digitized by Google

 prescriptions faites pai' Ricord, avait passé une nuit assez calme, et qui causait comme d'habitude. On lui fit nombre de questions ; le maître y répondit avec facilité, avec lucidité ; on dut même lui recommander de modérer un peu sa faconde. Il ne tint pas compte de cette exhortation. Au milieu de son éloquence tiubulente, il expliqua comme quoi il avait en lui deux sources d'inspiration ; il les sentait, il pouvait en désigner le siège : l'une, àgauche, était celle de la musique bouffe ; l'autre, à droite, celle de la musique sérieuse. C'était au point que loi-squ'il composait, il sentait comme une espèce de soupape s'ouvrir à gauche ou à droite, selon le genre de musique auquel il travaillait; c'était à gauche ou à droite que le brasier s'enflammait, et que cette moitié de lui-même était fatiguée après les longues heures d'une journée laborieuse pour l'enfantement de l'œuvre. Les docteurs échangèrent à la dérobée un regai'd significatif. Ce regard voulait dire qu'ils craignaient pour la raison du malade. Mais quelqu'un qui était présent à la consultation, Accursi, je crois, ou le fidèle Antonio, s'empressa de dire que le brillant compositeur avait déj.\, depuis plusieurs années. Digitized by Coogle

 exprimé la même idée. Cette assertion rassura M. Andral qui se promit de prendre note de la bizarre manifestation du musicien-. Si lîonizetti a dit vrai en principe, il a dû se tromper sur les détails. Ce n'était pas du côté droit qu'était la source de l'inspiration pour la musique sérieuse ; Lucie a dû sortir du côté du cœur, La raison du malade n'était pas, d'ailleurs, affectée le moins du monde, et les trois médecins ne tardèrent pas à se consulter. Cette consultation et le traitement qu'elle amena, améliorèrent bientôt l'état de Donizetti. Il eut même un renouveau de santé et de vigueur. L'amour du travail revint plus impérieux que jamais,,. Décidément il était guéri. — Hélas ! non. C'était le dernier éclat que jette la flamme d'une lampe près de s'éteindre. — Voici comment cet éclat se manifesta. Vatel était alors directeur du Théâtre-Italien, de ce beau théâtre qui depuis... mais alors, il était dans toute sa splendeur. Les succès de l'Elisir et de Don Pasquale étaient trop présents à sa mémoire pour ne pas lui faire essayer d'une démarche auprès de Donizetti, qu'il avait là, à deux pas de lui, presque sous sa main. Digitized by Google

exprimé la même idée. Cette assertion rassura M. Andral qui se promit de prendre note de la bizarre manifestation du musicien.

Si Donizetti a dit vrai en principe, il a dû se tromper sur les détails. Ce n'était pas du côté droit qu'était la source de l'inspiration pour la musique sérieuse ; *Lucie* a dû sortir du côté du cœur.

La raison du malade n'était pas, d'ailleurs, affectée le moins du monde, et les trois médecins ne tardèrent pas à se consulter. Cette consultation et le traitement qu'elle amena, améliorèrent bientôt l'état de Donizetti. Il eut même un renouveau de santé et de vigueur. L'amour du travail revint plus impérieux que jamais... Décidément il était guéri. — Hélas ! non. C'était le dernier éclat que jette la flamme d'une lampe près de s'éteindre. — Voici comment cet éclat se manifesta.

Vatel était alors directeur du Théâtre-Italien, de ce beau théâtre qui depuis... mais alors, il était dans toute sa splendeur. Les succès de *l'Elisir* et de *Don Pasquale* étaient trop présents à sa mémoire pour ne pas lui faire essayer d'une démarche auprès de Donizetti, qu'il avait là, à deux pas de lui, presque sous sa main.

58 GAETAKO DOMZETII. La tentative réussit... Ne vous disais-je pas que l'amour du travail était revenu plus vif que jamais chez le compositeur ? On chercha le sujet. Donizetti caressait depuis longtemps le de Molière... Qu'on nous permette de le citer sous ce titre. Cette comédie avait été réduite en italien ou plutôt adaptée à la scène italienne par un auteur dramatique, des plus favorablement connus dans la Péninsule, le comte Giraud. Malgré son nom français (qu'on prononce en italien Dgiraoud), le comte éfait issu d'une noble famille romaine. Ce fut un de ses ancêtres qui fit construire, en dehors de la porte Pamphili, un palais ayant la forme d'un vaisseau, et à cause de cette façon appelé il vascelio. Lors du bombardement de Rome, en 1849, le palais-vaisseau se trouvait entre la ville assiégée et le camp français. Une légion d'Italiens, au nombre de 350, commandés par ce même génértd Médici, qui associa plus tard sa fortune à celle de Garibaldi, et dont le nom brille aujourd'hui aux premiers rangs de l'armée italienne, s'était renfermée dans cette villa, dans ce palais, dans cette redoute improvisée, et la défendait bravement. Pendant tout le siège de Rome, cette poignée

GAETANO DONIZETTT. 59 d'hommes soutint l'attaque de nos troupes. Notre artillerie dut être employée, à regret, pour en avoir raison; il fallut démanteler le vaisseau étage par étage, j'allais dire pont par pont. Le dernier étage démoli, les Italiens descendirent à l'étage inférieur, ainsi de suite jusqu'au rez-de-chaussée. Là, ils se comptèrent : de 350 il n'en était resté que 75 ; encore eussent-ils continué si les munitions ne leur avaient fait défaut ; ils furent obligés de se rendre. Le général français, voulant honorer la bravoure, même chez l'ennemi, fit rendre l'épée au général Médici. On a vu plus tard s'il a su s'en servir... Mais revenons à son illustre compatriote. Donizetti n'ayant pas dans ses cartons l'arrangement ou l'imitation de Giraud, écrivit à M. RaoulRochette, bibliothécaire, en le priant de la lui prêter. On dessina le scénario, les scènes furent tracées, les morceaux de musique indiqués, et le poète qui avait déjà collaboré avec Donizetti au poème de Don Pasquale, M. Jean Ruffini, se mit à l'œuvre pour versifier le scénario de Sganarelle. Mais, si facile que fût le travail du poète, si rapide que fût l'improvisation du musicien qui avait composé l'Elisir en dix-neuf jours, Vatel ne V Digitized by Google

d'hommes soutint l'attaque de nos troupes. Notre artillerie dut être employée, à regret, pour en avoir raison ; il fallut démanteler le vaisseau étage par étage, j'allais dire pont par pont. Le dernier étage démoli, les Italiens descendirent à l'étage inférieur, ainsi de suite jusqu'au rez-de-chaussée. Là, ils se comptèrent : de 350 il n'en était resté que 75 ; encore eussent-ils continué si les munitions ne leur avaient fait défaut ; ils furent obligés de se rendre. Le général français, voulant honorer la bravoure, même chez l'ennemi, fit rendre l'épée au général Médici. On a vu plus tard s'il a su s'en servir... Mais revenons à son illustre compatriote.

Donizetti n'ayant pas dans ses cartons l'arrangement ou l'imitation de Giraud, écrivit à M. Raoul-Rochette, bibliothécaire, en le priant de la lui prêter. On dessina le scénario, les scènes furent tracées, les morceaux de musique indiqués, et le poète qui avait déjà collaboré avec Donizetti au poème de *Don Pasquale*, M. Jean Ruffini, se mit à l'œuvre pour versifier le scénario de *Sganarelle*.

Mais, si facile que fût le travail du poète, si rapide que fût l'improvisation du musicien qui avait composé *l'Elisir* en dix-neuf jours, Vatel ne

(50 GAETANO nONlZETTI. put se résigner à attendre le nouvel ouvrage. Il revint chez Donizetti, et le pria instamment de chercher, en attendant, parmi ses anciennes partitions, celle qui pourrait, avec quelques changements, figurer le mieux sur la scène qu'il dirigeait et qu'il exploitait. Donizetti l'envoya promener. Une heure après, quand Vatel rentra, il trouva un billet ainsi conçu : « Cher ami, vous avez fait une mine^ si piteuse en me quittant que je reviens sur mon refus. J'ai songé à C Ajo neW imbarazzo. Cherchez cette partition, envoyez-la-moi. Il y a des changements à faire, des morceaux à retrancher, d'autres à intercaler. C'est l'affaire d'une semaine, c'est-à-dire une semaine de retard pour le nouvel ouvrage. » Le soir même Vatel arriva chez Donizetti avec la partition de l'Ajo nell' imbarazzo, et le lendemain le musicien se mit à l'œuvre... Ce fut la dernière / fois qu'il prit la plume. Il serait curieux de voir aujourd'hui les modifications qu'a pu apporter Donizetti à cette œuvre de jeunesse qui, cependant, fit le tour de toutes les scènes italiennes, et obtint partout un succès éclatant. Digilized by GoogI

GAETANO DONIZETTI. «1 La semæne s'était à peine écoulée que les signes avant-coureurs do mal se manifestèrent de nouveau, et, cette fois, avec plus de force. Les médecins constatèrent une surexcitation nerveuse chez le malade, et lui défendirent expressément de travailler. Antonio enferma dans une armoire tout ce qu'il trouva de musique et de papier réglé sur le pupitre ou sur le piano du maître, et mit la clef dans sa poche. Mais l'oisiveté était au moins aussi dangereuse que le travail pour une nature aussi ardente, pour une organisation aussi productive que celle de Donizetti. Ne rien faire c'était se laisser mourir. Les docteurs se consultèrent de nouveau et lui conseillèrent de voyager pour se distraire. Donizetti sourit tristement et hocha la tête. — Le voyage ne peut être une distraction pour celui qui a voyagé presque toute sa vie, dit-il aux médecins. J'ai parcouru l'Italie dans toute sa longueur, m'arrêtant à chaque ville..., sans parler de la France et de l'Allemagne. Cherchez autre chose. Pendant que la science cherchait, la maladie marchait et d'un pas rapide. Bref, l'état du pauvre artiste empira à tel point qu'il ne fut bientôt plus U Digitized by Google

La semaine s'était à peine écoulée que les signes avant-coureurs du mal se manifestèrent de nouveau, et, cette fois, avec plus de force. Les médecins constatèrent une surexcitation nerveuse chez le malade, et lui défendirent expressément de travailler. Antonio enferma dans une armoire tout ce qu'il trouva de musique et de papier réglé sur le pupitre ou sur le piano du maître, et mit la clef dans sa poche. Mais l'oisiveté était au moins aussi dangereuse que le travail pour une nature aussi ardente, pour une organisation aussi productive que celle de Donizetti. Ne rien faire c'était se laisser mourir. Les docteurs se consultèrent de nouveau et lui conseillèrent de voyager pour se distraire.

Donizetti sourit tristement et hocha la tête.

— Le voyage ne peut être une distraction pour celui qui a voyagé presque toute sa vie, dit-il aux médecins. J'ai parcouru l'Italie dans toute sa longueur, m'arrêtant à chaque ville..., sans parler de la France et de l'Allemagne. Cherchez autre chose.

Pendant que la science cherchait, la maladie marchait et d'un pas rapide. Bref, l'état du pauvre artiste empira à tel point qu'il ne fut bientôt plus

 prudent de le laisser sortir seul. La colonne vertébrale commençât à se courber, la tête s'alourdissait, les yeux devenaient chaque jour plus hagards et plus vitreux. Ses amis ne le quittaient plus. Ils se relayaient pour être à côté de lui ; mais il fallait agir de ruse, inventer mille prétextes, car Donizetti commençait à s'apercevoir qu'on le surveillait, et cette surveillance l'exaspérait. A peine pouvait-il tolérer la compagnie de son neveu (le fils de son frère, directeur des musiques militaires du Sultan) qu'on avait mandé tout exprès de Constantinople. La faculté ne voulant pas prononcer son dernier arrêt, prescrivit le séjour dans une maison de santé. C'était dire qu'elle ne pouvait plus rien pour lui. Qui sait ! des soins affectueux et incèssants, l'air salutaire de la campagne, le calme, un miracle peutêtre l'auraient guéri. Il était encore trop jeune pour mourir 1 On opta pour Ivry et pour la maison de santé du docteur Moreau. Mais là surgirent de nouvelles difficultés. Comment en parler à Donizetti? Comment lui proposer cette réclusion? Consentirait-il à s'y soumettre? On pressentait un refus ; pis encore, un accès de colère <

Digiiized by Google

prudent de le laisser sortir seul. La colonne vertébrale commençait à se courber, la tête s'alourdissait, les yeux devenaient chaque jour plus hagards et plus vitreux. Ses amis ne le quittaient plus. Ils se relayaient pour être à côté de lui ; mais il fallait agir de ruse, inventer mille prétextes, car Donizetti commençait à s'apercevoir qu'on le surveillait, et cette surveillance l'exaspérait. A peine pouvait-il tolérer la compagnie de son neveu (le fils de son frère, directeur des musiques militaires du Sultan) qu'on avait mandé tout exprès de Constantinople.

La faculté ne voulant pas prononcer son dernier arrêt, prescrivit le séjour dans une maison de santé. C'était dire qu'elle ne pouvait plus rien pour lui. Qui sait ! des soins affectueux et incessants, l'air salutaire de la campagne, le calme, un miracle peut-être l'auraient guéri. Il était encore trop jeune pour mourir !

On opta pour Ivry et pour la maison de santé du docteur Moreau.

Mais là surgirent de nouvelles difficultés. Comment en parler à Donizetti ? Comment lui proposer cette reclusion ? Consentirait-il à s'y soumettre ? On pressentait un refus ; pis encore, un accès de colère

 chez le malade, une nouvelle surexcitation, une exaspération trop dangereuse dans l'état où il était. . . Il fallait, plus que jamais, recourir à un stratagème. L'amitié est ingénieuse. Elle chercha et finit par trouver. Voici le résultat de cet innocent complot. On fit un faux sublime. On inventa une lettre arrivant de Vienne sous le pli de l'ambassade. L'empereur d'Autriche écrivait au maestro de retourner à Vienne pour reprendre sa place de maestro di Capella. Expliquons en quelques lignes comment et dans quelles circonstances il fut • nommé à cette place si honorifique, et qui avait été occupée, cinquante ans auparavant, par Mozart. Lors du congrès de Vérone, Rossini avait fait connaissance avec le prince de Mettemich. Il composait alors la Semiramide à Venise. Depuis cette époque il a toujours entretenu une correspondance assez suivie avec le célèbre diplomate, qui était aussi un grand amateur de musique et, partant, un admirateur sincère du maître immortel. Même, peu de temps avant la mort du prince, Rossini reçut de lui une charmante lettre dans laquelle se trouve cette phrase : Digitized by Google

chez le malade, une nouvelle surexcitation, une exaspération trop dangereuse dans l'état où il était... Il fallait, plus que jamais, recourir à un stratagème.

L'amitié est ingénieuse. Elle chercha et finit par trouver. Voici le résultat de cet innocent complot.

On fit un faux sublime. On inventa une lettre arrivant de Vienne sous le pli de l'ambassade. L'empereur d'Autriche écrivait au maestro de retourner à Vienne pour reprendre sa place de *maestro di Capella.*

Expliquons en quelques lignes comment et dans quelles circonstances il fut nommé à cette place si honorifique, et qui avait été occupée, cinquante ans auparavant, par Mozart.

Lors du congrès de Vérone, Rossini avait fait connaissance avec le prince de Metternich. Il composait alors la *Semiramide* à Venise. Depuis cette époque il a toujours entretenu une correspondance assez suivie avec le célèbre diplomate, qui était aussi un grand amateur de musique et, partant, un admirateur sincère du maître immortel. Même, peu de temps avant la mort du prince, Rossini reçut de lui une charmante lettre dans laquelle se trouve cette phrase :

Qh GAETANO DOMZETTJ. « On dit, cher maestro, que vous possédez de » nombreux trésors d'harmonie, que vous faites en» tendre à quelques privilégiés. Ah! cher maître, » vous devriez bien les répandre, car il n'y a jamais » eu d'époque où on ait eu autant besoin d'harmonie » que celle-ci. » Ce fut sur le conseil de Rossini, et sur sa recommandation, que le prince de .Mettemich avait fait nommer Donizetti compositeur di Cornera de S. M. I. et R. Apostolique, après la première représentation de Linda di Chamounix. Le pauvre malade tomba pleinement dans ce piège, tendu, d'ailleurs, en de très-louables intentions. Il oublia sa santé si chancelante, ordonna à Antonio de faire les malles, et Antonio, qui était naturellement dans le secret, ne se le fit pas dire deux fois. Seulement le brave homme hésita à décider s'il devait y mettre ou non de la musique. 11 espérait toujours, lui ! Il espéra jusqu'aux derniers moments ! On se mit en voyage. On avait fait atteler à sa voiture deux chevaux de poste, conduits par un postillon en livrée. Les amis serrèrent la main au maîti e et lui souhaitèrent un bon voyage. Donizetti Digiiizcd by Google

 y répondit à leurs adieux, et fouette postillon! Mais une autre voiture suivait à distance la première. Là étaient le neveu de Donizetti avec un ou deux amis et Antonio. Le postillon avait le mot d'ordre. Arrivé à Ivry, il fait cabrer son cheval, pousse un juron formidable, et se jette en bas de sa selle. Donizetti, qui dormait, s'éveille en sursaut et demande ce qui est arrivé. Le postillon lui apprend, en maugréant, qu'un essieu s'est brisé, qu'il faut s'arrêter, envoyer chercher un charron, si l'on ne préfère écrire à Paris pour y demander une autre voiture. Mais, où descendre au milieu de la nuit? — Tenez, dit le postillon, voici justement un hôtel, je vous engage à y passer la nuit; demain nous aviserons. Au surplus, nous ne pourrions avancer d'un pas. Le compositeur descend en bâillant. Le directeur de la maison de santé d'Ivry, M. Moreau, le reçoit en affectant les façons officieuses d'un propriétaire d'hôtel. On installe Donizetti dans une chambre très-confortable. Le lendemain le neveu, ses amis et •> Antonio, que sont censés avoir été avertis de l'accident, arrivent pour le voir. Puis, peu à peu, on le décide à s'arrêter un jour encore, et un autre, et le iti

Digitizod by Google

 suivant, jusqu'à ce que le docteur finit par défendre la porte d'autorité, et entreprit le traitement. Malheureusement, quoique les soins qu'on lui prodigua fussent des plus intelligents, le mal avait fait de tels progrès qu'il était désormais impossible de l'arrêter. L'intelligence était atteinte; le ramollissement du cerveau avait commencé. De la maison de santé d'Ivry on transporta le pauvre malade aux Champs-Élysées, avenue Chateaubriand. Là, au milieu d'un jardin ravissant, on avait dressé une tente tout entourée de ces fleurs que Donizetti aimait à l'adoration, on traînait le fauteuil de « ce sublime insensé, « — qui n'opposait plus, hélas ! aucune résistance. On n'avait plus besoin de feindre ou de mentir pour être obéi!... Là, entouré de son neveu et de ses amis, qu'il ne reconnaissmt déjà plus, il attendit, ou plutôt on attendit que la saison des grandes chaleurs fût passée pour le ramener en Italie. Enfin, on le transporta à Bergame, sa ville natale. Son neveu et Antonio l'accompagnèrent. 11 y resta encore quelque temps chez madame Bazzoni... Puis, la flamme de la vie s'éteignit lentement, comme s'était éteinte celle de l'intelligence.
Digitized by Google

suivant, jusqu'à ce que le docteur finit par défendre la porte d'autorité, et entreprit le traitement. Malheureusement, quoique les soins qu'on lui prodigua fussent des plus intelligents, le mal avait fait de tels progrès qu'il était désormais impossible de l'arrêter. L'intelligence était atteinte; le ramollissement du cerveau avait commencé.

De la maison de santé d'Ivry on transporta le pauvre malade aux Champs-Élysées, avenue Chateaubriand. Là, au milieu d'un jardin ravissant, on avait dressé une tente tout entourée de ces fleurs que Donizetti aimait à l'adoration, on traînait le fauteuil de « ce sublime insensé, » — qui n'opposait plus, hélas! aucune résistance. On n'avait plus besoin de feindre ou de mentir pour être obéi!...

Là, entouré de son neveu et de ses amis, qu'il ne reconnaissait déjà plus, il attendit, ou plutôt *on attendit* que la saison des grandes chaleurs fût passée pour le ramener en Italie.

Enfin, on le transporta à Bergame, sa ville natale. Son neveu et Antonio l'accompagnèrent. Il y resta encore quelque temps chez madame Bazzoni... Puis, la flamme de la vie s'éteignit lentement, comme s'était éteinte celle de l'intelligence.

GAETANO DONIZETTI. 67 Quelques jours avant sa mort, un orgue avait joué dans la rue, — sans savoir sous quelle fenêtre il joumt, — le chant final de Lucia. On vit alors dans l'œil vitreux du mourant s'allumer une clarté soudaine ; quelque chose comme un sourire plissa ses lèvres, les muscles de son visage eurent un tremblement nerveux... Puis la tête retomba sur sa poitrine. Il avait pu dire, comme Edgard de Ravensvvood : Ah! ma Lucie (1) ! Étrange coïncidence ! le jour même où la victoire de Goïto était remportée par les Italiens sur les Autrichiens, au moment où les cloches sonnaient à toute volée, où le canon tonnait, où les vivats éclataient de tous côtés dans les rues, au milieu de cette fête nationale, de cette jubilation d'une ville tout entière, Donizetti rendait le dernier soupir. 1848 était trop gros d'événements politiques pour qu'on eût pu pleurer dignement la mort de ce grand compositeur. Toutefois, le lendemain, Bergame, (1) Un (les amis de Donizetti, un des poètes qui lui ont fourni de belles pages d'album, M. Achille de Lauzières, a écrit une touchante pièce de vers sur les Derniers moments de Donizetti, dans laquelle il met en relief cet intéressant détail. Ce petit poème a été mis en musique par M. Âch. Montuoro et chanté avec succès à la salle Herz, par Roger, pour qui il avait été écrit. * r Digiiized by Google

68 GAETANO DONIZETTI. ayant appris la triste nouvelle, fit taire les cris de joie que le fait de Goïto avait excités, et la population accompagna en larmes les dépouilles de Donizetti à son dernier asile. Plus tard l'illustre sculpteur Vêla lui éleva un mausolée, qui fut inauguré avec toute la pompe due à un des compositeurs les plus féconds et les plus distingués de l'Italie. Digitizea by (joogl

GIUSEPPE VERDI. 69 V GIUSEPPE VERDI. Ce n’est pas le compositeur que nous allons dépeindre ; c’est l’homme. Tout le monde connaît l’œuvre de l’artiste ; il y en a bien peu qui connaissent son caractère, son existence, ses qualités, voire ses défauts, qui chez lui ne sont que l’excès des qualités. On connaît d’autant moins cet homme étrange, qu’il semble avoir pris pour devise ce précepte du sage : « Cache ta vie, » et qu’il paraît fuir le contact du monde, ou du moins ne conserver avec lui que les relations sociales strictement nécessaires. Verdi n’a eu que trois genres d’affections ; mais celles-là il les a eues à un suprême degré : l’amour de l’art, le sentiment national, l’amitié. Vous savez à quel point il a aimé l’art ; quelle lutte courageuse Digitized by Google

1 70 GIUSEPPE VERDI. et acharnée il a dû soutenir pour se faire accepter de son pays d'abord, puis de la France, quand déjà les deux mondes raffolaient de sa musique ; enfin combien peu de temps a duré la résolution qu'il avait prise il y a deux ou trois ans de ne plus écrire pour la scène lyrique, et combien mollement il résista aux instances qu'on fit auprès de lui pour le décider à nous donner un nouveau chef-d'œuvre. Ceci pour l'amour de l'art. Quant au sentiment national, il faut s'en rapporter, sur ce point, à ses compatriotes, qui certes ne l'ont pas nommé leur représentant au parlement italien pour ses qualités d'artiste seulement, mais parce qu'ils savaient, et pertinemment, tout ce que cet homme, à l'aspect ferme et sauvage, réunit de véritable amour de son pays, de vertus civiques, de sagesse, de prudence, de courage civil, de bon sens et d'initiative. S'il en était autrement, l'Italie qui foisonne de grands artistes en tout genre ne se fût pas bornée à donner *le noble mandat de député à Verdi ; elle n'eût pas fait une louable exception uniquement en sa faveur ; et il est probable que si ces considérations ne l'eussent sagement conseillée, le parlement Digiiized by Google

GIUSEPPE VERDI. 71 italien compterait en ce moment autant d'artistes célèbres que d'avocats; ou tout au moins d'écrivains, de jurisconsultes, de publicistes éminents. Non, ce n'est point l'auteur du Trovatore qu'on a envoyé siéger à la chambre des députés italiens ; c'est Giuseppe Verdi, l'homme qui a partagé toutes les facultés aimantés de son cœur entre son art et' sa patrie, cette noble terre, qu'il a vue pendant si longtemps, morcelée, asservie, agonisante, au point qu'en la regardant se tordre dans les souffrances, on avait cru quelle ne se relèverait plus, et on s'était hâté, trop hâté ! de l'appeler la terre des morts. Seuls, les Italiens savent ce que l'artiste nourrissait de secrètes espérances, quand il écrivait Attila et qu'il ne craignait pas, au plus fort des persécutions d'une autorité soupçonneuse et sévissante, de jeter aux quatre vents cet hymne de liberté, ce cri de résurrection, exprimé par ces vers prophétiques : Cara Italia, già madré regina Di possenti magnanimi âgli; Or macerie, deserto, rovina, etc. (1). « Nouveau phénix, s'écrie le chœur dans un (1) Attila, acte I, scène finale. Digitized by Google

 transport d'enthousiasme, que la censure aveuglée par les menaces du roi des Huns ne comprit pas ; — nouveau phénix, tu te relèveras des algues de ta vaste marine, etc. » Verdi n'est pas orateur ; mais, on l'a déjà dit, ce n'est point l'éloquence qui fait le député, ce n'est pas par les discours qu'on gouverne ; c'est par le bon sens, par la connaissance des besoins et des intérêts du pays, par la droiture du jugement, par l'aptitude à cette grande et difficile science qu'on nomme la politique. La parole est un don inappréciable, il est vrai ; mais si elle suffisait à un congrès législatif, le beau parleur l'emporterait toujours sur l'homme pratique. A ce compte-là le pays sermt gouverné par une douzaine d'avocats. Nous avons parlé de devise ; il en est une autre que Verdi paraît avoir choisie : Acta, non verba. Des faits, non pas des paroles. Ceci par l'amour national. Reste l'amitié. — Ce sentiment-là. Verdi le comprend dans toute son étendue et dans sa plus large et plus délicate acception. Pour Verdi l'amitié c'est la confiance, c'est le dévouement, c'est la générosité. Seulement, comme Digitized by Google

 toutes les natures d'élite, Verdi ne prodigue pas ce sentiment si noble en lui-même et qu'on est parvenu à faire si banal. Il est froid et réservé avec les simples connaissances, jusqu'à ce que la fréquence des relations, l'homogénéité des caractères, la communauté des idées, ou une occasion, en resserrant les liens, aient engendré l'amitié. Mais à partir de ce moment, c'est à la vie et à la mort. Aussi s'est-on fait généralement une fausse idée du caractère de Verdi. Cela dépend du degré des relations que la personne qui le juge a avec l'artiste. En un mot, on pourrait presque dire qu'il existe deux Verdi : celui de tout le monde et celui des amis. Le premier (nous ne le flattons pas) est raide, farouche, brusque, renfrogné ; ses ennemis — il en a comme tous les hommes supérieurs — ajoutent ours. Une invitation lui fait peur ; un dîner, une soirée, un bal, sont pour lui un Vrai supplice. Son épine dorsale n'est nullement élastique, tout au contraire ! Il ne ferait pas cinq minutes d'antichambre, fut-ce dans un château royal ; il dirait la vérité à un monarque, — celui, entre tous les hommes, qui l'entend le plus rarement. 11 se méfie 5 Digitized by Google

 des lettres dont l'enveloppe porte accolés à son nom des titres ou des qualités. Il ouvre, au contraire, avec une prédisposition des plus sympathiques celles où l'on ne voit que son nom tout court et son adresse. Ce sont, dit-il, des lettres d'amis ou des lettres d'affaires. Les autres lui sont adressées par des flatteurs : or celui qui flatte a toujours un intérêt quelconque à flatter : ils demandent d'ordinaire un service : ce service ne fut-ce qu'mené page d'album, c'est un quart d'heure de perdu pour l'artiste, qui dans ces quinze minutes peut écrire La donna è mobile^ ou esquisser le scénario d'un nouveau poème. Car, ne l'oublions pas, les poèmes que Verdi met en musique ne sont pas l'œuvre exclusivement de M. Piave, de M. Solera, ou de Cammarano. Tous ces poètes ont eu un collaborateur, dont le nom n'a pas paru sur l'affiche, — et ce collaborateur c'est le musicien lui-même. Un des biographes de Verdi a dit quelque part que le Maître agit en quelque sorte avec ses librettistes comme les anciens peintres de fresques agissment avec les ouvriers maçons qui leur préparaient le crépi. Il a eu raison. Une fois le sujet trouvé, le scénario fait, la coupe des divers Digilized by Googie

des lettres dont l'enveloppe porte accolés à son nom des titres ou des qualités. Il ouvre, au contraire, avec une prédisposition des plus sympathiques celles où l'on ne voit que son nom tout court et son adresse. Ce sont, dit-il, des lettres d'amis ou des lettres d'affaires. Les autres lui sont adressées par des flatteurs : or celui qui flatte a toujours un intérêt quelconque à flatter : ils demandent d'ordinaire un service : ce service ne fut-ce qu'une page d'album, c'est un quart d'heure de perdu pour l'artiste, qui dans ces quinze minutes peut écrire *La donna è mobile*, ou esquisser le scenario d'un nouveau poème.

Car, ne l'oublions pas, les poèmes que Verdi met en musique ne sont pas l'œuvre exclusivement de M. Piave, de M. Solera, ou de Cammarano. Tous ces poètes ont eu un collaborateur, dont le nom n'a pas paru sur l'affiche, — et ce collaborateur c'est le musicien lui-même. Un des biographes de Verdi a dit quelque part que le Maître agit en quelque sorte avec ses librettistes comme les anciens peintres de fresques agissaient avec les ouvriers maçons qui leur préparaient le crépi. Il a eu raison. Une fois le sujet trouvé, le scenario fait, la coupe des divers

GIUSEPPE VERDI. 75 morceaux décidée, Verdi se met à l'œuvre ; et le livret se faut au fur et à mesure que le compositeur avance dans sa composition. — Il n'impose au poète ni la forme ni le mètre ; pourquoi, d'ailleurs prendraiit-il cette peine? Il se préoccupe trèsmédiocrement des vers, lui! Il n'a en vue que la situation; c'est celle-ci qu'il étudie, c'est celle-ci qu'il suit et à laquelle il sacrifie tout ; ce qui explique, nous le répétons, l'elfet qu'il tire de sa musique. Le poète a mis, par exemple, quelques vers de récitatif là où le compositeur trouve nécessaire un solo. Eh bien, qn'à cela ne tienne, le récitatif sous la plume du musicien devient un solo, un air, s'il le veut. De même, si le poète a cru faire un air, un duo, un morceau cantabile, en un mot, là où le musicien est d'avis que la situation n'exige pas ce temps d'arrêt, le duo est bien vite dialogué et s'en va presto, X air perd bientôt son allure et se réâgne à devenir un petit a-tempo, ou tout simplement un récitatif. De là cette nouveauté de coupe dans les morceaux , ce mépris de la tradition, ce dédain pour les vieilles formes des vieux libretti. C'est ce qui explique cette originalité, ces hardiesses, cette émancipation des anciennes formes, cette nouveauté de déUdls, qu'on

Digitized by Google

 rencontre dans les opéras de Verdi. Jamais, au grand jamais, Verdi ne s'accommoderait d'un livret tout fait, et que le premier compositeur venu accepterait avec enthousiasme. Il n'aime pas prendre un libretto à la façon dont M. de Foy fait les mariages : « Confiance et discrétion. » On peut se marier par les petites affiches, et au moyen de l'entrepreneur d'hyménées; on ne peut composer un ouvrage lyrique en épousant le livret les yeux fermés. L'autre Verdi ne ressemble pas plus au premier que la nuit ne ressemble au jour. L'autre est doux, affable, causeur, éloquent même, il aime à passer des heures entières en petit comité, parfois tête à tête avec un ami, à parler beaux-arts, littérature, politique. Et c'est alors que celui quia la bonne fortune de s'entretenir avec lui, a le secret de ce parfait bon-sens, de cette expérience, de cette sagesse, qui font de l'artiste, aux moments des discussions sérieuses, l'homme calme, pratique, prudent, le patriote sincère, le véritable ■< ami de son pays, chez qui le sentiment national ne se laisse pas aller à d'aveugles entraînements, ni refroidir par des découragements. Verdi, comme la plupart des grands artistes itaDigilized by Google

GIUSEPPE VERDI. 77 liens, a aimé d’un amour égal l’art et son pays natal. Son rêve a été de tenir haut le drapeau de la musique italienne, de continuer à la propager, à la populariser, à en répandre le goût dans les deux mondes. Aussi a-t-on vu que depuis les succès des opéras de Verdi , il n’y a pas une grande capitale qui n’ait voulu avoir une scène lyrique italienne. Il y en avait dix autrefois, il y en a cent aujourd’hui I Son rêve a été aussi de voir son beau pays, qu’on avait cruellement morcelé, faire disparaître ces barrières qu’une politique égoïste, mesquine, soupçonneuse, tyrannique, avait élevées entre les populations, et se réunir, pour redevenir une nation, — or il a été plus heureux encore de voir l’Italie régénérée, qu’il ne l’a été de tous ses succès. On se souvient que sous le régime des petits princes de la Péninsule, quand le mot Italie était proscrit, et que celui qui le prononçait autrement que pour indiquer l’expression géographique de ' M. le prince de Metternich, était mis en suspicion, on criait Viva Verdi. Son nom servait de drapeau. Les cinq lettres qui le composent étaient devenues sur les lèvres des Itahens les initiales du prograuune de la régénération.
Digitized by Google

78 GIUSEPPE VERDI. Le mot Verdi signifiait Victor Emmanuel, Roi d'Italie. Plus tard, en effet, on a pu crier d'un bout à l'autre de la belle presqu'île : Vive Victor Emmanuel, roi d'Italie. Hasard ! dira-t-on ; assemblage puéril de lettres ; soit. Mais, certes, on n'eût pas pu acclamer un nom qui fût plus cher, plus illustre, et plus favorablement connu de toute l'Italie. La police toscane, parmesane, modenaise, romagnole, napolitaine, sicilienne et milanaise, c'est-à-dire la police autrichienne, eût dressé les oreilles à ce cri, et se fût demandé pourquoi on acclamait avec tant de chaleur et tant d'enthousiasme un artiste. Elle ne se douta de rien. C'était si simple et si naturel de crier : Vive Verdi ! Et maintenant voulez-vous savoir comment Verdi écrit ses partitions ? 11 commence par s'emparer du sujet, par s'en rendre maître. Il lit et relit le poème à la création duquel, nous l'avons dit, il n'est pas étranger, il s'en faut, du choix et de tout l'agencement des scènes et des morceaux. Il le grave dans sa tête, de manière à s'identifier pour ainsi dire avec le drame et avec les personnages de l'action. Il en étudie les caractères, les passions, et passe des > Digitized by Google

GIUSEPPE VER1>I. 79 mois entiers à chercher le vêtement qui leur convient. De là cette unité dans l'ensemble et cette grande variété dans les détails, qualités qui caractérisent ses œuvres ; de là cette couleur particulière de chaque partition qui fait qu'un morceau de l'une s'accorde admirablement avec le reste, et qu'il ne saurait être enclavé dans une autre sans qu'on s'aperçût de la différence de style et de coloris. Ce qu'il recherche avec le plus de soin, et ce qu'il trouve avec le plus de bonheur, c'est l'effet des contrastes. Plus la difficulté est grande, plus complètement il en triomphe, et ces difficultés, il se plaît à les créer lui-même, là où un autre tâcherait de les tourner ou de les éviter. Voyez, pour ne citer qu'un ou deux exemples sur cent, le quatuor de Eigolétto. D'un côté, c'est l'éclat de rire de la courtisane ; de l'autre, les sanglots déchirants de l'amante trahie ; ici, l'insouciance du libertin ; là, la douleur poignante du père qui essaie de consoler sa fille lâchement déshonorée. Voyez la Traviata; pendant que la pauvre Violetta gémit dans l'angoisse et voit s'éteindre sa jeune existence, on entend du dehors les bacchanales 'de la mascarade. Inutile de multiplier les exemples. Ceux qui applaudissent à la gaie Digitized by Google

 barcarolle des Vêpres siciliennes, qui glisse sur les eaux transparentes de la mer Tyrrhénienne, pendant que le sombre Procida et les autres conspirateurs préludent au massacre des oppresseurs de leur pays ; — ceux qui connaissent les chœurs de Giovanna d'Arco, les scènes émouvantes d'im Balto in Maschera, et surtout de la Forza del destina, peuvent dire si Verdi réussit dans l'art difficile de frapper par les contrastes. Et qu'on ne croie pas à voir la rapidité avec la^quelle Verdi écrit — matériellement parlant — ses partitions, à voir surtout l'absence de ratures dans ses manuscrits, qu'il improvise ses partitions. Comme dans la nature, la gestation en est longue, l'enfantement en est prompt. Il porte ses ouvrages des mois entiers dans sa tête et dans son cœur ; puis, l'heure arrivée, il les met au monde dans le plus court espace de temps possible. Verdi a écrit sur une table d'auberge, en descendant de voiture, le chef-d'œuvre qu'on appelle le Miserere du Trovatore. Qui peut dire depuis combien de temps cette page s'élaborait dans son cerveau. Tel le colosse de bronze ne met que quelques instants à être coulé dans le moule d'argile, auquel Digitizcd hy Cnogic

 l'artiste a travaillé des mois entiers, et une fois moulé, il défie les siècles. Ceci nous rappelle un trait de la vie d'Horace Vernet. lin Anglais, — on sait si nos voisins d'outreManche sont friands des souvenirs de grands hommes, — un Anglais demanda à notre peintre national une petite page d'album, ne fût-ce qu'un simple contour. Horace Vernet fatigué par les obsessions de l'opiniâtre insulaire, prit enfin le livre que l'autre lui tendait, tout en ajoutant, avec ce ton de millionnaire que l'on connaît aux Crésus britanniques, qu'il saurmt récompenser la peine de l'artiste, — et d'une main sûre, ferme, rapide, traça sur une page blanche le contour d'un cheval ; puis il le passa à l'Anglais qui en fut ravi, et demanda ce qu'il devait au peintrè. — Vingt-cinq guinées, répondit Horace Vernet. — Comment ! dit l'Anglais étonné, vingt-cinq guinées pour cinq minutes de travail. — Vous vous trompez, répliqua froidement l'artiste, il y a dix ans que je travaille à ce cheval. Vous. voyez que c'est pom rien. Verdi conçoit tout à la fois, et le chant et l'orchestration. Il transcrit les mélodies, en s'aidant quelquefois du piano ; quant à l'instrumentation, il 5. DigiliZm; l,y Google

l'artiste a travaillé des mois entiers, et une fois moulé, il défie les siècles.

Ceci nous rappelle un trait de la vie d'Horace Vernet. Un Anglais, — on sait si nos voisins d'outre-Manche sont friands des souvenirs de grands hommes, — un Anglais demanda à notre peintre national une petite page d'album, ne fût-ce qu'un simple contour. Horace Vernet fatigué par les obsessions de l'opiniâtre insulaire, prit enfin le livre que l'autre lui tendait, tout en ajoutant, avec ce ton de millionnaire que l'on connaît aux Crésus britanniques, qu'il saurait récompenser la peine de l'artiste, — et d'une main sûre, ferme, rapide, traça sur une page blanche le contour d'un cheval ; puis il le passa à l'Anglais qui en fut ravi, et demanda ce qu'il devait au peintre. — Vingt-cinq guinées, répondit Horace Vernet. — Comment ! dit l'Anglais étonné, vingt-cinq guinées pour cinq minutes de travail. — Vous vous trompez, répliqua froidement l'artiste, il y a dix ans que je travaille à ce cheval. Vous voyez que c'est pour rien.

Verdi conçoit tout à la fois, et le chant et l'orchestration. Il transcrit les mélodies, en s'aidant quelquefois du piano ; quant à l'instrumentation, il

 n’a qu’à se dicter. 11 sait d’avance la place de chaque note et de chaque instrument, et n’a jamais besoin d’en essayer les effets. L’idée musicale est née tout orchestrée dans sa tête, comme la Minerve grecque qui sortit tout armée du cerveau du Jupiter. A le voir instrumenter ses partitions, on dirait qu’il copie de la musique. Il n’emploie à ce travml que le temps matériel, nécessaire à mettre les notes sur le papier réglé. ‘ Ce qui fatigue le plus Verdi ce sont les répétitions ; nous lui avons entendu dire plus d’une fois, qu’il aimermt mieux écrire deux ouvrîmes que d’en faire répéter un seul. Il faut ajouter aussi qu’il sait faire répéter comme pas un. Il n’a aucun ménagement pour les musiciens ni pour les chanteurs. Il exige d’eux tout ce qu’ils peuvent donner. Murmiires d’hommes et plaintes de femmes ne l’émeuvent pas ; il est impitoyable. Il fait recommencer dix fois le même morceau, et ne le quitte que lorsqu’il est persuadé que le mieux est impossible. Pour atteindre ce but il sue sang et eau ; il chante lui-même sa musique pour indiquer l’accent, l’inflexion, le caractère qu’il faut donner à telle ou telle phrase, à tel ou tel passage. Les artistes boudent d’abord, il n’y fait pas Digitized by Cioogle

n'a qu'à se dicter. Il sait d'avance la place de chaque note et de chaque instrument, et n'a jamais besoin d'en essayer les effets. L'idée musicale est née tout orchestrée dans sa tête, comme la Minerve grecque qui sortit tout armée du cerveau du Jupiter. A le voir instrumenter ses partitions, on dirait qu'il copie de la musique. Il n'emploie à ce travail que le temps matériel, nécessaire à mettre les notes sur le papier réglé.

Ce qui fatigue le plus Verdi ce sont les répétitions ; nous lui avons entendu dire plus d'une fois, qu'il aimerait mieux écrire deux ouvrages que d'en faire répéter un seul. Il faut ajouter aussi qu'il sait faire répéter comme pas un. Il n'a aucun ménagement pour les musiciens ni pour les chanteurs. Il exige d'eux tout ce qu'ils peuvent donner. Murmures d'hommes et plaintes de femmes ne l'émeuvent pas ; il est impitoyable. Il fait recommencer dix fois le même morceau, et ne le quitte que lorsqu'il est persuadé que le mieux est impossible. Pour atteindre ce but il sue sang et eau ; il chante lui-même sa musique pour indiquer l'accent, l'inflexion, le caractère qu'il faut donner à telle ou telle phrase, à tel ou tel passage. Les artistes boudent d'abord, il n'y fait pas

 attention ; puis, quand l'effet est saisi, ils reconnaissent d'eux-mêmes la justesse des observations du compositeur, et leur mauvaise humeur ne tarde pas à faire place à la reconnaissance. Demandez plutôt à Mme Cruvelli, demandez à Mme Gueymard, demandez aussi à Graziani. Ce dernier que vous avez tous entendu à Paris, il y a dix ans, n'était qu'un bary ton doué d'un admirable organe, dont il ne savait pas faire valoir toutes les beautés. Verdi vint à Paris et dirigea les répétitions d'iV Trovatore. A partir de la création du rôle du comte de Luna, Graziani grandit de cent coudées. Aujourd'hui il est l'artiste hors ligne, dont la maladresse de M. Galzado pouvait seule priver le public parisien. Combien d'autres artistes qui ont commencé par se plaindre, par l'accusw de dureté, par l'appeler méticuleux, brutal même, — bien que la sévérité chez le maître ne s'écarte jamais des règles de la politesse, — lui ont rendu grâce après la première représentation, voire même après la répétition générale. Aussi pendant les répétitions de ses ouvrages. Verdi est-il inabordable. « C'est un crm, >< dit dans sa locution pittoresque son fidèle Luigi. Ses
Digitized by Coogic

attention ; puis, quand l'effet est saisi, ils reconnaissent d'eux-mêmes la justesse des observations du compositeur, et leur mauvaise humeur ne tarde pas à faire place à la reconnaissance. Demandez plutôt à Mme Cruvelli, demandez à Mme Gueymard, demandez aussi à Graziani. Ce dernier que vous avez tous entendu à Paris, il y a dix ans, n'était qu'un baryton doué d'un admirable organe, dont il ne savait pas faire valoir toutes les beautés. Verdi vint à Paris et dirigea les répétitions d'*il Trovatore*. A partir de la création du rôle du comte de Luna, Graziani grandit de cent coudées. Aujourd'hui il est l'artiste hors ligne, dont la maladresse de M. Calzado pouvait seule priver le public parisien.

Combien d'autres artistes qui ont commencé par se plaindre, par l'accuser de dureté, par l'appeler méticuleux, brutal même, — bien que la sévérité chez le maître ne s'écarte jamais des règles de la politesse, — lui ont rendu grâce après la première représentation, voire même après la répétition générale.

Aussi pendant les répétitions de ses ouvrages, Verdi est-il inabordable. « C'est un *crin*, » dit dans sa locution pittoresque son fidèle Luigi. Ses

 nerfs, en effet, sont tendus comme des cordes de violon; la moindre chose l'irrite et l'exaspère. Ceux qui l'appellent ours ont dû le voir dans un de ces moments. Ils se sont trompés, peut-être, sur le choix zoologique ; c'est hérisson qu'ils auraient dû dire. Il faut pourtant pardonner au maître ces moments d'humeur; ils donnent, au surplus, la mesure de l'amour qu'il porte à son art. Ils prouvent aussi que dans ce foyer brûlant d'où s'échappent, comme de la lave en fusion, des torrents de mélodie, il y a une volonté et une conviction que nulle force humaine ne saurait ébranler. Il est rare — et on le comprend aisément — qu' après les premières représentations d'un nouvel ouvrage Verdi ne prenne la clef des champs. L'homme vient à l'aide de l'artiste, il le soulage et le détrempe. Après son art et sa patrie, ce que Verdi aime le plus au monde c'est son village natal — le cœur de sa patrie, si l'on peut s'exprimer ainsi, — le petit village de Busseto, si petit que vous le chercheriez en vain sur les cartes ordinmres de t la Péninsule. Et pourtant il est déjà célèbre aujourd'hui! Verdi possède tout à côté de Busseto une immense propriété, où il a fait bâtir une villa que Digitized by Google

nerfs, en effet, sont tendus comme des cordes de violon ; la moindre chose l'irrite et l'exaspère. Ceux qui l'appellent *ours* ont dû le voir dans un de ces moments. Ils se sont trompés, peut-être, sur le choix zoologique ; c'est *hérisson* qu'ils auraient dû dire. Il faut pourtant pardonner au maître ces moments d'humeur ; ils donnent, au surplus, la mesure de l'amour qu'il porte à son art. Ils prouvent aussi que dans ce foyer brûlant d'où s'échappent, comme de la lave en fusion, des torrents de mélodie, il y a une volonté et une conviction que nulle force humaine ne saurait ébranler.

Il est rare — et on le comprend aisément — qu'après les premières représentations d'un nouvel ouvrage Verdi ne prenne la clef des champs. L'homme vient à l'aide de l'artiste, il le soulage et le détrempe. Après son art et sa patrie, ce que Verdi aime le plus au monde c'est son village natal —le cœur de sa patrie, si l'on peut s'exprimer ainsi, — le petit village de Busseto, si petit que vous le chercheriez en vain sur les cartes ordinaires de la Péninsule. Et pourtant il est déjà célèbre aujourd'hui ! Verdi possède tout à côté de Busseto une immense propriété, où il a fait bâtir une *villa* que

GIUSEPPE VERDI. 8Ô les paysans désignent sous le nom de la Villa del prof essore Verdi. Demandez à un paysan à quelques lieues à la ronde la demeure de Verdi, il vous indiquera la route sur laquelle se trouve le charmant château, et aura soin de vous dire si vous y rencontrerez ou non le professeur. Jamais il ne lui arrive de l'appeler le maestro... Et notez que Verdi n'a jamais professé. Il est vrai que la qualification de professeur implique le nec pim ultrà de l'admiration. C'est dans cette belle propriété qui a près de deux lieues d'étendue, que Verdi va se reposer de ses fatigues et des ennuis des grandes villes, — de ses triomphes le plus souvent (c'est ce qu'il appelle ses ennuis). Là, le fusil sur l'épaule ou un livre à la main, il visite, en se promenant, ses nombreuses fermes et cause avec ses contadini de culture , de labourage, de semailles, de récoltes, etc. Verdi a fait des études non moins consciencieuses d'agriculture que de contre-point, aussi n'est-il pas depuis Busseto jusqu'à Paime une propriété mieux tenue que la sienne. Les paysans, qui associent d'ordinaire l'attachement à l'estime et à l'admiration, l'adorent et le lui prouvent de mille manières, et dans maintes

Digilized by Google

les paysans désignent sous le nom de *la Villa del professore Verdi.* Demandez à un paysan à quelques lieues à la ronde la demeure de Verdi, il vous indiquera la route sur laquelle se trouve le charmant château, et aura soin de vous dire si vous y rencontrerez ou non le professeur. Jamais il ne lui arrive de l'appeler le maestro... Et notez que Verdi n'a jamais professé. Il est vrai que la qualification de professeur implique le *nec plus ultrà* de l'admiration.

C'est dans cette belle propriété qui a près de deux lieues d'étendue, que Verdi va se reposer de ses fatigues et des ennuis des grandes villes, — de ses triomphes le plus souvent (c'est ce qu'il appelle ses ennuis). Là, le fusil sur l'épaule ou un livre à la main, il visite, en se promenant, ses nombreuses fermes et cause avec ses *contadini* de culture, de labourage, de semailles, de récoltes, etc. Verdi a fait des études non moins consciencieuses d'agriculture que de contre-point, aussi n'est-il pas depuis Busseto jusqu'à Parme une propriété mieux tenue que la sienne. Les paysans, qui associent d'ordinaire l'attachement à l'estime et à l'admiration, l'adorent et le lui prouvent de mille manières, et dans maintes

 occasions. Il en est une, par exemple, qui touche plus particulièrement le cœur de l'artiste : le soir lorsqu'il va se promener dans les champs avec M"* Verdi, une femme dont les qualités du cœur rivalisent avec celles de l'esprit, les cultivateurs se réunissent pour le fêter en lui chantant les plus beaux chœurs de ses opéras. Non, jamais chant d'orphéonistes ne produira une plus douce sensation que celle que j'éprouvm moi-même un soir d'été, un de ces beaux soirs d'Italie que la lune argente de sa molle clarté, quand, en me promenant avec Verdi, j'entendis au loin, le chœur de la soif des Croisés dans / Lombardi {Jérusalem). O signore dal tetto natio. Le maestro lui-même était ému. Et les voix se complétment si bien et nuançaient si bien le chant, qu'on ne regrettmt pas l'absence de l'accompagnement — En voilà au moins, dit Verdi en souriant, pour cacher ses émotions, en voUà qui ne m'ont pas fait échauffer la bile aux répétitions! C'est à son talent, à son génie, que Verdi doit cette belle et vaste propriété. Et c'est ce qui la lui

 rend plus chère. Ceux à qui Scribe fmsait, avec une fierté bien légitime, les honneurs de la sienne, comprendront cette satisfaction de llieureux musicien qui naquit sous le modeste toit du pauvre aubergiste. Ceci nous fait souvenir d'un magnifique hôtel que nous avons vu à Naples, et que Caifarelli, le célèbre sopraniste, fit bâtir avec l'or qu'il amassa en chantant. Comme Scribe, mais plus vaniteux que le spirituel académicien, il fit graver une courte légende sur le fronton du superbe palais : Amphyon Thebas, ego domum Amphyon a bâtiJThèbes, moi j'ai fait bâtir cette ' mmson. — Convenez que la modestie n'était pas la qualité la plus éminente du riche sopraniste. Aussi fut-il puni de sa boutade orgueilleuse que l'on peut voir encore gravée sur sa maison d'une des rues adjacentes à celle de Tolède, dans la rue Nerdones, si je ne me trompe. Un plaisant ajouta — quatre autres mots au bas des quatre que Caifarelli avait fait graver. Les voici : nie cum, tu sine. Nous croyons inutile de les traduire. Quant à Verdi uigmzed by Google

88 GIUSEPPE VERDI. il n’a rien fait écrire sur la façade de sa villa. Je me trompe, il a fait écrire tm nom, celui de Loulou, un chien qu’il aimait beaucoup et qu’il a perdu. C’est pourtant entre ces murs qu’il a écrit la plupart de ses chefs-d’œuvre. De sorte qu’on peut dire que si la villa est due à une partie de ses ouvrages, elle s’est montrée reconnaissante en faisant éclore les autres. C’est là que Verdi se recueille. Il y appelle son poète favori, Piave, avec lequel, après avoir choisi le sujet, il taille les situations; et c’est sous ses yeux que Piave cherche les mètres et aligne les vers. Verdi — ne l’oublions pas — • s’est formé luimême. Lorsqu’il se présenta au Conservatoire de Milan, on lui déclara qu’il n’avait pas la moindre aptitude pour la composition, et qu’il ferait bien de renoncer à cette carrière. Que la terre soit légère au* Solon milanais, s’il n’est plus de ce monde. Quant à ses concitoyens, ils se hâtèrent à la représentation d’Oberto et plus tard à celle de Nabucco, de s’inscrire en faux contre ce jugement. Fiez-vous aux professeurs des Conservatoires ! Tout en étudiant la musique. Verdi prit goût à la poésie, cette sœur ainée de la musique, dont les

GIUSEPPE VERDI. 89 compositeurs devaient plus tard en faire presque une esclave. Il commença par lire les classiques italiens, puis il passa aux étrangers. Plus il s'élevait, plus il découvrait de larges horizons, et plus il était avide de nouvelles pérégrinations. Il s'initia aux beautés des théâtres français, anglais, espagnol et allemand. Schiller et Goëthe, Calderon et Lope de Vega, Shakspeare et Byron, il voulut tout connaître — sans parler de nos auteurs contemporains. A tous il emprunta des sujets, et ces emprunts furent les plus heureux. C'est ainsi qu'il a pris II Travatore et la Forza del destino au théâtre espagnol, I due Foscari et Macbeth à l'anglais, I Masnadieri et Luiza Miller à l'allemand, Alzira^ Ernani^ Bigoletto^ au théâtre français, — et nous en passons bien d'autres. Puis à force d'étudier le théâtre des différentes nations pour y chercher des sujets, il se passionna pour leur littérature, et étendit ses lectures aux ouvrages qui ne sont pas du domaine de la scène. Il meubla aussi son cerveau de toutes les beautés littéraires écloses sous le ciel d' Orient et d' Occident. Enfin, les connaissances intellectuelles s'enchaînant les unes après les autres par un lien Digitized by Googlc

 mystérieux, il passa à des études plus graves; si bien que la lecture devint en peu de temps sa véritable instruction ; aujourd'hui l'on peut affirmer que Verdi n'est étranger à aucune des grandes questions sociales, industrielles, politiques, scientifiques et littéraires, qui ont agité les esprits jusqu'à nos jours. Ced pour l'esprit. — Quant au cœur, Verdi est d'une générosité exempldre. On ne frappe jamais en vain à sa porte. Les malheureux ont appris à bénir son nom. Il est doué d'une grande sensibilité, bien qu'en apparence il ne tienne pas du tout aux choses extérieures. Qu'on me permette de placer ici une petite scène dont par un heureux hasard, j'd été acteur, quelque modeste qu'ait été mon rôle : Voici le fait : Je fus chargé en 1852 par M. le ministre de l'Intérieur, de porter au maestro Verdi les insignes de Chevalier de l'ordre de la Légion d'honneur. Je traversai les Alpes, je descendis en Italie, j'arrivai à Cremone ; puis, après avoir passé le Pô, je me trouvai sur le territoire parmesan. Là je me mis à la recherche d'un véhicule qui me menât à Busseto. Digiiized by Google

GIUSEPPE VEKDI. 91 Le long du chemin, je demandais aux paysans si j'étais encore loin de la demeure de Verdi. — Du f professeur? me répondait-on invariablement. — Oui, que le diable emporte la profession ! — Quand vous serez à Sam'- Agata, descendez, on vous mènera chez le professeur. Sant'-Agata est l'endroit où demeure Verdi (le professeur), à dix minutes xiu village de Busseto. Je trouvai Verdi prêt à se mettre à table. Il y avait là un homme d'une physionomie franche, ouverte, sympathique, d'une magnifique prestance, et d'un âge presque double de celui de Verdi; ses manières simples, son langage doux> et affectueux, sa large carrure me frappèrent; il me fit l'effet d'un patriarche. C'était le beau-père de Verdi. U se nomme Antonio. Nous Ames bientôt connmssance, et un quart d'heure après je l'appelais familièrement le père Antonio. ' Or, pom* le père Antonio, Verdi est un demidieu; et en disant demi, je ne dis que la moitié de la vérité. Il ne parle de lui ni de ses ouvrages sans que les larmes lui viennent aux yeux. Il habite Busseto, il en est le gardin naturel et l'archiviste. Il vous montre avec un orgueil qui fait sourire et Digiiized by Google

 hausser les épaules au compositeur, la chambre dans laquelle Verdi écrivit ; I due Foscari. Puis, si vous avez su gagner sa confiance, s'il vous reconnaît une assez grande admiration pour Verdi, il vous fait voir une pile de manuscrits, qu'il garde comme les prunelles de ses yeux. Ce sont les premiers essais du musicien. — Voyez, me dit-il, ce tas de notes amoncelées, ce sont les premières perles mélodiques écloses du cerveau de mon cher Verdi. A treize ans, déjà il écrivait des quintetti et des symphonies, sans que personne lui eût appris les règles de la composition ; il s'était fait seulement indiquer les tablatures des divers instruments dont se compose l'orchestre, et il alignait ces instruments sur le papier avec la plus étonnante facilité. On peut encore aujourd'hui exaniiner ses premiers essais; on n'y trouvera pas la moindre faute d'harmonie. Cinq enfants de son âge, que j'avais moi-même dressés, exécutaient dans nos petites soirées du village les quintetti du maestro en herbe, et en les écoutant, on sentait déjà que le génie rayonnait dans cette jeune imagination. A cet âge aussi, il composa pour adnsi dire instinctivement, une grande ouverture dont le manuscrit est là. Une

Digitized by Google

 bande militaire qui venait les jours de fête à Busseto, l'exécuta publiquement, et elle causa une telle surprise, qu'on refusa de croire que Verdi en fût l'auteur. 11 en composa une seconde. Tout doute alors disparut. Depuis cette époque, ces ouvertures sont restées dans le répertoire de la Banda et au jourd'hui encore, elles figurent sur ses programmes. Que de fois Verdi aurait voulu bourrer sa cheminée de ces vieux papiers ; un regard déchirant du père Antonio a seul empêché l'auto-da-fé. J'y vis bon nombre de morceaux de musique religieuse, et je me rappelai que les premières études de l'auteur de Rigoletto et de XiTraxiata, furent faites sur le buffet d'orgue de l'église voisine. Ce sont les archives, ou plutôt le sancta-sanctorum du père Antonio ; il a la clef de cette chambre et ne la confie à personne. Nous nous mîmes à table ; inutile d'ajouter que ce fut le père Antonio qui tint le dé de la conversation, et que Verdi en fut le sujet, au grand désespoir du maître qui renonça, de guerre lasse, à le faire taire. Au dessert, je me levai un instant et je revins une petite boîte à la main. Digitized by Google

bande militaire qui venait les jours de fête à Busseto, l'exécuta publiquement, et elle causa une telle surprise, qu'on refusa de croire que Verdi en fût l'auteur. Il en composa une seconde. Tout doute alors disparut. Depuis cette époque, ces ouvertures sont restées dans le répertoire de la ***Banda*** et aujourd'hui encore, elles figurent sur ses programmes.

Que de fois Verdi aurait voulu bourrer sa cheminée de ces vieux papiers; un regard déchirant du père Antonio a seul empêché l'auto-da-fé. J'y vis bon nombre de morceaux de musique religieuse, et je me rappelai que les premières études de l'auteur de ***Rigoletto*** et de la ***Traviata,*** furent faites sur le buffet d'orgue de l'église voisine. Ce sont les archives, ou plutôt le sancta-sanctorum du père Antonio; il a la clef de cette chambre et ne la confie à personne.

Nous nous mîmes à table; inutile d'ajouter que ce fut le père Antonio qui tint le dé de la conversation, et que Verdi en fut le sujet, au grand désespoir du maître qui renonça, de guerre lasse, à le faire taire.

Au dessert, je me levai un instant et je revins une petite boîte à la main.

GIUSEPPE VERDI. 9â — Cher maître, dis-je à Verdi, en posant la boîte devant lui, voici un témoignage de sympathie du gouvernement français, je devrais ajouter et du public français. Verdi fronça le sourcil, ouvrit la boîte et trouva la Croix de chevalier, avec deux ou trois mètres de ruban rouge que j'avais eu soin d'y ajouter. Il chercha à dissimuler son émotion ; au fond, il éprouva une vive satisfaction, et me serra vivement la main. Mais ce fut le père Antonio qui resta ébahi. 11 voulait parler, et il lui était impossible d'articuler un mot; il agita les bras, se leva, se jeta au cou de Verdi, le serra sur sa poitrine, l'embrassa, m'embrassa à mon tour, puis ses yeux se noyèrent et il pleura comme un enfant. Ensuite, il prit la boite, en détacha la croix, la plaça lui-même à la boutonnière de Verdi ; enfin quand il put parler : — Oh ! il faut que je la montre à tout Busseto, s'écria-t-il : prête-la moi pour ce soir, je te la rapporterai demain matin, je t'en prie. Ils seront si heureux 1 Il parlât des fermiers ei des paysans. Gomment

Digiiized by Google

— Cher maître, dis-je à Verdi, en posant la boîte devant lui, voici un témoignage de sympathie du gouvernement français, je devrais ajouter et du public français.

Verdi fronça le sourcil, ouvrit la boîte et trouva la Croix de chevalier, avec deux ou trois mètres de ruban rouge que j'avais eu soin d'y ajouter.

Il chercha à dissimuler son émotion ; au fond, il éprouva une vive satisfaction, et me serra vivement la main.

Mais ce fut le père Antonio qui resta ébahi. Il voulait parler, et il lui était impossible d'articuler un mot ; il agita les bras, se leva, se jeta au cou de Verdi, le serra sur sa poitrine, l'embrassa, m'embrassa à mon tour, puis ses yeux se noyèrent et il pleura comme un enfant.

Ensuite, il prit la boîte, en détacha la croix, la plaça lui-même à la boutonnière de Verdi ; enfin quand il put parler :

— Oh ! il faut que je la montre à tout Busseto, s'écria-t-il : prête-la moi pour ce soir, je te la rapporterai demain matin, je t'en prie. Ils seront si heureux !

Il parlait des fermiers et des paysans. Comment

 lui refuser cette joie. Verdi le laissa faire. C’est ce qu’il put trouver de mieux, «car résister au père Antonio ce serait chose impossible. En eifet, l’excellent homme, pour mieux montrer à ces braves gens l’effet que ferait la croix, en décora son propre habit, et ainsi paré s’en alla en courant au village. — C’est la Croix d’honneur que le gouvernement français a envoyée à Verdi. Le professeur est nommé chevalier de la Légion d’honneur! Je vous laisse imaginer si les échos de Busseto répondirent aux vivats des paysans. Le père Antonio est âgé, mais son cœur est resté jeune ; il a la candeur d’un enfant. C’est à lui qu’on peut approprier ces vers d’un de ses compatriotes : Ha la neve degli anui sul crine. Ha l'aprile degli anni nol cor. C’est-à-dire : la neige au front et la jeunesse au cœur. Il a l’habitude d’accompagner Verdi dans toutes les villes d’Italie, d’assister aux premières représentations de ses ouvrages. Qu’on juge de ses émotions ! Lorsqu’il retourne à Busseto, il en a pour des semaines entières à raconter tout ce qu’il a vu. Digiiized by Google

lui refuser cette joie. Verdi le laissa faire. C'est ce qu'il put trouver de mieux, car résister au père Antonio ce serait chose impossible.

En effet, l'excellent homme, pour mieux montrer à ces braves gens l'effet que ferait la croix, en décora son propre habit, et ainsi paré s'en alla en courant au village.

— C'est la Croix d'honneur que le gouvernement français a envoyée à Verdi. Le professeur est nommé chevalier de la Légion d'honneur!

Je vous laisse imaginer si les échos de Busseto répondirent aux vivats des paysans.

Le père Antonio est âgé, mais son cœur est resté jeune; il a la candeur d'un enfant. C'est à lui qu'on peut approprier ces vers d'un de ses compatriotes :

Ha la neve degli anni sul crine,
Ha l'aprile degli anni nel cor.

C'est-à-dire : la neige au front et la jeunesse au cœur. Il a l'habitude d'accompagner Verdi dans toutes les villes d'Italie, d'assister aux premières représentations de ses ouvrages. Qu'on juge de ses émotions! Lorsqu'il retourne à Busseto, il en a pour des semaines entières à raconter tout ce qu'il a vu,

96 GIL'SEPPE VERDI. tout ce qu’il a entendu, et tout ce qu’on a fait au maître de fêtes et d’ovations. Il y a quelques années il vint à Paris. Comme Verdi travaillait, il avait forcément liberté complète. Oh ! il en profita bien ! Il quittait sa chambre au lever du soleil et ne rentrait que le soir. Où allait-il? Que faisait-il? Je ne sais; mais quand il quitta Pai'is, il connaissait la ville et les alentours comme pas un provincial (je ne dis pas un Parisien et pour cause) il en avait exploré tous les coins mieux que toute une légion d’Anglais. Digilized by Google

tout ce qu'il a entendu, et tout ce qu'on a fait au maître de fêtes et d'ovations. Il y a quelques années il vint à Paris. Comme Verdi travaillait, il avait forcément liberté complète. Oh! il en profita bien! Il quittait sa chambre au lever du soleil et ne rentrait que le soir. Où allait-il? Que faisait-il? Je ne sais; mais quand il quitta Paris, il connaissait la ville et les alentours comme pas un provincial (je ne dis pas un Parisien et pour cause) il en avait exploré tous les coins mieux que toute une légion d'Anglais.

LUIGI. 97 VI LUIGI. Luigi est un type, un personnage étrange, une individualité qui damerait le pion aux Kaleb, aux Vendredi, aux Grimaud, à tous les serviteurs les plus fidèles et les plus romanesques. Il est, de son état, loueur de voitures à Reggio ; la. musique, l'ambition et le dévouement l'ont fait valet de chambre. Son maître est Verdi. Quand nous disons u son maître, » nous ne sommes pas exacts. Verdi est son dieu. Verdi seul est grand, et Luigi n'est pas son prophète ; il est sa créature. Après Verdi, et à une respectueuse distance, il a deux autres adorations : la musique de 6 Digitized by Coogle

VI

LUIGI.

Luigi est un type, un personnage étrange, une individualité qui damerait le pion aux Kaleb, aux Vendredi, aux Grimaud, à tous les serviteurs les plus fidèles et les plus romanesques.

Il est, de son état, loueur de voitures à Reggio ; la musique, l'ambition et le dévouement l'ont fait valet de chambre.

Son maître est Verdi.

Quand nous disons « son maître, » nous ne sommes pas exacts, Verdi est son dieu. Verdi seul est grand, et Luigi n'est pas son prophète ; il est sa créature. Après Verdi, et à une respectueuse distance, il a deux autres adorations : la musique de

11 suit son seigneur et maître, comme l'ombre suit le corps ; et comme l'ombre , il se tiendrait volontiers à ses pieds si le maître le pennettait. Hâtons-nous de dire qu'il ne le permet pas. Quand Verdi voyage, il n'a pas besoin de penser aux mesquines nécessités de l'existence, à ce qu'on appelle les prosaïques réalités de la vie; Luigi se charge de tout : il est son courrier, son valet de chambre, son commissionnaire, son archiviste, et si nous ne nous trompons pas, il est même un peu son cuisinier. 11 serait son barbier, si Verdi n'avait pas l'habitude de porter la barbe. Il n'y a pas un opéra de Verdi, pas un morceau, pas une phrase, une mesure, une note que Luigi ne sache par cœur; on brûlerait toute la musique du maître, qu'il pourrait la dicter depuis Nabuchodonosor jusqu'à la Forza del Destino, son dernier opéra. A propos de cet opéra, void un trait qui peint assez fidèlement le dévouement et l'insouciance de Luigi : Verdi était à Turin où il siégeait à la Chambre Digitized by Google

Verdi et les artistes qui chantent la musique de Verdi.

Il suit son seigneur et maître, comme l'ombre suit le corps ; et comme l'ombre , il se tiendrait volontiers à ses pieds si le maître le permettait. Hâtons-nous de dire qu'il ne le permet pas.

Quand Verdi voyage, il n'a pas besoin de penser aux mesquines nécessités de l'existence, à ce qu'on appelle les prosaïques réalités de la vie; Luigi se charge de tout : il est son courrier, son valet de chambre, son commissionnaire, son archiviste, et si nous ne nous trompons pas, il est même un peu son cuisinier. Il serait son barbier, si Verdi n'avait pas l'habitude de porter la barbe.

Il n'y a pas un opéra de Verdi, pas un morceau, pas une phrase, une mesure, une note que Luigi ne sache par cœur; on brûlerait toute la musique du maître, qu'il pourrait la dicter depuis *Nabuchodonosor* jusqu'à *la Forza del Destino,* son dernier opéra.

A propos de cet opéra, voici un trait qui peint assez fidèlement le dévouement et l'insouciance de Luigi :

Verdi était à Turin où il siégeait à la Chambre

LUIGI. 99 des députés. Luigi était allé à Busseto, en mission extraordinaire, probablement. Qui sait! l'illustre musicien avait peut-être oublié un livre, un objet quelconque; il avait commis l'imprudence de le regretter tout haut, Luigi l'avait entendu et il n'avait eu rien de plus pressé que de faire quelques centaines de milles pour aller le chercher. Dans l'intervalle. Verdi lui écrit de ne pas retourner, car il doit se rendre à Saint-Pétersbourg pour les répétitions de la Forza del Destina ; la saison avançait, et cet ouvrage était impatiemment attendu. Le jour de son départ, pendant que le maestro se promeneût sous les arcades de la piazza Castello, attendant avec quelques-uns de ses amis l'heure du départ, il voit arriver un homme ruisselant de sueur ; c'étmt son Luigi. « D'où diable sors-tu? lui dit Verdi. — J'arrive de Busseto. — Pourquoi faire ? — N'allez-vous pas à Saint-Pétersbourg? — Après? — Eh bien, me voilà. Partons. — Et ton passe-port? Digitized by Coogic

100 LUIGI. — Il est prêt. — Et le bagage? — Le voilà. I) Le bagage était serré dans un vaste foulard que Luigi tenait à la main, noué par les quatre bouts. — a C'est tout ? — Dame ! » Le maître et ses amis ne purent retenir un grand éclat de rire. Luigi ne se déconcerta pas. — « Mais, malheureux ! crois-tu que tu trouveras en Russie le soleil de l'Italie? 11 te faut des fourrures, des manteaux, que sais-je! — Bah I fit Luigi. Un petit verre de rhum et l'on a chaud comme en juillet. » Heureusement, il y avait là, à dix pas, un marchand d'habits; Verdi achète un grand paletot, doublé de peaux de n'importe quel quadrupède, des bottes idem, une casquette de loutre, et, en se hâtant un peu, on arriva comme la cloche du départ sonnait. Luigi partit avec son maître pour St-Pétersbourg. Luigi baragouine assez de français pour ne pas être compris d'un Parisien; mms à l'étranger, il parvient à s'expliquer. Digitized by Google

LUIGI. lot Une fois ÿ Sidnt-Pétersbourg, ses contrariétés commencèrent. Il gelait à pierre fendre; lui, Luigi, était sur le gril; les répétitions avîdent dû être interrompues ; M“* Lagrua étmt tombée malade. « La saison avance, disait-il, en poussant des soupirs à faire tourner un moulin, et nous ne serons pas joués. C’était bien la peine de travailler comme des nègres pour composer notre 'opéra! Qu’on nous rattrape une autre fois à faire des chefsd’œuvre pour les servir dans ce pays de sorbets perpétuels et d’esquinancies. Chien de climat, va! » Et il pestait et jurait comme un vetturino roma- ' gnol. Verdi, lui, souriait et haussait les épaules. U Ne t’affecte pas tant, Luigi, disait-il ; ce sera pour la saison prochaine. Rien ne presse. — Vous en parlez à votre aise, maître. Croyezvous que je vous laisserai venir une seconde fois dans la glace. Si vous vouliez écouter mon conseil, nous prendrions notre partition et nous la porterions ailleurs. Oh ! oui, si vous m’en croyiez, vous viendriez avec moi à Paris. Vieni meco, sol di rose Infiorar ti vo la vita, 6. Digitized by Google

102 LUIGI. — Ne endos pas. S'il est inutile d'attendre ici nous partirons. — A la bonne heure 1 Ici, je deviendrai une glace non pas à la vanille, mais à la bile. Je mourrai de colère et de froid. Grand Dio 1 morir si giovloe. — Ne te désole pas ; si, dans une semaine, les répétitions ne peuvent être reprises, nous partirons. Vola, O tempo I etc. Fit Luigi, en chantant l'allégro de 1'^ d'FJvira, dans Ernani, et il se mit à gambader sur le tra la la de Rigoleiio. De retour en Italie, Luigi qui avait sué sang et eau pour fûre comprendre son français aux moujicks moscovites, parlait russe aux birrichini italiens. A Paris, il parle le patois de sa ville natale, et trouve que ces savoyards de Pariûens n'ont pas l'ombre de perspicacité. Essayez de le questionner sur le talent de tel ou tel chanteur, de telle ou telle cantatrice. Ceux qui chantent les opéras de Verdi exclusivement, sont des phénix ; ceux qui possèdent les deux répertoires Digitized by Google

— Ne crains pas. S'il est inutile d'attendre ici nous partirons.

— A la bonne heure ! Ici, je deviendrai une glace non pas à la vanille, mais à la bile. Je mourrai de colère et de froid.

Grand Dio ! morir si giovine.

— Ne te désole pas ; si, dans une semaine, les répétitions ne peuvent être reprises, nous partirons.

Vola, o tempo ! etc.

Fit Luigi, en chantant l'allégro de l'air d'Elvira, dans *Ernani*, et il se mit à gambader sur le *tra la la* de *Rigoletto*.

De retour en Italie, Luigi qui avait sué sang et eau pour faire comprendre son français aux moujicks moscovites, parlait russe aux birrichini italiens. A Paris, il parle le patois de sa ville natale, et trouve que ces savoyards de Parisiens n'ont pas l'ombre de perspicacité.

Essayez de le questionner sur le talent de tel ou tel chanteur, de telle ou telle cantatrice. Ceux qui chantent les opéras de Verdi exclusivement, sont des phénix ; ceux qui possèdent les deux répertoires

LUIGI. 103 sont des fourvoyés qui peuvent, le repentir aidant, se réhabiliter ; les autres, qui chantent du Rossini, du Bellini ou du Donizetti, sont des crétins, le mot est de lui ; seulement, en italien il est diablement plus expressif. Pour lui, Fraschini est le ténor par excellence ; non pas parce qu'il a une voix admirable et un talent hors ligne, mais parce qu'il ne chante que les opéras de Verdi. Mario a été un piètre ténor jusqu'aux dernières années. Il y a très-peu de temps, il est entré dans la bonne voie, et s'il voulait, dit-il, il pourrmt devenir un artiste. 11 promet beaucoup. Luigi ne chante que dans deux circonstances : quand il ne fait rien et quand il travaille. Inutile d'ajouter qu'il chante la musique de Verdi. Il adore tous ses opéras, excepté il Trovatore..^ qu'il préfère, et Bigoletto... dont il est fou. Et l'on aurait tort de faire fi de sa voix de ténor ; elle est très-acceptable, et juste comme il y en a peu. En outre, il a de la mémoire comme pas un. S'il avait voulu il eût été artiste ; mais il est trop ambitieux, il a préféré suivre sa vocation et est resté valet de chambre. — Oui, mais valet de Verdi, c'est mieux qu'être artiste, dit-il. Digitized by Googic

sont des fourvoyés qui peuvent, le repentir aidant, se réhabiliter ; les autres, qui chantent du Rossini, du Bellini ou du Donizetti, sont des crétins, le mot est de lui ; seulement, en italien il est diablement plus expressif.

Pour lui, Fraschini est le ténor par excellence ; non pas parce qu'il a une voix admirable et un talent hors ligne, mais parce qu'il ne chante que les opéras de Verdi. Mario a été un piètre ténor jusqu'aux dernières années. Il y a très-peu de temps, il est entré dans la bonne voie, et s'il voulait, dit-il, il pourrait devenir un artiste. Il promet beaucoup.

Luigi ne chante que dans deux circonstances : quand il ne fait rien et quand il travaille.

Inutile d'ajouter qu'il chante la musique de Verdi. Il adore tous ses opéras, excepté *il Trovatore*.., qu'il préfère, et *Rigoletto*... dont il est fou.

Et l'on aurait tort de faire fi de sa voix de ténor ; elle est très-acceptable, et juste comme il y en a peu. En outre, il a de la mémoire comme pas un. S'il avait voulu il eût été artiste ; mais il est trop ambitieux, il a préféré suivre sa vocation et est resté valet de chambre. — Oui, mais valet de Verdi, c'est mieux qu'être artiste, dit-il.

lOÂ LUIGI. Un soir, il avait accompagné son maître chez le duc***. Naturellement il était resté dans l'anti(îhambre. Les portes du salon étment ouvertes, et l'on entendait le piano. C'était un prélude ; Luigi reconnut les notes initiales du trio d'/ LombartU. Peu à peu il se rapprocha sans s'en apercevoir, comme s'il eût obéi à une force magnétique ; si bien qu'il finit par arriver jusqu'à la porte du salon et par entendre ce qu'on y disait. Verdi tenait le piano et préludait. La dame de la mîûson, debout près de lui, et son frère, qui a une excellente voix, regrettaient l'absence d'un ténor. Ils auraient chanté ce magnifique trio. Luigi n'y tint plus; il s'avança hardiment et commença à chanter la partie du ténor. On le regarde ébahi. Qui étmt cet homme? D'où sortait-il? Verdi ne savait pas s'il devait s'en fâcher ou en rire. 11 prit ce dernier parti. — Ne faites pas attention, madame, dit-il, c'est mon démon gardien ; il sait toute ma musique, et si le cœur vous en dit, il chantera la partie de ténor. La duchesse qui est une femme d'esprit, ne se le fit pas dire deux fois. On attaqua le trio, et il fut exécuté un peu mieux qu'au Théâtre-Italien. Digiiized by Google

LUIGI. 105 Toutefois, si Luigi n’a pas voulu être artiste, il a daigné se faire professeur. Voici comment : Verdi, comme je l’ai déjà dit, possède à Busseto une vaste propriété, quelque chose comme une dizaine de kilomètres de terrain ; ce sont des fermes, des cascines, des métairies ; tout une petite colonie agricole. Les paysans font valoir ces terres, de compte à demi avec l’heureux propriétaire. Luigi a eu une excellente idée. Le soir, après le travail des vendanges, de la cueillette, de la moisson ou du labourage, il a réuni tantôt les paysans d’une métairie, tantôt ceux d’une autre, et leur a enseigné des chœurs des opéras de Verdi. Avec un peu de patience, beaucoup de bon vouloir et l’instinct musical du peuple italien, il a fait de ces bons cultivateurs d’excellents orphéonistes. Si bien que lorsque le maître s’en va faire un tour à sa campagne, une surprise l’attend à chaque ferme. Ici, c’est le chœur des soldats dans le Trovatore : Squilli, ecbeggi la tromba guerriers I Là, c’est le chœur d’.^rnam',* plus loin, celui d’/ due F oscari, de RigolettOt de Nabucco, de la T raviat a, Digitized by Google

106 LUIGI. de Giovanna d'Arco^ etc. Les voix se marient et se fondent admirablement; on ne regrette presque pas l'orchestre ; le chant est juste, accentué, nuancé. « 11 y a du Luigi là-dedans, « se dit Verdi la première fois qu'il les entendit.. Et Luigi, fier et heureux : « C'est mon Conservatoire, maestro, dit-il. Je suis professeur dans mes moments perdus. » L'hiver, il a ses vacances forcées. Verdi travaille et n'a certes pas besoin de Luigi ; il ne va pas tous les ans à Saint-Pétersbourg; la neige couvre les champs, les paysans se tiennent autour du feu; il ne fait pas bon chanter en plein aii\ Alors Luigi s'en retourne à Reggio (de Modène), où il reprend son métier de loueur de voitures et son costume original. Ce costume se distingue surtout par un gilet-veste qui, au besoin, peut servir de paletot. 11 lui descend jusqu'à l'aine. Naturellement il est vert, d'un vert éclatant. Cest son drapeau et son écusson tout à la fois : couleur parlante, sinon armes parlantes. Luigi mène à grandes guides deux chevaux auxquels il a donné les noms de Trovatore et de Rigoletto. Quand on entend le clic-clac de son fouet et le cri de hue! hue! Rigoletto! hue! hue ! Digitized by Google

de *Giovanna d'Arco*, etc. Les voix se marient et se fondent admirablement; on ne regrette presque pas l'orchestre; le chant est juste, accentué, nuancé.

« Il y a du Luigi là-dedans, » se dit Verdi la première fois qu'il les entendit.

Et Luigi, fier et heureux : « C'est mon Conservatoire, maestro, dit-il. Je suis professeur dans mes moments perdus. »

L'hiver, il a ses vacances forcées. Verdi travaille et n'a certes pas besoin de Luigi ; il ne va pas tous les ans à Saint-Pétersbourg; la neige couvre les champs, les paysans se tiennent autour du feu; il ne fait pas bon chanter en plein air. Alors Luigi s'en retourne à Reggio (de Modène), où il reprend son métier de loueur de voitures et son costume original. Ce costume se distingue surtout par un gilet-veste qui, au besoin, peut servir de paletot. Il lui descend jusqu'à l'aine. Naturellement il est vert, d'un vert éclatant. C'est son drapeau et son écusson tout à la fois : couleur parlante, sinon armes parlantes. Luigi mène à grandes guides deux chevaux auxquels il a donné les noms de *Trovatore* et de *Rigoletto.* Quand on entend le clic-clac de son fouet et le cri de *hue! hue! Rigoletto! hue! hue!*

LUIGI. ^107 Trovatore! on pas besoin de se retourner; on sait que c'est Luigi « l'ombre de Verdi, » comme on le désigne dans la bonne ville de Reggio. Luigi serait un vrai prodige, un phénomène, s'il n'avait pas un défaut : il est poltron ; non pas en face du véritable danger, oh non ! Il ferait le coup de fusil à merveille ; mais il pâlit et tremble comme une feuille quand on parle de revenants. Un soir M"* Verdi lui joua un tour pendable. Ils étaient à Busseto. Elle avmt fait placer au fond d'une allée très-sombre, sur un petit tertre, une tête de mort; et dans la tête elle avait fait mettre un bout de bougie. C'était alfreux à voir. Les yeux flamboyaient comme ceux d'im spectre sortant des enfers. Luigi tremblait de tous ses membres, ses dents claquaient.' — Poltron ! lui dit M"* Verdi ; approche-toi de cette tête, tu verras que ce n'est pas un fantôme. On lui en dit tant, que Luigi, trois quarts de force, un quart de bon gré, s'avança lentement jusqu'auprès du petit tertre. Mais arrivé là, quelque chose de plus épouvantable l'attendait. La tête de mort chanta le miserere du Trovatore. Du moins, un gamin qu'on avait fait cacher derrière le tertre. Digiiized by Google

Trovatore! on n'a pas besoin de se retourner ; on sait que c'est Luigi « l'ombre de Verdi, » comme on le désigne dans la bonne ville de Reggio.

Luigi serait un vrai prodige, un phénomène, s'il n'avait pas un défaut : il est poltron ; non pas en face du véritable danger, oh non ! Il ferait le coup de fusil à merveille ; mais il pâlit et tremble comme une feuille quand on parle de revenants.

Un soir M^me^ Verdi lui joua un tour pendable. Ils étaient à Busseto. Elle avait fait placer au fond d'une allée très-sombre, sur un petit tertre, une tête de mort ; et dans la tête elle avait fait mettre un bout de bougie. C'était affreux à voir. Les yeux flamboyaient comme ceux d'un spectre sortant des enfers. Luigi tremblait de tous ses membres, ses dents claquaient.

— Poltron ! lui dit M^me^ Verdi ; approche-toi de cette tête, tu verras que ce n'est pas un fantôme.

On lui en dit tant, que Luigi, trois quarts de force, un quart de bon gré, s'avança lentement jusqu'auprès du petit tertre. Mais arrivé là, quelque chose de plus épouvantable l'attendait. La tête de mort chanta le *miserere* du *Trovatore*. Du moins, un gamin qu'on avait fait cacher derrière le tertre,

108 LUIGI. le chanta pour la tête de mort, s'accompagnant d'un tout petit orgue de barbarie. Luigi chancela, voulut se signer, s'enfuir, tomba à genoux, poussa un cri rauque et s'évanouit. On eut peur de la peur qu'on lui avait faite... Verdi qui se promenait dans le jardin et qui entendit le cri, accourut et trouva que la plaisanterie était un peu risquée. Il s'approcha de Luigi, qui était étendu par terre les yeux fermés, et se bouchant les oreilles de ses deux mains. Seulement, comme U tremblait, ses mains ne bouchaient rien du tout. Le maître fredonna un air de la Forza del Destino. Ce fut le sel le plus puissant pour faire reprendre connaissance à Luigi. Il se leva, regarda son sauveur et s'écria : Sel tu dal ciel disceso, O in ciel son io con te 7 Digilized by Coogl

le chanta pour la tête de mort, s'accompagnant d'un tout petit orgue de barbarie.

Luigi chancela, voulut se signer, s'enfuir, tomba à genoux, poussa un cri rauque et s'évanouit.

On eut peur de la peur qu'on lui avait faite... Verdi qui se promenait dans le jardin et qui entendit le cri, accourut et trouva que la plaisanterie était un peu risquée. Il s'approcha de Luigi, qui était étendu par terre les yeux fermés, et se bouchant les oreilles de ses deux mains. Seulement, comme il tremblait, ses mains ne bouchaient rien du tout. Le maître fredonna un air de *la Forza del Destino.* Ce fut le sel le plus puissant pour faire reprendre connaissance à Luigi. Il se leva, regarda son sauveur et s'écria :

Sei tu dal ciel disceso,
O in ciel son io con te ?

LUIGI GORDIGIANI. 109 VII LUIGI GORDIGIANI. Il n’est jamais trop tard pour parler d’un compositeur dont les innombrables mélodies, écloses vingtcinq ans durant, sont encore fraîches, vivaces et prêtes à faire une seconde fois le tour du monde. Il y a quelques mois, on annonça la mort de Luigi Gordigiani, en faisant suivre cette douloureuse nouvelle de quelques lignes de regret ; on déplora la perte prématurée de ce fécond musicien, qu’on se borna à appeler le Schubert italien, et tout fut dit. Ce n’est pas assez pour un compositeur qui a eu bien des imitateurs, mais qui n’a pas encore été remplacé. Pauvre Gordigiani I si gai, si spirituel, si popuhiire, jetant à l’air sa chanson et son mot badin, 7 Digitized by Coogle

VII

LUIGI GORDIGIANI.

Il n'est jamais trop tard pour parler d'un compositeur dont les innombrables mélodies, écloses vingt-cinq ans durant, sont encore fraîches, vivaces et prêtes à faire une seconde fois le tour du monde. Il y a quelques mois, on annonça la mort de Luigi Gordigiani, en faisant suivre cette douloureuse nouvelle de quelques lignes de regret ; on déplora la perte prématurée de ce fécond musicien, qu'on se borna à appeler le Schubert italien, et tout fut dit. Ce n'est pas assez pour un compositeur qui a eu bien des imitateurs, mais qui n'a pas encore été remplacé.

Pauvre Gordigiani ! si gai, si spirituel, si populaire, jetant à l'air sa chanson et son mot badin,

110 LUICI GORDIGIAM. beau causeur, mélodiste intarissable, toujours le sourire ou la plaisanterie aux lèvres, il s'est éteint brusquement, comme si la Mort, fatiguée de se voir narguer sans cesse par son insouciance et sa verve moqueuse, eût soufflé sur cette existence. Nous n'essayerons pas de la raconter ici cette existence folâtre et pourtant tourmentée, oh oui, tourmentée par bien des angoisses, par la difficulté surtout de voir s'ouvrir devant lui les portes d'un grand théâtre, auxquelles cependant il n'aurait eu qu'à frapper ; et c'est ce qu'il ne voulut pas faire, dans la fausse conviction que la scène accueille avec froideur les spécialistes ou reste fermée devant eux. Une fois cependant, moitié par condescendance, moitié par curiosité, il se dirigea, ou plutôt il se laissa mener vers un théâtre. Ce fut aux instances du prince Charles Poniatowski, le frère de l'auteur de Pierre de Médicis. Le prince Charles, — comme son frère le prince Joseph, comme sa femme la princesse Élisa, ce trio d'excellents musiciens, un baryton, im ténor et un soprano, pour ne parler que de la voix et du talent de ces parfmts interprètes, — le prince Charles, disons-nous, portât un vif intérêt à Gordigiani, auquel le liât une longue et sincère Digitized by Google

beau causeur, mélodiste intarissable, toujours le sourire ou la plaisanterie aux lèvres, il s'est éteint brusquement, comme si la Mort, fatiguée de se voir narguer sans cesse par son insouciance et sa verve moqueuse, eût soufflé sur cette existence.

Nous n'essayerons pas de la raconter ici cette existence folâtre et pourtant tourmentée, oh oui, tourmentée par bien des angoisses, par la difficulté surtout de voir s'ouvrir devant lui les portes d'un grand théâtre, auxquelles cependant il n'aurait eu qu'à frapper ; et c'est ce qu'il ne voulut pas faire, dans la fausse conviction que la scène accueille avec froideur les spécialistes ou reste fermée devant eux.

Une fois cependant, moitié par condescendance, moitié par curiosité, il se dirigea, ou plutôt il se laissa mener vers un théâtre. Ce fut aux instances du prince Charles Poniatowski, le frère de l'auteur de *Pierre de Médicis*. Le prince Charles, — comme son frère le prince Joseph, comme sa femme la princesse Élisa, ce trio d'excellents musiciens, un baryton, un ténor et un soprano, pour ne parler que de la voix et du talent de ces parfaits interprètes, — le prince Charles, disons-nous, portait un vif intérêt à Gordigiani, auquel le liait une longue et sincère

LUIGI GORDIGIAM. 111 amitié. Il se mit en tête de lui faire donner un opéra. Le nom de Poniatowski est chéri en Toscane ; c' est le puissant sésame qui ouvre toutes les portes, même celles d'un théâtre, si glissantes et si faciles à tourner sur leurs gonds, quand elles s'ouvrent au public, si lourdes et si dures quand c'est un nouveau compositeur qui ose y frapper. Mais la difficulté n'était pas de trouver un théâtre. Florence ayant toute sa saison remplie, Livourne était là qui s'empressa d'offrir un des siens, le théâtre Rossini. La scène trouvée, il s'agissait de décider le compositeur. Gordigiani n'était pas paresseux, tant s'en faut ! A ceux qui l'accuseraient de paresse on pourrait répondre par quelques centaines de stornelli, parmi lesquels on peut compter, haut la main, une moitié de chefs-d'œuvre. Après tout, Rossini aussi passe et passera longtemps pour le plus incorrigible paresseux que le soleil d'Italie ait réchauffé, et Rossini a écrit une soixantaine d'opéras, dont bon nombre à jamais impérissables. Mais Gordigiani ^ méfiait du public, de ce public qui cependant lui était plus que sympathique. Il répondait aux instances de son Mécène et ami : — Que voulez-vous! on est si habitué à mes Digitized by Coogle

amitié. Il se mit en tête de lui faire donner un opéra. Le nom de Poniatowski est chéri en Toscane ; c'est le puissant sésame qui ouvre toutes les portes, même celles d'un théâtre, si glissantes et si faciles à tourner sur leurs gonds, quand elles s'ouvrent au public, si lourdes et si dures quand c'est un nouveau compositeur qui ose y frapper.

Mais la difficulté n'était pas de trouver un théâtre. Florence ayant toute sa saison remplie, Livourne était là qui s'empressa d'offrir un des siens, le théâtre Rossini. La scène trouvée, il s'agissait de décider le compositeur. Gordigiani n'était pas paresseux, tant s'en faut ! A ceux qui l'accuseraient de paresse on pourrait répondre par quelques centaines de *stornelli*, parmi lesquels on peut compter, haut la main, une moitié de chefs-d'œuvre. Après tout, Rossini aussi passe et passera longtemps pour le plus incorrigible paresseux que le soleil d'Italie ait réchauffé, et Rossini a écrit une soixantaine d'opéras, dont bon nombre à jamais impérissables. Mais Gordigiani se méfiait du public, de ce public qui cependant lui était plus que sympathique. Il répondait aux instances de son Mécène et ami :

— Que voulez-vous ! on est si habitué à mes

112 LUIGI GORDIGIANI. pauvres petits stornelli, qu'on me jugera d'avance ; on voudra bien m'accorder la qualité de mélodiste, t mais jamais, au grand jamais, on ne consentira à me croire un harmoniste. Ah ! si j'annonçais un opéra composé tout entier de storneili et de chansons, arrangés en airs, en duos, en trios, je ne dis pas ; mais une grande machine avec ses morceaux d'ensemble, ses finales, son ouverture, l'orchestration... Autant proposer à un ciseleur de faire le pendant du Moïse de Michel-Ange. — Pourquoi non? lui répondit-on, Benvenuto a bien fait le Persée. — Oui, répliqua-t-il, et vous savez ce qu'il a dû endurer pour en venir à bout. Encore, si beau que soit ce bronze, n'a-t-on pas constaté un défaut au pied gauche? Non, décidément, je ne ferai pas un opéra. On transigea; on proposa un opéra comique. Ce genre souriait davantage à l'humeur gaie de Gordigiani, il était plus en rapport avec son caractère enjoué. Il faillit accepter. Mais aussitôt il se ravisa. Pour avoir choisi un genre plus modeste, il n'en restait pas moins la question des morceaux d'ensemble, de l'orchestration, etc. Or, à l'entendre.

pauvres petits *stornelli*, qu'on me jugera d'avance ; on voudra bien m'accorder la qualité de mélodiste, mais jamais, au grand jamais, on ne consentira à me croire un harmoniste. Ah ! si j'annonçais un opéra composé tout entier de *stornelli* et de chansons, arrangés en airs, en duos, en trios, je ne dis pas ; mais une grande machine avec ses morceaux d'ensemble, ses finales, son ouverture, l'orchestration... Autant proposer à un ciseleur de faire le pendant du *Moïse* de Michel-Ange.

— Pourquoi non ? lui répondit-on, Benvenuto a bien fait le Persée.

— Oui, répliqua-t-il, et vous savez ce qu'il a dû endurer pour en venir à bout. Encore, si beau que soit ce bronze, n'a-t-on pas constaté un défaut au pied gauche ? Non, décidément, je ne ferai pas un opéra.

On transigea ; on proposa un opéra comique. Ce genre souriait davantage à l'humeur gaie de Gordigiani, il était plus en rapport avec son caractère enjoué. Il faillit accepter. Mais aussitôt il se ravisa. Pour avoir choisi un genre plus modeste, il n'en restait pas moins la question des morceaux d'ensemble, de l'orchestration, etc. Or, à l'entendre,

LUIGI GOBDIGIANI. 113 Gordigiani était persuadé que le public ne lui aurait jamais reconnu une aptitude pour l'harmonie. Que voulez-vous ! Il y a tant de présomption ailleurs ; on peut rencontrer quelquefois des excès de modestie. Le prince Charles eut alors une idée ingénieuse; Mabellini, l'élève favori de Mercadante, était à juste titre estimé un des meilleurs harmonistes de Florence. Moins brillant comme mélodiste, il connaissait tous les secrets de l'instrumentation. Ses symphonies avaient un succès légitime et incontestable. Un morceau d'ensemble dans un opéra de lui, intitulé : le Comte de Lavagna^ passe pour un vrai chef-d'œuvre. Gordigiani et Mabellini étaient bons amis et bons camarades. Le prince se dit qu'une collaboration intelligente de ces deux compositeurs serait une bonne fortune pour le public; l'un apporterait dans le nouvel ouvrage toutes les richesses de la mélodie, toutes les ressources de l'harmonie. Le prince proposa cette espèce de fusion à Gordigiani, qui se borna à répondre : Vous m'en direz tant!... Puis il demanda à un des meilleurs poètes italiens, M. de Lauzières, un libretto, en lui expliquant

Gordigiani était persuadé que le public ne lui aurait jamais reconnu une aptitude pour l'harmonie. Que voulez-vous ! Il y a tant de présomption ailleurs ; on peut rencontrer quelquefois des excès de modestie.

Le prince Charles eut alors une idée ingénieuse ; Mabellini, l'élève favori de Mercadante, était à juste titre estimé un des meilleurs harmonistes de Florence. Moins brillant comme mélodiste, il connaissait tous les secrets de l'instrumentation. Ses symphonies avaient un succès légitime et incontestable. Un morceau d'ensemble dans un opéra de lui, intitulé : *le Comte de Lavagna*, passe pour un vrai chef-d'œuvre. Gordigiani et Mabellini étaient bons amis et bons camarades. Le prince se dit qu'une collaboration intelligente de ces deux compositeurs serait une bonne fortune pour le public ; l'un apporterait dans le nouvel ouvrage toutes les richesses de la mélodie, toutes les ressources de l'harmonie. Le prince proposa cette espèce de fusion à Gordigiani, qui se borna à répondre : Vous m'en direz tant !...

Puis il demanda à un des meilleurs poètes italiens, M. de Lauzières, un libretto, en lui expliquant

114 LUIGI GORDIGIANI. l'ingénieuse combinaison à laquelle il devait servir. M. de Lauzières n'eut garde de refuser à l'artiste patricien, pas plus qu'aux deux compositeurs, sa part de collaboration. C'est ainsi que Gordigiani donna, au théâtre de Livourne, un opéra comique intitulé : r Avrenturiero — un ouvrage rempli de beautés, pétillant de mélodies originales, et d'un style pur, correct, irréprochable. On applaudit vivement aux deux musiciens, et on oublia bientôt l'opéra, — ce qui n'est pas très-rare en Italie. Mabellini s'en retourna à la Chapelle, à l'Académie philharmonique dont il dirigeait les magnifiques concerts. Gordigiani, lui, revint à ses stornetli. Ceux-là, on ne les oubliera pas ! Il ont bien vite franchi les collines toscanes, ils ont bien vite passé les Alpes, ils n'ont pas attendu que l'auteur eût disparu pour venir jusqu'à nous. Ils étaient sur tous les pianos de Paris et de la province, ces beaux stornelli italiens. Il nous arrivèrent comme un vol d'hirondelles, et on leur fit si bon accueil, qu'ils n'ont plus quitté cette terre hospitalière. Il sont là par gerbes, sans indication de séries. Digitized by Goo*^

LülGl GORDIGIANI. 115 sans autre lien qui les rattache que leur air de famille et leur origine commune. Oh! oui, elles sont si différentes l'une de l'autre, ces charmantes mélodies, et cependant on voit qu' elles sont sœurs. C'est bien d'elles qu'on peut dire avec le poète : Faciès non omnibus una, Nec diversa taroen, qualis decet esse sororum. Il y en a de tout genre, de toute couleur et de toute beauté. Comme dans XElisir de Donizetti, Ve n'ha d ogni misura e d'ogni cotta ; des ariettes, des chansons, des ballades, des romances, des prières, des berceuses, des nocturnes, des sérénades, des barcarolles, des rispetti. Ces derniers notamment ont un caractère sui generi, qui en fait le charme ; ils sont florentins par excellence. On sait que les paysans de Fiesole ou du Mugnone prennent pour thème initial une fleur quelconque, et la font servir de rime à un compliment d'amour ou à un reproche, suivant la tendresse ou la froideur de leurs bien-aimées. Aussi les entendez-vous moduler toute espèce de cantilènes naïves, tantôt lestes et accortes, tantôt traînantes et ^langoureuses à la suite de fwr di finocchio, fwr di cilîegio, fwr di susina, etc. Digilized by Googie

sans autre lien qui les rattache que leur air de famille et leur origine commune. Oh! oui, elles sont si différentes l'une de l'autre, ces charmantes mélodies, et cependant on voit qu'elles sont sœurs. C'est bien d'elles qu'on peut dire avec le poète :

Facies non omnibus una,
Nec diversa tamen, qualis decet esse sororum.

Il y en a de tout genre, de toute couleur et de toute beauté. Comme dans l'*Elisir* de Donizetti, *Ve n'ha d'ogni misura e d'ogni cotta*; des ariettes, des chansons, des ballades, des romances, des prières, des berceuses, des nocturnes, des sérénades, des barcarolles, des *rispetti.* Ces derniers notamment ont un caractère *sui generi*, qui en fait le charme ; ils sont florentins par excellence. On sait que les paysans de Fiesole ou du Mugnone prennent pour thème initial une fleur quelconque, et la font servir de rime à un compliment d'amour ou à un reproche, suivant la tendresse ou la froideur de leurs bien-aimées. Aussi les entendez-vous moduler toute espèce de cantilènes naïves, tantôt lestes et accortes, tantôt traînantes et langoureuses à la suite de *fior di finocchio*, *fior di ciliegio*, *fior di susina,* etc.

116 LUIGI GORDIGIANI. Parfois c’est une simple pensée qu’un poète envierait au pauvre habitant des chaumières, et que souvent il lui vole ; celle-ci par exemple ; nous la choisissons entre mille : Fior di gaggia, Oh se il sospiro avesse la parola Che dolce ambasciadore cbe saria! ce qui veut dire : « Si le soupir pouvait parler, quel charmant ambassadeur ne ferait-il pas ? » Eh bien, Gordigiani a recueilli tous ces rispetti; il a fait le tour des campagnes de la Toscane et s’en est revenu chez lui, avec une corbeille pleine. Les fleurs y étaient toutes. Quant aux mélodies, il les avait oubliées pour la plupart ; or les rispetti ne pouvaient que gagner à cet oubli. Le fécond compositeur les a mises de son cru. Nous en citerons une demi-douzaine : fior di finocchio^ fior di gaggia^ fiorin di canna, florin fiorello, florin di lino, florin di pero; autant de joyaux mélodiques. Impossible de choisir parmi les stornelli, on serait par trop embarrassé; il faudrait en citer une bonne moitié... en la prenant ^au hasard — et en demandant pardon à l’autre moitié. Digitized by Google

 Chose étrange ! cependant, Gordigiani était l'homme le plus gai de la terre, et les plus mélancoliques de ses mélodies sont aussi les plus belles. Sans parler de sa fameuse prière O santissima vergine Maria, qui restera éternelle, et qui est un chef-d'œuvre dans son genre, nous citerons la Tradita, Vorrei morir^ la Partenza, il Tempo pasèato ; Tempo passato perché non ritorni! Nous citerons surtout cette mélodie si douce et si suave qui a pour titre : la Pauvre Mère, et ce reproche à la fois si amer et si poignant adressé par une jeune fille à Y amie qui lui a pris son fiancé : Ognuna tira l'acqua al suo molino. Une surtout qui commence par ce vers : O gentilina, gentilina tantôt est restée sur les lèvres de toutes les femmes de Florence, paysannes ou patriciennes, bien que dans la romance ce soit un homme qui parle. Puis il y en a qui vous remplissent les yeux de 7. Digitized by Google

Chose étrange ! cependant, Gordigiani était l'homme le plus gai de la terre, et les plus mélancoliques de ses mélodies sont aussi les plus belles.

Sans parler de sa fameuse prière

O santissima vergine Maria,

qui restera éternelle, et qui est un chef-d'œuvre dans son genre, nous citerons *la Tradita, Vorrei morir, la Partenza, il Tempo passato :*

Tempo passato perchè non ritorni!

Nous citerons surtout cette mélodie si douce et si suave qui a pour titre : *la Pauvre Mère*, et ce reproche à la fois si amer et si poignant adressé par une jeune fille à l'*amie* qui lui a pris son fiancé :

Ognuna tira l'acqua al suo molino.

Une surtout qui commence par ce vers :

O gentilina, gentilina tanto!

est restée sur les lèvres de toutes les femmes de Florence, paysannes ou patriciennes, bien que dans la romance ce soit un homme qui parle.

Puis il y en a qui vous remplissent les yeux de

 larmes. Ce sont des sanglots déchirants, des gémissements modulés, des plaintes d'un cœur qui se brise. Telles sont Le sentirai cantar, le requie e i carmi; O ciel pietà di me; il Nome di tnia madré, et tant d'autres. C'est bien le cas de dire : « j'en passe et des meilleures ! » La plupart de ces mélodies sortaient, comme un jet de chant, de la tète de Gordigiani ; il les notait au crayon puis il les travaillait, les caressait et les soumettait à cette œuvre de polissage, qui est le secret de la correction de son style. L'inspiration ne lui faisait jamais défaut ; citons un exemple : un soir nous étions avec ce maître dans un salon ; une dame ouvrit devant lui un album et lui demanda une petite page. Gordigiani ne répondit pas comme Chopin, par un refus doublé d'une impertinence; mais il s'excusa en prétextant qu'il ne composait que sur des paroles, et qu'il n'en avait pas sous la main. Un poète était là, qui improvisa un stornello sur le mot Che ! qui revient si souvent sur les lèvres moqueuses des Florentins. {Che pourrait se traduire par bah! ou plutôt par ouat!) C'est la jeune fille qui parle ; elle est mourante ; Digitized by Google

 elle s’adresse à l’homme quelle aimait et l’a délaissée : — ((Je te disais bien que tu m’oublierais, que tu ne serais plus le même, tu répondms : « bah I bah ! » [che) je te disais que si j’étais délaissée j’en mourrais ; tu répétais : a bah ! bah ! on ne meurt pas d’amour. » — Et maintenant que ma dernière heure est arrivée, maintenant que tu me vois mourir de douleur, tu viens me dire que tu m’mmes encore ; c’est à moi maintenant de répondre : « bah ! bah ! » Tu me dis que tu m’aimeras bien plus que tu ne m’as aimée. « Bah ! » celui qui s’est parjuré une fois ne mérite plus qu’on le croie. Moi, j’ai tenu mon serment; je t’ai aimé jusqu’ au dernier moment, et je meurs. » Le poète mit dix minutes à aligner les deux strophes du stornello. Gordigiani en mit cinq pour trouver la pensée mélodique et quinze pour la noter sur le papier. Total : demi-heure. La dame chanta le stornello à livre ouvert, ou plutôt à album ouvert, et on le trouva si beau qu’il lui fallut consentir à le faire publier. — C’est ainsi qu’il se trouve aujourd’hui dans un de ses recueils. La musique de Gordigiani est' généralement lacile, sympathique, expressive; elle se loge dans Digitized by Google

elle s'adresse à l'homme qu'elle aimait et l'a délaissée : — « Je te disais bien que tu m'oublierais, que tu ne serais plus le même, tu répondais : « bah ! bah ! » (*che*) je te disais que si j'étais délaissée j'en mourrais ; tu répétais : « bah ! bah ! on ne meurt pas d'amour. » — Et maintenant que ma dernière heure est arrivée, maintenant que tu me vois mourir de douleur, tu viens me dire que tu m'aimes encore ; c'est à moi maintenant de répondre : « bah ! bah ! » Tu me dis que tu m'aimeras bien plus que tu ne m'as aimée. « Bah ! » celui qui s'est parjuré une fois ne mérite plus qu'on le croie. Moi, j'ai tenu mon serment ; je t'ai aimé jusqu'au dernier moment, et je meurs. »

Le poète mit dix minutes à aligner les deux strophes du *stornello*. Gordigiani en mit cinq pour trouver la pensée mélodique et quinze pour la noter sur le papier. Total : demi-heure. La dame chanta *le stornello* à livre ouvert, ou plutôt à album ouvert, et on le trouva si beau qu'il lui fallut consentir à le faire publier. — C'est ainsi qu'il se trouve aujourd'hui dans un de ses recueils.

La musique de Gordigiani est généralement facile, sympathique, expressive ; elle se loge dans

l. l’oreille la plus distraite et la mémoire ne doit pas faire de grands efforts pour la retenir. Ce qui fait le charme principal de sop œuvre, prise dans l’ensemble, c’est la grande variété de coloris. On ne , dira certes pas de ses stornelli, comme des paysannes de la Suisse, qu’il suffit d’en connaître un pour les connaître tous. Ici, vous trouvez une chanson preste et espiègle, jetant son bonnet pardessus les moulins, la mélodie court-vêtue, primesautière, trottant menu et raillant le passant ; tournez la page, et vous rencontrerez l’élégie, non pas la pleureuse académique qui range les plis de sa tunique et demande la mesure de sa douleur au contre-point; mais l’élégie du cœur, le sanglot qui éclate, la larme qui brûle, la plainte qui déchire l’âme. ' On a comparé Gordigiani à Schubert. On a eu tort. Nous ne trouvons aucun point de rapprochement entre ces deux musiciens. La muse de Schubert est rêveuse et mélancolique comme la Marguerite de Gœthe ; celle de Gordigiani est multiple ; c’est l’image de l’Italie : un ciel d’azur, des jardins ensoleillés, des prahûes embaumées, la passion fiévreuse, l’amour pris au sérieux; extase ou torture.
Digitized by Google

l'oreille la plus distraite et la mémoire ne doit pas faire de grands efforts pour la retenir. Ce qui fait le charme principal de son œuvre, prise dans l'ensemble, c'est la grande variété de coloris. On ne dira certes pas de ses *stornelli*, comme des paysannes de la Suisse, qu'il suffit d'en connaître un pour les connaître tous. Ici, vous trouvez une chanson preste et espiègle, jetant son bonnet pardessus les moulins, la mélodie court-vêtue, primesautière, trottant menu et raillant le passant ; tournez la page, et vous rencontrerez l'élégie, non pas la pleureuse académique qui range les plis de sa tunique et demande la mesure de sa douleur au contre-point; mais l'élégie du cœur, le sanglot qui éclate, la larme qui brûle, la plainte qui déchire l'âme.

On a comparé Gordigiani à Schubert. On a eu tort. Nous ne trouvons aucun point de rapprochement entre ces deux musiciens. La muse de Schubert est rêveuse et mélancolique comme la Marguerite de Gœthe; celle de Gordigiani est multiple ; c'est l'image de l'Italie : un ciel d'azur, des jardins ensoleillés, des prairies embaumées, la passion fiévreuse, l'amour pris au sérieux; extase ou torture,

 qui enivre ou qui tue. « Croce e detizia al cor. « Et maintenant que nous avons esquissé en quelques traits le compositeur, occupons-nous de l'homme. Gordigiani, nous l'avons dit, était très-gai de sa nature et très-spirituel. Dans une réunion intime, dans un cercle d'amis, dans les salons même, la parole était presque toujours à lui. Sa bonne humeur se répandait bientôt sur tous les assistants. On ne saurait dire comment la transition avait lieu ; mais aux premières paroles de Gordigiani le changement s'opérait : il devenait acteur et l'auditoire devenait le public. Et certes la galerie n'avait pas à s'en plaindre. Sa physionomie franche et ouverte y était pour beaucoup. Et cette physionomie était si mobile, si expressive, que bien des fois, il réussissait à raconter une petite histoire, rien qu'avec le jeu des muscles de son visage, le mouvement des yeux, le plissement de son front. Ceux qui manient bien le crayon font à peu près la même chose avec une série successive de têtes, dont l'expression varie : l'homme se met au lit; il se réjouit de l'idée de faire un bon somme; il se Digitized by Coogk

 pâme d’aise; soudain il entend un léger bruit; un doute lui survient; a-t-il bien fermé sa porte? si c’étaient des voleurs ! le bruit recommence ; l’homme a peur: on vient évidemment le dépouiller; si on allait l'assassiner ; il tremble ; il veut crier au voleur, mais la voix s’éteint dans sa gorge; tout à coup, une idée lui traverse l’esprit : si c’étmt le chat; en effet, c’est Minet qui fait la chasse. Qu’il a été bête d’avoir peur d’une bête ! Nous avons vu faire à Gordigiani la peinture, si l’on peut se servir de ce mot, des péripéties d’une partie de campagne, rien qu’avec le jeu de sa physionomie. On partait avec le beau temps ; on revenait mouillé jusqu’aux os. Cétait à se tenir les côtes. Ce jeu ne durait que cinq minutes ; et on’ était pris d’un fou rire qui durait un quart d’heure. Gordigiani avmt une belle tête. Il étsût chauve et portait la barbe très-longue, brune, à reflets roussâtres. Une tête de saint Jérôme au désert. Il était de taille moyenne, maigre et nerveux. Sa nature le portait à voir toutes les choses du côté comique. Il s’amusait de tout et amusait tout le monde. Son esprit était vif, pétulant, maâs bon. Digitized b . C

LÜIGI GORDIGIANI. 123 Quand il voulait être méchant, il chatouillait et ne mordait jamais. Chez lui, l'ironie fine remplaçât le sarcasme; l'épigramme suffisait sans recourir au mot caustique. D'ailleurs, il y avait tant de bonne franchise dans ses réponses, que celui qui aurait eu le mauvais goût de s'en fâcher n'aurait pas trouvé les rieurs de son côté. Il avait un talent spécial pour les parodies ; il a parodié des opéras tout entiers : libretto et musique. Nous ne connaissons rien de plus amusant ni de plus spirituel que la parodie de Nornia. L'œuvre de Romani et Bellini, chargée par Kven^e de Gordigiani, a été jouée par lui dans des salons particuliers. Elle faisait, seule, les frais d'une soirée, et des plus charmantes. On riait aux larmes. Ce n'est pas la seule. Il a fait aussi les parodies de la Sonnambuta, de la Parisina^ etc. 11 nous est resté dans la mémoire un vers dans lequel Gordigiani a mis toute la gamme musicale. Le nom des sept notes y est, et par ordre de tonalité. Parisina est avec son amant Hugues. Le mari arrive en chantonnant. La suivante accourt et s'écrie : — a Sauvez-vous, madame, le duc est dans les escaliers. » (En italien escalier et gamme sont le Digitized by Google

Quand il voulait être méchant, il chatouillait et ne mordait jamais. Chez lui, l'ironie fine remplaçait le sarcasme; l'épigramme suffisait sans recourir au mot caustique. D'ailleurs, il y avait tant de bonne franchise dans ses réponses, que celui qui aurait eu le mauvais goût de s'en fâcher n'aurait pas trouvé les rieurs de son côté.

Il avait un talent spécial pour les parodies; il a parodié des opéras tout entiers : libretto et musique. Nous ne connaissons rien de plus amusant ni de plus spirituel que la parodie de *Norma*. L'œuvre de Romani et Bellini, *chargée* par la verve de Gordigiani, a été jouée par lui dans des salons particuliers. Elle faisait, seule, les frais d'une soirée, et des plus charmantes. On riait aux larmes. Ce n'est pas la seule. Il a fait aussi les parodies de *la Sonnambula*, de la *Parisina*, etc.

Il nous est resté dans la mémoire un vers dans lequel Gordigiani a mis toute la gamme musicale. Le nom des sept notes y est, et par ordre de tonalité. Parisina est avec son amant Hugues. Le mari arrive en chantonnant. La suivante accourt et s'écrie : — « Sauvez-vous, madame, le duc est dans les escaliers. » (En italien *escalier* et *gamme* sont le

124 LUIGI GORDIGIANl. même mot, seule — far le seule veut dire monter et faire des gammes.) En effet, le duc entre en fredonnant une gamme, et, s'adressant à Parisina, lui dit d'un ton sardonique ; D'o re mi fa sol la signera omaggio, c'est-à-dire : madame ne me réserve que de cours instants de son temps. — Or, les parodies de Gordigiani ne sont, tout du long, qu'un feu croisé de jeux de mots, de calembours, de saillies, de traits, souvent de easeades, toujours des farces désopilantes. Et puisque nous avons écrit le mot farees^ nous irons plus loin et nous nous permettrons d'ajouter que ce maître original, que ce musicien dont les mélodies les plus belles, nous le répétons, sont aussi les plus tendres et les plus mélancoliques, que ce compositeur si distingué et si favorablement accueilli, si chaleureusement fêté dans les plus beaux salons était, quand il le voulait, le plus admirable fareeur de la Toscane. Il appartenait à cette école qui comptait dans ses rangs M. Romieu, » qui n'en fut pas moins préfet de la Dordogne. Le bourreau du Pipelet , si spirituellement mis en

Digitized by Google

même mot, *scale* — *far le scale* veut dire monter et faire des gammes.) En effet, le duc entre en fredonnant une gamme, et, s'adressant à Parisina, lui dit d'un ton sardonique :

D'o re mi fa sol la signora omaggio,

c'est-à-dire : madame ne me réserve que de cours instants de son temps. — Or, les parodies de Gordigiani ne sont, tout du long, qu'un feu croisé de jeux de mots, de calembours, de saillies, de traits, souvent de *cascades*, toujours des farces désopilantes.

Et puisque nous avons écrit le mot *farces*, nous irons plus loin et nous nous permettrons d'ajouter que ce maître original, que ce musicien dont les mélodies les plus belles, nous le répétons, sont aussi les plus tendres et les plus mélancoliques, que ce compositeur si distingué et si favorablement accueilli, si chaleureusement fêté dans les plus beaux salons était, quand il le voulait, le plus admirable *farceur* de la Toscane. Il appartenait à cette école qui comptait dans ses rangs M. Romieu, qui n'en fut pas moins préfet de la Dordogne. Le bourreau du Pipelet, si spirituellement mis en

LIIGI GORDIGIANl. 125 scène par Eugène Sue, dans les Mystères de Paris, devait être un cousin germain de Gordigiani. Et s'il faut le comparer à un vivant, à un autre charmant original, non moins amusant, non moins distingué comme musicien, non moins favorablement connu dans nos salons, il nous suffira de nommer Vivier. Les deux faisaient la paire. Citons, au hasard de la mémoire, une ou deux des farces de Gordigiani. Nous les prenons sur mille ; car Gordigiani avait cela de spécial et de caractéristique qu'il ne les préparait jamais, il les improvisait, et surtout il les tirait d'un rien. C'est plus particulièrement les femmes qu'il aimait à mettre en scène ; hâtons-nous de dire qu'en homme bien élevé il avait le bon goût de s'arrêter toujours au point où la plaisanterie aurait pu dépasser les limites, et devenir une inconvenance. Un jour une dame passe devant lui, tire de sa poche un billet de la loterie, regarde les cinq numéros gagnants qui étaient affichés à la porte d'un buraliste, fait un léger mouvement d'épaules, et jette son chiffon de papier, désormais nul et sans valeur. Gordigiani le ramasse, s'avance vers la Digitized by Google

 dame et lui dit en ôtant poliment son chapeau et en lui tendant le billet : — Pardon, madame, vous venez de laissez tomber ce morceau de papier. — Merci, répond la dame en souriant, c'est moimême qui l'ai jeté. C'est un billet de la loterie, comme vous voyez, et je n'ai pas deviné un seul numéro. — Dans ce cas, madame, dit Gordigiani, veuillez excuser une méprise bien involontaire ; tout le monde s'y fût trompé. Je vois tomber ce billet de votre main, je prends la liberté de vous arrêter, et de vous dire : Pardon, madame vous laissez tomber... — C'est bien, merci, répète la dame, un peu embarrassée de cette explication aussi prolixe qu'inutile. Et elle veut continuer son chemin. Mais Gordigiani, tenant toujours son chapeau à la main, ajoute avec la courtoisie la plus exquise. — Merci? et de quoi, madame? Ce que j'ai fait c'est tout simple. Vous laissez tomber un billet. Je crois de mon devoir de vous en prévenir, et je vous dis : Pardon, madame, vous... — Assez, monsieur, j'ai compris, reprend la Digitized by Googic

LUIGI GORDIGIANI. 127 dame, avec un peu d'impatience, et croyant avoir affaire à un original. — Oh ne vous fâchez pas. »Ie n'ai pas cru vous blesser; j'ai cru au contraire vous rendre service. Vous laissez tomber, etc. Cette fois la dame qui voit déjà quelques curieux s'arrêter pour entendre le sujet de l'explication, veut absolument se débarasser de l'importun. Mais Gordigiani n'a pas encore renoncé à sa scie. Il s'adresse à un paysan, et lui dit : — Tenez, monsieur, je vous fais juge. Madame laisse tomber un billet. Je crois devoir l'en prévenir et je lui dits : Madame, vous laissez tomber un billet. Et il débita sa kyrielle, toujours la même. Un groupe se forme autour de la dame et de son narquois interlocuteur ; Gordigiani s'adresse tantôt à l'un, tantôt à l'autre, et met dans sa justification tant de sincérité, tant de franchise, nous dirons presque de candeur, qu'il met tout le monde de son côté. Bref, la pauvre femme est très-heureuse de pouvoir se dérober à la foule, en remerciant Gordigiani de son obligeance... et en le souhaitant à tous les diables. Digitized by Google

dame, avec un peu d'impatience, et croyant avoir affaire à un original.

— Oh ne vous fâchez pas. Je n'ai pas cru vous blesser; j'ai cru au contraire vous rendre service. Vous laissez tomber, etc.

Cette fois la dame qui voit déjà quelques curieux s'arrêter pour entendre le sujet de l'explication, veut absolument se débarasser de l'importun. Mais Gordigiani n'a pas encore renoncé à sa *scie*. Il s'adresse à un paysan, et lui dit :

— Tenez, monsieur, je vous fais juge. Madame laisse tomber un billet. Je crois devoir l'en prévenir et je lui dits : Madame, vous laissez tomber un billet.

Et il débita sa kyrielle, toujours la même. Un groupe se forme autour de la dame et de son narquois interlocuteur ; Gordigiani s'adresse tantôt à l'un, tantôt à l'autre, et met dans sa justification tant de sincérité, tant de franchise, nous dirons presque de candeur, qu'il met tout le monde de son côté. Bref, la pauvre femme est très-heureuse de pouvoir se dérober à la foule, en remerciant Gordigiani de son obligeance... et en le souhaitant à tous les diables.

128 LUIGI GORDIGIANI. Voici maintenant le véritable pendant de cette mystification : Une charmante jeune femme sort de la porte d'une maison, et, en fermant la porte derrière elle, le pan de sa robe reste prisonnier dans la fente. La plupart des maisons de Florence n'ont pas de concierge. Ce respectable fonctionnaire est remplacé par un système de sonnettes à chaque étage, et dont les boutons, à l'extérieur de la maison, près de la porte d'entrée, sont accompagnés de l'indication de l'étage auquel ils correspondent. On tire le bouton du premier étage ; d'en haut on répond en tirant le cordon. Chacun ouvre ainsi la porte aux siens. — Donc, le bras de la dame qui est retenue captive par le pan de sa robe, n'arrive pas au bouton de la sonnette, premier malheur ! Moitié en riant, moitié en rougissant elle est forcée de s'adresser à un passant, pour le prier de tirer le bouton à sa place. Or le passant se trouve être notre Gordigiani ; deuxième malheur ! Le dialogue suivant s'entame entre la prisonnière et le maestro. — Pardon, monsieur, voyez, je suis prise par le Digitized by Cooglc

 pan de ma robe, veuillez tirer le bouton n* 2, je vous prie. — Comment donc! Certainement, madame, répond Gordigiani après un coup de chapeau, et il étend la main vers le bouton de la sonnette. Mais au moment de tirer il se ravise : — Pardon, madame. Mais je ne connais pas du tout les personnes qui demeurent au deuxième dans cette maison. — Qu'importe, sonnez toujours ; ne voyez-vous pas que je suis prise? — *Ah I permettez. Si c'est un monsieur qui demeure au deuxième, et qu'il se mette à la fenêtre pour voir qui sonne à la porte, il pourrait croire... — Croire quoi ? D'ailleurs ce n'est pas un monsieur, mais sonnez, de grâce, vous ferez vos réflexions après. — C'est juste. Et Gordigiani met la main sur le bouton. Puis il dit : — Faites vos réflexions après ! C'est facile à dire. Supposez, comme je croyais, que ce soit un monsieur qui demeure au deuxième, et qu'il me vît m'éloigner avec vous. — Mais, Monsieur, je vous ai déjà dit... Digiiized by Google

130 LUIGI CORDIGIANI. — Qu'il nous vit sortir ensemble. — Vous voulez donc me tenir ici à perpétuité ? — Moi, madame ! Oh 1 pourriez- vous croire. Nous abrégeons le dialogue. Gordigiani ne se décida à sonner qne lorsqu'un petit groupe se fût formé et qu'il eût expliqué aux curieux le juste motif de ses hésitations. Les farces de salon ne sont pas moins intéressantes que celles en plein air. On ferait un volume des plus amusantes, rien qu'en choisissant une trentaine de celles de Gordigiani. Et, ce qui étonnera davantage, pas une des personnes qui ont été mystifiées par lui n'ont pu se fâcher. Quelques-unes de ces victimes ont ri jaune ; mais toutes ën ont ri. C'est, du reste, ce qu' elles avaient de mieux à faire. Pauvre Gordigiani! Nous l'avons vu à son dernier voyage à Paris, dans le salon du prince Poniatowski, il était miné déjà par la maladie qui devait nous l'enlever. Il était gai et insouciant comme un disciple d'Horace. 11 nous chantait quelques-uns de ses nouveaux stornelli, des pages ravissantes. Il nous chanta surtout une complainte de sa composition (paroles et musique) , la complainte du géant foco. Celle-là on ne pouvait jamais l'entendre tout

Digitized by Google

— Qu'il nous vît sortir ensemble.

— Vous voulez donc me tenir ici à perpétuité ?

— Moi, madame ! Oh ! pourriez-vous croire.

Nous abrégeons le dialogue. Gordigiani ne se décida à sonner qne lorsqu'un petit groupe se fût formé et qu'il eût expliqué aux curieux le juste motif de ses hésitations.

Les farces de salon ne sont pas moins intéressantes que celles en plein air. On ferait un volume des plus amusantes, rien qu'en choisissant une trentaine de celles de Gordigiani. Et, ce qui étonnera davantage, pas une des personnes qui ont été mystifiées par lui n'ont pu se fâcher. Quelques-unes de ces victimes ont ri jaune ; mais toutes en ont ri. C'est, du reste, ce qu'elles avaient de mieux à faire.

Pauvre Gordigiani ! Nous l'avons vu à son dernier voyage à Paris, dans le salon du prince Poniatowski, il était miné déjà par la maladie qui devait nous l'enlever. Il était gai et insouciant comme un disciple d'Horace. Il nous chantait quelques-uns de ses nouveaux *stornelli*, des pages ravissantes. Il nous chanta surtout une complainte de sa composition (paroles et musique), la complainte du géant *Sputafoco*. Celle-là on ne pouvait jamais l'entendre tout

LUIGI GORDIGIANI. 131 entière. Â la moitié on avait déjà demandé grâce tant on riait... Mais assez parlé de rire. Il est bien triste de se rappeler tant de gaieté en présence de tant de regrets. -Digitizeci by Google

The text on this page is estimated to be only 17.67% accurate

Digitized by Google

CAMILLO SIVORI. 183 VIII CAMILLO SIVORI Par une rare exception, celui-là n’a pas été entravé dans sa vocation par des projets^de famille plus ou moins ambitieux. Parcoui-ez les biographies des grands artistes, vous y lirez que presque toujours, il y a eu lutte entre le père et l’enfant; celuici était destiné au barreau, celui-là à la médecine ; l’un rêvait pour son fils le titre de professeur, l’autre le titre de tabellion. Heureusement l’art a fait comme l’eau, qui, plus on la comprime, plus elle s’élève en jet vigoureux. S’ils n’avaient pas trouvé de résistance ces braves et respectables parents, en Italie surtout, l’Italie eût compté quelques procureurs ou quelques notaires de plus — comme si elle en était pauvre, hélas! mais à coup sûr, sa 8 Digiiized by Google

VIII

CAMILLO SIVORI

Par une rare exception, celui-là n'a pas été entravé dans sa vocation par des projets de famille plus ou moins ambitieux. Parcourez les biographies des grands artistes, vous y lirez que presque toujours, il y a eu lutte entre le père et l'enfant; celui-ci était destiné au barreau, celui-là à la médecine; l'un rêvait pour son fils le titre de professeur, l'autre le titre de tabellion. Heureusement l'art a fait comme l'eau, qui, plus on la comprime, plus elle s'élève en jet vigoureux. S'ils n'avaient pas trouvé de résistance ces braves et respectables parents, en Italie surtout, l'Italie eût compté quelques procureurs ou quelques notaires de plus — comme si elle en était pauvre, hélas! mais à coup sûr, sa

 lumineuse pléiade de compositeurs et d'artistes eût été considérablement rognée. Son firmament musical serait aujourd'hui par trop clair-semé. Heureusement pour lui — qui n'eut pas aux premières années de sa jeunesse à pâlir sur Cujas, — pour l'art qui peut, â juste titre, être fier de le compter dans ses rangs, — et pour nous tous qui l'avons entendu, — le petit Camille naquit, en quelque sorte prédestiné. Il choisit sa carrière avant de naître, ou du moins il désigna sa vocation. Le fait est notoire, et a besoin de cette notoriété pour que sa singulafrité ne trouve pas d'incrédules. C'était à Gênes, en 1817. Paganini donnait im concert au théâtre Saint- Augustin. M"* Sivori, la mère de notre violoniste, qui aimait beaucoup la musique, n'avait eu garde de manquer une aussi belle occasion d'entendre une célébrité musicale telle que Paganini. Elle était dans cet état intéressant et très-avancé où la reine d'Angleterre s'est trouvée si souvent. N'importe, elle se rendit au théâtre. Ce soir-là Paganini fut étourdissant de verve et de génie. Il n'avait fait jusque-là que des prodiges, il fit des merveilles. La mère de Sivori était impressionnable (le mot n'est pas français, mais

 qu’on nous le passe, d’autant qu’il s’agit ici d’une Italienne et qu’il exprime parfaitement l’effet que la musique peut produire sur l’exquise sensibilité des Italiennes). Elle se sentit tellement émue, qu’on fut forcé de l’emmener; on n’eut que le temps de la transporter chez elle. Si on ne s’était pas hâté, nous lirions aujourd’hui en tête des biographies du violoniste génois : « Camille Sivori naquit en 1817, dans une loge au théâtre Saint-Augustin de Gênes, à la dernière mesure d’un agitato de Paganini. » Ne dirait-on pas que c’était lui, encore plus que sa mère que le jeu de Paganini impressionna si vivement? Quoi qu’il en soit, l’enfant, dès qu’il put faire usage de ses mains pour s’amuser, imitait les joueurs de violon, avec deux morceaux de bois, et aussitôt qu’il sut exprimer une idée, il demanda qu’on lui achetât non pas un cheval de bois ou un polichinelle, ce premier rêve des autres enfants, mais un petit violon. Les grands parents de Sivori doivent avoir quelque part, à Gênes, un portrait de lui fait tant bien que mal par quelque Raphaël manqué et dont on avait eu tort de ne pas contrarier la vocation. La toile représente un baby de deux ou trois Digilized by Google

qu'on nous le passe, d'autant qu'il s'agit ici d'une Italienne et qu'il exprime parfaitement l'effet que la musique peut produire sur l'exquise sensibilité des Italiennes). Elle se sentit tellement émue, qu'on fut forcé de l'emmener; on n'eut que le temps de la transporter chez elle. Si on ne s'était pas hâté, nous lirions aujourd'hui en tête des biographies du violoniste génois : « Camille Sivori naquit en 1817, dans une loge au théâtre Saint-Augustin de Gênes, à la dernière mesure d'un *agitato* de Paganini. »

Ne dirait-on pas que c'était lui, encore plus que sa mère que le jeu de Paganini impressionna si vivement?

Quoi qu'il en soit, l'enfant, dès qu'il put faire usage de ses mains pour s'amuser, imitait les joueurs de violon, avec deux morceaux de bois, et aussitôt qu'il sut exprimer une idée, il demanda qu'on lui achetât non pas un cheval de bois ou un polichinelle, ce premier rêve des autres enfants, mais un petit violon. Les grands parents de Sivori doivent avoir quelque part, à Gênes, un portrait de lui fait tant bien que mal par quelque Raphaël manqué et dont on avait eu tort de ne pas contrarier la vocation. La toile représente un baby de deux ou trois

136 GAMILLO SIVORI. ans, jouant non pas du violon, mais avec un violon. L'instrument est d'un beau vermillon à filets blancs ; l'enfant est jaune coing, et se détache admirablement sur un fond bleu Marie-Louise. On dirait un drapeau. Ce portrait, s'il laisse quelque chose à désirer du côté du dessin et de la sobriété de la couleur, fait date cependant. En 1820 Sivori posait déjà, son violon à la main. Deux ans plus tard, c'est-à-dire en 1822, le désir de l'enfant fut exaucé. Un musicien du nom de Restano donnait des leçons aux jeunes sœurs de Sivori. On le pria par la même occasion d'enseigner les gammes au petit Camille. Seulement ce que Restano faisait apprendre aux demoiselles Sivori, c'était la guitare. Mais avec un peu de bonne volonté et beaucoup de complaisance, un guitariste peut donner des leçons de violon. Restano ne s'y refusa pas; toutefois l'année ne s'était pas écoulée qu'il déclina cet honneur. L'enfant prodige perçait déjà à travers les exigences de l'enfant terrible, et le professeur crut faire acte de prudence de battre en retraite. Il accompagna sa démission par ces paroles prononcées du ton solennel et inspiré d'un oracle ; « Cet enfant fera parler de lui. » — Oui, bon et naïf Digitized by GoogI

CAMirXO SIVORI. 137 Restano, vous aviez raison, et pour prouver encore mieux la vérité de votre prophétie, permettez-nous de ne plus occuper de vous nos lecteurs et de continuer à parler de cet enfant, qui à cinq ou six ans promettait par vos lèvres prophétiques de faire parlet de lui. On se hâta donc de confier le jeune Camille à im musicien de la vieille école italienne, nommé Costa. Ce fut le véritable maître de Sivori. Paganini le trouva tout prêt à recevoir ce qu'on appelle la dernière main, quand il revint à Gênes. Le roi des violonistes n'eut qu'à l'entendre jouer un morceau pour reconnaître dans cet adolescent si précoce des dispositions extraordinaires. Il s'offrit immédiatement pour lui donner des leçons. Il lui tardait de le faire jouer en public. C'était juste. Il avait hâté la naissance de l'enfant, il voulait hâter celle de l'artiste. Cet homme était toujours pressé ; il avait vraiment le diable au corps ! Et il ne se borna pas seulement à lui donner des leçons, lui qui n'était pas trop fri^d de cet exercice professionnel, mais encore il composa pour le petit Sivori six sonates pour violon avec accompagnement de guitare, d'alto et de violoncelle et 8.
Digitized by Google

Restano, vous aviez raison, et pour prouver encore mieux la vérité de votre prophétie, permettez-nous de ne plus occuper de vous nos lecteurs et de continuer à parler de cet enfant, qui à cinq ou six ans promettait par vos lèvres prophétiques de faire parler de lui.

On se hâta donc de confier le jeune Camille à un musicien de la vieille école italienne, nommé Costa. Ce fut le véritable maître de Sivori. Paganini le trouva tout prêt à recevoir ce qu'on appelle la dernière main, quand il revint à Gênes. Le roi des violonistes n'eut qu'à l'entendre jouer un morceau pour reconnaître dans cet adolescent si précoce des dispositions extraordinaires. Il s'offrit immédiatement pour lui donner des leçons. Il lui tardait de le faire jouer en public. C'était juste. Il avait hâté la naissance de l'enfant, il voulait hâter celle de l'artiste. Cet homme était toujours pressé ; il avait vraiment le diable au corps!

Et il ne se borna pas seulement à lui donner des leçons, lui qui n'était pas trop friand de cet exercice professionnel, mais encore il composa pour le petit Sivori six sonates pour violon avec accompagnement de guitare, d'alto et de violoncelle et

 un concertino dont Sivori a gardé l’autographe. Ce concertino, maintes et maintes fois Paganini le fit jouer en public au petit Sivori, en l’accompagnant lui-même sui' la guitare ; car, on le sait, une • dfâ faiblesses du célèbre violoniste était de pincer de l’instrument de Figaro. Que voulez-vous? il en a été ainsi de tout temps! SalvatorRosa qui n’eût pas eu de rivaux dans le paysage, se fâchait tout rouge quand on l’appelait paysagiste, et donnait ses inimitables tempêtes par-dessus le marché et en guise ' d’appoint à celui qui lui achetait une petite toile du genre historique. Il est vrai que sous les doigts de Paganini la guitare devenait une harpe. Sivori suivit son illustre maître, ou plutôt fut entraîné par lui à Paris et à Londres, où l’on fit l’accueil le plus flatteur à l’enfant prodige, aussi bien pour son talent que par déférence pour le célèbre professeur. C’était l’esquif qui suit le vaisseau. Mais ces succès précoces éblouirent le jeune artiste sans l’enivrer. Plus il montait, plus il découvrait de vastes horizons qui lui étaient inconnus, et qu’il lui tarda d’explorer. Il comprit que ce ne sont pas seuls les doigts et l’archet qui font l’artiste;

 que quelle que soit l'agilité de ces doigts, quelle que soit la sûreté de cet archet, il faut des études sérieuses, une profonde connaissance des maîtres de l'art, un cours complet de contre-point pour briller au premier rang, sous peine de n' être jamais qu'un exécutant, si prodigieuse que soit l'habileté de son jeu. Ses parents le comprirent à leur tour, et ils firent revenir l'enfant à Gênes, où il travailla assidûment la composition avec Giovanni Serra, excellent professeur de contre-point. Cette nécessaire et fructueuse retraite ne dura pas moins de onze ans! Mais aussi, au bout de ces onze ans, Sivori pouvait lui-même lutter avec les plus habiles contre-pointistes. ^ En 1830, Camille Sivori commença cette longue odyssée qu'il n'a pas encore interrompue et qui, paraît-il, ne devra pas cesser de sitôt. U fait bon de voyager au bruit des applaudissements, d'avoir la Renommée elle-même pour avant-coureur, et de laisser derrière soi les regrets les plus vifs et les souvenirs les plus brillants 1 C'est à Florence, au théâtre Standish, dans cette bonbonnière, moitié scène, moitié salon, que Sivori Digitized by Google

CAMILLO SIVORI. dâO recommença sa carrière de violoniste, à laquelle il avait préludé, en enfant prodige, à la suite de Paganini, à Gênes, à Paris et à Londres. Mais le théâtre Standish ne pouvait contenir que l'élite de l'aristocratie de la ville, et encore ! 11 fallait une salle bien autrement vaste, Sivori fut obligé de passer au Cocomero, où tout Florence alla l'entendre. Après Florence, ce fut le reste de la Toscane ; puis il alla en Allemagne, et nous vous faisons grâce de l'énumération de toutes les villes où il se fit entendre. Comme nous venons de le dire, la Renommée qui le devançait partout, lui fit préparer uir ' charmant petit logement dans un hôtel de Moscou, un autre non moins confortable à Saint-Pétersbourg ; Sivori s'y rendit, et docile aux exigences de ce guide despotique, il donna des concerts dans les deux capitales moscovites, des concerts dont tous les artistes, virtuoses, solistes, et exécutants de tout genre qui s'y sont succédé depuis ces dernières vingt années n'ont pas affaibli le souvenir. Mais soit que Sivori eût la nostalgie de ses succès d'enfant, soit qu'il tînt à recevoir ce qu'on est convenu d'appeler la consécration de l'art, ce baptême

CAMirXO SIVORI. 141 que toute notabilité vient recevoir à Paris, comme au foyer d'où rayonne la gloire, il quitta la Russie et ne fit qu'une étape jusqu'à notre salle des MenusPlaisirs. Il avait hâte d'être jugé en dernier ressort par ce grand aréopage, par ce tribunal suprême de l'art européen, comme il appelle encore, aujourd'hui le Conservatoire impérial de Musique. Il tenait avant tout au suffrage de l'Italie, parce que c'était sa patrie et parce que c'était la patrie de l'art. Ce suffrage, il l'avait obtenu, et au-delà de ses espérances. Plus tard, il avait tenu à celui de l'Allemagne, cette ten'e de la musique classique, ce vaste lycée des harmonistes. Le suffrage de la vieille Germanie, pas plus que celui de l'Italie, ne lui avait fait défaut. Restait, enfin, celxii de Paris, qui concentre en lui, par son puissant éclectisme, tous ceux des autres nations, et qui le donne par l'organe des membres du Conservatoire. Ce fut l'épreuve que Sivori voulut tenter. Nous nous souvenons encore — et Sivori aussi ! — de cette brillante matinée. Ce. fut plus qu'un succès pour le jeune violoniste, qu'on avait vu tout Digitized by Google

 enfant, et qui avait tant grandi, — à la taille près. Ce jour-là, le public du Conservatoire, d'ordinaire très-sobre d'ovations, — ce dont nous sommes loin de nous plaindre, — dégela tout à coup, et fit éclater son enthousiasme en bravos à enrouer un crieur public, en applaudissements à fatiguer les mains d'un chevalier du lustre. Sivori en était tout ému, bien plus ému qu'il ne l'avait été au théâtre Saint-Augustin de Gênes, quelques heures avant sa naissance, au concert de Paganini. Le Conservatoire de Paris ne se borna pas à exprimer au jeune violoniste toute sa sympathie et toute son admiration : il voulut lui donner un témoignage de cette admiration et de cette sympathie, et lui décerna, à l'unanimité, une médaille d'or; précieux souvenir que Sivori ne céderait pas pour un Stradivarius et plusieurs Amati. Toutefois, si flatteuse, si méritée, si belle que soit une médaille d'or, vînt-elle du Conservatoire de Paris, elle ne donne pas de revenus. Or, les propriétaires d'hôtels, les tailleurs, les cochers, même les plus philharmoniques, ont l'habitude de ne pas se contenter de l'exhibition de ce précieux Digitized by Google

 témoignage d'estime quand on demande leurs services. Force fut donc à Sivori de passer le détroit pour aller faire une copieuse récolte de livres sterling à l'effigie de S. M. la reine Victoria, bien autrement prisées par les susdits hôteliers, tailleurs et cochers, que toutes les médailles qu'on se bornerait à leur montrer, sans leur permettre de les monnayer. Cette espèce de moisson se fait d'ordinaire en Angleterre entre le printemps et l'été. On appelle cela la saison; et, en effet, c'est la saison par excellence. Sivori se trouva si bien de sa première récolte, qu'il voulut la renouveler trois fois. Quand on prend des guinées, on n'en savait trop prendre. Après trois ans de séjour en Angleterre, et un petit calcul arithmétique que Sivori fit en vidant son portefeuille, il pensa qu'il n'est pas si bon terrain qui, après trois ans de récoltes abondantes, n'ait besoin de se reposer, et s'en alla en Hollande. Il lui venait de ces côtes comme des bouffées de million rance ; il désira savoir à quoi s'en tenir sur la richesse de messieurs les Hollandais, et surtout sur leur goût pour la musique. Il eut à s'applaudir de cette bonne résolution. De là, il passa en Belgique, y donna des concerts ; Digitized by Googlt

144 CAMILLO SIVORI. puis il s’orienta pour savoir où diriger ses pas. Il avait vu, après l’Italie, la France et l’Angleterre, l’ÂUemagne et la Russie, la Belgique et la Hollande, presque toute l’Europe en un mot. Il résolut de traverser l’Océan, et de s’en aller voir un peu le nouveau continent. C’était tout naturel de la part d’un concitoyen de Christophe Colomb. Quand nous disons un peu, nous ne sommes pas exacts. Il resta sept ou huit ans en Amérique. Il est vrai qu’il visita soixante-sept villes. C’est vous dire que son archet ne se reposa pas trop. Chez les Américains, d’ailleurs, l’activité et la locomotion sont à l’ordre du jour. Il est encore une chose à l’ordre du jour des Américains, c’est l’enthousiasme. Quand les Yankees aiment un artiste, ils en raffolent; ils le couvrent de dollars et de fleurs, ils l’assomment de sérénades et d’aubades, ils le mangeraient tout cru pour lui prouver, comme Ugobn, qu’ils ont des entrailles, et, pour mieux le lui prouver, ils les lui feraient visiter. Notre ami Sivori ne fut pas mangé par messieurs les Yankees, mais il ne tint qu’à un cheveu qu’il ne servît de pâture aux poissons. Voici * comment : Digilized by Google

CAMILLO SlYORT, Ub En traversant l’isthme de Panama, il dut passer une rivière dans une barque conduite par quatre nègres. Le trajet, sans être trop long, manquait de gaieté. Pour se distraire, Sivori eut la malencontreuse idée d’essayer de l’effet que produit le son du violon sur les noirs. Aussitôt pensé, aussitôt fait. 11 tire l’instrument de son étui, et, cours mon archet ! Au commencement les choses ne vont pas trop ' mal. Les nègres cessent de ramer et écoutent de toutes leurs oreilles. Mais bientôt ils se mettent à pousser des cris de feu, auxquels succèdent des chuchotements fort inquiétants. Impossible à Sivori de comprendre ce qu’ils se disent entre eux; probablement ils parlent nègre. Mais il le devine à quelques gestes significatifs. Ces étranges rameurs l’ont pris pour un sorcier, pour le diable lui-même peut-être, et ils se mettent d’accord sur la façon la plus prompte de s’en débarrasser. Sivori s’empresse de rangaîner sa fantaisie et son violon, et tâche de les persuader de son mieux qu’il est un simple mortel. Son éloquence n’atteindrait pas le but, si elle n’était pas consolidée par un paquet de cigares et une bonne bouteille d’eau-de-vie. 9 igilized by Google

En traversant l'isthme de Panama, il dut passer une rivière dans une barque conduite par quatre nègres. Le trajet, sans être trop long, manquait de gaieté. Pour se distraire, Sivori eut la malencontreuse idée d'essayer de l'effet que produit le son du violon sur les noirs. Aussitôt pensé, aussitôt fait. Il tire l'instrument de son étui, et, cours mon archet!

Au commencement les choses ne vont pas trop mal. Les nègres cessent de ramer et écoutent de toutes leurs oreilles. Mais bientôt ils se mettent à pousser des cris de feu, auxquels succèdent des chuchotements fort inquiétants. Impossible à Sivori de comprendre ce qu'ils se disent entre eux; probablement ils parlent nègre. Mais il le devine à quelques gestes significatifs. Ces étranges rameurs l'ont pris pour un sorcier, pour le diable lui-même peut-être, et ils se mettent d'accord sur la façon la plus prompte de s'en débarrasser. Sivori s'empresse de rangaîner sa *fantaisie* et son violon, et tâche de les persuader de son mieux qu'il est un simple mortel. Son éloquence n'atteindrait pas le but, si elle n'était pas consolidée par un paquet de cigares et une bonne bouteille d'eau-de-vie.

146 CAMILLO SIVORI. Depuis ce moment, quand Sivori voit un nègre sur l'un des trottoirs, il se dépêche de prendre le trottoir opposé. Il ne donne pas la main à M. Alexandre Dumas sans une certaine appréhension. De Panama, Sivori se rendit au Pérou, qui justifia pour lui les qualités financières qu'on attache à son nom. Puis il passa au Chili, à Valparaiso, où une frégate le prit à son bord, et voulut lui faire hommage du prix de transport jusqu'à Rio-Ja neiro. Mais Sivori, l'ingrat! ne rappelle cette gracieuseté qu'avec un sentiment de profonde amertume. C'est peut-être à cause de l'attaque de fièvre jaune qui faillit l'enlever dans cette belle capitale de l'empire brésilien. Timeo Danaos et dona ferentes, répondit Sivori, qui n'avait pas perdu son latin, quand un nouveau navire lui offrit un nouveau passage. Hâtons-nous cependant d'ajouter qu'à la fièvre jaune près, Sivori a gardé, les meilleurs souvenirs du gracieux accueil qu'il reçut. à Rio-Janeiro. Il préféra donc choisir le moment, et partir, en payant son billet de steamer, pour Buenos-Ayres Digitized by Coogle

CAMirj.O SlVORl. 1A7 dont le nom lui parut de bon augure. Il ne s'était pas trompé. En effet, entre les chaleureuses ovations qu'il obtint dans cette ville, — ce qui ne dut pas l'étonner, si modeste qu'il soit, — il fit une rencontre qui l'étonna vivement, ou plutôt qui lui causa une bien agréable surprise. Il se trouve nez à nez avec Restano, son premier maître de violon, le prophète de sa gloire. Je vous donne à penser si l'étreinte fut cordiale. Le maître et l'élève faillirent s'étouffer mutuellement. Sivori, toujours pressé par la rage de la locomotion, serait passé en Chine, mais il soupesa son magot, et s'en étant trouvé satisfait, il s'en revint dans sa ville natale. Il aurait pu se reposer et vivre tranquillement de ses revenus, mais une circonstance fatale et — hâtons-nous de le déclarer — tout à fait indépendante de sa volonté, lui fit perdre la fortune qu'il avait amassée si honorablement. Sivori ne se découragea pas. C'était une carrière à recommencer. Voilà tout. Eh bien, il la recommença. Et comme il se souvint fort à propos de « sa première moisson, il retourna vite en Angleterre. Après huit ans, le terrain avait dû se bonifier. / Digilized by Google

dont le nom lui parut de bon augure. Il ne s'était pas trompé. En effet, entre les chaleureuses ovations qu'il obtint dans cette ville, — ce qui ne dut pas l'étonner, si modeste qu'il soit, — il fit une rencontre qui l'étonna vivement, ou plutôt qui lui causa une bien agréable surprise. Il se trouve nez à nez avec Restano, son premier maître de violon, le prophète de sa gloire. Je vous donne à penser si l'étreinte fut cordiale. Le maître et l'élève faillirent s'étouffer mutuellement.

Sivori, toujours pressé par la rage de la locomotion, serait passé en Chine, mais il soupesa son *magot*, et s'en étant trouvé satisfait, il s'en revint dans sa ville natale.

Il aurait pu se reposer et vivre tranquillement de ses revenus, mais une circonstance fatale et — hâtons-nous de le déclarer — tout à fait indépendante de sa volonté, lui fit perdre la fortune qu'il avait amassée si honorablement.

Sivori ne se découragea pas. C'était une carrière à recommencer. Voilà tout. Eh bien, il la recommença. Et comme il se souvint fort à propos de sa première moisson, il retourna vite en Angleterre. Après huit ans, le terrain avait dû se bonifier.

us CAMirxO SIVORI. Il resta trois ans cette seconde fois, chez nos voisins d'outre-Manche, le même temps qu'il y avait passé la première fois, et les ovations ne lui firent défaut pas plus que les guinées. L'Écosse et l'Irlande se cotisèrent pour l'applaudir et pour réparer la brèche si cruellement faite à sa fortune. Ceux qui ont été à Londres à l'époque de la première grande Exposition doivent se souvenir de son brillant séjour. Mais il n'est pas de beau pays dont tôt ou tard on ne se lasse, surtout quand on descend, religion à part, du Juif-Errant. Sivori vit un jour une carte de la Suisse. Ce fut un trait de lumière. — Eh parbleu ! s'écria-t-il, et la Suisse que j'oubliais! Vite, partons, j'ai hâte de visiter la patrie de Guillaume Tell et du Sunderbund. Il se dirigea sur Genève... Mais sa chaise de poste versa, et il se fractura le poignet de la main gauche ! Sans M. Lafontaine, ce vaillant disciple de Mesmer, nous serions forcé d'arrêter ici la biographie du cé- , lèbre violoniste génois. Digilized by Google

Il resta trois ans cette seconde fois, chez nos voisins d'outre-Manche, le même temps qu'il y avait passé la première fois, et les ovations ne lui firent défaut pas plus que les guinées.

L'Écosse et l'Irlande se cotisèrent pour l'applaudir et pour réparer la brèche si cruellement faite à sa fortune.

Ceux qui ont été à Londres à l'époque de la première grande Exposition doivent se souvenir de son brillant séjour.

Mais il n'est pas de beau pays dont tôt ou tard on ne se lasse, surtout quand on descend, religion à part, du Juif-Errant.

Sivori vit un jour une carte de la Suisse. Ce fut un trait de lumière. — Eh parbleu ! s'écria-t-il, et la Suisse que j'oubliais ! Vite, partons, j'ai hâte de visiter la patrie de Guillaume Tell et du Sunderbund.

Il se dirigea sur Genève... Mais sa chaise de poste versa, et il se fractura le poignet de la main gauche !

Sans M. Lafontaine, ce vaillant disciple de Mesmer, nous serions forcé d'arrêter ici la biographie du célèbre violoniste génois.

CAMIl.LO sivoni. l/j9 Après deux mois d'angoisses, car il croyait à jamais brisée sa carrière, Sivori essaya de nouveau ce poignet si précieux sur son magnifique Guarnerius. Les doigts, sauf une défaillance provenant d'un repos trop prolongé, n'avaient rien perdu do leur souplesse. Il les mit bravement en exercice, et bientôt après il fit les délices de treize cantons. La majorité lui parut suffisante au sujet de la Confédération, et il retourna en Italie. Il revit Florence, cette fois à la Pergola^ retrouva sa Gênes chérie, où il joua pour l'inauguration d'un nouveau théâtre ; puis il passa à Marseille, où il eut un succès d'enthousiasme, et d'un enthousiasme méridional, ce qui double la valeur du mot. M. E. Bénédit écrivit en cette occasion une remarquable monographie de Sivori ; il raconta les principales péripéties de cette existence si mouvementée, et fit une appréciation fort judicieuse de son talent. « Sivori, dit-il, est, de tous les violonistes célèbres de notre temps, celui qui rappelle le mieux son maître et son illustre modèle Paganini, dont l'école éminemment orirginale a produit de nombreux imitateurs. Comme d'habitude, la plupart de ces instrumentistes ont pris le côté le plus excentrique du grand artiste génois, sans avoir en Digilized by Google

Après deux mois d'angoisses, car il croyait à jamais brisée sa carrière, Sivori essaya de nouveau ce poignet si précieux sur son magnifique Guarnerius. Les doigts, sauf une défaillance provenant d'un repos trop prolongé, n'avaient rien perdu de leur souplesse. Il les mit bravement en exercice, et bientôt après il fit les délices de treize cantons. La majorité lui parut suffisante au sujet de la Confédération, et il retourna en Italie. Il revit Florence, cette fois à la *Pergola*, retrouva sa Gênes chérie, où il joua pour l'inauguration d'un nouveau théâtre ; puis il passa à Marseille, où il eut un succès d'enthousiasme, et d'un enthousiasme méridional, ce qui double la valeur du mot.

M. E. Bénédit écrivit en cette occasion une remarquable monographie de Sivori ; il raconta les principales péripéties de cette existence si mouvementée, et fit une appréciation fort judicieuse de son talent.

« Sivori, dit-il, est, de tous les violonistes célèbres de notre temps, celui qui rappelle le mieux son maître et son illustre modèle Paganini, dont l'école éminemment originale a produit de nombreux imitateurs. Comme d'habitude, la plupart de ces instrumentistes ont pris le côté le plus excentrique du grand artiste génois, sans avoir en

 eux scs puissautes ressources ; d'où il suit que le jeu pèche constamment sous le rapport de la justesse et de la précision. Sivori, lui, malgré son goût pour la fantaisie et l’originalité, remplit toutes les conditions du violoniste, au gré des plus sévères connaisseurs, fussent-ils disciples de Viotti oudeBaillot En conservant dePaganini les traditions las plus bizarres, les plus hardies, il perpétue également ses meilleures qualités, c’est-à- dire la justesse, l’ampleur, la grâce et re.\pression. Il porte même plus loin que Paganini cette dernière faculté, à notre avis la plus belle de toutes, comme on a pu le voir à Pair final de Lucie. Dans ce morceau tout rempli de sentiment et de larmes, Sivori vous imprassionne à l'égal des plus grands chanteurs Rubini et Duprez. Les vibrations pénétrantes qu'il tire do ses cordes, sont moins l’effet d’un calcul artistique que le résultat de l’inspiration et d’une sensibilité profonda Toujours égal, toujours purement expressif, Sivori dit d’un bout à l’autre cette belle mélodie de Donizetti avec des accents d’une éloquence inouïe, et de plus avec une sobriété d’ornements, qui décèle chez l’artiste le sentiment du goût le plus pur. V Adagio et le rondeau de la Clochette, de Paganini, redoutable composition que bien peu de violonistes jouent d’une manière irréprochable, est pour Sivori un jeu d’enfant La légèreté, le galbe de son archet et l’insouciance aimable avec laquelle il attaque le motif du rondeau jettent sur ce début un charme inexprimable, auquel vient se joindre une surprise non moins grande lorsqu’il imite sur la chanterelle le tintement d’une petite clochette avec tant d’éclat et de pureté métallique, que l'on a peine à distinguer le timbre du violon. > De Marseille, notre violoniste passa à Lyon, à Digitized by Google

CAMJLLO SIVOBI. 151 Bordeaux ; il visita la plupart de nos grandes villes départementales. Et là, comme partout et toujours, la Renommée l'a précédé, le succès l'a suivi. L'année dernière (1862), on proposa à Sivori de prêter le concours de son talent à un concert donné au bénéfice des pauvres, sous le patronage de M. le comte Walewski ; la même proposition avait été faite au violoniste Alard. Sivori, après quelques sages observations, crut devoir céder aux instances qui lui étaient faites. Alard se présenta le premier devant le public pour exécuter un concerto de Mendelssohn. Il fut accueilli avec une prédilection marquée, notamment par l'orchestre et les chœurs. C'était naturel. Il est apprécié et aimé de tous les artistes. Il joua d'une façon très-remarquable son concerto, dont tous les morceaux furent fort applaudis. Le concert continua, et ce ne fut qu'à onze heures, lorsque le public était déjà fatigué, que Sivori se présenta à son tour. Il fut bien accueilli par le public, froidement par les musiciens, qui crurent faire tort à Alard en montrant de la sympathie pour Sivori. Ils ne connaissent pas Alard I Sivori attaqua le formidable tutti d'un concerto en si bémol de Paganini. L'auditoire était éveillé. Digilized by Google

Bordeaux ; il visita la plupart de nos grandes villes départementales. Et là, comme partout et toujours, la Renommée l'a précédé, le succès l'a suivi.

L'année dernière (1862), on proposa à Sivori de prêter le concours de son talent à un concert donné au bénéfice des pauvres, sous le patronage de M. le comte Walewski ; la même proposition avait été faite au violoniste Alard. Sivori, après quelques sages observations, crut devoir céder aux instances qui lui étaient faites. Alard se présenta le premier devant le public pour exécuter un concerto de Mendelssohn. Il fut accueilli avec une prédilection marquée, notamment par l'orchestre et les chœurs. C'était naturel. Il est apprécié et aimé de tous les artistes. Il joua d'une façon très-remarquable son concerto, dont tous les morceaux furent fort applaudis. Le concert continua, et ce ne fut qu'à onze heures, lorsque le public était déjà fatigué, que Sivori se présenta à son tour. Il fut bien accueilli par le public, froidement par les musiciens, qui crurent faire tort à Alard en montrant de la sympathie pour Sivori. Ils ne connaissent pas Alard !

Sivori attaqua le formidable *tutti* d'un concerto en *si* bémol de Paganini. L'auditoire était éveillé.

152 CAMILLÜ SIVORI. Le solo iuiuiUauie qui le suit suffit à le charmer. Les applaudissements éclatèrent de tous les points de la salle, et se changèrent en trépignements, lorsque le solo se termina par une cadence véritablement diabolique qui transporta l'auditoire. Jamais triomphe ne fut plus complet. Quatre mille personnes, qui frappent des mains et crient bravo! c'était à devenir sourd ou à souhaiter de l'être. Camille Sivori a toute la verve et le brio des Italiens ; il en a aussi la délicatesse et la passion. Quand il joue les Quatuors, on dirait un grave Allemand ; quand il joue un de ses Carnavals, celui de Cuba, celui du Chili ou le Carnaval Américain (car il a trop d'esprit pour jouer l'éternel Carnaval de Venise, que tous les enfants prodiges et jusqu'aux serins de nos volières savent par cœur), Sivori ressemble à un enfant du Vésuve ; c'est une tarentule musicale. Enfin, quand il fait chanter à, son violon un andante mélancolique, il vous touche jusqu'aux larmes. Le violon dont il se sert d'habitude est un souvenir ou plutôt une relique de Paganini,' C'est un Joseph Guamerius, qui était peut-être trop grand, même pour le premier possesseur ; imaginez ce qu'il

Diqitizcd by Coogle

CAMILLO SIVORI. 153 doit être entre les mains de Sivori, dont la taille ne dépasse pas la jambe d'un cent-garde. Sivori est un artiste très-r«igé, très-économe ; il parle plusieurs langues ; mais, en réalité, il ne parle bien que la sienne. Il est plein ^ humour^ malicieux comme un Génois, dans la bonne acception du mot : il a laissé partout où il a passé des amis sincères, et il peut montrer à sa boutonnière bon nombre de rubans. « Quant au compositeur, nous nous contenterons d'énumérer ses œuvres. Les voici : V 1 et 2. Deux concertos pour le violon, avec orchestre. 3. Fantaisie caprice en mi majeur, avec orchestre ou piano. h et 5. Duos concertants pour violon. 6. Tarentelle napolitaine, à grand orchestre ou piano. 7. Fleurs de Naples, grande fantaisie, idem, idem. 8. Variations sur le thème : Nel cor più non mi sento, idem. 9. Variations sur le Pirate, idem, idem. 10. Variations sur la 4" corde, sur la Somnambule, idem, idem. 11. Fantaisie sur la Somnambule et les Puritains, idem, idem. 12. Fantaisie sur le Zapateodo'do Cadix, idem, idem. 13. Les Folies espagnoles, morceau de genre imitatif. 14. Carnaval de Cuba, idem, idem. 9. Digitized by Google

154 CAMM.LO SIVORI. 15. Carnaval du Chili, avec quatuor ou plana 16. Camax'al américain, violon sola 17. Trois romances sans paroles, aca de piano. 18. Réminiscences sur Norma, acc. de quatuor ou de piano. 19. Fantaisie sur le Ballo in Maschera, idem, idem. 20. Fantaisie sur le Trovatore, idem, idem. Digitized by Google

15. *Carnaval du Chili*, avec quatuor ou piano.
16. *Carnaval américain*, violon solo.
17. Trois romances sans paroles, acc. de piano.
18. Réminiscences sur *Norma*, acc. de quatuor ou de piano.
19. Fantaisie sur le *Ballo in Maschera*, idem, idem.
20. Fantaisie sur *le Trovatore*, idem, idem.

LA MUSIQUE FRANÇAISE AU XIX* SIÈCLE. 155 I LA MUSIQUE FRANÇAISE AU XIX" SIÈCLE. Elles étaient belles pour l'art musical les premières années de notre siècle. Les riches et puissantes semailles de la Révolution léguaient à l'Empire, qui en bénéficiait largement, la plus opulente moisson. L'éclosion avait été heureuse et rapide; c'étaient les grands jours de la scène lyrique. Toute une pléiade de noms, alors justement honorés, aujourd'hui illustres, constellait son firmament, et y brillait d'un éclat fulgurant, sans toutefois y faire pâlir l'astre lumineux de Gluck, ce] compositeur savant qui débuta à Venise, et qui garda toujours

I

LA MUSIQUE FRANÇAISE AU XIXe SIÈCLE.

Elles étaient belles pour l'art musical les premières années de notre siècle. Les riches et puissantes semailles de la Révolution léguaient à l'Empire, qui en bénéficiait largement, la plus opulente moisson. L'éclosion avait été heureuse et rapide; c'étaient les grands jours de la scène lyrique. Toute une pléïade de noms, alors justement honorés, aujourd'hui illustres, constellait son firmament, et y brillait d'un éclat fulgurant, sans toutefois y faire pâlir l'astre lumineux de Gluck, ce compositeur savant qui débuta à Venise, et qui garda toujours

 dans sa mémoire les souvenirs de cet art italien qu'il devait fondre avec tant de bonheur et de succès dans l'art français. Gluck s'en vint en France au moment où la gloire de Rameau était à son apogée, au moment où Ilippolyte et Aride, Castor et Poilux, Dardanus régnaient sans partage sur la scène du Grand Opéra ; au moment enfin où Rameau avait complètement I détrôné, sans cependant l'éclipser, Lulli, le Florentin LuUi, devenu le compositeur du grand roi et du grand siècle, le maître qui sut si bien s'accommoder aux exigences et aux étiquettes de la cour de Louis XIV, et qui sut donner à sa musique ce caractère grave et solennel tout à fait en harmonie avec l'époque. Les cinq actes académiques et austères du plainchant de Lulli, ces cinq actes de rigueur, et qui se ressemblaient de si près, ne pouvaient plus satisfaire le public français de la seconde moitié du xviii' siècle, surtout après que les bouffons italiens lui avaient ouvert de nouveaux horizons en lui faisant entendi'e les mélodies de Pergolèse et de Jomelli. Rameau lui-même ne fut pas insensible à cette importation, mais il eut crû forfaire, comDigitized by Google

dans sa mémoire les souvenirs de cet art italien qu'il devait fondre avec tant de bonheur et de succès dans l'art français.

Gluck s'en vint en France au moment où la gloire de Rameau était à son apogée, au moment où *Hippolyte et Aricie*, *Castor et Pollux*, *Dardanus* régnaient sans partage sur la scène du Grand Opéra; au moment enfin où Rameau avait complétement détroné, sans cependant l'éclipser, Lulli, le Florentin Lulli, devenu le compositeur du grand roi et du grand siècle, le maître qui sut si bien s'accommoder aux exigences et aux étiquettes de la cour de Louis XIV, et qui sut donner à sa musique ce caractère grave et solennel tout à fait en harmonie avec l'époque.

Les cinq actes académiques et austères du plainchant de Lulli, ces cinq actes de rigueur, et qui se ressemblaient de si près, ne pouvaient plus satisfaire le public français de la seconde moitié du XVIIIe siècle, surtout après que les *bouffons* italiens lui avaient ouvert de nouveaux horizons en lui faisant entendre les mélodies de Pergolèse et de Jomelli. Rameau lui-même ne fut pas insensible à cette importation, mais il eut crû forfaire, com-

 mettre un crime de lèse-nationalité en lui sacrifiant les traditions de l'art français. Gluck, qui n'avait pas les mêmes devoirs, ou plutôt les mêmes préjugés, Gluck qui avait écrit ses premiers opéras pour les théâtres de Venise, de Milan et de Rome, et qui avait été mandé de Vienne par la reine Marie-Antoinette, à la suite de la grande sensation produite en Italie et en Allemagne par X Orphée qXX Alceste composés de 1762 à 176A, Gluck se rendit à Paris vers la fin de l77â, pour y diriger l'exécution ^Orphée qu'il venait d'accommoder à la scène française, et pour y faire entendre son nouvel opéra Iphigénie en Aulide. L'étoile de Rameau avait alors décrit toute son orbite ; la période de ce musicien commence à 1733 et se termine en 1764 ; celle de Gluck commence à 1742 et se termine à 1779 ; ainsi, bien qu'en examinant leurs partitions on croirait qu'un siècle tout entier les sépare, ces deux musiciens ont été contemporains et, pendant vingt ans au moins de leur carrière, l'un des deux alimentait la scène lyrique française, l'autre la scène lyrique italienne. Sans Gluck, l'art français n'eût pas eu cette infusion de sang jeune dans les veines, cette gi'effe puissante.
Digitized by Google

mettre un crime de lèse-nationalité en lui sacrifiant les traditions de l'art français. Gluck, qui n'avait pas les mêmes devoirs, ou plutôt les mêmes préjugés, Gluck qui avait écrit ses premiers opéras pour les théâtres de Venise, de Milan et de Rome, et qui avait été mandé de Vienne par la reine Marie-Antoinette, à la suite de la grande sensation produite en Italie et en Allemagne par l'*Orphée* et l'*Alceste* composés de 1762 à 1764, Gluck se rendit à Paris vers la fin de 1774, pour y diriger l'exécution d'*Orphée* qu'il venait d'accommoder à la scène française, et pour y faire entendre son nouvel opéra *Iphigénie en Aulide*.

L'étoile de Rameau avait alors décrit toute son orbite ; la période de ce musicien commence à 1733 et se termine en 1764 ; celle de Gluck commence à 1742 et se termine à 1779 ; ainsi, bien qu'en examinant leurs partitions on croirait qu'un siècle tout entier les sépare, ces deux musiciens ont été contemporains et, pendant vingt ans au moins de leur carrière, l'un des deux alimentait la scène lyrique française, l'autre la scène lyrique italienne. Sans Gluck, l'art français n'eût pas eu cette infusion de sang jeune dans les veines, cette greffe puissante,

 qui devait lui assurer à jamais les ressources de la vraie mélodie, et qui sans lui faire perdre son caractère et pour ainsi dire sa nationalité, lui faisait cependant subir une heureuse transformation.' Gluck opéra le croisement. L'art français se maria à la mélodie italienne, et le public gagna à cette alliance, car la dot de la mariée n'était pas à dédaigner. Il y eut bieh quelque esprit puritain, qui se récria, qui s'insurgea contre l'invasion. Les admirateurs de Rameau firent pour Gluck précisément ce que, un demi -siècle plus tard, on devait faire pour Rossini. Seulement, comme Gluck avait été reçu ef fêté à la cour, comme il venait d'être présenté au public français de la main d'une jeune reine, comme il se présentait lui-même au public avec un drame lyrique qui renfermait tout à la fois la mélodie, la déclamation et l'instrumentation, il n'y eut plus moyen de souffrir le plain-chant de Lulli et le récitatif bien ou mal mesuré de Rameau. Les partitions de ce dernier devaient d'autant plus être éclipsées, que leur auteur avait déclaré ne plus considérer l'art musical qu'au point de vue purement scientifique, mépriser profondément la mélodie, et ne Digitized by Google

qui devait lui assurer à jamais les ressources de la vraie mélodie, et qui sans lui faire perdre son caractère et pour ainsi dire sa nationalité, lui faisait cependant subir une heureuse transformation. Gluck opéra le croisement. L'art français se maria à la mélodie italienne, et le public gagna à cette alliance, car la dot de la mariée n'était pas à dédaigner.

Il y eut bien quelque esprit puritain, qui se récria, qui s'insurgea contre l'invasion. Les admirateurs de Rameau firent pour Gluck précisément ce que, un demi-siècle plus tard, on devait faire pour Rossini. Seulement, comme Gluck avait été reçu et fêté à la cour, comme il venait d'être présenté au public français de la main d'une jeune reine, comme il se présentait lui-même au public avec un drame lyrique qui renfermait tout à la fois la mélodie, la déclamation et l'instrumentation, il n'y eut plus moyen de souffrir le plain-chant de Lulli et le récitatif bien ou mal mesuré de Rameau. Les partitions de ce dernier devaient d'autant plus être éclipsées, que leur auteur avait déclaré ne plus considérer l'art musical qu'au point de vue purement scientifique, mépriser profondément la mélodie, et ne

 jaoiais sacrifier la vive jouissance résultant d'une succession d'accords savamment combinés. Deux fois expulsée, la musique italienne reparaissait avec éclat sous les auspices d'un compositeur allemand. Étrange péripétie! Ce même compositeur allemand qui était venu détrôner un compositeur français, et faire revivre l'art français par une intelligente et heureuse adjonction de la mélodie italienne, devait, plus taid, soutenir avec un compositeur italien cette lutte acharnée qui allait séparer les Français en deux camps, celui des Gluckistes et celui des Picdnistcs. La tradition de Lulli et de Rameau était donc bien oubliée, puisque le théâtre lyrique français était abandonné à un Allemand et à un Italien. Cette lutte préludait déjà à celles bien autrement terribles, qui devaient emporter la royauté. Gluck et Piccini étaient devenus deux drapeaux : Gluck c'était la cour, Piccini la ville, — le gouvernement et l'opposition. Mais dans les rangs de cette opposition, figuraient d'Alembert, BulTon, Laharpe, Marmontel, etc., tandis que des littérateurs plus modestes, tels que Suard et Levraud, combattaient pour l'école de Gluck. Et cependant, n'était cette rage qui s'attache Digitized by Google

 à défendre un drapeau, les deux maîtres pour lesquels on se battait à outrance, se rapprochaient sur plus d'un point ; au fond, ils suivaient le même système et obéissaient aux mêmes règles. L'un et l'autre cherchaient avec une ardeur égale la vérité dramatique dans l'expression du chant, la pompé et la majesté dans les chœurs, la beauté du rhythme et les grands développements mélodiques dans les morceaux de situation. L'un et l'autre s'étudiaient à donner à leurs airs une couleur vraie, en parfaite harmonie avec les paroles, avec la situation, avec l'esprit du sujet, avec le caractère du personnage; à composer un récitatif, mesuré et déclamé avec intelligence et soutenu par l'orchestre ; à donner le plus d'ampleur et de force aux morceaux d'ensemble. Seulement Gluck avait paru le premier, Gluck 'n'était pas Italien; Gluck ne pouvait être soupçonné, comme son seul antagoniste, de vouloir détrôner l'école française, bien qu'en réalité, il ne l'ait pas moins détrônée. Toujours est-il que l'ancien opéra français disparut complètement dans cette immense guerre civile ; et que peu à peu, quand la lutte eût cessé, on se décida à considérer Gluck comme le créateur de l'opéra français. Digiiized by Google

à défendre un drapeau, les deux maîtres pour lesquels on se battait à outrance, se rapprochaient sur plus d'un point ; au fond, ils suivaient le même système et obéissaient aux mêmes règles. L'un et l'autre cherchaient avec une ardeur égale la vérité dramatique dans l'expression du chant, la pompe et la majesté dans les chœurs, la beauté du rhythme et les grands développements mélodiques dans les morceaux de situation. L'un et l'autre s'étudiaient à donner à leurs airs une couleur vraie, en parfaite harmonie avec les paroles, avec la situation, avec l'esprit du sujet, avec le caractère du personnage ; à composer un récitatif, mesuré et déclamé avec intelligence et soutenu par l'orchestre ; à donner le plus d'ampleur et de force aux morceaux d'ensemble. Seulement Gluck avait paru le premier, Gluck n'était pas Italien ; Gluck ne pouvait être soupçonné, comme son seul antagoniste, de vouloir détrôner l'école française, bien qu'en réalité, il ne l'ait pas moins détrônée. Toujours est-il que l'ancien opéra français disparut complétement dans cette immense guerre civile ; et que peu à peu, quand la lutte eût cessé, on se décida à considérer Gluck comme le créateur de l'opéra français.

LA MUSIQUE FRANÇAISE AU XIX' SIÈCLE. 1(51 Est-ce à dire que l'art français est né de l'heureuse alliance de l'harmonie allemande avec la mélodie italienne? Quand cela serait, notre sentiment national devrait-il en souffrir? Quoi qu'il en soit, les cinq ouvrages immortels ddnt Gluck a doté notre grande scène lyrique, et qui sont demeurés à l'étude de tous les musiciens sérieux, renferment des modèles en tout genre, depuis les airs de danse jusqu'aux morceaux d'ensemble les plus tragiques ; ils brilleront toujours par la vérité et le pathétique du chant, par le sage agencement des parties d'orchestre, par la noblesse et l'ampleur des mélodies. Même après sa mort, Gluck eut l'honneur de soutenir notre scène par le legs précieux de ses sublimes parti tions. Hâtons-nous de dire que notre scène lyrique s'en trouva fort heureuse, car l'intervalle qui sépare la disparition de Gluck de ces premières années du xix* siècle, dont nous constations tout à l'heure la richesse et l'éclat, ne fut pas trop généreusement partagé. De leur côté, Monsigny et Grétry, deux mélodistes, luttaient de verve, de charme et de naturel sur une scène moins élevée. Ils agrandissaient le Digitized by Google

 genre de l’opéra-comique et faisaient applaudir feurs inspirations d’un bout de la France à l’autre. On se passionnait pour le Déserteur et pour Richard Cœur-de-Lion, qui sont restés des modèles. Après le silence des maîtres que nous venons de nommer, on eût dit que la nature se préparait pour une grande gestation. N’oublions pas non plus que les dernières années du siècle précédent ont été si agitées, que 89 était venu régénérer la F rance comme il devait plus tard régénérer peu à peu le monde civilisé, — que 93 avait voulu faire avec la hache cette œuvre de nivellement social que 89 s’était borné à faire par la force de la raison, par la puissance de l’idée. La France vivait d’une vie trop fiévreuse, trop inquiète, trop convulsive pour que les jouissances paisibles de l’art eussent prise sur elle, et pour quelle fît accueil au génie naissant de quelque nouveau musicien. Digilized by Google

genre de l'opéra-comique et faisaient applaudir leurs inspirations d'un bout de la France à l'autre. On se passionnait pour le *Déserteur* et pour *Richard Cœur-de-Lion*, qui sont restés des modèles.

Après le silence des maîtres que nous venons de nommer, on eût dit que la nature se préparait pour une grande gestation. N'oublions pas non plus que les dernières années du siècle précédent ont été si agitées, que 89 était venu régénérer la France comme il devait plus tard régénérer peu à peu le monde civilisé, — que 93 avait voulu faire avec la hache cette œuvre de nivellement social que 89 s'était borné à faire par la force de la raison, par la puissance de l'idée. La France vivait d'une vie trop fiévreuse, trop inquiète, trop convulsive pour que les jouissances paisibles de l'art eussent prise sur elle, et pour qu'elle fît accueil au génie naissant de quelque nouveau musicien.

LA MUSIQUE FRANÇAISE AU XIX' SIÈCLE. 163 H Mais le xix' siècle surgit, et ses premières années sont marquées par des étapes triomphales. La victoire le mène, la gloire le suit. L'Empire allait fondre tous les arts dans l'art français, en faisant des compositeurs allemands et italiens des citoyens français. Les quinze premières années de ce siècle seront toujours comptées comme une des plus brillantes époques de l'art musical. Que de grands compositeurs ! que de beaux noms et que de chels-d' œuvre! Les compositeurs s'appellent : Méhul, Chérubini, Spontini, Lesueur, Berton, Catel, Dalayrac, Nicole, Boïeldieu. Leurs ouvrages ont pour titres : Joseph, \lrato, les Deux Journées, le M ont-Serint- Bernard , la

Digitized by Google

l(j/i I.A SlUSinui; FRANÇAISE AU XIX' SIÈCLE. Vestale, Fernand Cariez, la Caverne, les Bardes, Aline, Montana ei Stéphanie, Wallace, \ Auberge de Bagnéres, Gullistan, Adolphe et Clara, Joconde, Jeannot et Colin, le Calife de Bagdad, Jean de Paris... L'énumération serait trop longue. Parmi ces grands noms, il en est deux qui pourraient servir de trait d'union entre Gluck et les coryphées de l'Ecole française ; ce sont Chérubini et Spontini. Des deux, le dernier, Spontini, a été plus heureux pour les ouvrages dramatiques. La Vestale et Fernand Cortez ont marqué un grand progrès dans l'art lyrique à la scène. Comme toujours, la Vestale eut ses enthousiastes et ses détracteurs. Encore ceux-ci faillirent-ils l'emporter. Les hostilités se révélèrent aux répétitions, et ce furent les professeurs de l'orchestre du Grand-Opéra qui les manifestèrent les premiers ! A les entendre, la musique de Spontini était révolutionnaire, elle attentait aux constitutions de l'Empire. En moment on désespéra. 11 fallut une haute intervention pour calmer les orages que soulevait la multitude des triples-croches de Spontini parmi les joueurs de violons, de basses, de flûtes, de hautbois, de cors et de bassons. Napoléon prononça le quos ego Digitized by Google

Vestale, Fernand Cortez, la *Caverne*, les *Bardes, Aline, Montano et Stéphanie, Wallace*, l'*Auberge de Bagnères, Gullistan, Adolphe et Clara, Joconde, Jeannot et Colin*, le *Calife de Bagdad, Jean de Paris*... L'énumération serait trop longue.

Parmi ces grands noms, il en est deux qui pourraient servir de trait d'union entre Gluck et les coryphées de l'École française; ce sont Chérubini et Spontini. Des deux, le dernier, Spontini, a été plus heureux pour les ouvrages dramatiques. La *Vestale* et *Fernand Cortez* ont marqué un grand progrès dans l'art lyrique à la scène. Comme toujours, la *Vestale* eut ses enthousiastes et ses détracteurs. Encore ceux-ci faillirent-ils l'emporter. Les hostilités se révélèrent aux répétitions, et ce furent les professeurs de l'orchestre du Grand-Opéra qui les manifestèrent les premiers ! A les entendre, la musique de Spontini était révolutionnaire, elle attentait aux constitutions de l'Empire. Un moment on désespéra. Il fallut une haute intervention pour calmer les orages que soulevait la multitude des triples-croches de Spontini parmi les joueurs de violons, de basses, de flûtes, de hautbois, de cors et de bassons. Napoléon prononça le *quos ego*

 formidable qui devait faire rentrer dans leur lit les flots courroucés, motos prestat componere fluctus. 11 rendit un décret en vertu duquel il n’y avait rien d’impossible dans l’exécution du nouvel opéra de Spontini, — et l’insurrection se calma. C’était en effet toute une révolution dans le tra« vail d’orchestration. L’orchestre ne se borne plus à suivre, en qualité de très-humble serviteur, son seigneur et maître le chant. On dirait qu’ayant compris les principes de 89, il en fait son profit. Il s’est affranchi. 11 n’est plus l’esclave d'autrefois ; il connaît ses droits ; il ne suit plus, il accompagne; aussi se nomme-t-il X accompagnement. Ceux qui se rappellent l’instrumentation du récitatif obligé dans la grande scène du second acte de la Vestale, alors que le feu pâlit et se ranime sous l’invocation à la déesse ; ceux qui ont écouté religieusement l’accompagnement de tout ce passage : La fille de Saturne entend notre prière, et qui peuvent dire s’il exprime l’émotion vive et inquiète tout à la fois qui agite le cœur des deux amants, ceux-là savent si Spontini a renouvelé, après Gluck, l’œuvre de l’orchestration, comme plus

 tard devait le faire Rossini, et de nos jours Verdi. Le 15 décembre 1807 est une date mémorable dans les fastes de l'Opéra; c'est le jour de la première représentation de la Vestale, l'œuvre la plus complète qui se soit produite sur notre grande scène lyrique avant Guillaume Tell. Le succès fut immense, colossal; et cependant' quelque vive, sincère et unanime qu'eût été l'admiration du public, le chef-d'œuvre de Spontini était d'un genre trop original, trop hardi pour être pleinement apprécié de prime-abord. Tout était neuf dans ce merveilleux ouvrage, le caractère de grandeur des mélodies, le luxe des accompagnements, l'ampleur des morceaux d'ensemble. Le magnifique final du second acte excita d'abord plus d'étonnement que d'admiration. Aux représentations suivantes , ce furent des bravos enthousiastes, des salves d'applaudissements à faire écrouler la salle. Et remarquez bien que le public de 1807 n'attendait pas l'apparition du feuilleton de théâtre pour savoir si le nouvel ouvrage lui avait plu ou déplu. Il avait l'impertinence de juger d'après ses propres impressions. Ce fut Geoffroy qui se chargea du compte-rendu. Son feuilleton ne tient pas moins de Digiiized by Google

tard devait le faire Rossini, et de nos jours Verdi.

Le 15 décembre 1807 est une date mémorable dans les fastes de l'Opéra ; c'est le jour de la première représentation de la *Vestale*, l'œuvre la plus complète qui se soit produite sur notre grande scène lyrique avant *Guillaume Tell*. Le succès fut immense, colossal ; et cependant quelque vive, sincère et unanime qu'eût été l'admiration du public, le chef-d'œuvre de Spontini était d'un genre trop original, trop hardi pour être pleinement apprécié de prime-abord. Tout était neuf dans ce merveilleux ouvrage, le caractère de grandeur des mélodies, le luxe des accompagnements, l'ampleur des morceaux d'ensemble. Le magnifique final du second acte excita d'abord plus d'étonnement que d'admiration. Aux représentations suivantes, ce furent des bravos enthousiastes, des salves d'applaudissements à faire écrouler la salle.

Et remarquez bien que le public de 1807 n'attendait pas l'apparition du feuilleton de théâtre pour savoir si le nouvel ouvrage lui avait plu ou déplu. Il avait l'impertinence de juger d'après ses propres impressions. Ce fut Geoffroy qui se chargea du compte-rendu. Son feuilleton ne tient pas moins de

 neuf colonnes. Ceux qui seraient curieux de voir comment le démolisseur des écrivains du xviii* siècle apprécie la Vestale, n’ont qu’à prendre le yournn/ de l'Empire et à y chercher le numéro du 18 décembre 1807. Geoffroy y parle de l’impératrice Joséphine, de Jouy, du culte de Vesta, du bonheur que le poète et le musicien ont eu de voir « une princesse si justement chérie contribuer au succès, en répandant l’enthousiasme dans toute l’enceinte du théâtre, et en disposant favorablement l’esprit à toutes les jouissances qu’on l,ui présente. » Quant à la musique elle-même, voici les seuls mots que l’irascible vieillard lui accorde ; encore les relèguet-il aux dernières lignes de son long feuilleton : « Le musicien a bien saisi la couleur du sujet. Le poète a indiqué des situations intéressantes, le musicien Içs a bien rendues. On a justement applaudi de grands traits d’expression, de grands effets dans les chœurs. Cette composition ne peut que faire honneur au talent de M. Spontini. » N’importe I c’est déjà beaucoup plus qu’on ne pouvait espérer de la part du critique qui avait appelé Gluck , un barbare, Méhul un tapageur, et Mozart un grand faiseur de notes. C’est de Digitized by Google

neuf colonnes. Ceux qui seraient curieux de voir comment le démolisseur des écrivains du XVIIIe siècle apprécie la *Vestale*, n'ont qu'à prendre le *Journal de l'Empire* et à y chercher le numéro du 18 décembre 1807. Geoffroy y parle de l'impératrice Joséphine, de Jouy, du culte de Vesta, du bonheur que le poète et le musicien ont eu de voir « une princesse si justement chérie contribuer au succès, en répandant l'enthousiasme dans toute l'enceinte du théâtre, et en disposant favorablement l'esprit à toutes les jouissances qu'on lui présente. » Quant à la musique elle-même, voici les seuls mots que l'irascible vieillard lui accorde; encore les relègue-t-il aux dernières lignes de son long feuilleton :

« Le musicien a bien saisi la couleur du sujet. Le poète a indiqué des situations intéressantes, le musicien les a bien rendues. On a justement applaudi de grands traits d'expression, de grands effets dans les chœurs. Cette composition ne peut que faire honneur au talent de M. Spontini. »

N'importe ! c'est déjà beaucoup plus qu'on ne pouvait espérer de la part du critique qui avait appelé Gluck, *un barbare*, Méhul *un tapageur*, et Mozart *un grand faiseur de notes.* C'est de

 la condescendance pour l'auteur de la Vestale. Le feuilleton de Geoffroy ne peut trouver un pendant que dans les considérants du rapport du jury distributeur, qui décerne, en 1810, le prix décennal à la Vestale. « Cette musique, sans avoir un caractère distinct d'originalité, dit le jury dans ses étranges considérants, a de la verve, du brillant, souvent de la grâce. Si elle ii'a pas toujours le degré d'expression que le sujet pourrait comporter, elle ne s'écarte pas du caractère qui convient à la situation quelle doit peindre. Le récitatif n'a pas une couleur propre et manque un peu de variété dans les formes. Enfin, si la musique ne remplit pas toujours les intentions du poème, elle remplace souvent, par des effets agréables et piquants (!) propres à l'art musical (?)ceux qu'on pouvait attendre d'une union plus parfaite de la musique avec les paroles ou la situation. » • Digitized by Googl

 lil Nous avons nommé Méhul et Lesueur, Berton et Dalayrac, Nicolo et Boïeldieu. Tous ces grands maîtres soutinrent à l'envi l'éclat de nos scènes lyriques, brillant chacun d'un éclat lumineux, gardant chacun son individualité, nous pouvons même dire son originalité ; faisant, chacun, avancer d'un pas l'art lyrique, en un mot apportant, chacun, son contingent de chefs-d'œuvre aux fastes de cette magnifique période musicale; mais sans transformer l'art, sans opérer une nouvelle révolution , sans fonder ce qu'on appelle une nouvelle école. Ils étaient tous des princes de l'art. Aucun d'eux ne • , i songea à se faire proclamer roi. Plus tard on vit arriver d'Italie, où il était allé 10 Digilized by Google

III

Nous avons nommé Méhul et Lesueur, Berton et Dalayrac, Nicolo et Boïeldieu. Tous ces grands maîtres soutinrent à l'envi l'éclat de nos scènes lyriques, brillant chacun d'un éclat lumineux, gardant chacun son individualité, nous pouvons même dire son originalité; faisant, chacun, avancer d'un pas l'art lyrique, en un mot apportant, chacun, son contingent de chefs-d'œuvre aux fastes de cette magnifique période musicale; mais sans transformer l'art, sans opérer une nouvelle révolution, sans fonder ce qu'on appelle une nouvelle école. Ils étaient tous des princes de l'art. Aucun d'eux ne songea à se faire proclamer roi.

Plus tard on vit arriver d'Italie, où il était allé

 1/ s’inspirer aux beautés de la nature et aux sublimités de l’art, au ciel bleu et aux ruines, aux brises embaumées par les roses de Pæstum ou par les orangers de Pausilippe, et au calme mélancolique du chemin des tombeaux, on vit arriver un jeune homme à l’imagination ardente, à l’âme impressionnable, la tête remplie de souvenirs, le cœur plein de mélodies; il se nommait Hérold. Sa carrière musicale fut courte comme sa vie, mais elle fut des' plus brillantes. Zampa et le Pré aux Clercs resteront toujours au rang des plus beaux ouvrages de la scène française. Il mourut, hélas ! quand sa journée était à peine commencée. Ménandre, le poète grec, a dit que celui qui meurt jeune est chéri des Dieux. Soit. Quant à Hérold, il a été chéri de ses * contemporains et il l’est encore par la postérité. Il est mort comme Raphaël, comme Pergolôse, comme Byron, comme Bellini, quand il avait donné droit au monde d’attendre encore beaucoup de lui. Mais le siècle marche, l’Empire a fait pl^ce à la Restauration, qui a vécu, elle, des restes de l’Empire. Il est temps quelle apporte, à son tour, sa pierre au grand monument, et quelle se hâte, car le terme est proche et la branche aînée vacille déjà sur sa base Digili26d by t lOOgle

s'inspirer aux beautés de la nature et aux sublimités de l'art, au ciel bleu et aux ruines, aux brises embaumées par les roses de Pœstum ou par les orangers de Pausilippe, et au calme mélancolique du chemin des tombeaux, on vit arriver un jeune homme à l'imagination ardente, à l'âme impressionnable, la tête remplie de souvenirs, le cœur plein de mélodies; il se nommait Hérold. Sa carrière musicale fut courte comme sa vie, mais elle fut des plus brillantes. *Zampa* et *le Pré aux Clercs* resteront toujours au rang des plus beaux ouvrages de la scène française. Il mourut, hélas! quand sa journée était à peine commencée. Ménandre, le poète grec, a dit que celui qui meurt jeune est chéri des Dieux. Soit. Quant à Hérold, il a été chéri de ses contemporains et il l'est encore par la postérité. Il est mort comme Raphaël, comme Pergolèse, comme Byron, comme Bellini, quand il avait donné droit au monde d'attendre encore beaucoup de lui.

Mais le siècle marche, l'Empire a fait place à la Restauration, qui a vécu, elle, des restes de l'Empire. Il est temps qu'elle apporte, à son tour, sa pierre au grand monument, et qu'elle se hâte, car le terme est proche et la branche aînée vacille déjà sur sa base

 ébranlée. Il faut qu’elle frappe un grand coup pour laisser une trace de son passage, quelle rattrape les années perdues. Et elle n’y manquera pas. Elle va nous donner tout à la fois, ou du moins à de trèscourts intervalles, Auber, Rossini, Meyerbeer. Auber, la musique française par excellence. Rossini, la musique italienne, adaptée aux vues grandioses, au spectacle, au drame des grandes masses, tel que l’exige l’opéra français. Meyerbeer, la musique allemande, qui, comme Gluck l’a fait un demi-siècle auparavant, empruntera à l’école allemande les richesses de l’harmonie, parfois à l’italienne la beauté des mélodies, et donnera à cet heureux amalgame le goût de l’école française. C’est là se relever d’un seul bond, et se relever géant! Après ces trois grandes figures et celle de Verdi qui est le dernier arrivé, il sera peut-êti’e difficile aux époques à venir de faire davantage ou de faire mieux. Mais il y a des planètes de toute grandeur, comme il y a des satellites. Phébé, elle-même, l’astre aux rayons argentés, qui nous éclaire la nuit et qui commande à l’Océan, n’est-il pas un satellite?

172 LA MUSIQUE FHANÇAISE AU XIX* SIÈCLE. Occupons-nous d'abord de la planète, nous verrons plus tard son éblouissant cortège. De la planète, disons-nous, et c'est d'Auber que nous voulons parler; carRossini et Meyerbeer, bien qu'il aient écrit tous deux de la musique française et pour la scène française n'appartiennent pas aussi essentiellement qu' Auber à l'école française. Nous avons, d'ailleurs, consacré un volume à part à Rossini, — c'est le moins que nous ayons pu faire pour l'illustre maître, — notre intention est d'en consacrer un aussi à Meyerbeer. C'est ce qui explique pourquoi il ne figurera pas dans ces pages, bien qu'il figure tous Ids soirs sur les affiches de l'Académie impériale de musique et que son nom y alterne avec celui de Rossini et avec ceux de nos plus grands compositeurs contemporains. Digitized by Google

AUnER. 173 IV AUBER. Tout le monde sait, et tous les biographes ont répété que la carrière d'Auber a commencé trèstard. Né le 29 janvier 1782, il a donné, en 1813, son premier ouvrage, un petit opéra intitulé le Séjour Militaire, il y a de cela juste un demi-siècle. 11 avait donc presque trente ans. Il est vrai que cette partition, comme le Testament et le Billet Doux, comme la Bergère Châtelaine, n'étaient que des essais d'amateur. Fils d'un riche négociant, Denis-EspritFerdinand Auber avait reçu une brillante éducation. Son père, qui aimait passionnément la peinture et la musique, et qui les cultivait en homme du monde et en homme de goût, s'était créé et avait créé à son fils, au milieu des spéculations industrielles, 10. Digitized by Google

IV

AUBER.

Tout le monde sait, et tous les biographes ont répété que la carrière d'Auber a commencé très-tard. Né le 29 janvier 1782, il a donné, en 1813, son premier ouvrage, un petit opéra intitulé *le Séjour Militaire*, il y a de cela juste un demi-siècle. Il avait donc presque trente ans. Il est vrai que cette partition, comme *le Testament* et *le Billet Doux*, comme *la Bergère Châtelaine*, n'étaient que des essais d'amateur. Fils d'un riche négociant, Denis-Esprit-Ferdinand Auber avait reçu une brillante éducation. Son père, qui aimait passionnément la peinture et la musique, et qui les cultivait en homme du monde et en homme de goût, s'était créé et avait créé à son fils, au milieu des spéculations industrielles,

17A AUnER. une véritable existence d’artiste. Le jeune Auber montra d’heureuses dispositions pour la masique, il les mit à profit; il jouait également bien du AÛolon, de la basse et du piano, partout il était recherché dans les plus élégants salons. En 1820, ayant perdu son père, et sa fortune se trouvant complètement changée, il se vit obligé de ' travailler pour vivi*e. Sa modestie lui fit croire qu’il ne connaissait pas assez de l’art musical pour lui demander son existence. Il sollicita une place de trois mille francs, juste ce qu’il lui fallait pour vi\Te de cette médiocrité dorée (et bien-peu dorée) dont parle Horace. Il la sollicita en vain. Mille écus 1 c’est tout ce qu’il demandait à la société ; mille écus, et il s’estimerait grandement payé. Par bonheur, la société ne l’en crut pas digne. « Auber a écrit la Muette de Portici et tant d’autres ouvrages remarquables, a dit un de ses biographes, par cette seule et unique raison qu’il n’a pas pu obtenir un modeste emploi de trois mille francs qu’il sollicitait avec toute l’ingénuité et la bonne foi que vous ou moi pourrions mettre en pareille circonstance. S’il eût obtenu alors ce qui sufsaitàson ambition, Ferdinand Auber serait demeuré

4 Aur.ER. 175 un amateur distingué, un homme d'esprit et de sens, mais il se fût toujours appelé M. Auber. Il aurait peut-être acquis une grande renommée dans l'art de tenir les livres en partie simple ou en partie double, mais il n'aurait pas plus écrit la Muette et Gustave, que fra Diavolo et le Domino Noir. » Et le biographe ajoute spirituellement : « Je supplie toutefois les honorables citoyens qui cherchent, par le temps qui court, un emploi de mille écus de ne point se croire appelés à composer la Muette de Port ici. I) C'est donc de l'apparition du premier ouvrage qui suivit son échec d'aspirant bureaucrate, que date la carrière d'Auber; c'est-à-dire de la première représentation d'Emma. Aussi n'a-t-on pas tort de dire que ce musicien avait presque quarante ans. Seulement dès qu'il comprit que la musique pouvait seule assurer son existence, il fit un examen de conscience, et ne s'étant pas trouvé assez ferré sur le contre-point, il s'en alla chez Chérubin! et travailla avec lui trois ans durant. La Muette est là pour démontrer qu'il profita des leçons du maître. Chérubini, on le sait, était diflicile. On sait aussi qu'il manifesta toujours la plus haute admiration
Digitized by Google

 pour le plus illustre de ses élèves. Auber avait le génie mélodique, il avait l'imagination, le don du coloris; Chérubini compléta cette riche organisation, en l'initiant à tous les mystères de la science musicale. L'apparition de la Muette fut saluée des plus vifs applaudissements. Get ouvrage marqua une ère nouvelle dans l'art lyrique. A partir de ce moment la scène française aura son représentant. Succès oblige. A partir de la Muette de Portici, Auber se devait à son art. La France avait désormais son compositeur, son chef d'école, l'homme qui devait réunir tous les talents, aborder tous les genres et réussir en tous. Il avait la science et l'inspiration, celle-ci ne faisant pas défaut à celle-là et vice versà; il avait le souffle et la puissance ; il avait surtout cette sûreté de touche, ce tact, qu'il devait à l'âge. Pour lui l'expérience n'était pas comme elle est prescpie toujours, ce collier de déceptions dont parle le poète. L'expérience c'était le goût. Auber n'est pas seulement un Français, il est le Parisien pur sang ; partant, toutes ces œuvres révèlent cette originalité, cette élégance, ce charme, cet entrain, cette grâce, voire même ce ton léger et goguenard qui composent le caractère parisien. Digitized by Google

pour le plus illustre de ses élèves. Auber avait le génie mélodique, il avait l'imagination, le don du coloris; Chérubini compléta cette riche organisation, en l'initiant à tous les mystères de la science musicale. L'apparition de *la Muette* fut saluée des plus vifs applaudissements. Cet ouvrage marqua une ère nouvelle dans l'art lyrique. A partir de ce moment la scène française aura son représentant.

Succès oblige. A partir de *la Muette de Portici*, Auber se devait à son art. La France avait désormais son compositeur, son chef d'école, l'homme qui devait réunir tous les talents, aborder tous les genres et réussir en tous. Il avait la science et l'inspiration, celle-ci ne faisant pas défaut à celle-là et *vice versâ;* il avait le souffle et la puissance ; il avait surtout cette sûreté de touche, ce tact, qu'il devait à l'âge. Pour lui l'expérience n'était pas comme elle est presque toujours, ce collier de déceptions dont parle le poète. L'expérience c'était le goût. Auber n'est pas seulement un Français, il est le Parisien pur sang; partant, toutes ces œuvres révèlent cette originalité, cette élégance, ce charme, cet entrain, cette grâce, voire même ce ton léger et goguenard qui composent le caractère parisien.

AUBER. 177 A partir donc de la Mue lie, Aul)er se mit au travail, et ne laissa jamais passer une année sans enfanter un ouvrage, souvent un chef-d'œuvre, parfois même deux. Nous ne dresserons pas ici la liste interminable et interminée de ses partitions. On la trouvera dans toutes ses biographies. Si, d'ailleurs, nous en rappelons une série, ce sera pour montrer la fécondité et la régularité de son travail. Ce prodigieux musicien avait apprivoisé l'inspiration ; il avait fait un pacte avec sa muse, et ce n'est pas elle qui l'aurait enfreint. Elle arrivait docile à son appel, elle se présentait au jour et à l'heure indiqués; jamais un retard, jamais une défaillance. Jugez-en plutôt par ce rapprochement de titres d'ouvrages et de dates. La M licite de Port ici, avons-nous dit, fut représentée en 1828. En 1829, il donna /a Fiancée à l' Opéra-Comique. ■ En 1830, Fra Diavolo et le Dieu et la Bayadère. Ne faites pas attention s'il donne cette année deux partitions, et au même théâtre. Il a décidé d'en écrire une chaque année. Il est en avance, mais qui sait ! il peut être malade une autre année, manquer de poème, que sais-je ? être empêché par telle ou Digiiized by Google

178 ALT.En. telle circonstance; le compte y sera toujours. Remarquez, d'ailleurs, que 1830 a été une année orageuse. Le trône de la branche aînée a été emporté par les trois journées de Juillet. Il ne faisait pas bon de se promener dans les rues, surtout du côté du Louvre; les balles suisses ne distinguent pas un grand compositeur d'un simple frondeur. Auber s'en est douté et a préféré rester devant son pupitre. Suivons : En 1831, il donne le Philtre à l'Opéra. En 1832, le Serment. En 1833, Gustave lll, cinq actes à l'Opéra. En 183A, Lestocq. En 1835, le Cheval de Bronze. En 1836, Actéon et les Chaperons rouges. Cette fois aussi il est en avance d'une année. En 1837, il donne le Domino noir. En 1838, il se repose. Il en a bien le droit. Il aurait pu se reposer, même l'année suivante. Par bonheur il se remit au travail ; et En 1839, il écrit le Lac des Fées, grand opéra en cinq actes. Cet ouvrage, à la rigueur, pourrait compter double. En 18â0, Zanetta à l' Opéra-Comique. Digitized by Google

AüliER. 179 En 18/il, tes Diamants de ta Couronne. En 1842, te duc d'Otonne. En 1843, ta Part du Diabte. En 1844, ta Sirùne. En 1845, ta Bar carotte. Arrêtons-nous, l'énumération serait longue. Et certes nous sommes loin d'avoir enregistré tous ses ouvrages ! Nous avons même oublié de dire qu'en 1831, l'année dans laquelle Auber écrivit te P hittre^ il crut qu'il n'avait pas achevé sa tâche, et il voulut entrer, lui, neuvième (lui, premier devrions-nous dire) dans cette curieuse collaboration à laquelle on doit ta Marquise de Brinvitiers. On sait que neuf maîtres y travaillèrent, — ce qui du reste en fit une œuvre originale, il est vrai, piquante, brillante, si vous aimez mieux, mais décousue, sans caractère, sans unité. Ce fut un immense pot-pourri, un opéraalbum, le spécimen du talent de ce que la France comptait en ce moment de vaillants musiciens. Les collaborateurs se nommaient Batton, Berton, Blangini, Boïeldieu père, Carafa, Chérubini, Hérold et Paër. Pas n'est besoin de dire que le duo du troisième acte est le morceau d'Auber. On le reconnaît sans peine, ab ungue teonem. Et l'on dit pourtant que ce

180 ALDEB. compositeur a commencé trop tard à écrire. En effet il a commencé à l'âge où Rossini a fini, où Mozart est mort. Qu'aurait-il fait, grands Dieux! s'il eût commencé à dix-huit anS comme Rossini ou à quinze comme Mozart ! L'âge n'a pas attiédi sa verve ni son inspiration. On a pu s'en assurer à la représentation de ta Circassienne, cette œuvre d'un octogénaire, qui aurait été le plus heureux début d'un jeune compositeur. Auber a eu cela de particulier que son génie n'a pas vieilli avec l'âge, comme celui de ses plus illustres devanciers. Ses dernières productions n'ont pas cette éclosion maladive propre aux enfants de vieillesse. Prenez au contraire les dernières partitions de Lulli, de Rameau, de Gluck, de Spontini, de presque tous les maîtres italiens, vous verrez qu'à partir de la soixantième année, elles ont nui plutôt qu'ajouté à la gloire des musiciens qui voulurent par un enfantement tardif et forcé compter trop sur leurs forces épuisées. Auber avait déjà pius de soixante ans quand il écrivit la Part du Diable, la Sirène, la Barcarolle, ta Corbeille d'oranges, l'Enfant prodigue. Marco Spada, la Circassienne. Ce n'est guère que dans l'histoire des peintres Digitized by Google

compositeur a commencé trop tard à écrire. En effet il a commencé à l'âge où Rossini a fini, où Mozart est mort. Qu'aurait-il fait, grands Dieux! s'il eût commencé à dix-huit ans comme Rossini ou à quinze comme Mozart! L'âge n'a pas attiédi sa verve ni son inspiration. On a pu s'en assurer à la représentation de *la Circassienne*, cette œuvre d'un octogénaire, qui aurait été le plus heureux début d'un jeune compositeur.

Auber a eu cela de particulier que son génie n'a pas vieilli avec l'âge, comme celui de ses plus illustres devanciers. Ses dernières productions n'ont pas cette éclosion maladive propre aux enfants de vieillesse. Prenez au contraire les dernières partitions de Lulli, de Rameau, de Gluck, de Spontini, de presque tous les maîtres italiens, vous verrez qu'à partir de la soixantième année, elles ont nui plutôt qu'ajouté à la gloire des musiciens qui voulurent par un enfantement tardif et forcé compter trop sur leurs forces épuisées. Auber avait déjà plus de soixante ans quand il écrivit *la Part du Diable*, *la Sirène*, *la Barcarolle*, *la Corbeille d'oranges*, *l'Enfant prodigue*, *Marco Spada*, *la Circassienne*.

Ce n'est guère que dans l'histoire des peintres

AUBER. 181 qu'on trouve de pareils exemples de vieillesse aussi verte et aussi productive ; encore est-ce plutôt chez les anciens que chez les modernes. 11 faut remonter à Michel-Ange, au Tintoret, à Titien surtout, qui mourut presque centenaire et qui peu d'années avant sa mort ayant fait un tableau, que l'acheteur, voyant le peintre si vieux, ne croyait pas être son 4 œuvre, saisit d'une main irritée son pinceau et écrivit au bas de la toile ces quatres mots : Titianm fecit, fecit, fecit. Auber eût pu en faire autant pouila Circamenne. Seulement tout le monde a été étonné de sa verve prodigieuse; à personne n'est venu l'idée de supposer que la partition ne fût d'Auber. Il est vrai que sur les derniers temps, ceux qui sacrifieraient le meilleur ami et la plus belle gloire de leur pays à la velléité de faire ce qu'on appelle un mot, prétendirent que les œuvres d'Auber commençaient à se ressentir un peu trop de la paternité commune, qu'elles n'avaient pas cette physionomie particulière, fades non omnibus una, qui doit caractériser chaque ouvrage. A la représentation de Marco Spada, qui eut cependant un fort beau succès, ils dirent que la nouvelle partition pouvait s'intituler 11 Digiiized by Google

qu'on trouve de pareils exemples de vieillesse aussi verte et aussi productive ; encore est-ce plutôt chez les anciens que chez les modernes. Il faut remonter à Michel-Ange, au Tintoret, à Titien surtout, qui mourut presque centenaire et qui peu d'années avant sa mort ayant fait un tableau, que l'acheteur, voyant le peintre si vieux, ne croyait pas être son œuvre, saisit d'une main irritée son pinceau et écrivit au bas de la toile ces quatres mots : *Titianus fecit, fecit, fecit.* Auber eût pu en faire autant pour *la Circassienne.* Seulement tout le monde a été étonné de sa verve prodigieuse ; à personne n'est venu l'idée de supposer que la partition ne fût d'Auber.

Il est vrai que sur les derniers temps, ceux qui sacrifieraient le meilleur ami et la plus belle gloire de leur pays à la velléité de faire ce qu'on appelle *un mot*, prétendirent que les œuvres d'Auber commençaient à se ressentir un peu trop de la paternité commune, qu'elles n'avaient pas cette physionomie particulière, *facies non omnibus una*, qui doit caractériser chaque ouvrage. A la représentation de *Marco Spada,* qui eut cependant un fort beau succès, ils dirent que la nouvelle partition pouvait s'intituler

182 AUBER. Fra Domino ou les Diamants de la Sirène. II est bien plus de personnes qui se souviennent des beautés que renferme Marco Spada que du nom du mauvais plaisant qui fut l'auteur du mot. Pas plus qu'il n'a fait de la verve et du génie du musicien, l'art n'a porté atteinte à l'esprit et à la gaieté naturelle de l'homme. Auber, nous l'avons dit, est Parisien par excellence, il a la répartie fine et prompte, le mot piquant, l'humeur joviale. Il n'a pas seulement l'admiration et l'estime des artistes et des gens du monde ; il en a les plus vives et les plus sincères sympathies. Il n'a pas d'ennemis, comme il n'a pas eu de détracteurs. Son immense talent aurait dû cependant lui en procurer. Mais telle / est la puissance d'un caractère aimable, d'une belle et bonne franchise, quelle a émoussé les traits des envieux. On peut porter envie aux débuts heureux d'un génie naissant ; l'envie serait absurde si elle se tournait vers une célébrité si solidement assise. Auber dirige depuis plusieurs années le Conservatoire impérial, comme il a dirigé le Conservatoire national et le Conservatoire royal. Les régimes passent et se suivent, les grands hommes restent à leur place, surtout quand ce n'est pas la place qui

Fra Domino ou les *Diamants de la Sirène.* Il est bien plus de personnes qui se souviennent des beautés que renferme *Marco Spada* que du *nom* du mauvais plaisant qui fut l'auteur du *mot.*

Pas plus qu'il n'a fait de la verve et du génie du musicien, l'art n'a porté atteinte à l'esprit et à la gaieté naturelle de l'homme. Auber, nous l'avons dit, est Parisien par excellence, il a la répartie fine et prompte, le mot piquant, l'humeur joviale. Il n'a pas seulement l'admiration et l'estime des artistes et des gens du monde ; il en a les plus vives et les plus sincères sympathies. Il n'a pas d'ennemis, comme il n'a pas eu de détracteurs. Son immense talent aurait dû cependant lui en procurer. Mais telle est la puissance d'un caractère aimable, d'une belle et bonne franchise, qu'elle a émoussé les traits des envieux. On peut porter envie aux débuts heureux d'un génie naissant ; l'envie serait absurde si elle se tournait vers une célébrité si solidement assise.

Auber dirige depuis plusieurs années le Conservatoire impérial, comme il a dirigé le Conservatoire national et le Conservatoire royal. Les régimes passent et se suivent, les grands hommes restent à leur place, surtout quand ce n'est pas la place qui

AUBER. 183 est nécessaire à l'homme, mais quand c'est l'homme qui est néces.saire à la place. Tant qu' Auber existe il ne peut y avoir un autre directeur de notre première école musicale. Digitized by Googic

HALÉVy. 185 V HALÉVY. • Un seul compositeur eût pu remplacer Auber, si cet artiste infatigable, qui ne sut pas se reposer, avait demandé au déclin de sa vie quelques années de repos. C'était le pauvre Halévy. Nous consacrerions bien des pages à l'illustre auteur de Guido et Ginevra, de la Juive, du val d'Andorre, del'Ec/air et des autres belles œuvres qui ont alimenté nos deux, nos trois scènes lyriques pendant de longues années. Mais la postérité est commencée depuis trop peu pour Halévy. Nous ne pourrions que répéter ici tout ce que l'on a déjà exprimé de regrets brûlants sur cette tombe à peine fermée. Les discours si bien sentis qu'on a prononcés sur sa dépouille mortelle, les biographies de ce maître vénéré, Digitized by Google

 que la presse périodique a publiées ne laisseraient qu'une trop petite place à nos souvenirs personnels. Ces discours, ces éloges funèbres, sont encore dans la mémoire de tout le monde, comme y resteront ses charmantes et délicates mélodies. Ses œuvres resteront aux répertoires de nos théâtres. N'eût-il écrit que la Juive, que la France pourrdt à juste titre s'enorgueillir de l'avoir vu naître. Et pourtant ceux qui vont applaudir aujourd'hui la Juive à l'Académie impériale de musique n'ont tous connu Halévy que comme un des compositeurs les plus honorables et les plus honorés de notre siècle. Ceux qui ont eu le bonheur de le connaître de plus près, plus intimement, de l'avoir pour ami, — et qu'on nous permette d'être fier de ce privilège — ceux-là ont pu apprécier les nombreuses qualités de l'écrivain, de l'artiste, du père de famille, de l'homme du monde, du membre de l'Institut, du secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts. Sa maison était une véritable galerie d'artiste. Les parois de son salon étaient couvertes de toiles de maîtres, ou de souvenirs d'illustres amateurs. Une aquarelle de la princesse Mathilde s'appuyait à la plinthe d'une terre cuite de Clodion ; une marine de Digitized by Google

HALÉ V Y. 187 Gudin faisait pendant à une esquisse d' Horace Vemet. Puis c'étaient sur les consoles et sur les étagères, des masques antiques, des statuettes, des bustes en marbre, des bronzes florentins, des coupes, des vases, des aiguières, tous les bijoux de la ciselure, des échantillons de tous les arts. M"* Halévy était la muse de cette petite pinacothèque. Ses filles y apparaissaient comme par intervalles et l'éclairaient de leur frais sourire. Lui, Halévy, assis devant un bureau, entouré de précieuses reliques, des chefsd'œuvre de l'imprimerie ou du burin, travaillait soit à de nouvelles partitions, soit à ses Lectures musicales^ qui demeureront l'une des œuvres les plus remarquables et les plus utiles à l'enseignement, soit à ses comptes-rendus de l'Académie, soit à des travaux littéraires dont les Revues devaient avoir la primeur ; enfin, et quand il était fatigué, il se délassait en donnant d'excellents et salutaires conseils aux jeunes compositeurs qui allaient le consulter, lui remettre leurs premiers ouvrages, et qui ne le quittaient jamais sans s'applaudir d'avoir eu l'heureuse idée de recourir à lui. Supposez pour un moment qu'Halévy n'eût jamais écrit pour le théâtre, détruisez par la pensée tous Digiiized by Google

188 HALÉVY. ses ouvrages lyriques, parmi lesquels on compte plus d’un chef-d’œuvre, sa mémoire serait encore universellement honorée, son individualité marquerait grandement sa place. Réunissez ses beaux discours académiques, vous aurez la mesure de son talent d’écrivain. Halévy était, sans contredit, le compositeur le plus instruit de notre époque. Son nom restera inscrit en lettres d’or dans l’histoire de l’ai’t. Digitized by Google

CARAFA. 180 VI CARAFA. Bien que ces pages ne soient, comme leur titre l’indique, que des souvenirs, et quelles n’aient certes pas la prétention d’être une histoire, même en raccourci, de la musique contemporaine, nous aurions tort de ne pas y mentionner le nom d’un Italien qui a brillé pendant quelque temps sur les afliches de nos scènes lyriques; nous voulons parler de l’auteur de Masaniello, du Valet de Chambre, de la Prison d'Edimbourg et de Thérèse. Carafa n'est pas une lumière, c’est un reflet; il brille de l’éclat que Rossini a reflété sur lui. Toutefois le compositeur qui nous a donné Masaniello et à qui les honneurs du fauteuil académique ont semblé commander le repos, a laissé de trop 11. Digiiized by Google

VI

CARAFA.

Bien que ces pages ne soient, comme leur titre l'indique, que des *souvenirs*, et qu'elles n'aient certes pas la prétention d'être une histoire, même en raccourci, de la musique contemporaine, nous aurions tort de ne pas y mentionner le nom d'un Italien qui a brillé pendant quelque temps sur les affiches de nos scènes lyriques; nous voulons parler de l'auteur de *Masaniello*, du *Valet de Chambre*, de la *Prison d'Edimbourg* et de *Thérèse.* Carafa n'est pas une lumière, c'est un reflet; il brille de l'éclat que Rossini a reflété sur lui.

Toutefois le compositeur qui nous a donné *Masaniello* et à qui les honneurs du fauteuil académique ont semblé commander le repos, a laissé de trop

190 GARAFA. beaux souvenirs parmi les amateurs de l'école francoitalienne pour que nous ne lui rendions pas justice. La musique de Carafa est marquée au coin des œuvres supérieures. Elle est facile à comprendre, il y a du chant, des mélodies souvent originales, presque toujours élégantes, orchestrées avec soin ; mais, pris dans son ensenible, l'œuvre de Carafa est plutôt fait pour le salon que pour le théâtre, — ce qui explique l'auréole qui entoure le nom de ce musicien, l'estime et les sympathies qui lui sont acquises, bien qu'il ait depms longtemps disparu des alTiches de nos théâtres. Comme Rossini, son guide, son ami et son modèle, Carafa est un des rares compositeurs italiens qui, étant venu demander la consécration de son talent à Paris, n'ait pas succombé. L'Italie nous donna Bellini et Donizetti ; nous ne les lui avons plus rendus. Bellini laissa sa vie à Paris, Donizetti son intelligence et sa santé. D'autres vinrent, Mercadante en tête, et échouèrent. Rossini et Carafa sont devenus citoyens de Paris. On peut les rencontrer tous les jours sur les boulevards, Rossini, à pied, faisant sa promenade habituelle et laissant échapper de ses lèvres souriantes ces mots narquois que les chroniqueurs

CARAFA. 191 ramassent à l’envi; Carafa, à cheval, malgré son âge assez avancé. Il y en a qui prétendent que Carafa acheta ce cheval le lendemain de l’éclatant succès à^Masanietlo. Nous n’oserions pas l’aflirmer. Cela prouverait tout au plus que si le cheval a la prétention de vivre autant que Masanieilo, il a encore de longues années devant lui. D’autres pensent que le cheval a été acheté le lendemain de la première représentation de à l’ Opéra-Comique. En ce cas il est bien plus jeune. Thérèse ne fut donnée que le 25 septembre 1838. Vingt-cinq ans, c’est déjà plus qu’il ne faut pour faire oublier Thérèse et pour envoyer le cheval à l’équarisseur. Digilized by Coogle

ramassent à l'envi; Carafa, à cheval, malgré son âge assez avancé. Il y en a qui prétendent que Carafa acheta ce cheval le lendemain de l'éclatant succès de *Masaniello*. Nous n'oserions pas l'affirmer. Cela prouverait tout au plus que si le cheval a la prétention de vivre autant que *Masaniello*, il a encore de longues années devant lui. D'autres pensent que le cheval a été acheté le lendemain de la première représentation de *Thérèse* à l'Opéra-Comique. En ce cas il est bien plus jeune. *Thérèse* ne fut donnée que le 25 septembre 1838. Vingt-cinq ans, c'est déjà plus qu'il ne faut pour faire oublier *Thérèse* et pour envoyer le cheval à l'équarisseur.

The text on this page is estimated to be only 26.33% accurate

Digitized by Google

 Un Français ne saurait visiter Rome sans faire du Monte Pincio une de ses promenades de prédilection. Il éprouve un lé^time orgueil à contempler des lieux où se reconnaît le génie des deux plus puissants monarques qui aient régné sur notre pays ; il admire ce palais dont une façade rappelle le souvenir de Michel-Ange ; il parcomt avec ravissement cette gracieuse villa qu'un pape a embellie et qu'on nomme encore à cause de lui la villa Medid. Du haut de cette éminence pittoresque, il aperçoit un vaste et délicieux panorama, un horizon vraiment fait à souhait pour le plaisir des yeux ; et, le cœur ému, transporté, il s'écrie : Oui, c'était bien sur cette colline que devait flotter le drapeau de la Digitized by Googlf

VII

AMBROISE THOMAS

Un Français ne saurait visiter Rome sans faire du *Monte Pincio* une de ses promenades de prédilection. Il éprouve un légitime orgueil à contempler des lieux où se reconnaît le génie des deux plus puissants monarques qui aient régné sur notre pays; il admire ce palais dont une façade rappelle le souvenir de Michel-Ange; il parcourt avec ravissement cette gracieuse villa qu'un pape a embellie et qu'on nomme encore à cause de lui la *villa Medici.* Du haut de cette éminence pittoresque, il aperçoit un vaste et délicieux panorama, un horizon vraiment fait à souhait pour le plaisir des yeux; et, le cœur ému, transporté, il s'écrie : Oui, c'était bien sur cette colline que devait flotter le drapeau de la

194 AMBROISE THOMAS. France, et Louis XIV a fait acte de sagesse et d'habileté en y fondant, en 1666, une école des BeauxArts. Le palais et la villa Médici s'appellent depuis lors l'Académie de France, et Napoléon en a rendu les abords aussi charmants que faciles. Cette magnifique résidence et ces jardins enchanteurs attendent chaque année les élèves qui ont remporté, aux concours de l'Institut, le premier grand prix de peinture, de sculpture, d'architecture et de musique. Comme, en entrant dans cette demeiu*e digne du grand Roi, l'imagination d'un jeune artiste doit être vivement frappée ! Comment dans cette enceinte superbe, sous ces poétiques bosquets, en face de ces paysages que dore une vive lumière, comment ne puiserait-on pas le goût du beau, l'amour des lignes harmonieuses, le sentiment exquis des choses de l'art? Et, si le directeur de l'Académie est un esprit ardent et généreux, un homme jaloux de représenter la France de la façon la plus brillante, un peintre admiré de l'Europe entière, on comprend quelle heureuse influence doit exercer le séjour de Rome sur un talent naissant, sur le génie à son aurore ! En 1834, c'était Horace Vernet qui dirigeait à £izs2;^^_GoogIe

 Rome notre école des Beaux-Arts ; avec quel éclat ! avec quelle activité! avec quel luxe! les Romains s'en souviennent encore. Chaque semaine, deux cents personnes accouraient adx soirées du maître favori; chaque hiver, plusieurs grandes fêtes mettaient toute la ville en révolution. C'était à qui se montrerait le plus assidu chez l'illustre directeur de l'Académie de France, et cela se comprend sans peine. Ses salons offraient tant d'éléments aimables et l'on était certain d'y recevoir un si engageant accueil ! Parmi les personnes qui contribuaient le plus aux plaisirs des réunions intimes, on remarquait un pensionnaire à la taille élancée, à la physionomie expressive qu'éclairaient des yeux bleus d'une douceur attrayante, à la démarche nonchalante, aux manières élégantes et polies. Ce svelte jeune homme à la voix flexible et pénétrante, ne se faisait pas trop prier quand on l'engageait à se mettre au piano. Il jouait fort bien de 'cet instrument, non point à la manière des virtuoses de concert en quête de bravos et n'ayant souci que d'une sonorité bruyante ; mais en poète qui sait parler au cœur et trouver de fines couleurs pour peindre ses transports Digitized by Google

Rome notre école des Beaux-Arts; avec quel éclat! avec quelle activité! avec quel luxe! les Romains s'en souviennent encore. Chaque semaine, deux cents personnes accouraient aux soirées du maître favori; chaque hiver, plusieurs grandes fêtes mettaient toute la ville en révolution. C'était à qui se montrerait le plus assidu chez l'illustre directeur de l'Académie de France, et cela se comprend sans peine. Ses salons offraient tant d'éléments aimables et l'on était certain d'y recevoir un si engageant accueil!

Parmi les personnes qui contribuaient le plus aux plaisirs des réunions intimes, on remarquait un pensionnaire à la taille élancée, à la physionomie expressive qu'éclairaient des yeux bleus d'une douceur attrayante, à la démarche nonchalante, aux manières élégantes et polies. Ce svelte jeune homme à la voix flexible et pénétrante, ne se faisait pas trop prier quand on l'engageait à se mettre au piano. Il jouait fort bien de cet instrument, non point à la manière des virtuoses de concert en quête de bravos et n'ayant souci que d'une sonorité bruyante; mais en poète qui sait parler au cœur et trouver de fines couleurs pour peindre ses transports

196 AMRROISE THOMAS. OU ses rêves. Le pianiste après avoir interprété quelque chevaleresque inspiration de Weber, quelque morceau de Hummel ou de Beethoven, ouvrait une partition à grand orchestre qu'il réduisait aussitôt pour le piano avec une habileté merveilleuse; puis il accompagnait M"* Louise Vemet, ce beau camée antique, cette belle médaille de Syracuse qu'on ne pouvait voir sans admiration, cette voix veloutée de mezzo soprano qu'on ne pouvait entendre sans se sentir remué jusqu'au fond de l'âme. Parfois l'accompagnateur mêlait son chant à celui de la séduisante jeune fille : une voix de ténor se marie si bien à celle d'un soprano !Et les applaudissements d'éclater! et les demandes des auditeurs de se renouveler plus pressantes que jamais, et les chanteurs de recommencer à la joie de tous ! Ce virtuose qu'on ne se lassait pas d'écouter, c'était Ambroise Thomas. Né à Metz, d'un père musicien, il avait appris à lire les notes de la gamme en même temps que les lettres de l'alphabet; la musique était sa langue. Tout enfant, il émerveillât les artistes par la sûreté avec laquelle il déchifihüt les solfèges les plus difficiles, par les prodiges de Digiiized by Google

ou ses rêves. Le pianiste après avoir interprété quelque chevaleresque inspiration de Weber, quelque morceau de Hummel ou de Beethoven, ouvrait une partition à grand orchestre qu'il réduisait aussitôt pour le piano avec une habileté merveilleuse; puis il accompagnait M^lle^ Louise Vernet, ce beau camée antique, cette belle médaille de Syracuse qu'on ne pouvait voir sans admiration, cette voix veloutée de mezzo soprano qu'on ne pouvait entendre sans se sentir remué jusqu'au fond de l'âme. Parfois l'accompagnateur mêlait son chant à celui de la séduisante jeune fille : une voix de ténor se marie si bien à celle d'un soprano! Et les applaudissements d'éclater! et les demandes des auditeurs de se renouveler plus pressantes que jamais, et les chanteurs de recommencer à la joie de tous!

Ce virtuose qu'on ne se lassait pas d'écouter, c'était Ambroise Thomas. Né à Metz, d'un père musicien, il avait appris à lire les notes de la gamme en même temps que les lettres de l'alphabet; la musique était sa langue. Tout enfant, il émerveillait les artistes par la sûreté avec laquelle il déchiffrait les solféges les plus difficiles, par les prodiges de

 mémoire qu’il accomplissait sans efforts, par des aptitudes musicales toutes particulières qui lui permirent d’avancer en fort peu de temps ses études sur le violon et sur le piano. Une organisation pareille ne pouvait s’épanouir au fond d’une province; Ambroise 'Thomas fut envoyé à Paris pour compléter son éducation artistique. Les palmes du Conservatoire Ty attendaient : il remporta le premier prix de piano en 1829 et l’année suivante, le 1" prix d’harmonie. Il suit alors les cours de composition de Lesueur et prend des leçons particulières et très-assidues avec le savant théoricien Barbereau, cet excellent guide à qui l’on doit tant de parfaits musiciens ; on ne tarde pas à lui décerner le prix de Rome. Il le dut à sa cantate ül Hermann el Kelly, dont les paroles sont du marquis de Pastoret,.le fournisseur ordinaire de ces sortes de morceaux, à cette époque. Elle fut aussitôt gravée par Simon Richault, qui publia aussi un quatuor exécuté aux séances de Tilmant et diverses pièces de piano à deux et à quatre mains. Ces premiers essais de la muse d’Ambroise Thomas ne sont pas exempts d’une certaine recherche et Ton y reconnaît un auteur anxieux de trop bien faire. En les lisant " üized bv Cooglc

AMBROISE THOMAS. li)8 aujourd'hui, on se demande ce que fût devenu un artiste doué d'un tel savoir, avant d'avoir atteint sa vingtième année, s'il avait continué sa carrière au foyer de ses premières études, s'il n'avait jamais quitté le théâtre de ses succès scolaires? Fort heureusement, des horizons nouveaux allaient s'ouvrir pour lui, et son voyage en Italie allait exercer sur son esprit la plus salutaire influence. Quelle imagination poétique peut rester insensible aux beautés de la ville éternelle ? Celle d'Ambroise Thomas fut profondément ébranlée par les spectacles qui s'oflrirent à ses yeux ; il se laissa charmer par ce ciel d'un azur éblouissant, par ces paysages aux lignes grandioses, par ces mille chefsd'œuvre de l'art que lui faisaient admirer avec fruit ses condisciples et amis, le statuaire Jouffroy, les peintres Signol, Paul et Hippolyte Flandrin. Il prenait un plaisir singulier à écouter ces chansons populaires que répétaient des voix franches et fraîches ; il suivait assidûment les représentations de l'opéra \ et puisait dans ces auditions répétées des œuvres de Rossini, de Mercadante, de Donizetti et de Bellini l'art d'écrire pour les voix, — cet art précieux que possèdent à un si haut degré les maîtres de Digitized by Google

aujourd'hui, on se demande ce que fût devenu un artiste doué d'un tel savoir, avant d'avoir atteint sa vingtième année, s'il avait continué sa carrière au foyer de ses premières études, s'il n'avait jamais quitté le théâtre de ses succès scolaires? Fort heureusement, des horizons nouveaux allaient s'ouvrir pour lui, et son voyage en Italie allait exercer sur son esprit la plus salutaire influence.

Quelle imagination poétique peut rester insensible aux beautés de la ville éternelle? Celle d'Ambroise Thomas fut profondément ébranlée par les spectacles qui s'offrirent à ses yeux : il se laissa charmer par ce ciel d'un azur éblouissant, par ces paysages aux lignes grandioses, par ces mille chefs-d'œuvre de l'art que lui faisaient admirer avec fruit ses condisciples et amis, le statuaire Jouffroy, les peintres Signol, Paul et Hippolyte Flandrin. Il prenait un plaisir singulier à écouter ces chansons populaires que répétaient des voix franches et fraîches; il suivait assidûment les représentations de l'opéra et puisait dans ces auditions répétées des œuvres de Rossini, de Mercadante, de Donizetti et de Bellini l'art d'écrire pour les voix, — cet art précieux que possèdent à un si haut degré les maîtres de

AMUHOISK THOMAS. 499 l'école italienne, et qu'ignorent trop souvent les meilleurs compositeurs allemands, voire même français. La nature extérieure, les monuments des temps anciens et modernes n'agissaient pas seuls sur un esprit ouvert à toutes les manifestations du beau : pendant que l'artiste s'enivrait de soleil, de lumière, de mélodies suaves, de chants facilement écrits et faciles à rendre, — le jeune homme contemplait avec profit la société distinguée qui peuplait les intéressants salons de l'Académie de France. 11 puisait dans son assiduité auprès de la famille Vernet le goût des entretiens instructifs et brillants, des intimités douces et honorables ; il suivait d'un œil attentif ce défilé de l'Europe célèbre qui prêtait à la Villa Medici encore un attrait de plus. Modeste cependant, il se bornait à remplir en conscience son rôle de musicien : il ne recherchait point la faveur des riches et des puissants de la terre, — il lui suffisait d'accompagner au piano Elleviou ou la duchesse Stéphanie de Bade, de prêter une oreille charmée aux récits de Beyle, plus connu sous son pseudonyme littéraire de Stendhal, de recevoir les compliments de la princesse de Danemarck et les Digitized by Google

 encouragements les plus flatteurs deBoïeldieu. L'auteur de la Dame Blanche voulut entraîner à Naples le savant pensionnaire de l'Académie de France: une aventure mystérieuse suivie d'un accident fâcheux se mit à la traverse du voyage projeté. La veille même du jour où Ambroise Thomas devait quitter Rome, ses camarades le virent arriver le bras en écharpe et la figure encore bouleversée. Que s'était-il passé? S'était-il battu en duel? Avait-il été obligé de sauter d'un balcon un peu trop élevé? 11 affirma qu'il venait de se laisser choir et qu'il avait été assez maladroit pour se démettre le coude ; ses amis comprirent qu'ils ne devaient pas l'interroger et, comme ils tenaient son caractère en aussi haute estime que son talent, ils adoptèrent la version d'une chute malencontreuse. Seul, le sceptique et joyeux JoulTroy se mit à sourire, en fredonnant ce refrain : Au pays des Latins On fait des récits incroyables : Les femmes sont de vrais lutins. Leurs maris deviennent des diables. Au pays des Latins. Toujours est-il qu' Ambroise Thomas, par suite de cet accident, ne put suivre à Naples le célèbre Digitized by GoogI(

 Boïeldieu. Il s’y rendit un peu plus tard, mais n’y fit pas un séjour prolongé. Rome lui était devenue chère, et il ne dissimulait pas qu’il se trouvait heureux d’y vivre. Il dut cependant la fuir, au moment même où il se disposait à traiter avec un imprésario et à donner un opéra italien au théâtre d’ Ancône. Le choléra exerçait ses ravages dans le Piémont et la Toscane ; il avançait rapidement du côté de la ville éternelle. La famille d’jimbroise Thomas lui adressait des lettres où perçait la plus vive inquiétude ; un fils aimant et bon résiste difficilement au tendre appel de sa mère : le musicien renonça aux triomphes que l’automne suivant semblait lui promettre, il dit adieu à tous ses beaux rêves d’Italie et prit au mois d’août 1835 le chemin de l’Allemagne, qu’il voulait connaître avant de rentrer en France. Vienne devait l’attirer et lui plaire. Il s’y lia avec le célèbre pianiste Fischhof, avec Mayseder et le violoncelliste Merk. Ces artistes avaient déjà fait entendi'e son quatuor pour instruments à cordes ; ils prirent plaisir à interpréter son quintette, et le public viennois parut goûter singulièrement ces premiers ouvrages du jeune maître français, les seuls dont il ait enrichi la musique de chambre.

Boïeldieu. Il s'y rendit un peu plus tard, mais n'y fit pas un séjour prolongé. Rome lui était devenue chère, et il ne dissimulait pas qu'il se trouvait heureux d'y vivre. Il dut cependant la fuir, au moment même où il se disposait à traiter avec un impresario et à donner un opéra italien au théâtre d'Ancône. Le choléra exerçait ses ravages dans le Piémont et la Toscane ; il avançait rapidement du côté de la ville éternelle. La famille d'Ambroise Thomas lui adressait des lettres où perçait la plus vive inquiétude ; un fils aimant et bon résiste difficilement au tendre appel de sa mère : le musicien renonça aux triomphes que l'automne suivant semblait lui promettre, il dit adieu à tous ses beaux rêves d'Italie et prit au mois d'août 1835 le chemin de l'Allemagne, qu'il voulait connaître avant de rentrer en France. Vienne devait l'attirer et lui plaire. Il s'y lia avec le célèbre pianiste Fischhof, avec Mayseder et le violoncelliste Merk. Ces artistes avaient déjà fait entendre son quatuor pour instruments à cordes ; ils prirent plaisir à interpréter son quintette, et le public viennois parut goûter singulièrement ces premiers ouvrages du jeune maître français, les seuls dont il ait enrichi la musique de chambre.

202 AMBROISE THOMAS. Munich retint aussi quelque temps Ambroise Thomas. Il y vit représenter un nouvel opéra de Chelard, opéra qui n'ajouta rien à la réputation de l'auteur de Macbeth. Puis, sa tournée d'outre-Uhin terminée, il regagna promptement Paris, où il arriva au mois de décembre 1835. Le ciel de décembre, à Paris, est pleureur et sombre : il attrista un cœur qui s'était laissé séduire par le soleil de Rome. L'artiste eut soin toutefois d'annoncer son retour en faisant graver sa messe de , Requiem, mais il n'entreprit aucune démarche pour arriver au théâtre. Ce ne fut que l'année d'après qu'il y songea. Fort bien accueilli de M. Crosnier, alors directeur de l'Opéra-Comique, il obtint sans peine un libretto de Planard, et, le 23 août 1837, il produisit avec succès la Double Echelle, partition en un acte qu'interprétèrent M"“ Pi'évost et Couderc. Le public trouva l'ouvrage élégant et agréable ; les artistes déclarèrent qu'il était d'un maître écrivain. Aussi nos deux principales scènes lyriques ouvrirent-elles leurs portes toutes grandes au nouveau venu, qui donna coup sur coup le Perruquier de la Régence (1838), le Panier Fleuri (1839), Carline (1840), à rOpéra-Comique, et à l'Opéra : la Gypsy Digitized by Google

Munich retint aussi quelque temps Ambroise Thomas. Il y vit représenter un nouvel opéra de Chelard, opéra qui n'ajouta rien à la réputation de l'auteur de *Macbeth*. Puis, sa tournée d'outre-Rhin terminée, il regagna promptement Paris, où il arriva au mois de décembre 1835.

Le ciel de décembre, à Paris, est pleureur et sombre : il attrista un cœur qui s'était laissé séduire par le soleil de Rome. L'artiste eut soin toutefois d'annoncer son retour en faisant graver sa messe de *Requiem*, mais il n'entreprit aucune démarche pour arriver au théâtre. Ce ne fut que l'année d'après qu'il y songea. Fort bien accueilli de M. Crosnier, alors directeur de l'Opéra-Comique, il obtint sans peine un libretto de Planard, et, le 23 août 1837, il produisit avec succès *la Double Echelle,* partition en un acte qu'interprétèrent M^lle^ Prévost et Couderc. Le public trouva l'ouvrage élégant et agréable ; les artistes déclarèrent qu'il était d'un maître écrivain. Aussi nos deux principales scènes lyriques ouvrirent-elles leurs portes toutes grandes au nouveau venu, qui donna coup sur coup *le Perruquier de la Régence* (1838), *le Panier Fleuri* (1839), *Carline* (1840), à l'Opéra-Comique, et à l'Opéra : la *Gypsy*

AMBROISE THOMAS. 203 (1839), Carmagnola (1841) et le Guérillero (1842). Ces divers ouvrages avaient augmenté la réputation du compositeur, sans lui assurer encore un rang à part. On remarqua le soin excessif avec lequel ils étaient écrits, on y reconnut la main délicate et fine d'un habile ciseleur, le style d'un homme de goût et d'esprit ; on y chercha, sans la trouver, la marque d'un novateur ou d'un poète original. Ambroise Thomas ne révéla toute sa valeur que dans Mina, représenté pour la première fois le 10 octobre 1843. Cet ouvrage, qui obtint une vogue si longue et si méritée, date dans la belle carrière que nous esquissons ici à grands traits. On y trouve comme un miroir fidèle de la personne et de la conversation de l'éminent musicien : l'élégance et la grâce en constituent les deux éléments essentiels ; les mots heureux, les traits piquants en augmentent à propos la saveur. Le 3 janvier 184Ô le Caïd apprend au public que l'auteur de Mina n'excelle pas seulement dans le marivaudage musical, mais qu'il a aussi le don du rire communicatif. En écoutant cette partition si spirituelle, si moqueuse, si charmante d'un bout à l'autre, on se demande si l'opéra- bouffe n'est point Digitized by Google

204 AMBROISE THOMAS. la véritable vocation d'Ambroise Thomas? On voudrait qu'il eût plus souvent donné libre carrièi eàsa verve ironique, à ses joyeux propos, et l'on est tenté de le condamner à un genre unique de productions, à une suite ininterrompue de plaisanteries fines et mordantes. En poursuivant cette veine comique, il n'eût pas été conduit cependant à donner le Songe d'une nuit d'élé, Raymond et Psyché, ces trois ouvrages aux destins dilTérents, mais qui caractérisent le mieux, selon nous, l'ordie d'idées particulier au compositeur dont nous nous occupons, et le rôle important qu'il a joué dans l'histoire du théâtre contemporain. Il suffit d'entendre une seule fois l'une de ces partitions pour reconnaître qu' Ambroise Thomas n'a pas eu besoin de mise en scène extraordinaire ni de moyens excentriques pour agrandir le cadre de l'opéra-comique, pour prêter à ce gem-e national l'élévation qui, si longtemps, lui a fait défaut, pour y introduire la poésie éiégiaque et rêveuse. Nous n'avons point la prétention de nous poser en critique infaillible, ni de rendre des arrêts devant lesquels chacun doit s'incliner; nous nous contentons d'exprimer dans ces pages tracées d'une plume ardente et légère nos opinions personnelles Digitized by Google

la véritable vocation d'Ambroise Thomas? On voudrait qu'il eût plus souvent donné libre carrière à sa verve ironique, à ses joyeux propos, et l'on est tenté de le condamner à un genre unique de productions, à une suite ininterrompue de plaisanteries fines et mordantes. En poursuivant cette veine comique, il n'eût pas été conduit cependant à donner *le Songe d'une nuit d'été, Raymond* et *Psyché,* ces trois ouvrages aux destins différents, mais qui caractérisent le mieux, selon nous, l'ordre d'idées particulier au compositeur dont nous nous occupons, et le rôle important qu'il a joué dans l'histoire du théâtre contemporain. Il suffit d'entendre une seule fois l'une de ces partitions pour reconnaître qu'Ambroise Thomas n'a pas eu besoin de mise en scène extraordinaire ni de moyens excentriques pour agrandir le cadre de l'opéra-comique, pour prêter à ce genre national l'élévation qui, si longtemps, lui a fait défaut, pour y introduire la poésie élégiaque et rêveuse. Nous n'avons point la prétention de nous poser en critique infaillible, ni de rendre des arrêts devant lesquels chacun doit s'incliner; nous nous contentons d'exprimer dans ces pages tracées d'une plume ardente et légère nos opinions personnelles

AMJmOISK THOMAS. 205 et nos sincères convictions. Mais, ou nous nous trompons fort, ou la postérité reconnaîtra avec nous que l'auteur àxx Songe d'une nuit d'été QiàR Psyché a apporté des formes nouvelles au théâtre de l' OpéraComique : avec nous elle dira qu'il lui a enseigné la rêverie, l'extase, la grâce conquérante et voluptueuse, tout en restant un vrai gaulois. Elle le placera, nous le croyons, entre Auber et Adam, et vantera son exquise distinction, son admirable manière de traiter l'orchestre et les voix. Sous ce dernier rapport il n'y a qu'une opinion : tous les artistes s'accordent à déclarer Ambroise Thomas un maître sans rival. L'immense succès de Mina avait valu à son auteur une juste récompense : on l'avait nommé, en 1845, chevalier de la Légion d'honneur. La vogue du Caïd et du Songe lui ouvrit, en 4861, les portes de l'Institut, où il a remplacé un homme dont il admire beaucoup le génie ; le brillant et pathétique écrivain à qui nous devons la Vestale et Fernand Coriez. La mort d'Adolphe Adam laissa vacante une chmre de composition musicale à notre Conservatoire : personne n'était plus digne de l'occuper 12 Digitized by Google

et nos sincères convictions. Mais, ou nous nous trompons fort, ou la postérité reconnaîtra avec nous que l'auteur du *Songe d'une nuit d'été* et de *Psyché* a apporté des formes nouvelles au théâtre de l'Opéra-Comique : avec nous elle dira qu'il lui a enseigné la rêverie, l'extase, la grâce conquérante et voluptueuse, tout en restant un vrai gaulois. Elle le placera, nous le croyons, entre Auber et Adam, et vantera son exquise distinction, son admirable manière de traiter l'orchestre et les voix. Sous ce dernier rapport il n'y a qu'une opinion : tous les artistes s'accordent à déclarer Ambroise Thomas un maître sans rival.

L'immense succès de *Mina* avait valu à son auteur une juste récompense : on l'avait nommé, en 1845, chevalier de la Légion d'honneur. La vogue du *Caïd* et du *Songe* lui ouvrit, en 1851, les portes de l'Institut, où il a remplacé un homme dont il admire beaucoup le génie : le brillant et pathétique écrivain à qui nous devons *la Vestale* et *Fernand Cortez*. La mort d'Adolphe Adam laissa vacante une chaire de composition musicale à notre Conservatoire : personne n'était plus digne de l'occuper

 qu Ambroise Thomas, et tout naturellement ce fut à lui qu'on la confia. Musicien applaudi de la France entière, profes> seur adoré de ses élèves, membre de l'Institut volontiers écouté de ses collègues, officier de la Légion d'honneur, l'artiste put de bonne heure déclarer son ambition satisfaite et se livrer à ses goûts de flâneur et d'amateur éclairé. Homme de mœurs élégantes, causeur ingénieux, ami dévoué, Ambroise Thomas est d'un commerce aimable et sûr. Nous, qu'une amitié de vingt années lie avec lui, nous pouvons certifier qu'aucun musicien n'est plus digne d'occuper une haute position dans le monde des arts, et nous comprenons sans peine l'autorité morale qu'il exerce sur tous ceux qui l'approchent un peu intimement. Ses accès même de mélancolie ne sont pas sans attrait : on dirait ceux d'un homme sur l'existence de qui plane quelque mystérieuse et tendre influence. Ainsi, jusque dans ses heures chagrines, jusque dans ses retraites prolongées. Usait conserver ce caractère poétique et rêveur qu'on remarque dans ses ouvrages : l'homme et l'artiste vivent en parfait accord, et les deux ne font qu'un.
Digitized by Google

qu'Ambroise Thomas, et tout naturellement ce fut à lui qu'on la confia.

Musicien applaudi de la France entière, professeur adoré de ses élèves, membre de l'Institut volontiers écouté de ses collègues, officier de la Légion d'honneur, l'artiste put de bonne heure déclarer son ambition satisfaite et se livrer à ses goûts de flâneur et d'amateur éclairé. Homme de mœurs élégantes, causeur ingénieux, ami dévoué, Ambroise Thomas est d'un commerce aimable et sûr. Nous, qu'une amitié de vingt années lie avec lui, nous pouvons certifier qu'aucun musicien n'est plus digne d'occuper une haute position dans le monde des arts, et nous comprenons sans peine l'autorité morale qu'il exerce sur tous ceux qui l'approchent un peu intimement. Ses accès même de mélancolie ne sont pas sans attrait : on dirait ceux d'un homme sur l'existence de qui plane quelque mystérieuse et tendre influence. Ainsi, jusque dans ses heures chagrines, jusque dans ses retraites prolongées, il sait conserver ce caractère poétique et rêveur qu'on remarque dans ses ouvrages : l'homme et l'artiste vivent en parfait accord, et les deux ne font qu'un.

AMBROISE THOMAS. 207 Pendant ces dernières années, l'Orphéon seul a eù le privilège de décider l'éminent compositeur à sortir de sa tente attristée. Personne n'a travaillé comme lui à l'éducation progressive, aux travaux, aux succès et aux joies de nos sociétés chorales. Cest lui qui leur a fait répéter chez nos voisins d'outre-Manche ce noble et cher refrain : France ! France! Dieu protège ta France! C/est à lui qu' elles doivent le Salut aux Chanteurs et le Chant des Amis, la Vapeur et le Forgeron, et les Archers de Bouvines, et le Tyrol, et Y Atlantique. Ces deux dernières scènes chorales sont de vrais morceaux symphoniques, et c'est avec raison que son collaborateur, Gustave Chouquet, poète et critique d'un talent éprouvé, a surnommé le Tyrol «la symphonie pastorale de l'Orphéon. » Nous qui connaissons et partageons la passion d'Ambroise Thomas pour les objets d'art et les curiosités, nous qui recourons souvent à lui pour nous fixer sur la valeur d'œuvres artistiques sans'aucim prix pour des profanes, mais souvent très-précieuses pour les amateurs éclairés ; nous pouvons bien dire que depuis quelque temps il devient moins assidu à l'Hôtel des ventes. Le savant musicien a repris Digitized by Google

•208 AMDROISE THOMAS. goût au travail en écrivant des chœurs orphéoniques aussitôt devenus populaires; l'auteur du Caïd, du Songe et de Psyché veut que les affiches de nos théâtres lyriques inscrivent encore son nom au rang d'honneur. Nous avons eu plusieurs fois déjà le plaisir de le retrouver chez lui, non plus assis devant son magnifique cabinet du temps de Henri II, non plus paresseusement étendu sur son beau lit en chêne sculpté du temps de Louis Xlll, mais écrivant de sa longue et lisible écriture sur une table eu chêne, dont le tiroir cache le clavier d'un piano de Pleyel. Ses doigts effilés tirent de nobles accords et courent agiles sur les touches d'ivoire. 11 s'aban-' donne au caprice de son inspiration et nous laisse ému et charmé à l'audition de ces chants d'accents si variés. 11 achève en ce moment une partition en quatre actes destinée à l'Académie impériale de musique , et, quand un ami lui vient demander ce qui l'occupe, ce qu'il devient, volontiers il répond : je sors de mon sommeil. To be or not to be, a dit Shakespeare. Pour être dans les arts, pour attacher la renommée à ses pas, il faut produire et se renouveler sans cesse ; .Ambroise Thomas le sait, et voilà pourquoi il a \ Digitized by Google

AMBROISE THOMAS. 209 repris la plume et pourquoi il répète avec Hamlet : \ To be or not to be. Aux palmes qu’il a déjà remportées, il veut ajouter le laurier d’or qui fleurit rue Lepeletier, à sa muse gracieuse et badine, il veut donner pour sœur la muse des sombres tragédies : il est de ceux à qui toute noble ambition est permise et à qui la gloire ' doit se plaire à sourire. 12. Digiiized by Google

ADOLPHE ADAM. 211 VIll ADOLPHE ADAM. Adolphe Adam n’a pas attendu qu’on écrivît sa biographie; comme Benvenuto Cellini, comme Alfieri, comme Alexandre Dumas, il a écrit lui-même ses Mémoires. Nous devons cependant avouer qu’ils ont eu moins de succès que ceux de ses devanciers que nous venons de citer, et surtout qu’ils ont eu moins de popularité que quelques-uns de ses nombreux ouvrages. Oh oui ! de ses nombreux ouvrages, car Adam était un des plus faciles improvisateurs de l’époque. Moins brillant, moins inspiré, moins vaillant que Donizetti, mais pas moins fécond ni moins infatigable, il était un véritable moulin à notes, sinon Digitized by Google

VIII

ADOLPHE ADAM.

Adolphe Adam n'a pas attendu qu'on écrivît sa biographie; comme Benvenuto Cellini, comme Alfieri, comme Alexandre Dumas, il a écrit lui-même ses *Mémoires*. Nous devons cependant avouer qu'ils ont eu moins de succès que ceux de ses devanciers que nous venons de citer, et surtout qu'ils ont eu moins de popularité que quelques-uns de ses nombreux ouvrages.

Oh oui ! de ses nombreux ouvrages, car Adam était un des plus faciles improvisateurs de l'époque. Moins brillant, moins inspiré, moins vaillant que Donizetti, mais pas moins fécond ni moins infatigable, il était un véritable moulin à notes, sinon

212 ADOLPHE ADAM. toujours à mélodie. Le matin il se levait de trèsbonne heure, convaincu qu'il était de la vérité de ce proverbe allemand qui dit : « l'heure du matin est d'or. » Il se mettait au piano, ouvrait le robinet de sa fantaisie, et la musique coulait comme l'eau de source, pure, limpide, cristalline, sans trêve, sans arrêt. Il eût eu à son service une légion de poètes qu'il les aurîdt mis sur les dents. Impossible de satisfaire à son avidité; Tut quamvis avido parèrent de Virgile aurait eu tort. Ne pouvant toujours avoir de ses poètes, des vers, ou comme on dit avec plus de raison et de justesse, des paroles^ il y remédiait en prenant les premières paroles venues, puisque paroles il y a. C'était souvent le journal de la veille; il préférait le Constitutionnel; on n'a jamais pu savoir le véritable motif de cette préférence. Il le plaçait sur un piano en guise de musique, et là, avec un sérieux imperturbable, il composait sur le premier Paris, sur les entrefilets, sur les articles de fond, sur les nouvelles de l'étranger, des airs, des couplets, des récitatifs, des duos, des morceaux d'ensemble, des actes entiers d'opéras. Nous nous rappelons être entré un jour chez lui au moment où il venait de composer un finale à grand effet

ADOLPHE ADAM. 213 sur la Question d'Orient. Comme il avait une mémoire excellente, il ne perdait pas xme note de ce qu'il avait composé. Nous le priâmes de nous le faire entendre. Il le recommença. C'était fort curieux; et nous devons avouer qu'un moment nous crûmes que la collaboration du poète dans un opéra était un luxe. Quand il arrivait aux annonces sa verve devenait éblouissante; la musique prenait forcément une couleur différente; c'était du comique le plus désopilant. C'est à un Fait-Paris du Constitutionnel que nous devons ce fameux rondeau des Fraises du Bijou perdu ^ que M“ Cabel a rendu si populaire et que les orgues de Barbarie ont réussi à faire devenir insupportable. Voici le Fait-Paris : a La jolie bouquetière ôm Jockey-Club, que l'on voyait tous les matins avec des bouquets de violettes à la main quelle offrait aux habitués du cercle, vient de faire un beau rêve, et un rêve qui s'est réalisé. Lord W... lui a offert sa main quelle a acceptée. La semaine dernière cet heureux couple assistait, dans une loge du théâtre de Sa Majesté, à Londres, à la représentation du Barbier. » C'est sur ces paroles, reproduites de mémoire Digitized by Google

 plus OU moins textuellement, qu Adam écrivit sa ronde. « Mes poètes, dit-il en se frottant les mains, s'en tireront comme ils pourront. Ma mélodie est assez claire et assez rhythmée pour qu'ils puissent me composer là-dessus une jolie petite chansonnette. Ma foi! s'ils s'y refusent, je leur dirai que ce que je viens de faire est encore plus difficile et plus embarrassant. » Il était plus aisé, en effet, de mettre des paroles sur une musique si cadencée, que de mettre en musique la prose, si correcte quelle fût, du rédacteur des Faits-Paris du Constitutionnel. Adolphe Adam, comme nous l'avons dit d'Aubér, était un parisien pur sang. Il n'aimait que Paris, la campagne lui portait sur les nerfs. Il ne pouvmt se supporter dans ces prisons entre cour et jardin qu'on appelle des châteaux ou des villas. Il lui fallait la vue des boulevards, le bruit de la grande ville, le cri des rues, le tohu-bohu de la foule qui se suit, s'agite, se presse. Et quand on lui parlait des beautés de la campagne, des fleurs, de la verdure, des oiseaux, il répondait avec un aplomb incroyable qu'il avait tout cela dans son cabinet de travail. Sa chambre était en effet une miniature des jarDigltized by

ADOLPHE ADAM. 215 dins suspendus de Babylone. C'était plutôt une vraie Babylone avec un échantillon du Jardin des Plantes. C'étaient des pots de fleurs, des caisses d'arbustes, des volières; puis encore des fleurs, encore des plantes, encore des oiseaux ; il y avait en outre des chiens, des chats, des écureuils, des perruches, des perroquets, toute une petite ménagerie domestique. 11 avait élevé une grenouille, comme Pélisson avmt fait de la fameuse araignée ; il la tenait sur sa table, et quand il l'appelait elle sortait de son bocal et venait sautiller sur sa musique. Qui saitl c'est peutêtre elle qui a écrit certains morceaux du Fidèle Berger^ qui mécontentèrent tous les habitués de la salle Favart. 11 est vrai que le lendemain Adam fit dire dans les réclames des journaux que c'était « une cabale de confiseurs, o C'est dans cette atmosphère embaumée, au milieu des miaulements, des aboiements, des gazouillements, des coassements, que le fécond musicien écrivait, sans la moindre rature, les feuilletons de \ Assemblée Nationale^ les ballets de YOpéra, les partitions de l'Opéra-Comique et du ThéâtreLyrique, les messes, les albums, la musique de chambre, ses mémoires, les mille et une lettres si Digitized by Google

dins suspendus de Babylone. C'était plutôt une vraie Babylone avec un échantillon du Jardin des Plantes. C'étaient des pots de fleurs, des caisses d'arbustes, des volières; puis encore des fleurs, encore des plantes, encore des oiseaux; il y avait en outre des chiens, des chats, des écureuils, des perruches, des perroquets, toute une petite ménagerie domestique. Il avait élevé une grenouille, comme Pélisson avait fait de la fameuse araignée; il la tenait sur sa table, et quand il l'appelait elle sortait de son bocal et venait sautiller sur sa musique. Qui sait! c'est peut-être elle qui a écrit certains morceaux du *Fidèle Berger*, qui mécontentèrent tous les habitués de la salle Favart. Il est vrai que le lendemain Adam fit dire dans les réclames des journaux que c'était « une cabale de confiseurs. »

C'est dans cette atmosphère embaumée, au milieu des miaulements, des aboiements, des gazouillements, des coassements, que le fécond musicien écrivait, sans la moindre rature, les feuilletons de l'*Assemblée Nationale*, les ballets de l'*Opéra*, les partitions de l'Opéra-Comique et du Théâtre-Lyrique, les messes, les albums, la musique de chambre, ses mémoires, les mille et une lettres si

 spirituelles qu’il adressait à ses amis, à ses confrères, à ses poètes, aux directeurs de théâtre, etc. En voici une, par parenthèse, que nous avons conservée et qui est une preuve de la sympathie qu’il avait pour les animaux : « Mes chers amis, Girard, qui conduit la Sirène, sera obligé de nous quitter à sept heures et demie. Tâchez donc de venir avant six heures pour que nous ayons le temps de dîner à notre aise. J’oubliais de vous dire que je désire très-fort que vous ameniez votre chien, qui fera une belle partie avec le mien et la magnifique chienne de Strünz qu’il doit nous amener aussi. Vous voyez que ce sera non-seulement un dîner d’amis, mais encore un festival de chiens. t A vous, « Ad. Adam. > N’oublions pas que parmi ses partitions on compte ie Chalet, le Postillon de Lonjumeaii, le Brasseur de Preston, Si j’étais roi, le Bijou perdu, Giralda, le Boi d’Yvetot, et nous 'ne citons pas les ballets qui sont ravissants. , Il donnait lui-même les motifs des quadrilles, des valses, des polkas à tirer de ses opéras. Souvent il les composait au piano et les passait à Musard, qui trouvait ainsi la besogne presque faite et devait se borner à les orchestrer.
Digitized by Google

spirituelles qu'il adressait à ses amis, à ses confrères, à ses poètes, aux directeurs de théâtre, etc. En voici une, par parenthèse, que nous avons conservée et qui est une preuve de la sympathie qu'il avait pour les animaux :

« Mes chers amis, Girard, qui conduit la *Sirène,* sera obligé de nous quitter à sept heures et demie. Tâchez donc de venir avant six heures pour que nous ayons le temps de dîner à notre aise. J'oubliais de vous dire que je désire très-fort que vous ameniez votre chien, qui fera une belle partie avec le mien et la magnifique chienne de Strünz qu'il doit nous amener aussi. Vous voyez que ce sera non-seulement un dîner d'amis, mais encore un festival de chiens.

« A vous,

« AD. ADAM. »

N'oublions pas que parmi ses partitions on compte *le Chalet*, *le Postillon de Lonjumeau*, *le Brasseur de Preston*, *Si j'étais roi*, *le Bijou perdu*, *Giralda*, *le Roi d'Yvetot*, et nous ne citons pas les ballets qui sont ravissants.

Il donnait lui-même les motifs des quadrilles, des valses, des polkas à tirer de ses opéras. Souvent il les composait au piano et les passait à Musard, qui trouvait ainsi la besogne presque faite et devait se borner à les orchestrer.

ADOLPHE ADAM. 217 « Ses feuilletons, il les écrivait avec la même facilité. Sans être celle d'un littérateur des plus châtiés, sa prose était amusante, souvent spirituelle, toujours facile et naturelle. Bienveillant de sa nature, il ne laissait tomber que très-doucement la férule du critique. Peut-être avait-il tiré profit du mot d'Horace : Veniam petimusque, damusque vi~ cùsim. Adam, comme presque tous les compositeurs, ne fut pas destiné par ses parents à cultiver la musique ; mais sa paresse au collège plutôt que sa vocation décidèrent de son avenir. Au lycée Napoléon il marchait tous les jours plus rapidement à la conquête du titre de cancre qu'on décerne aux mauvais élèves et aux paresseux. Qui eût dit que cet enfant qui ne voulait rien apprendre et qui avait le travail en exécration, devait plus tard devenir sinon un littérateur, du moins un écrivain de talent, un improvisateui' habile, un champion de la presse périodique, % avoir une tribune du haut de laquelle il parlerait à la France tout entière; et surtout qui, eût dit qu'il composerait plus de cinquante-trois ouvrages dramatiques et une foule d'autres productions musicales avant l'âge de cinquante- trois ans? Qu'on dise, 13 Digitized by Google

Ses feuilletons, il les écrivait avec la même facilité. Sans être celle d'un littérateur des plus châtiés, sa prose était amusante, souvent spirituelle, toujours facile et naturelle. Bienveillant de sa nature, il ne laissait tomber que très-doucement la férule du critique. Peut-être avait-il tiré profit du mot d'Horace : *Veniam petimusque, damusque vicissim.*

Adam, comme presque tous les compositeurs, ne fut pas destiné par ses parents à cultiver la musique; mais sa paresse au collége plutôt que sa vocation décidèrent de son avenir. Au lycée Napoléon il marchait tous les jours plus rapidement à la conquête du titre de *cancre* qu'on décerne aux mauvais élèves et aux paresseux. Qui eût dit que cet enfant qui ne voulait rien apprendre et qui avait le travail en exécration, devait plus tard devenir sinon un littérateur, du moins un écrivain de talent, un improvisateur habile, un champion de la presse périodique, avoir une tribune du haut de laquelle il parlerait à la France tout entière; et surtout qui, eût dit qu'il composerait plus de cinquante-trois ouvrages dramatiques et une foule d'autres productions musicales avant l'âge de cinquante-trois ans? Qu'on dise,

•218 * ADOLPHE ADAM. après cela, que l'on reconnaît un beau jour d'après l'aurore ? Adam entra au Conservatoire à l'âge de quatorze ans ; il travailla tant bien que mal sous la direction de Reicha, mais, pas plus au Conservatoire qu'au lycée, il ne brilla par l'activité. Enfin Boïeldieu, à qui le jeune Adam osa montrer quelques essais de composition musicale, devina en lui le facile mélodiste, lui donna d'excellents conseils et l'engagea à poursuivre. Le futur compositeur s'amusa un peu trop longtemps à ce qu'on appelle les bagatelles de la porte. Il écrivit force fantaisies et variations pour le piano sur des thèmes d'opéras de \z. M nette ^ de la Fiancée, de Moïse, de la Dame Blanche, etc. 11 choisissait de préférence Auber, Rossini et Boïeldieu. C était déjà prouver qu'il avait du goût ; ses compositions montraient aussi qu'il avait du talent. Enfin il aborda le théâtre, et réussit. Il débuta par Pierre et Catherine, un petU opéra comique qui fut bien accueilli à la salle Favart, le premier corail de ce collier qui devait n'en avoir pas moins de cinquante-trois. Une fois que les portes du théâtre lui furent ouvertes, il ne s'arrêta plus. Si, nous nous trompons ; il s'arrêta au moment où il se brouilla Digitized by Google

après cela, que l'on reconnaît un beau jour d'après l'aurore ?

Adam entra au Conservatoire à l'âge de quatorze ans ; il travailla tant bien que mal sous la direction de Reicha, mais, pas plus au Conservatoire qu'au lycée, il ne brilla par l'activité. Enfin Boïeldieu, à qui le jeune Adam osa montrer quelques essais de composition musicale, devina en lui le facile mélodiste, lui donna d'excellents conseils et l'engagea à poursuivre. Le futur compositeur s'amusa un peu trop longtemps à ce qu'on appelle les bagatelles de la porte. Il écrivit force *fantaisies* et *variations* pour le piano sur des thèmes d'opéras de la *Muette*, de la *Fiancée*, de *Moïse*, de la *Dame Blanche*, etc. Il choisissait de préférence Auber, Rossini et Boïeldieu. C'était déjà prouver qu'il avait du goût ; ses compositions montraient aussi qu'il avait du talent. Enfin il aborda le théâtre, et réussit. Il débuta par *Pierre et Catherine*, un petit opéra comique qui fut bien accueilli à la salle Favart, le premier corail de ce collier qui devait n'en avoir pas moins de cinquante-trois. Une fois que les portes du théâtre lui furent ouvertes, il ne s'arrêta plus. Si, nous nous trompons ; il s'arrêta au moment où il se brouilla

 avec M. Basset, directeur de T Opéra-Comique et que les portes lui furent fermées. Il est vrai que l'Académie de musique lui était encore ouverte au large ; mais là il ne pouvait écrire que des ballets ou de petits opéras pour lever le rideau ; ce qui ne pouvait certes satisfaire son besoin de composer sans trêve et sans repos. Ainsi sa carrière musicale se trouva par une circonstance très-puérile en elle-même, partagée en deux. 11 y a eu solution de continuité de 18A5 à 1849. Encore, de 1841 à 1845 il n'a écrit que la musique du ballet du Diable à quatre 'pour l'Opéra, et un acte intitulé la Bouquetière pour Londres. Enfin, de guerre lasse, et voyant que le directeur du théâtre de l' Opéra-Comique s'obstinait à lui fermer les abords de cette scène, il se décida à demander le privilège d'un nouveau théâtre, d'une scène où les jeunes auteurs et les compositeurs devaient être admis à essayer leur talent sans rencontrer trop d'obstacles. Ce privilège il eut le malheur de l'obtenir. Quant au but de la nouvelle scène, on sait s'il a été atteint. L'homme d'affaires avait fait place au musicien. Or Adam, qui savmt si bien aligner des notes, ne

220 ADOLPHE ADAM. réussit à aligner des chiffres qu'à la colonne du passif. Bref, il perdit 80,000 francs d'économies et resta débiteur de 70,000 francs. En honnête homme il voulut se libérer ; il ne pouvait le faire que par le travail, car il n'avait plus, pour vivre, que ses appointements de professeur du Conservatoire et ceux de membre de l'Institut, soit 300 francs par mois. Il reprit donc la plume du compositeur, cette plume brillante, facile et à l'occasion diamantée. De 1849 à 1856, ce fut une véritable sténographie musicale. Le Toréador^ le Fanal, la F illeule des Fées, Giralda, le Farfadet, la Poupée de Nuremberg, Si j'étais roi, Orfa, le Sourd, la Faridondaine, le Roi des Halles, le Muletier de Tolède, à Clichy , le Houzard de Berchini, le Corsaire, Falstaff, Mam' selle Geneviève, les Pantins de Violette, une cantate intitulée les Nations; des morceaux de musique de chambre appartiennent à cette seconde moitié de sa carrière. Sept ans de travail sans relâche ! Et quelle riche éclosion. 11 avait pu se libérer, satisfaire à ses obligations d'honneur. C'est tout ce qu'il demandait!... 11 allait enfin pouvoir travailler pour l'art après Digitized by Google

ADOLPHE ADAM. 221 avoir travaillé pour ses créanciers. Il comprenait qu'il devait attacher son nom à une œuvre sérieuse, aux inspirations élevées. Il voyait bien que la musique qu'il avait écrite jusqu'alors ne lui vaudrait que des succès éphémères, et il voulait prouver à ses contemporains que, lui aussi, il avait la fibre dramatique, et qu'aucun secret de la science ne lui était inconnu. Mais, hélas! au moment où il commençait les premières pages d'une grande partition qu'il destinait à l'Opéra, la mort vint arrêter sa plume en même temps que les battements de son cœur. Le soir il était souriant, plein de gaîté ; le lendemmn on le trouva étendu muet sur son lit. Il avait cessé de vivre 1 Pauvre Adam 1 Digitized by Google

 La Restauration profitait des riches semailles de l'Empire : l'éclosion avait été opulente, simultanée, immense. La moisson ne devait pas tarder, et c'est le gouvernement de 1814 qui devait profiter de cette moisson que l'Empire avait semée. Sic vos non vobis. Un brillant mouvement intellectuel se faisait dans les régions des lettres et des arts. Une nouvelle génération, jeune, virile, ardente, tout empreinte des faits éclatants de l'Empire, de sa gigantesque épopée, de ses images, de ses couleurs, brisait les entraves de la vieille école, et en préparait une nouvelle qui devait sortir tout armée et prête au combat, comme la Minerve grecque du cerveau de Jupiter.
Digiiized by Google

HECTOB BERLIOZ. 223 La lutte fut acharnée ; la France y assista avec cet intérêt passionné qu'inspirent toutes les nobles luttes ; la règle austère et servile, prise à bras le corps par l'innovation hardie et intelligente, se roidissait en vain sous la terrible étreinte qui devait la terrasser. On voyait surgir de tous côtés et descendre dans l'arène de nouveaux combattants. Ils étaient jeunes, vaillants, audacieux, altérés de gloire et de liberté. On prévoyait qu'une violente secousse devait briser les liens qui paralysaient leur force et leur mouvement. Le livre, la tribune, la scène, l'atelier de l'artiste, étaient les divers champs clos, où l'on se disputait la palme du vainqueur. Et cette palme c'était la Vérité qui la tenait à la main. Ce cri « les Dieux s'en vont » avait trouvé un écho retentissant ; les arts et les lettres demandèrent au christianisme les inspirations que la génération précédente avait cherchées dans l'Olympe païen. Lamartine avait fait paraître ses Méditations^ Victor Hugo ses Ballades et,ses Orientales^ Eugène Delacroix exposait ses premiers tableaux sur lesquels la jeune école des coloristes fixait des regards pleins d'admiration. La tribune politique retentissait Digitized by Google

224 HECTOR BERLIOZ, des plus éloquents discours, le théâtre ouvrait ses portes aux jeunes talents, la presse ouvrait ses colonnes aux bulletins de cette nouvelle grande armée. Les salons, où trônaient des femmes merveilleusement douées, suivaient avec le plus vif intérêt les phases de la lutte, et animaient les jeunes athlètes. C'est au milieu de cette fermentation des intelligences, aux débuts de la nouvelle école, qu'on vit arriver comme tant d'autres et avec tant d'autres, poussés tous par ce souille puissant qui animait la jeunesse d'alors, tous avides de s'engager dans des sentiers inconnus, qu'on vit, disons-nous, arriver à Paris un jeune homme pâle et nerveux, aux trmts réguliers, à la taille svelte, à la démarche impérieuse. n était difficile de ne pas remarquer cette physionomie énergique, ce sourire fin et moqueur, ces yeux profonds qui jetaient la flamme ou qui se voilaient d'une langueur mélancolique, reflétant avec fidélité les impressions d'une âme ardente et mobile, et ce large front que couronnait en l'ombrageant une abondante chevelure. Ce jeune homme qui venait hardiment s'asseoir au foyer de la civilisation et des arts, c'était Hector Berlioz. D^iitizcd by Google

HECTOR BERLIOZ. 225 Né dans une petite ville du département de risère et fils d'un médecin qui ne jurait que par Hippocrate, on l'avait envoyé à Paris pour y étudier la médecine. Les pères, même quand ils sont docteurs, ne sont pas toujours clairvoyants; celui de Berlioz ne voulut point remarquer que son fils avait témoigné, dès l'enfance, d'un goût prononcé pour la musique. Â peine lui avmt-il permis de se livrer à l'étude de la guitare et du flageolet, instruments qu'à bon droit il jugeait sans conséquence, et pour lesquels cependant l'enfant délmssa bien souvent ses livres classiques, ses auteurs latins, et son cher Millevoye et son cher Florian, les deux poètes favoris de son adolescence. Une fois loin des regards paternels et livré à lui-même, le jeune Hector ne se contint plus : à la clinique de l'HôtelDieu, il préféra le spectacle de l'Opéra; aux cours de son professeur Amussat, les représentations des Danaides de Salieri et la lecture assidue des mâles chefs-d'œuvre de Gluck. Obéissant à sa vocation, il jeta sa trousse aux orties, et s'abandonna tout entier à la fièvre musicale qui le dévorait. En vain sa famille irritée lui retira-t-elle la subvention dont il vivait, en vain la misère vint-elle frapper à la 13. Digiiized by Google

 porte de sa mansarde, Hector Berlioz ne se laissa décourager ni par les souffrances du corps, ni par les souffrances de l'esprit. Réduit à s'enrôler comme choriste dans un théâtre secondaire, trouvant avec peine à donner quelques leçons de guitare, il sut, traverser sans faiblir ces cruelles épreuves par lesquelles doit passer la pauvreté avant d'arriver à la réputation, à la renommée. Après s'être assis un instant sur les bancs du Conservatoire qui, grâce à Chérubini et à Reicha, n'eurent guère plus d'attraits pour lui que les bancs de la Faculté de médecine; après s'être montré à l'École de Choron, Berlioz trouva enfin les leçons et les encouragements dont il avait besoin : Lesueur le reçut au nombre de ses élèves particuliers et lui promit de le faire admettre au concours de composition musicale de l'Institut. Les vicissitudes d'une vie agitée et misérable ont cela de bon qu'elles forment vite l'homme fortement trempé et qui poursuit une idée généreuse. Les esprits faibles, les caractères viciés éprouvent des défaillances périlleuses et se fourvoient. N'osant pas lutter avec ce qu'ils appellent la destinée, n'espérant jamais la vaincre, ne pouvant se frayer un Dlgiiizod by Google

HECTOR BERUOZ. 227 chemin, ils se jettent dans la mauvaise voie, ou ils y tombent, et y végètent lentement, tristement, toujours talonnés par les besoins matériels, heureux quand ils ne meurent pas de faim, ou qu'ils ne voient pas s'allonger dans leurs rêves décevants le lit d'un hôpital, ou le bruit des ilôts meurtriers de la rivière. Mais l'homme qui se sent quelque chose dans le cerveau, l'homme qui sait que la lutte polit les facultés comme la lime fait de l'acier, cet hommelà lutte et triomphe. Cette lutte assidue, acharnée, incessante, lutte avec l'existence matérielle, lutte avec les rivalités, lutte avec tout ce qui est un obstacle à son avenir, le grandit, le contraint à redoubler de force et de courage, à persévérer dans le travail, à ne pas s'écarter un instant du bon chemin. Combien il y en a qui sont tombés sur les genoux, et ont vu d'autres les devancer, qui n'avaient pas leurs moyens intellectuels; combien il y en a qui sont restés dans la poussière, le regard toimné vers le lumineux horizon. Comme l'aigle blessé qui meurt dans la poussière, L'aile ouverte et les yeux fixés sur le soleil ! Mais il en est aussi qui ont triomphé, et ceux-là ont pu dire un jour :

chemin, ils se jettent dans la mauvaise voie, ou ils y tombent, et y végètent lentement, tristement, toujours talonnés par les besoins matériels, heureux quand ils ne meurent pas de faim, ou qu'ils ne voient pas s'allonger dans leurs rêves décevants le lit d'un hôpital, ou le bruit des flots meurtriers de la rivière. Mais l'homme qui se sent quelque chose dans le cerveau, l'homme qui sait que la lutte polit les facultés comme la lime fait de l'acier, cet homme-là lutte et triomphe. Cette lutte assidue, acharnée, incessante, lutte avec l'existence matérielle, lutte avec les rivalités, lutte avec tout ce qui est un obstacle à son avenir, le grandit, le contraint à redoubler de force et de courage, à persévérer dans le travail, à ne pas s'écarter un instant du bon chemin. Combien il y en a qui sont tombés sur les genoux, et ont vu d'autres les devancer, qui n'avaient pas leurs moyens intellectuels; combien il y en a qui sont restés dans la poussière, le regard tourné vers le lumineux horizon,

> Comme l'aigle blessé qui meurt dans la poussière,
> L'aile ouverte et les yeux fixés sur le soleil!

Mais il en est aussi qui ont triomphé, et ceux-là ont pu dire un jour :

‘228 HECTOR BERLIOZ. Que la lutte obstinée A fait sous leur genou plier la destinée. De ce nombre est Berlioz. En contemplant la lutte des partis politiques et littérmres, il se jeta au plus fort de la mêlée, résolu d’apporter son ardeur et ses témérités à l’école romantique dont les productions éclatantes l’avaient ébloui. — Tu Marcellut erts/ lui disait un soir en riant un sien cousin à qui il venait de laisser entrevoir ses plans ambitieux. — Oui, je veux marcher la flamme au cœur, je veux être tout à la fois un compositeur et un écrivain, un poète et un critique. Ris, mon cher cousin, ris tant que tu voudras à mes dépens ; mais, dans quelques années d’ici, le musicien dont tu n’as pas daigné applaudir la messe exécutée à l’égbse SaintrEustache sera peut-être chef d’école, et frayera des voies nouvelles à l’art. Ainsi parlait l’enthousiaste jeune homme, et son plus grand honneur sera d’avoir persisté dans sa vocation artistique, d’avoir écouté le démon qui s’agitait en lui, et d’être resté toute sa vie l’ennemi des lieux communs, des banalités à la mode, le

 courageux adversaire des succès immérités et le hardi chercheur de beautés sonores, aussi audacieuses qu'imprévues. Fidèle au programme qu'il s'était tracé, Hector Berlioz eût à peine écrit son ouverture de Waverley, ses Francs-J uges, sa Symphonie fantastique et ses Concerts des Sylphes, qu'il remua ciel et terre pour arriver à les faire entendre du public. En même temps il cherchait une tribune qui lui permît de crier à la foule : voici la vraie musique et non celle (pie vous allez stupidement applaudir chaque soir. — Le Correspondant lui ouvrit ses colonnes, et il y publia en 1828 une série d'articles sur le style et les œuvres de Beethoven, articles fort remarquables et qui furent tout d'abord et très-justement remarqués. Cette publication importante coïncidait avec la création de l'admirable Société des Concerts du Conservatoire et l'exécution des sublimes symphonies du plus étonnant génie musical de notre siècle. Elle reste à nos yeux un des plus beaux titres de gloire d'Hector Berlioz, et marque une date essentielle dans l'histoire de la musique en France. 11 y avait une dizaine d'années que Rossini Digitized by Google

230 HECTOR BERLIOZ. régnait sans partage sur nos théâtres lyriques, lorsque, au printemps de 1828, Haheneck vint donner aux Français les moyens de comprendre, de goûter, d'admirer profondément l'auteur de la Symphonie héroïque et de la symphonie en ut mineur (1). C'était toute une révélation ; elle produisit un effet immense, dont la trace est encore sensible aujourd'hui. Au génie heureux et souriant que la France fêtait avec l'Europe entière, allait succéder le génie tendre, inquiet, mélancolique et contemplatif de Beethoven ; avec les mélodies insouciantes, avec les chants faciles et suaves de Rossini allaient lutter les harmonies saisissantes, les drames grandioses, les concerts ineffables ou éplorés du chantre des neuf symphonies. Qui verrait-on l'emporter de l'héritier de Mozart ou du novateur téméraire ? Laquelle verrait-on triompher de l'école sensualiste ou de l'école idéaliste ? La joie et la rêverie, le rire et les larmes, l'ivresse du bonheur et la soif de l'infini avaient (1) Le premier concert du Conservatoire eut lieu le 9 mars 1828 et l'on y entendit pour la première fois la Symphonie héroïque qui fut répétée au deuxième concert, consacré à la mémoire de Beethoven. Dans les cinq autres concerts donnés pendant la saison, on exécuta la symphonie en mi bémol de Mozart et quatre fois la symphonie en ut mineur. b>

HECTOR BERLIOZ. 231 trouvé de magiques accents pour s’exprimer dans la langue des sons : lesquels de ces accents devaient remuer le plus vivement et le plus longtemps le cœur des musiciens? — Ceux de fiossini, disait la multitude. ~ Ceux de Beethoven, s’écria Berlioz avec passion. Et ce fut encore là sa gloire, non point d’avoir poussé jusqu’à l’in'évérence, jusqu’à l’injustice son opposition à Rossini, mais d’avoir réagi contre l’imitation servile des œuvres du maître de Pesaro, et d’avoir porté haut, dans ses écrits, la bannière de la musique pure. L’audition des œuvres de Beethoven acheva d’éclairer Berlioz sur sa vocation et fit de lui un symphoniste, le symphoniste de l’école romantique, le musicien poète épris des couleurs des peintres vénitiens, des drames de Shakspeare et des vers de Victor Hugo. L’émule ambitieux du roi de la symphonie n’était encore toutefois que le peu tiiomphant élève de Lesueur. Hector Berlioz échoua complètement à son premier concours de l’Institut; il fut plus heureux en 1830 ; il remporta alors le prix de Rome. Il écrivit sa cantate, dont le sujet était la Digitized by Google

trouvé de magiques accents pour s'exprimer dans la langue des sons : lesquels de ces accents devaient remuer le plus vivement et le plus longtemps le cœur des musiciens?

— Ceux de Rossini, disait la multitude.

— Ceux de Beethoven, s'écria Berlioz avec passion.

Et ce fut encore là sa gloire, non point d'avoir poussé jusqu'à l'irrévérence, jusqu'à l'injustice son opposition à Rossini, mais d'avoir réagi contre l'imitation servile des œuvres du maître de Pesaro, et d'avoir porté haut, dans ses écrits, la bannière de la musique pure. L'audition des œuvres de Beethoven acheva d'éclairer Berlioz sur sa vocation et fit de lui un symphoniste, le symphoniste de l'école romantique, le musicien poète épris des couleurs des peintres vénitiens, des drames de Shakspeare et des vers de Victor Hugo.

L'émule ambitieux du roi de la symphonie n'était encore toutefois que le peu triomphant élève de Lesueur. Hector Berlioz échoua complétement à son premier concours de l'Institut ; il fut plus heureux en 1830 ; il remporta alors le prix de Rome. Il écrivit sa cantate, dont le sujet était *la*

232 HECTOR DERLIOE. Mort de Sardanapale, au bruit des canons, de la mitraille, des voix d'un peuple irrité, à la lumière de ces soleils de juillet qu'on appelait naguère les glorieuses journées. Le lauréat dut prendre le chemin de l'Italie et rester quelque temps à notre école de Rome, en qualité de pensionnaire. Ces années, qu'un règlement rigoureux lui prescrivait de passer dans la ville du Saint-Père, il les jugemt perdues pour lui, pour sa réputation naissante, pour une affection qui l'avait saisi au cœur, pour tous ses rêves de jeune homme et d'artiste, et Berlioz n'était pas d'humeur à chercher quelque bon vieux bénédictin de la musique, qui l'eût initié patiemment aux lois savantes du contre-point et de la fugue, et à fouiller les bibliothèques pour s'y enrichir de tous les trésors laissés par les maîtres inspirés d'une époque déjà lointaine. Sous le ciel bleu de Rome, il regrettait le ciel gris de Paris, et au Monte-Pincio, qu'il lui fallait gravir pour gagner la villa Medici, il eût préféré la butte Montmartre. Il lui tardait de revoir nos boulevards, de reprendre sa plume de journaliste, de recommencer les démarches infinies que coûte Digitized by Coogle

Mort de Sardanapale, au bruit des canons, de la mitraille, des voix d'un peuple irrité, à la lumière de ces soleils de juillet qu'on appelait naguère *les glorieuses journées.*

Le lauréat dut prendre le chemin de l'Italie et rester quelque temps à notre école de Rome, en qualité de pensionnaire. Ces années, qu'un règlement rigoureux lui prescrivait de passer dans la ville du Saint-Père, il les jugeait perdues pour lui, pour sa réputation naissante, pour une affection qui l'avait saisi au cœur, pour tous ses rêves de jeune homme et d'artiste, et Berlioz n'était pas d'humeur à chercher quelque bon vieux bénédictin de la musique, qui l'eût initié patiemment aux lois savantes du contre-point et de la fugue, et à fouiller les bibliothèques pour s'y enrichir de tous les trésors laissés par les maîtres inspirés d'une époque déjà lointaine.

Sous le ciel bleu de Rome, il regrettait le ciel gris de Paris, et au Monte-Pincio, qu'il lui fallait gravir pour gagner la villa Medici, il eût préféré la butte Montmartre. Il lui tardait de revoir nos boulevards, de reprendre sa plume de journaliste, de recommencer les démarches infinies que coûte

HECTOR BERLI02. 233 l’organisation d’un concert à grand orchestre, de contempler de nouveau cette grande tragédienne, qui interprétait Shakspeare avec une perfection si étonnante, et qui jouait l’affamée Jane Shore avec un tel naturel, qu’on avait vu un spectateur, ému jusqu’au fond du cœur, lui jeter un morceau de pain. Après un séjour de dix-huit mois en Italie, après avoir admiré les paysages de Salvator Bosa et les lieux illustrés par Benvenuto Cellini, Hector Berlioz obtint la faveur de revenir en France. A peine rentré à Paris, son premier soin fut d’organiser un Festival, où il pût faire entendre son ouverture du Roi Lear et une vaste composition, suite delà Symphonie fantastique, qu’il avait nommée le Retour à la vie, et qui était un mélange de musique instrumentale, de récits déclamés, de solos de chant et de chœurs. Pendant que le compositeur multipliait les auditions de ses œuvres, pendant qu’il écrivait Harold en Italie, le critique se faisait remarquer par la hardiesse de ses opinions et par le tour original des articles qu’il publiait dans la Revue Européenne, dans le Courrier de l'Europe et dans la Gazette Digitized by Google

iu HECTOR BERLIOZ. musica/e de Paris. L’amoureux ne s’endormait pas non plus, et enlevait bientôt à l’Angleterre et au théâtre une des plus éminentes tragédiennes de notre époque. Peu de temps après son mariage, Hector Berlioz devenait l’ami de la famille Bertin, et prenait possession du feuilleton musical dans ie Journal des Débats. La fortune du musicien étmt désormais assurée, et ses rêves d'ambition allaient être satisfadts. Les portes de la salle dn Conservatoire s’ouvrent pour lui, en dépit de la sourde opposition que Chérubini s’obstine à lui faire; l’hôtel des Invalides retentit de ses chants religieux, lors des obsèques du général Damrémont, et son Tuba mirum éclate sous ces voûtes grandioses, de façon à jeter l’épouvante dans le camp de ses ennemis; la place de la Bastille, le jour de l’inauguration de la colonne de Juillet, entend les cuivres et la saisissante apothéose de la Symphonie funèbre et triomphale. L’Opéra lui - môme est obligé d'accueillir Benvenuto Cellini, dont l’illustre auteur des ïambes et du Pianto, Auguste Barbier, a écrit le libretto en collaboration avec Léon de Wailly. Le feuilletoniste des Débats a bien pu dire un jour de blue devils : « Les théâtres sont les mauvais Cîoogli

musicale de Paris. L'amoureux ne s'endormait pas non plus, et enlevait bientôt à l'Angleterre et au théâtre une des plus éminentes tragédiennes de notre époque. Peu de temps après son mariage, Hector Berlioz devenait l'ami de la famille Bertin, et prenait possession du feuilleton musical dans *le Journal des Débats.* La fortune du musicien était désormais assurée, et ses rêves d'ambition allaient être satisfaits. Les portes de la salle dn Conservatoire s'ouvrent pour lui, en dépit de la sourde opposition que Chérubini s'obstine à lui faire; l'hôtel des Invalides retentit de ses chants religieux, lors des obsèques du général Damrémont, et son *Tuba mirum* éclate sous ces voûtes grandioses, de façon à jeter l'épouvante dans le camp de ses ennemis; la place de la Bastille, le jour de l'inauguration de la colonne de Juillet, entend les cuivres et la saisissante *apothéose* de la *Symphonie funèbre et triomphale.* L'Opéra lui-même est obligé d'accueillir *Benvenuto Cellini*, dont l'illustre auteur des *Iambes* et du *Pianto*, Auguste Barbier, a écrit le libretto en collaboration avec Léon de Wailly.

Le feuilletoniste des *Débats* a bien pu dire un jour de *blue devils :* « Les théâtres sont les mauvais

 lieux de la musique, et la chaste Muse qu’on y traîne ne peut y entrer qu’en frémissant. » Comme ce sont des mauvais lieux qu'on avoue, il n’hésita pas à s’y produire ; mais on l’y accueillit fort mal. L’opéra de Weimar se montra plus hospitalier que celui de Paris et celui de Londres, et l’on y joua plus tard, avec succès, le Benvenuto Cellini de Berlioz. Cette chute pourtant ne servit pas moins les intérêts du musicien que n’eût pu le fmre un triomphe ; les querelles entre les classiques et les romantiques reprirent de plus belle, et comme le brillant critique redoubla de verve et ÿ humour^ comme le symphoniste se vengea de ses adversaires en les contraignant d’applaudir le scherzo de Bornéo ei Juliette ! Puis, il conçut un dessein audacieux et prit une résolution d’homme habile : il en appela du jugement de ses détracteurs à l’opinion de l’Europe. Il alla d’abord à Bruxelles, puis à Weimar, à Stuttgard , à Leipsig , à Berlin , à Hambourg. A Leipsig, il retrouva Félix Mendelssohn qu’il avait connu à Rome. Hector Berlioz s’était trop bien trouvé de ce premier voyage en Allem^ne pour ne pas le Digitized by Google

lieux de la musique, et la chaste Muse qu'on y traîne ne peut y entrer qu'en frémissant. » Comme ce sont des mauvais lieux qu'on avoue, il n'hésita pas à s'y produire ; mais on l'y accueillit fort mal. L'opéra de Weimar se montra plus hospitalier que celui de Paris et celui de Londres, et l'on y joua plus tard, avec succès, le *Benvenuto Cellini* de Berlioz.

Cette chute pourtant ne servit pas moins les intérêts du musicien que n'eût pu le faire un triomphe : les querelles entre les classiques et les romantiques reprirent de plus belle, et comme le brillant critique redoubla de verve et d'*humour*, comme le symphoniste se vengea de ses adversaires en les contraignant d'applaudir le *scherzo* de *Roméo et Juliette !* Puis, il conçut un dessein audacieux et prit une résolution d'homme habile : il en appela du jugement de ses détracteurs à l'opinion de l'Europe. Il alla d'abord à Bruxelles, puis à Weimar, à Stuttgard, à Leipsig, à Berlin, à Hambourg. A Leipsig, il retrouva Félix Mendelssohn qu'il avait connu à Rome.

Hector Berlioz s'était trop bien trouvé de ce premier voyage en Allemagne pour ne pas le

 recommencer. En 1845 il se rendit à Vienne et visita la Hongrie, la Bohême et la Silésie. Deux ans après il se dirigea vers la Russie, où il rencontra, comme à Paris, des adversaires ardents et de fanatiques admirateurs. Il avait atteint cependant le but qu'il poursuivait : la popularité était venue, et l'Europe entière avait appris à répéter son nom. Des souverains lui avaient prodigué les marques d'attention les plus flatteuses, des aventures piquantes avaient égayé la route du voyageur, des ovations nombreuses lui avaient rendu douces toutes les fatigues du chemin. Londres l'appelle en 1848 ; il y va diriger l'orchestre de Drury-Lane ; puis, la saison musicale terminée, il repart pour la Bohême. Londres le revit, en 1851, comme membre du jury de l'Exposition universelle et comme chef d'orchestre de la nouvelle Société philharmonique. Ces pérégrinations répétées n'avaûent point seulement servi les intérêts de l'artiste avide d'influence et de glorieux succès ; elles achevèrent de l'éclairer sur la mission qu'il s'était donnée. Si, au début de sa carrière, il avait arboré le drapeau de l'école allemande et voulu réagir contre l'influence Digilizedtoy GoogI

 italienne; si, pour frapper plus vivement l'attention et pour courtiser la renommée, il avait volontiers usé et abusé des moyens violents et des procédés excentriques; si, à l'instar de Victor Hugo, il avait parfois violé sciemment les lois du goût et s'était à dessein jeté dans des conceptions baroques et dans des excès qu'il était, nous le croyons, le premier à condamner m petio; s'il avait provoqué et bravé la colère, les sarcasmes, les dédmns des musiciens orthodoxes, — il ne voulut pas du moins qu'on pût le taxer d'ignorance, ni qu'on s'autorisât de ses défauts pour se plonger en plein chaos musical et pour faire de la cacophonie à jet continu à l'instar de M. Wagner. Hector Berlioz après avoir publié la Damnation de Faust, eut donc un souci nouveau : celui de prouver aux savants des Conservatoires qu'il était parfaitement capable de concevoir, de développer et de suivre un plan, d'enchaîner et de serrer toutes les parties d'un discours, de traiter une idée simple et de lui donner le tour qui lui convient; de se montrer enfin aussi sobre, aussi châtié qu'en d'autres circonstances on l'avait vu bruyant, exagéré et Digiiized by Google

238 HECTOR BERLIOZ. désordonné. L'Enfance du Christ était la meilleure réponse qu'il pût faire à ceux qui l'accusaient de violenter sans cesse la langue musicale : rien de plus naïf, de plus touchant que l'épisode de la Fuite f en Egypte. Cette page poétique a été plusieurs fois entendue à Paris, et son heureuse ordonnance, le prélude symphonique et la suave mélodie du ténor y ont ravi un public connaisseur. Depuis, il a fait représenter sur le théâtre de Bade, Béatrice et Bénédict, un opéra comique en deux actes, dont il a écrit les paroles et la musique, et auquel les louanges n'ont pas manqué; mais c'est dans son grand opéra les Troyens, c'est dans cet ouvrage qu'en artiste sérieux et convaincu il a fait graver à l'avance à ses frais, c'est dans ce suprême effort de sa muse que Berlioz, à ce qu'on assure, a donné sa mesure entière et mis tdute son âme. Tant que les Troyens ne seront point représentés, on ne pourra guère émettre une opinion définitive sur Hector Berlioz, en tant que compositeur dramatique , et nous en serons réduit à parler seulement du symphoniste. Celui-ci, chacun le sait, excelle dans l'art des effets Digitized by Google

HECTOR BERLIOZ. 239 pittoresques et dans les combinaisons de sonorités diverses; il suffit, d'ailleurs, de lire son savant Traité d'instrumentation et d orchestration modernes pour se rendre un compte exact de son habileté à marier les rhythmes et les timbres des instruments. Il se plaît et s'entend à merveille à illustrer une légende poétique, à greffer un poëme musical sur un poëme littéraire. D'habitude, il écrit les scénarios dont il s'inspire comme musicien, et le versificateur n'est pas moins habile que le feuilletoniste du Journal des Débats. Veut-on savoir maintenant comment s'exprime ce dernier quand il est de mauvaise humeur ? Il me suffira de rappeler les quelques lignes qu'il consacra aux trois hymnes de Rossini : la Foi, l'Espérance et la Charité. « Son espérance, disait-il, a déçu la nôtre ; sa foi ne transporte pas les montagnes, et quant à la charité qu'il nous a faite, elle ne le ruinera pas. » Ces réflexions sont plus spirituelles que justes. Un autre jour, Panseron s'étant avisé de publier un prospectus où il s'offrait de corriger, pour cent francs, les essais mélodiques des amateurs dépourvus d'orthographe musicale, Berlioz reproduisit Digilized by Google

 cette pièce dans son feuilleton, en la fcûsant précéder de ces mots sarcastiques : Cabinet de consultations pour les MÉLODIES SECRÈTES. Ces traits caractéristiques de l'écrivain humoriste des Débats n'ont pas besoin d'être multipliés ici. On en trouvera des centaines de ce genre dans le Voyage en Allemagne et en Italie, dans les Soirées de T Orchestre et dans son dernier volume, A travers Chants. Rien ne put arrêter Berlioz, une fois qu'il est en veine d'amères plaisanteries, de traits acérés et de représailles sanglantes. Personne ne s'entend mieux que lui au persilllage, et malheur à qui brave son ironie ou s'expose à une de ses formidables attaques I Chevalier de la Légion d'honneur et décoré de plusieurs ordres étrangers, membre de l'Institut depuis 1856, bibliothécaire du Consen'atoire impérial de musique, Hector Berlioz êst du petit nombre de ceux qui ont le droit de répéter avec Buflbn : « Le génie est une longue patience. » On vient de voir quel rôle important il a joué dans notre pays,, et quelle influence il a exercée jusqu'au delà du Rhin. Digitized by Google

cette pièce dans son feuilleton, en la faisant précéder de ces mots sarcastiques :

Cabinet de consultations pour les
MÉLODIES SECRÈTES.

Ces traits caractéristiques de l'écrivain humoriste des *Débats* n'ont pas besoin d'être multipliés ici. On en trouvera des centaines de ce genre dans le *Voyage en Allemagne et en Italie*, dans *les Soirées de l'Orchestre* et dans son dernier volume, *A travers Chants*. Rien ne put arrêter Berlioz, une fois qu'il est en veine d'amères plaisanteries, de traits acérés et de représailles sanglantes. Personne ne s'entend mieux que lui au persifflage, et malheur à qui brave son ironie ou s'expose à une de ses formidables attaques !

Chevalier de la Légion d'honneur et décoré de plusieurs ordres étrangers, membre de l'Institut depuis 1856, bibliothécaire du Conservatoire impérial de musique, Hector Berlioz est du petit nombre de ceux qui ont le droit de répéter avec Buffon : « Le génie est une longue patience. » On vient de voir quel rôle important il a joué dans notre pays, et quelle influence il a exercée jusqu'au delà du Rhin.

HECTOn BERLIOZ. •2H Nous n’avons plus qu’à terminer en affirmant qu’il restera une des physionomies artistiques les plus nobles, les plus courageuses et les plus ori^nales de notre temps. Oigiteed by Google

2A2 HECTOR BERUOZ. X PAGES DES MÉMOIRES INÉDITS DE BERLIOZ

En retraçant à grands traits la vie et la physionomie d'Hector Berlioz, nous n'avons pas eu la prétention de ne plus laisser rien à dire à ceux qui viendront après nous. Les biographes futurs de l'éminent compositeur-écrivain auront à recueillir biep des faits, bien des anecdotes, bien des traits piquants qu'il nous a fallu négliger. Dans le doute^ abstiens-toi, nous dit la Sagesse des Nations : nous avons écouté cette voix de la Sagesse, et nous avons systématiquement écarté de notre récit toutes les circonstances sur lesquelles nous manquions de renseignements positifs. Il n'est pas difficile d'accumuler les événements, et nous pourrions donner à ces pages l'intérêt d'un roman; mais ce que nous cherchons avant tout dans ce livre, c'est à rendre fidèle Digitized by Google

X

PAGES DES MÉMOIRES INÉDITS DE BERLIOZ

En retraçant à grands traits la vie et la physionomie d'Hector Berlioz, nous n'avons pas eu la prétention de ne plus laisser rien à dire à ceux qui viendront après nous. Les biographes futurs de l'éminent compositeur-écrivain auront à recueillir bien des faits, bien des anecdotes, bien des traits piquants qu'il nous a fallu négliger. *Dans le doute, abstiens-toi*, nous dit la Sagesse des Nations : nous avons écouté cette voix de la Sagesse, et nous avons systématiquement écarté de notre récit toutes les circonstances sur lesquelles nous manquions de renseignements positifs. Il n'est pas difficile d'accumuler les événements, et nous pourrions donner à ces pages l'intérêt d'un roman; mais ce que nous cherchons avant tout dans ce livre, c'est à rendre fidèle

 l’expression de notre pensée et de l’absolue vérité. Aussi, comme on vient de le voir, avions-nous passé sous silence l’épisode des rapports qui ont existé entre Berlioz et Paganini. Nous n’ignorions pas cependant que l’illustre violoniste, après avoir entendu la Symphonie Fantastique au concert du 22 décembre 1833, avait prodigué force compliments à l’auteur de cette remarquable composition. Nous savions aussi que l’étonnant virtuose avait demandé à Berlioz, peu de jours après ce festival, de lui composer un concerto d’alto. Le maître italien possédait un magnifique alto de Stradivarius, et il aspirait à révéler au public tout le parti qu’on peut tirer d’un tel instrument. Frappé du caractère de \Sk Symphonie Fantastique, il ne douta pas qu’Hector Berlioz ne trouvât des effets et des chants nouveaux dans le solo qu’il le pria d’écrire à son expresse intention : Paganini avait compté sans le démon des masses instrumentales qm s’agitait déjà dans le jeune musicien; au lieu d’un brillant concerto ou l’alto pût régner en roi absolu, ce fut une véritable symphonie avec déclamations cC alto obligato que composa Hector Berlioz. Le soliste merveilleux y perdit ime occasion de triomphes rêvés, Di'jitized by Google

m HECTOR BERLIOZ. mais le public y gagna la symphonie d! Harold. Les relations toutefois entre le compositeur et l'incomparable violoniste étaient nouées et ne devient point s'arrêter là. Mais qu'avment-elles été dans la suite ? Que faUait-il croire surtout au sujet des entraînements cpie peut faire naître un enthousiasme musical ? Etait-il vrai que, dans im mouvement de passion généreuse, Paganini eût offert une belle et ronde somme d'argent au symphoniste dont il admirait le courage et le caractère autant que le talent original ? Voilà ce que nous ne savions que par ouï dire, et ce qui, par conséquent, ne pouvait entrer dans la narration de ces Souvenirs. La publication du chapitre qui précède a eu cela d'heureux pour nous qu'elle nous a valu de causer avec Hector Berlioz de cet épisode de sa vie, à dessein oublié par nous. Le grand artiste ne s'est pas borné à nous raconter les faits et à nous en fournir les preuves historiques ; avec cette obligeance excessive qui le caractérise, avec une bonté charmante dont nous ne pouvons assez le remercier, il a bien voulu nous commxmiquer un chapitre entier de ses Mémoires inédits et nous permettre de le reproduire ici. Nos lecteurs y trouveront le récit exact des Digilized 6y Coogle

HECTOR BERLIOZ. 2&5 événements tant de fois travestis ou défigurés, auxquels nous n'avions pas même fait allusion. A ces accents émus et pénétrants, ils reconnaîtront sans peine la plume de l'écrivain du Journal des Débats^ et ils nous sauront gré, nous n'en doutons pas, de leur offrir la primeur d'un morceau qui sera pour eux d'un grand attrait. Le voici, tel qu'on le verra plus tard figurer dans les Mémoires d'H^tor Berlioz : Concert du 16 décembre 1838. — faganini, sa lettre, son présent. — Elan religieux de ma femme. — Fureurs, joies et calomnies — Ma visite à Paganini. — Son départ. — Técris Roméo et JiTUETTE. — Critiques auxquelles cette œuvre donne lieu. Paganini était de retour de son voyage en Sardaigne, quand Benvenuio fut égorgé à l'Opéra. Il assista à cette horrible représentation d'où il sortit navré et après laquelle il osa dire : « Si j'étais directeur de l'Opéra j'engagerais aujourd'hui même ce jeune homme pour m'écrire trois autres partitions; je lui en donnerais le prix d'avance et je ferais un marché d'or. » , La chute de celle-ci, et plus encore les fureurs * que j'avais éprouvées et contenues pendant ses 14. Digitized by Google

événements tant de fois travestis ou défigurés, auxquels nous n'avions pas même fait allusion. A ces accents émus et pénétrants, ils reconnaîtront sans peine la plume de l'écrivain du *Journal des Débats*, et ils nous sauront gré, nous n'en doutons pas, de leur offrir la primeur d'un morceau qui sera pour eux d'un grand attrait. Le voici, tel qu'on le verra plus tard figurer dans les *Mémoires* d'Hector Berlioz :

Concert du 16 décembre 1838. — Paganini, sa lettre, son présent. — Élan religieux de ma femme. — Fureurs, joies et calomnies — Ma visite à Paganini. — Son départ. — J'écris ROMÉO *et* JULIETTE. *— Critiques auxquelles cette œuvre donne lieu.*

Paganini était de retour de son voyage en Sardaigne, quand *Benvenuto* fut égorgé à l'Opéra. Il assista à cette horrible représentation d'où il sortit navré et après laquelle il osa dire : « Si j'étais directeur de l'Opéra j'engagerais aujourd'hui même ce jeune homme pour m'écrire trois autres partitions ; je lui en donnerais le prix d'avance et je ferais un marché d'or. »

La chute de celle-ci, et plus encore les fureurs que j'avais éprouvées et contenues pendant ses

2h6 HECTOR BERLIOZ. interminables répétitions, m'avaient donné une inflammation des bronches. Je fus réduit à garder le lit et à ne plus rien faire. Mais il fallait vivre pourtant, moi et les miens. Résolu à un efibrt indispensable, je donnai deux concerts dans la salle du Conservatoire. Le premier couvrit à peine ses frais. Pour forcer la recette du second, j'annonçai dans le programme mes deux symphonies, la Fantastique et Harold. Malgré le mauvms état dans lequel mon obstinée bronchite m' avais mis, je me sentis encore la force de diriger ce concert qui eut lieu le 16 décembre 1838. Paganini y assista. Et voici le récit exact de l'aventure célèbre sur laquelle tant d'opinions contradictoires ont été émises, tant de méchants contes faits et répandus. J'ai dit comment Paganini, avant de quitter Paris, fut l'instigateur de la composition ÿHarold. Cette symphonie, exécutée plusieurs fois en son absence, n'avait point figuré dans mes concerts depuis son retour, en conséquence il ne la connaissait pas et il l'entendit ce jour-là pour la première fois. Le concert venmt de finir; j'étais exténué, couvert de sueur et tout tremblant, quand à la porte de Die !ir«i fc, Cioogic

 l'orchestre Paganini, suivi de son fils Achille, s'approcha de moi en gesticulant vivement. Par suite de la maladie de larynx dont il est mort, il avait alors déjà entièrement perdu la voix ; et son fils seul, lorsqu'il ne se trouvait pas dans un lieu parfaitement silencieux, pouvait encore entendre ou plutôt deviner ses paroles. 11 fit signe à l'enfant qui, montant sur une chaise, approcha son oreille de la bouche de son père et l'écouta attentivement. Puis Achille redescendant et se tournant vers moi : « Mon père, dit-il, m'ordonne de vous assurer. Monsieur, que de sa vie il n'a éprouvé dans un concert une impression pareille ; que votre musique l'a bouleversé et que s'il ne se retenait pas il se mettrait à vos genoux pour vous remercier. » A ces mots étranges je fis un geste d'incrédubté et de confusion ; mais Paganini me saisissant le bras et râlant avec son reste de voix des oui ! oui I m'entraîna sur le théâtre où se trouvaient encore beaucoup de mes musiciens, se mit à genoux et me baisa la main. Besoin n'est pas, je pense, de dire de quel étourdissement je fus pris ; je cite le fait, voilà tout. En sortant dans cet état d'incandescence, par un froid très-vif, je rencontrai M. Armand Bertin sur le Digitized by Google

2^8 HECTOR BERLIOZ. boulevard ; je restai quelque temps à lui raconter la scène qui venait d'avoir lieu, le froid me saisit, je rentrai et me remis au lit plus malade qu' auparavant. Le surlendemain j'étais seul dans ma chambre, quand j'y vis entrer le petit Achille. « Mon père sera bien fâché, me dit-il, d'apprendre que vous êtes encore malade, et s'il n'était pas lui-même si souffrant il serait venu vous voir. Voilà une lettre qu'il m'a chargé de vous apporter. » Comme je faisais le geste de la décacheter, l'enfant m'arrêtant : « Il n'y a pas de réponse, mon père m'a dit que vous liriez cela quand vous serez seul. » Et il sortit brusquement. Je supposais qu'il s'agissait d'une lettre de félicitations et de compliments, je l'ouvris et je lus : Mio caro amico, Beethoven spento non c'era che Berlioz che potesse farlo rivivere; ed io che ho gustato le vostre divine composition! degne d'un genio quai siete, credo mio dovere di pregarvi a voler accettare in segno del mio omaggio ventimili franchi, i' quai' vi sarano remessi dal sig' baron de Rothschild dopo che gli avrete presentato l'acclusa. Credete mi sempre 11 vostro aff" amico, Nicolo Paganini. Parigi, 18 décembre 1838. Digitized by Google

 Je sais assez d'italien pour comprendre une pareille lettre, pourtant l'inattendu de son contenu me causa une telle surprise que mes idées se brouillèrent et que le sens m'en échappa complètement. Mais un billet adressé à M. de Rothschild y éfeût enfermé, et sans penser commettre une indiscrétion je l'ouvris précipitamment. Il y avait ce peu de mots : Monsieur le Baron, Je vous prie de vouloir bien remettre à M. Berlioz les vingt mille francs que j'al déposés chez vous hier. Recevez, etc., Paganini. Alors seulement la lumière se fit, et il paraît que je devins fort pâle, car ma femme entrant en ce moment et me trouvant avec une lettre à la main et le visage défait, s'écria : « Allons 1 qu'y a-t-il encore ? quelques nouveaux malheurs ! Il faut du courage I Nous en avons supporté d'autres ! — Non, non, au contraire! — Quoi donc? — Paganini — Eh bien? — Il m'envoie vingt mille francs!.... — « Louis! Louis! s'écrie Henriette éperdue courant chercher mon fils qui jouait dans le salon voisin, viens, corne fiere, corne with your mother. Digitized by Cooglc

 viens remercier le bon Dieu de ce qu'il fait pour ton père !» Et ma femme et mon fils accourant ensemble tombent prosternés auprès de mon lit, la mère priant, l'enfant étonné joignant à côté d'elle ses petites mains O Paganini II! Quelle scène !.... Que n'a-t-il pu la voir I Mon premier mouvement, on le pense bien, fut de lui répondre, puisqu'il m'était impossible de sortir. Ma lettre m'a toujours paru si insuffisante, si audessous de ce que je ressentais que je n'ose la reproduire ici. Il y a des situations et des sentiments qui écrasent Bientôt le bruit de la noble action de Paganini s'étant répandu dans Paris, mon appartement devint le rendez-vous d'une foule d'artistes qui se succédèrent pendant deux jours, avides de voir la fameuse lettre et d'obtenir par moi des détails sur une circonstance aussi extraordinaire. Tous me félicitaient; l'un d'eux manifesta un certain dépit jaloux, non contre moi, mais contre Paganini. « Je ne suis pas riche, dit-il, sans quoi j'en eusse bien fait autant. » Celui-là, il est vrai, est un violoniste. C'est le seul exemple que je connaisse d'un mouvement d'envie honorable. Puis vinrent au dehors les Digitized by Google

 commentîûres, les dénégations, les fureurs de mes ennemis, leurs mensonges, les transports de joie, le triomphe de mes amis, la lettre que m'écrivit Janin, son magnifique et éloquent article dans le Journal des DébatSt les injures dont m'honorèrent quelques misérables, les insinuations calomnieuses contre Paganini, le déchaînement et le choc de vingt passions bonnes et mauvaises. Au milieu de telles agitations et le cœur gonflé de tant d'impétueux sentiments, je frémissais d'impar tience de ne pouvoir quitter mon lit. Enfin, au bout du sixième jour me sentant un peu mieux, je n'y » pus tenir, je m'habillai et courus aux Néothermes, rue de la Victoire où demeurait alors Paganini. On me dit qu'il se promenait seul dans la salle de billard. J'entre, nous nous embrassons sans pouvoir dire un mot. Après quelques minutes, comme je balbutiais je ne sais quelles expressions de reconnaissance, Paganini, dont le silence de la salle où nous étions me permettait d'entendre les paroles, m'arrêta par celle-ci ; « Ne me parlez plus de cela ! Non, n'ajoutez rien, c'est la plus profonde satisfaction que j'aie éprouvée dans ma vie, jamais vous ne saurez de quelles émotions votre musique m'a agjté : Digitized by Google

commentaires, les dénégations, les fureurs de mes ennemis, leurs mensonges, les transports de joie, le triomphe de mes amis, la lettre que m'écrivit Janin, son magnifique et éloquent article dans *le Journal des Débats,* les injures dont m'honorèrent quelques misérables, les insinuations calomnieuses contre Paganini, le déchaînement et le choc de vingt passions bonnes et mauvaises.

Au milieu de telles agitations et le cœur gonflé de tant d'impétueux sentiments, je frémissais d'impatience de ne pouvoir quitter mon lit. Enfin, au bout du sixième jour me sentant un peu mieux, je n'y pus tenir, je m'habillai et courus aux Néothermes, rue de la Victoire où demeurait alors Paganini. On me dit qu'il se promenait seul dans la salle de billard. J'entre, nous nous embrassons sans pouvoir dire un mot. Après quelques minutes, comme je balbutiais je ne sais quelles expressions de reconnaissance, Paganini, dont le silence de la salle où nous étions me permettait d'entendre les paroles, m'arrêta par celle-ci : « Ne me parlez plus de cela ! Non, n'ajoutez rien, c'est la plus profonde satisfaction que j'aie éprouvée dans ma vie, jamais vous ne saurez de quelles émotions votre musique m'a agité :

252 HECTOR BERLIOZ. depuis tant d'années que je n’avîds rien ressenti de pareil!.... Ah! maintenant, ajouta-t-il en donnant un violent coup de poing sur le billard, tous les gens qui cabalent contre vous n’oseront plus rien dire, car ils savent que je m’y connais et que je ne 8UÙ pas aisé / » Qu’entendait-il par ces mots? A-t-il voulu dire : «Je ne suis pas aisé à émouvoir par la musique; ou bien : je ne donne pas aisément mon argent , ou : je ne suis pas riche ? L’accent sardonique avec lequel il jeta sa phrase, rend inacceptable, selon moi, cette dernière interprétation. Quoi qu’il en soit, le grand artiste se trompait ; son autorité, si immense quelle fût, ne pouvait suffire à imposer silence aux sots et aux méchants. Il ne connaissait pas bien la racaille parisienne, et elle n’en aboya que davantage sur ma trace bientôt après. Mes dettes payées, me voyant encore possesseur d’une fort belle somme, je ne songeai qu’à l’employer musicalement. « Il faut, me dis-je, que, tout autre travail cessant, j’écrive une maîtresse œuvre, sur un plan neuf et vaste, une œuvre grandiose, passionnée, pleine aussi de fantaisie, digne enfin

 d’être dédiée à l’artiste illustre à qui je dois tant. » Pendant que je ruminais ce projet. Paganini, dont la santé empirait à Paris, se vit contraint de repartir pour Marseille et de là pour Nice, d’où, hélas, il n’est plus revenu. Je lui soumis par lettres, divers sujets pour la grande composition que je méditais et dont je lui avais parlé. « Je n’ai, me répondit-il, aucun conseil à vous donner là-dessus, vous savez mieux que pereonne ce qui peut convenir. » Enfin, après une assez longue indécision, je m’arrêtai à l’idée d’une symphonie avec chœurs, solo de chant et de récitatif choral, dont le drame de Shakspeare, Roméo et Juliette^ serait le sujet sublime et toujours nouveau. J’écrivis en prose tout le texte destiné au chant entre les morceaux de musique instimmentale; Emile Deschamps, avec sa charmante obligeance et sa facilité ordinaire extraordinaire, le mit en vers et je commençai. Ah 1 cette fois, plus de feuilletons, ou du moins presque plus ; j’avais de l’argent, Paganini me l’avait donné pour faire de la musique, et j’en fis. Je travaillai pendant sept mois à ma symphonie, sans m’interrompre plus de trois ou quatre jours sur trente pour quoi que ce fût. 15 Dlqiiized by Google

254 HECTOR BERLIOZ. De quelle ardente vie je vécus pendant tout ce temps! Avec quelle vigueur je nageai sur cette grande mer de poésie, caressé par la folle brise de la fantaisie, sous les chauds rayons de ce soleil d'amour qu'alluma Shakspeare, et me voyant la force d'arriver à l'île merveilleuse où s'élève le temple de l'art pur ! 11 ne m'appartient pas de décider si j'y suis parvenu. Telle qu'elle était alors, cette partition fut exécutée trois fois de suite sous ma direction au Conservatoire, et trois fois elle parut avoir un véritable succès. Je sentis pourtant aussitôt que j'aurais beaucoup à y retoucher, et je me mis à l'étudier sérieusement sous toutes ses faces. A mon inexprimable regret, Paganini ne l'a jamais entendue ni lue. J'espérais toujours le voir revenir à Paris, j'attendais d'ailleurs que la symphonie fût entièrement parachevée et imprimée pCur la lui envoyer ; et sur ces entrefaites il mourut à Nice, en me laissant, avec tant d'autres poignants regrets, celui d'ignorer s'il eût jugé digne de lui l'œuvre entreprise avant tout pour lui plaire, et dans l'intention de justifier à ses propres yeux ce qu'il avait fait pour l'auteur. Lui aussi parut éprouver un vif chagrin de ne pas connaître Bornéo et Juliette, et il me

 l’exprima dans sa lettre de Nice du 7 janvier 18â0, où se trouvait encore cette phrase : n Maintenant tout est fait, l’envie ne peut plus que se taire. *> Pauvre cher grand ami ! il n’a jamais lu, heureusement, les horribles stupidités écrites à Paris dans plusieurs journaux sur le plan de l’ouvrage, sur l’introduction, sur l’adagio, sur la Fée Mab, sur le récit du Père Laurence. L’un me reprochait comme une extravagance d’avoir tenté une nouvelle forme de symphonie, l’autre ne trouvait dans le scherzo de la Fée 4/flù qu’un petit bruit gi'Otesque semblable à celui des seringues mal graissées. Un troisième, en parlant de la scène d’amour, de l’adagio, du morceau que les trois quarts des musiciens de l’Europe qui le connaissent mettent maintenant audessus de tout ce que j’ai écrit, assurait que je n’avais pas compris Shakspeare ! ! ! Crapaud gonflé de sottise ! quand tu me prouveras cela... Jamais critiques plus inattendues ne m’ont plus cruellement blessé! et selon l’usage, aucun des Aristarques qui ont écrit pour ou contre cet ouvrage ne m’a indiqué un seul de ses défauts que j’ai corrigés plus tard successivement quand j’ai pu les reconnaître. -Oigitized by Cooglf

250 HECTOR RERLIOZ. M. Frankoski, (le secrétaire d'Ernst), m'ayant signalé à Vienne la mauvaise et trop brusque terminaison du scherzo de la Fée Mab, j'écrivis pour ce morceau la coda qui existe maintenant et détruisis la première. D'après l'avis de M. d'Ortigues, je crois, une importante coupure fut pratiquée dans le récit du Père Laurence, refroidi par des longueurs où le trop grand nombre de vers fournis par le poète m'avait entraîné. Toutes les autres modifications, additions, suppressions, je les ai faites de mon propre mouvement, afin d'étudier l'effet de l'ensemble et des détails de l'ouvrage, en l'entendant à Paris, à Berlin, à Vienne, à Prague. Si je n'ai pas trouvé d'autres taches à y effacer, j'ai mis au moins toute la bonne foi possible à les chercher, et ce que je possède de sagacité à les découvrir. Après cela que peut un auteur, sinon s'avouer franchement qu'il ne saurait faire mieux, et se résigner aux imperfections de son œuvre. Quand j'en arrivai là, mais seulement alors, la symphonie de Roméo et Juliette fut publiée. Elle présente des difficultés immenses d'exécution : difficultés de toute espèce inhérentes à la Digitized by Coogle

 forme et au style, et qu'on ne peut vaincre qu'au moyen de longues études faites patiemment et parfaitement dirigées. Il faut, pour le bien rendre, des artistes de premier ordre, chef d'orchestre, instrumentistes et chanteurs, et décidés àl'étudier comme on étudie dans les bons théâtres lyriques un opéra nouveau, c'est-à-dire à peu près comme si on devait l'exécuter par cœur. On ne l'entendra , en conséquence , jamais à Londres, où l'on ne peut obtenir les répétitions nécessaires. Les musiciens, dans ce pays-là, n'ont pas le temps de faire de la musique (f). (1) Depui» que ceci a été écrit, les quatre premières parties de Bornéo et Juliette ont pourtant été entendues à Londres sous ma direction : et Jamais plus brillant accueil ne leur fut fait nulle part par le public.

 M. Gounod (prix de Rome) est aujourd'hui le jeune maître sur lequel on semble avoir fondé le plus d'espérance. Malheureusement il a donné plus de fleurs que de fruits. Les espérances qu'on avait mises en lui ne se sont pas jusqu'à présent réalisées. M. Gounod, musicien sérieux, convaincu, aimant son art avec passion, mais trop lié à un système qu'il a voulu se faire, n'a complètement réussi que dans deux ouvrages d'un genre tout à fait différent : dans les Chœurs d Ulysse, intercalés dans la tragédie de M. Ponsard et chantés à la ComédieFrançaise; et dans Faust qui restera le diamant de son écrin. C'est déjà quelque chose que ce double Digitized by Coogle

CHARLES GOUNOD. 259 succès, mais ce n'est pas assez pour un compositeur qui a voulu essayer de tous les genres : musique religieuse, musique instrumentale, chœurs orphéoniques, méjiodies de salons, grand opéra, opéra comique. Ses opéras ont la gravité pompeuse des morceaux académiques ; le sombre y tient la place du grandiose, le travail celle de l'inspiration ; les ciselures de l'orchestre cachent l'absence des mélodies. Quant aux opéras comiques, ils sont aussi graves, aussi raides, et n'offrent pas la moindre note, qui, en justifiant le genre, permette, je ne dis pas au rire, mais au simple sourire de se dessiner. Trois fois il s'est essayé à l'Opéra; avec Sapho^ avec la Nonne Sanglante, avec la Reine de Saba, trois fois il a échoué. Si Faust a été son Austerlitz, ia Reine de Saba a été son Waterloo. M. Gounod, qui était entré dans les ordres, a conservé toutes les allures de sa première vocation ; il y a une gravité religieuse dans tout ce qu'il écrit. On dirmt qu'il compose ses duos d'amour sur un buffet d'orgue. Ses morceaux d'ensemble paraissent vouloir éveiller les échos qui dorment sous les voûtes des cathédrales. 11 n'a pas des règles, il a Digitized by Google

260 CHARLES GOÜiNOl). des dogmes. C’est le grand-prêtre du drame lyrique, et il croit à l’infaillibilité de sa musique. Le public lui a prouvé à plusieurs reprises qu’U n’était pas de son avis sur ce dernier point. Mais M, Gounod est beau parleur, il chante avec charme, il a une voix sympathique, et a dû se faire bien accueillir du public aristocratique de nos salons. C’est l’avantage qu’il a sur Félicien David dont nous donnerons plus loin la silhouette. M. Gounod sait faire valoir ses œuvres comme pas uii. Il les colporte avec un amour de père que rien ne saurait attiédir. On annonce Faust à Strasbourg, à llouen , à Bruxelles, à Weimar, à Milan, à Marseille ; il part, suivi ou précédé de son habile éditeur, [)Our diriger les répétitions. Quand il a la partition de Faust dans sa malle, il peut dire comme le grec Bias : « oninia mecum porto. » La mise en scène du compositeur précède dans chacune de ces villes celle de l’ouvrage. Nous ne savons pas pourquoi il n’a pas passé un traité avec Alexis Godillot, l’entrepreneur de fêtes et cérémonies publiques, qui se serait chargé à peu de Irais de lui préparer, comme on dit, le terrain, et d’y ajouter tout le matériel de circonstance. Que

Digitized by Google

 demain Pontoise ou l^anderneau veuillent se passer le caprice de faire jouer Faust sur leur scène ; au premier coup de sifflet ils sont sûrs de voir apparaître M. Gounod et son Kaleb, fidus Achates, l'un muni du bâton de directeur d'orchestre, l'autre portant la partition. La présence de l'auteur flatte le public, magnétise la presse, les autorités, les artistes. M, Gounod fait des discours sur la grandeur et décadence de la musique, — et dans œs discours on sait de tpiel côté est la grandem' ou la décadence, — sur la philosophie du goût, sur l'esthétique de l'art, sur le sacerdoce du compositeur et sm les bulles des papes. Il se pose en Messie musical, et il faut lui pardonner si, dans la chaleur de l'improvisation, il lui arrive quelquefois d'égratigner quelque peu les compositeurs qui régnent en maîtres sur les scènes françaises et italiennes. Mais aussi, autant de premières représentations de Faust en province ou à l'étranger, autant de triomphes. Dans chaque ville où il arrive, la trompette de la réclame a retenti à l'avance. Il trouve le directeur du théâtre â la gare, les musiciens à la porte de son hôtel, prêts à lui donner des sérénades. 11 paraît aux répétitions. Les 15. Digitized by Google

demain Pontoise ou Landerneau veuillent se passer le caprice de faire jouer *Faust* sur leur scène; au premier coup de sifflet ils sont sûrs de voir apparaître M. Gounod et son Kaleb, *fidus Achates*, l'un muni du bâton de directeur d'orchestre, l'autre portant la partition.

La présence de l'auteur flatte le public, magnétise la presse, les autorités, les artistes. M. Gounod fait des discours sur la grandeur et décadence de la musique, — et dans ces discours on sait de quel côté est la grandeur ou la décadence, — sur la philosophie du goût, sur l'esthétique de l'art, sur le sacerdoce du compositeur et sur les bulles des papes. Il se pose en Messie musical, et il faut lui pardonner si, dans la chaleur de l'improvisation, il lui arrive quelquefois d'égratigner quelque peu les compositeurs qui règnent en maîtres sur les scènes françaises et italiennes. Mais aussi, autant de premières représentations de *Faust* en province ou à l'étranger, autant de triomphes. Dans chaque ville où il arrive, la trompette de la réclame a retenti à l'avance. Il trouve le directeur du théâtre à la gare, les musiciens à la porte de son hôtel, prêts à lui donner des sérénades. Il paraît aux répétitions. Les

262 CHARLES GOUNOO. professeurs de l’orchestre lui font une ovation. Le maître daigne sourire et remercie. En attendant les journaux ont tambouriné son arrivée et annoncé, comme par indiscrétion, que M. Gounod assistera lui-même à la représentation. La curiosité fait le reste. Mais qu’on se rassure ; cette annonce n’était pas un de ces expédients vulgaires par lesquels on leurre le public. M. Gounod paraît effectivement dans la loge du préfet, du bourgmestre, du maire ou du podestat. On l’aperçoit, on l’applaudit, on l’acclame, on l’appelle sur la scène, on le couronne. Le maître daigne sourire et remercie. Après la représentation, la musique est encore à son hôtel. On a préparé un banquet. Là, M. Gounod se doit de faire un nouveau discours, nous allions dire un nouveau sermon. Il exprime sa reconnaissance aux artistes, au public, aux autorités, et conclut par une tirade sur l’ai t. La comédie est jouée. Les applaudissements éclatent à tout rompre. Le maître daigne sourire et remercie. Puis il s’éloigne d’un air fatal, suivi de son éditeur et laissant un ride immense dans l’assemblée. Digitized by Google

professeurs de l'orchestre lui font une ovation. Le maître daigne sourire et remercie. En attendant les journaux ont tambouriné son arrivée et annoncé, comme par indiscrétion, que M. Gounod assistera *lui-même* à la représentation. La curiosité fait le reste.

Mais qu'on se rassure; cette annonce n'était pas un de ces expédients vulgaires par lesquels on leurre le public. M. Gounod paraît effectivement dans la loge du préfet, du bourgmestre, du maire ou du podestat. On l'aperçoit, on l'applaudit, on l'acclame, on l'appelle sur la scène, on le couronne. Le maître daigne sourire et remercie.

Après la représentation, la musique est encore à son hôtel. On a préparé un banquet. Là, M. Gounod se doit de faire un nouveau discours, nous allions dire un nouveau sermon. Il exprime sa reconnaissance aux artistes, au public, aux autorités, et conclut par une tirade sur l'art. La comédie est jouée. Les applaudissements éclatent à tout rompre. Le maître daigne sourire et remercie.

Puis il s'éloigne d'un air fatal, suivi de son éditeur et laissant un vide immense dans l'assemblée.

CHARLES GOÜNOD. 263 \ Ces scènes se renouvellent à peu près dans toutes les villes où l'on exécute cet opéra, qu'on poun'ait intituler le Faust Errant. Certes, on a rarement vu pareille activité et pareil dévouement à ses propres œuvres. Seulement nous nous demandons si c'est bien là de la dignité, et si M. Gounod ne ferait pas mieux d'imiter ses confrères, d'attendre patiemment le jugement du public, sans aller lui imposer le sien. Hérold, Boïeldieu, Auber, Halévy, Félicien David, Thomas, Adam, n'ont pas que nous sachions employé ces moyens. Résumons-nous. M. Gounod n'est pas un compositeur dramatique. Il est avant tout un symphoniste d'un vrai mérite. Ses mélodies, lorsqu'il y en a, sont écourtées et manquent de proportions. Il n'a pas la fibre des passions. Veut-il être grand, il n'est qu'emphatique. Veut-il être instruit, il n'est que pédant. Son orchestre et les chanteurs dialoguent presque toujours, caquettent agréablement, si l'on veut, mais ils ne chantent presque jamais. M. Gounod est le compositeur des petits moyens. 11 s'attache à l'orchestre surtout et, par un habile mariage des timbres, par des ruses harmoniques, par des trompe-1' oreille attrayants, il donne le change au Digitized by Google

Ces scènes se renouvellent à peu près dans toutes les villes où l'on exécute cet opéra, qu'on pourrait intituler le *Faust Errant.*

Certes, on a rarement vu pareille activité et pareil dévouement à ses propres œuvres. Seulement nous nous demandons si c'est bien là de la dignité, et si M. Gounod ne ferait pas mieux d'imiter ses confrères, d'attendre patiemment le jugement du public, sans aller lui imposer le sien. Hérold, Boïeldieu, Auber, Halévy, Félicien David, Thomas, Adam, n'ont pas que nous sachions employé ces moyens.

Résumons-nous. M. Gounod n'est pas un compositeur dramatique. Il est avant tout un symphoniste d'un vrai mérite. Ses mélodies, lorsqu'il y en a, sont écourtées et manquent de proportions. Il n'a pas la fibre des passions. Veut-il être grand, il n'est qu'emphatique. Veut-il être instruit, il n'est que pédant. Son orchestre et les chanteurs dialoguent presque toujours, caquettent agréablement, si l'on veut, mais ils ne *chantent* presque jamais. M. Gounod est le compositeur des petits moyens. Il s'attache à l'orchestre surtout et, par un habile mariage des timbres, par des ruses harmoniques, par des trompe-l'oreille attrayants, il donne le change au

2«4 » CHARLES GOL.NOU. public. On le traite de savant. 11 vaudrait mieux qu'on le traitât d'inspiré. En somme cet artiste, qui honore pourtant l'école française et auquel, si nous ne reconnaissions.pas, à côté de ses travers, des qualités sérieuses, nous n'eussions pas consacré un aussi long chapitre, cet artiste, disons-nous, manque essentiellement de ce qui constitue le vrai musicien, dans la plus ample acception du mot. Il manque de nobles et puissantes inspirations. 11 les remplace par le travail, par des idées préconçues, par des afféteries, par des finesses tourmentées, par des ciselures intéressantes, qui sont plutôt des arrangements que des idées. Sous chaque draperie, si chatoyante et si précieuse quelle soit, il faut une charpente pour la soutenir. Digitized by Google

public. On le traite de savant. Il vaudrait mieux qu'on le traitât d'inspiré.

En somme cet artiste, qui honore pourtant l'école française et auquel, si nous ne reconnaissions pas, à côté de ses travers, des qualités sérieuses, nous n'eussions pas consacré un aussi long chapitre, cet artiste, disons-nous, manque essentiellement de ce qui constitue le vrai musicien, dans la plus ample acception du mot. Il manque de nobles et puissantes inspirations. Il les remplace par le travail, par des idées préconçues, par des afféteries, par des finesses tourmentées, par des ciselures intéressantes, qui sont plutôt des arrangements que des idées. Sous chaque draperie, si chatoyante et si précieuse qu'elle soit, il faut une charpente pour la soutenir.

FÉLIC1E^ I)A\iD. 265 XII FÉLICIEN DAVID Ceux qui ne connaissent pas de près M. Félicien David et qui voudraient juger le caractère et la nature de l'homme d'après les œuvres du musicien, se tromperaient de beaucoup. Autant le musicien est poétique et délicat dans ses conceptions, autant l'homme est rude, froid, âpre. On chercherait en vain chez l'auteur de ces mélodies si distinguées et pleines de finesse, quelques-unes des qualités qui caractérisent le poète ou tout au moins l'homme du monde. 11 est des fleurs d'un aspect fort médiocre qui ont un parfum délicat il est des oiseaux qui ne brillent pas par leur plumage et dont le ramage est suave et charmant. Félicien David, le Saint-Simonien, qui a débuté Digitized by Google

XII

FÉLICIEN DAVID

Ceux qui ne connaissent pas de près M. Félicien David et qui voudraient juger le caractère et la nature de l'homme d'après les œuvres du musicien, se tromperaient de beaucoup. Autant le musicien est poétique et délicat dans ses conceptions, autant l'homme est rude, froid, âpre. On chercherait en vain chez l'auteur de ces mélodies si distinguées et pleines de finesse, quelques-unes des qualités qui caractérisent le poète ou tout au moins l'homme du monde. Il est des fleurs d'un aspect fort médiocre qui ont un parfum délicat; il est des oiseaux qui ne brillent pas par leur plumage et dont le ramage est suave et charmant.

Félicien David, le Saint-Simonien, qui a débuté

266 FÉLICIEN DAVID. à Ménilmontant par des chants composés à l'usage de ce cénacle, moitié phalanstère, moitié couvent, de cet Athænée philosophique et peu moral, serait resté ignoré, s'il n'avait pas eu l'heureuse idée de faire exécuter son ode symphonique intitulée le Désert. C'est un nouveau genre qu'il créait et dans le(|uel il eut le talent et le bonheur de réussir. On se souvient du succès qu'obtint le Désert au Conservatoire. La veille on ne connaissait pas Félicien David; le lendemain il était classé au rang des maîtres. Tout Paris voulut entendre ce chef-d'œuvre. La Presse fut unanime pour proclamer le nouvel adepte. La France entière retentit du concert d'éloges qu'on entonna en sa faveur. Son nom était sur toutes les lèvres. Mais, malgré sa qualité de Saint-Simonien, qui eût dû lui assurer au moins l'aide, le concours de ses frères phalanstériens, M. Félicien David, qui alors était logé dans une mansarde, se trouvait tellement gêné qu'il lui était impossible de payer les musiciens de son orchestre, partant, de multiplier les auditions du Désert. 11 essaya de vendre sa belle partition; il frappa aux portes de tous les éditeurs de musique; mais en vain. Il vint alors

Digitized by Google

à Ménilmontant par des chants composés à l'usage de ce cénacle, moitié phalanstère, moitié couvent, de cet Athænée philosophique et peu moral, serait resté ignoré, s'il n'avait pas eu l'heureuse idée de faire exécuter son ode symphonique intitulée *le Désert*. C'est un nouveau genre qu'il créait et dans lequel il eut le talent et le bonheur de réussir. On se souvient du succès qu'obtint *le Désert* au Conservatoire. La veille on ne connaissait pas Félicien David; le lendemain il était classé au rang des maîtres.

Tout Paris voulut entendre ce chef-d'œuvre. La Presse fut unanime pour proclamer le nouvel adepte. La France entière retentit du concert d'éloges qu'on entonna en sa faveur. Son nom était sur toutes les lèvres. Mais, malgré sa qualité de Saint-Simonien, qui eût dû lui assurer au moins l'aide, le concours de ses frères phalanstériens, M. Félicien David, qui alors était logé dans une mansarde, se trouvait tellement gêné qu'il lui était impossible de payer les musiciens de son orchestre, partant, de multiplier les auditions du *Désert*. Il essaya de vendre sa belle partition; il frappa aux portes de tous les éditeurs de musique; mais en vain. Il vint alors

 nous trouver; nous lui offrîmes douze cents francs. Après avoir consulté le père Enfantin, et d'autres amis, il se décida à accepter. A partir de ce moment le Désert, tout en restant une œuvre de grand mérite, devint aussi une excellente affaire et comme édition et comme exécution. Excellente pour l'éditeur, excellente pour le compositeur, qui toutes les fois qu'il dirigeait l'orchestre touchait une prime de MILLE FRANCS. M. David nous vendit alors toutes ses œuvres, et s'en trouva fort bien. Sa position ne tarda pas à changer ; il gagna des sommes considérables, mais il commit la faute de les placer dans une entreprise d'annonces dirigée par un de ses confrères Saint-Simonien : son pécule s'y engloutit tout entier; c'était à recommencer. Le succès du Désert eut cela de fâcheux dans la carrière naissante de M. Félicien David, qu'il lui fit croire à la création d'un genre nouveau, genre dans lequel le compositeur n'aurait pas eu de rival, et qui n'aurait pas eu besoin de la scène. Peut-être eût-il eu raison, s'il fût allé toujours en progressant. Malheureusement il avait commencé par le Désert, qui est sans contredit sa meilleure ode symphonique. Il avait débuté par un coup de maître, mais Digiiized by Google

 ce début rendit plus difficile le public. En ellet, malgré les beautés que renferment Moïse au Sinai et Christophe Colomb, ces deux nouvelles odes symphonies n’eurent pas, à beaucoup près, le retentissement de la première. Si M. Félicien David avait profité du moment favorable, si le lendemain du brillant succès du Désert, quand toutes les sympathies lui étaient acquises, quand son nom était sur toutes les lèvres, il eût frappé à la porte d’un théâtre, et qu’il eût ' consenti à aborder le genre dramatique, il n’eût pas vu s’envoler sans profit les plus belles années de sa jeunesse. Quand enfin il s’y décida, il lui fut impossible de rattacher ses nouveaux travaux aux premiers. Il y avait trop de solution de continuité. On oublie vite à Paris. L’auteur du Désert n’étàit plus que M. Félicien David, le nouveau compositeur débutant au Théâtre-Lyrique par la Perle du Brésil. I.e succès de cet opéra sans nuire à sa renommée fut cependant loin de placer l’auteur au rang des premiers compositeurs, surtout au rang où l’avait placé sa première ode symphonique. Ce fut pourtant un premier pas dans sa nouvelle canière, ime Digitized by L.oogk'

ce début rendit plus difficile le public. En effet, malgré les beautés que renferment ***Moïse au Sinaï*** et ***Christophe Colomb***, ces deux nouvelles odes symphonies n'eurent pas, à beaucoup près, le retentissement de la première.

Si M. Félicien David avait profité du moment favorable, si le lendemain du brillant succès du *Désert*, quand toutes les sympathies lui étaient acquises, quand son nom était sur toutes les lèvres, il eût frappé à la porte d'un théâtre, et qu'il eût consenti à aborder le genre dramatique, il n'eût pas vu s'envoler sans profit les plus belles années de sa jeunesse.

Quand enfin il s'y décida, il lui fut impossible de rattacher ses nouveaux travaux aux premiers. Il y avait trop de solution de continuité. On oublie vîte à Paris. L'auteur du *Désert* n'était plus que M. Félicien David, le nouveau compositeur débutant au Théâtre-Lyrique par *la Perle du Brésil.*

Le succès de cet opéra sans nuire à sa renommée fut cependant loin de placer l'auteur au rang des premiers compositeurs, surtout au rang où l'avait placé sa première ode symphonique. Ce fut pourtant un premier pas dans sa nouvelle carrière, une

FÉLICIEN DAVID. 26i) espèce de transition entre le premier genre et le grand opéra. Toujours est-il qu'il vit enfin s'ouvrir devant lui les portes de notre grande scène lyrique, et qu'il put enfin faire exécuter une œuvre de haute haleine : Herculanum. Hàtons-nous de dire que le public ne lui marchanda pas ses sympathies. Herculanum contient d'ailleurs des pages assez remarquables pour justifier largement ses sympathies. L'inspiration, sans être toujours docile au moindre effort du musicien, ne lui fait pas cependant défaut là où elle est le plus nécessaire. Les mélodies viennent s'y grouper avec une certaine spontanéité, qui a dû faire encore une fois regretter au maître tant de belles années perdues .dans l'attente, ou gaspillées à courir après le succès du premier genre auquel il devait sa réputation. Car, M. David est avant tout un mélodiste qui a voulu se donner le change à luimême, en poursuivant les effets de médiocre aloi de ce qu'on appelle la musique imitative. C'est un , excellent peintre de genre que les succès de peintre d'histoire empêchent de dormir. Aussi, quand il a écrit Lalla-Roukh^ s'est-il trouvé dans son véritable , élément et a-t-il complètement réussi. Il s'est assimilé Digitized by Google

 l’orientalisme de son gracieux sujet. Il a été tout à la fois poète et peintre dans ce ravissant ouvrage ; poète par ses délicates inspirations; peintre par la richesse de sa palette éblouissante. Il y a de la lumière dans cette musique. On croit y voir le reflet du ciel oriental, on y respire une atmosphère embaumée de mille senteurs enivrantes, on y entend le gazouillement du bulbul amoureux de la fleur. Quand on l’écoute, on se répète comme au chœur d’introduction : f C’est ici le pays des roses. » Félicien David est un charmant coloriste. Déjà il avait montré cette heureuse disposition dans quelques pages de la Perle du^résil. Là ce n’étaient encore que des espérances de la part du public, des inclinations de la part du musicien. Lalla-Roukh a réalisé ces espérances, a développé ces intentions. Cette musique est claire, élégante, facile, délicate, originale. Félicien David a ce qu’il est si difficile de conquérir, même aux compositeurs qui comptent de nombreux succès, une individualité. Il a su rester ' lui-même ; il n’a rien emprunté à ses devanciers, et il est aujourd’hui l’une des plus intéressantes phyDigitized by Google

l'orientalisme de son gracieux sujet. Il a été tout à la fois poète et peintre dans ce ravissant ouvrage; poète par ses délicates inspirations; peintre par la richesse de sa palette éblouissante. Il y a de la lumière dans cette musique. On croit y voir le reflet du ciel oriental, on y respire une atmosphère embaumée de mille senteurs enivrantes, on y entend le gazouillement du bulbul amoureux de la fleur. Quand on l'écoute, on se répète comme au chœur d'introduction :

« C'est ici le pays des roses. »

Félicien David est un charmant coloriste. Déjà il avait montré cette heureuse disposition dans quelques pages de *la Perle du Brésil*. Là ce n'étaient encore que des espérances de la part du public, des inclinations de la part du musicien. *Lalla-Roukh* a réalisé ces espérances, a développé ces intentions. Cette musique est claire, élégante, facile, délicate, originale. Félicien David a ce qu'il est si difficile de conquérir, même aux compositeurs qui comptent de nombreux succès, une individualité. Il a su rester lui-même; il n'a rien emprunté à ses devanciers, et il est aujourd'hui l'une des plus intéressantes phy-

FÉLICIEN DAVID. •271 sionomies de ce temps. Parfois, il est vrai, le rêveur fait tort au compositeur; se laissant entraîner sur la pente si perfide de la rêverie, il oublie que la verve lyrique ne le suit pas ; il se laisse aller complaisamment et indolemment à la dérive, sans se douter qu'il a laissé sa muse sur la plage. De là le manque de variété dans ses mélodies, et surtout le manque de développements. La mélodie chante à son oreille, comme une Sirène, l'entraîne au loin et l'endort. Par bonheur, il s'éveille à temps et revient sur ses pas. Explique qui pourra ce mélange de grâce poétique, de rêverie, de tendresse du musicien, avec le caractère froid, enfermé, incolore de l'homme ! La musique instrumentale de M. Félicien David n'est pas inférieure à celle où le chant prédomine. L'auteur du Désert, de M&ise au Sinài, de Christophe Colomb, de la Per le du Brésil, ^ H erculanum et de Lalla-Roukh, a écrit des quintetti ravissants, des symphonies d'un beau style et qui se distinguent par le charme mélodique et par cette gracieuse simplicité qui rappelle la manière d'Haydn rajeunie par les procédés modernes. Une de ses plus belles pages dramatiques est celle ôm Jugement Dernier, Digilized by Google

272 FÉLICIEN DAVID. qu’on a entendu tout récemment dans ün concert donné au Théâtre-Italien par le cercle de l’ Union artistique. Ce beau fragment faisait partie de l’opéra H crciilanum. On l’a coupé, et on a eu tort. Il eût produit un grand effet au théâtre. M. Félicien David est Officier de la Légion d’honneur, et il n’a pas été prix de Rome. Digitized by

RERER. 273 XIII RKBF.R M. Reber, membre de l'Institut, est un musicien de goût, mais musicien rétrospectif; il est de ceux qui préfèrent les morts aux vivants, et qui croient plutôt à la dégénérescence de l'art qu'à son progrès. Est-ce conviction? Est-ce esprit de coterie? La coterie à laquelle il est resté fidèle, coterie d'impuissants qui, ne sachant rien produire par eux-mêmes, s'en vengent en déblatérant contre les tendances de l'art contemporain; cette coterie, disons-nous, l'a empêché de voler de ses propres ailes ; elle l'a arrêté au beau milieu de l'échelle, un pied vers le passé. Et pourtant la Providence l'avait richement doué ; elle avait donné à M. Reber ce que les plus longues études n'enseignent pas : la mélodie, le

Digitized by Google

27â RERER. souffle, l’inspiration. Le travail, travail consciencieux, assidu, continuel, a fait le reste. Seulement le reste est devenu le tout. 11 a pris le musicien, l’auteur de charmantes mélodies, fines, élégantes, gracieuses même, l’auteur de belles symphonies et de trois opéras comiques, les Dames Capitaines., les Papillotes de M. Benoist, le Père Gaillard, qui révélaient un véritable talent, et en a fait im professeur. Certes le professeur est estimé, il a droit aux éloges ; mais que laissera-t-il derrière lui ? des élèves, et non des ouvrages. Uigitized by v^iOOglc

souffle, l'inspiration. Le travail, travail consciencieux, assidu, continuel, a fait le reste. Seulement le reste est devenu le tout. Il a pris le musicien, l'auteur de charmantes mélodies, fines, élégantes, gracieuses même, l'auteur de belles symphonies et de trois opéras comiques, *les Dames Capitaines*, *les Papillotes de M. Benoist*, *le Père Gaillard,* qui révélaient un véritable talent, et en a fait un professeur. Certes le professeur est estimé, il a droit aux éloges; mais que laissera-t-il derrière lui ? des élèves, et non des ouvrages.

ALBERT GRISAR. 275 XIV ALBERT GRISAR Les souvenirs viennent en foule à notre mémoire, les noms se pressent sous notre plume ; des figures plus ou moins lumineuses défilent devant nos yeux comme une fantasmagorie musicale. Impossible de , faire droit à tous ces élus de l'art. Voici deux musiciens belges à qui la France a accordé la nationalité, après leur avoir donné l'hospitalité et leur avoir ouvert toutes grandes les portes de ses théâtres. C'est d'abord M. Albert Grisar, un des plus spirituels représentants de ce genre éminemment français qu'on appelle l'opéra comique. Grisar, qui doit sa popularité au succès d'une romance qui, comme le sonnet sans défaut, vaut à elle seule une grande partition. Aujourd'hui encore, à l'étranger, sinon Digiiized by Google

XIV

ALBERT GRISAR

Les souvenirs viennent en foule à notre mémoire, les noms se pressent sous notre plume ; des figures plus ou moins lumineuses défilent devant nos yeux comme une fantasmagorie musicale. Impossible de faire droit à tous ces élus de l'art.

Voici deux musiciens belges à qui la France a accordé la nationalité, après leur avoir donné l'hospitalité et leur avoir ouvert toutes grandes les portes de ses théâtres.

C'est d'abord M. Albert Grisar, un des plus spirituels représentants de ce genre éminemment français qu'on appelle l'opéra comique. Grisar, qui doit sa popularité au succès d'une romance qui, comme le sonnet sans défaut, vaut à elle seule une grande partition. Aujourd'hui encore, à l'étranger, sinon

t ALKERT r.RlSAR. •27« en France, on ne saurait pas nommer Grisar sans y ajouter u l'auteur de la Folle. » Ce qui nous fait rappeler qu'un soir, dans un salon où était Rossini et où l'on* oubliait un peu trop l'auteur de Guillaume Tell pour entourer l'auteur de /a Folle, Rossini, qui se connaît en petites malices, pria, de l'air le plus sérieux du monde, la maîtresse de la maison de vouloir bien lui faire l'honneur de le présenter à l'auteur de la fameuse romance en vogue. La pauvre dame, chez qui l'esprit n'était pas au niveau de son amour pour les romances passionnées, se laissa prendre au piégé, et, conduisant Rossini auprès de Grisai*, le lui présenta en toute règle. Le maître sourit et s'incline. Grisar rougit et hésite un moment, ne sachant pas si c'est une mystification ou une maladresse de la dame. Mais bientôt, se ravisant, il demande à la dame de le présenter à son tour, lui, l'humble élève, au maître des maîtres, si celui-ci daigne y consentir. La dame alors, mais seulement alors, comprend sa bévue, elle pince de dépit ses belles lèvres roses, puis : — Tant pis ! s'écria-t-ellfe, que Mahomet et la Montagne s'arrangent de leur mieux; puis elle disparut dans le groupe des invités. Digitized by C.oogI

ALBERT GRISAR. 277 f, M. Grisar donc, sentant qu'il avait bien auti'e chose dans l'esprit qu'une jolie romance, si bien réussie qu'elle fût, aborda résolument le théâtre. C'est ainsi qu'il nous a donné Lady Melvil, tes Porcherons, Gilles Ravisseur, les Amours du Diable, Bonsoir Monsieur Pantalon, leChiéti du Jardinier, la Chatte Merveilleuse, etc. Son talent se rapproche beaucoup de celui de son compatriote Grétry, surtout pour la spontanéité et la clarté des idées mélodiques. Rien n'est plus difficile, a-t-on dit, qu'une mélodie facile. Nous ignorons si Grisar réussit, à force de travail, à déguiser la difficulté que le musicien éprouve à trouver des idées. Ce qu'il y a de plus notoire, c'est que ses mélodies sont aisément comprises, qu' elles se logent dans l'oreille et quelles y restent; qu'elles savent s'arrêter à temps et ne dépassent jamais cette fatale ligne de démarcation qui sépare le facile du vulgaire. Elles ont le tact de rester élégantes tout en visant à la popularité — et surtout en l'atteignant. Simple dans ses effets, la musique de Grisar est toujours naturelle, elle chante comme si elle était chez elle, ou plutôt elle cause, et avec beaucoup d'esprit, ce qui est assez rare depuis Auber. Grisar est un des musiciens qui ont le mieux 16 Digitized by Google

M. Grisar donc, sentant qu'il avait bien autre chose dans l'esprit qu'une jolie romance, si bien réussie qu'elle fût, aborda résolument le théâtre. C'est ainsi qu'il nous a donné *Lady Melvil*, *les Porcherons*, *Gilles Ravisseur*, *les Amours du Diable*, *Bonsoir Monsieur Pantalon*, *le Chien du Jardinier*, *la Chatte Merveilleuse*, etc. Son talent se rapproche beaucoup de celui de son compatriote Grétry, surtout pour la spontanéité et la clarté des idées mélodiques. Rien n'est plus difficile, a-t-on dit, qu'une mélodie facile. Nous ignorons si Grisar réussit, à force de travail, à déguiser la difficulté que le musicien éprouve à trouver des idées. Ce qu'il y a de plus notoire, c'est que ses mélodies sont aisément comprises, qu'elles se logent dans l'oreille et qu'elles y restent; qu'elles savent s'arrêter à temps et ne dépassent jamais cette fatale ligne de démarcation qui sépare le facile du vulgaire. Elles ont le tact de rester élégantes tout en visant à la popularité — et surtout en l'atteignant. Simple dans ses effets, la musique de Grisar est toujours naturelle, elle chante comme si elle était chez elle, ou plutôt elle cause, et avec beaucoup d'esprit, ce qui est assez rare depuis Auber.

Grisar est un des musiciens qui ont le mieux

278 ALBERT GRISAR. compris le véritable caractère de l'opéra comique. (Vest un Parisien qui est né en Belgique et qui a passé quelques années en Italie. Pendant un assez long séjour qu'il fit à Naples, il s'occupa très-activement à ne rien faire, ou plutôt à ne rien produire; il écoutait; il se retrempait. Il écoutait les mouvements de la brise et le chant des matelots ; il se retrempa dans cet air pur, plein de chansons et de parfums ; si bien que lorsqu'il retourna à Paris, ses mélodies, tout en gardant le caractère de la musique française, avaient je ne sais quoi de cette fraîcheur et de ce ton azuré de la mer et du ciel napolitain. Ajoutons que Grisar n'est pas seulement un mélodiste spirituel ; il connaît l'art musical sur le bout des doigts ; seulement il s'attache à ne pas en faire parade, et il a raison. Mais tout ce qu'il écrit est d'un style correct, pur, irréprochable. C'est un musicien de bonne compagnie. Sa musique a du savoir vivre. Tous ses ouvrages ont un certain cachet aristocratique qui, cependant, ne l'empêche pas de plaire aux masses. Et c'est là son plus grand mérite.

GEVAEHT. 279 XV GEVAERT L’autre musicien belge est M. Gevaërt ; homme de talent lui aussi, mais d’un talent tout à fait différent. M. Gevaërt a fait des études très-sérieuses, et on dirait qu’il tient à le faire savoir à tout le monde, tant sa musique s’attac.he à le démontrer. Quant à l’inspiration, jusqu’à présent elle ne tient que la seconde place dans les ouvrages du compositeur. Par bonheur, il est loin d’avoir dit le dernier mot à ce sujet ; ou plutôt il n’a fait que commencer. Espérons donc. Et nos espérances sont d’autant plus fondées que certaines pages de Quentin-Durivard et du Billet de- Marguerite révèlent un talent réel. Si nous avions à dresser un bilan du pour et du contre, nous mettrions d’un côté, à l’actif, le 16. Digiiized by Google

 talent, les études, le bon vouloir de M. Gevaërt, une connaissance merveilleuse de toutes les ressources des voix et de l'orchestre, enfin une mémoire vraiment prodigieuse ; cet homme est une bibliothèque musicale. De l'autre côté, au passif, nous mettrions les infidélités de son inspiration, rarement prête à venir à son aide quand il l'appelle ; nous mettrions surtout ses nombreux et maladroits amis qui s'obstinent à lui persuader qu'il est un homme de génie, destiné à fonder une nouvelle école. Si M. Gevaërt n'a pas pris un titre dans le ^enredeceluide « musicien de l\axenir » si malencontreusement choisi par M. Wagner, ce n'est certes pas la faute de son entourage. Que M. Gevaërt s'en méfie; qu'il se rappelle que la musique est l'art populaire par excellence, et qu'il s'attache plutôt à plaire au public qu'à s'enivrer de l'encens que des amis brûlent à ses pieds. Digitized by Google

CLAP1S50N. 281 XVI CLAPISSOX ■ Revenons aux Français nés en France : Us sont en nombre et nous n'avons que l'eniv barras du choix. M. Clapisson, membre de l'Institut, a déjà un nom populaire. On arrive à la popularité par les succès et par le genre de musique qu'on écrit. M. Clapisson y est arrivé par les deux voies. Sa musique est claire, facile, mélodique; ses succès ont été légitimes et incontestés. Avant d'aborder le théâtre, il a fait comme le peintre, qui remplit force albums d'études au crayon, d'esquisses d'après nature. 11 a composé bon nombre de mélodies pour le salon, et de délicieuses romances, des nocturnes, des airs, la menue monnaie du talent. Digitized by Google

XVI

CLAPISSON

Revenons aux Français nés en France :

Ils sont en nombre et nous n'avons que l'embarras du choix.

M. Clapisson, membre de l'Institut, a déjà un nom populaire. On arrive à la popularité par les succès et par le genre de musique qu'on écrit. M. Clapisson y est arrivé par les deux voies. Sa musique est claire, facile, mélodique; ses succès ont été légitimes et incontestés. Avant d'aborder le théâtre, il a fait comme le peintre, qui remplit force albums d'études au crayon, d'esquisses d'après nature. Il a composé bon nombre de mélodies pour le salon, et de délicieuses romances, des nocturnes, des airs, la menue monnaie du talent.

282 CLAPISSON. Gibby la Cornemuse, une de ses meilleures partitions, renferme des morceaux remarquables, mais elle a le tort d'être d'un style un peu trop élevé, sinon trop sévère pour l'opéra comique. 11 est vrai que le premier rôle fut écrit pour Roger, qui visait déjà à devenir pensionnaire de l'Académie de musique. Est-ce à dire que M. Clapisson n'entend pas autrement l'opéra comique ? On le dirait, que sa Fanchonnette serait là pour protester et s'inscrire en faux contre cette assertion. A la bonne heure ! Voilà l'opéra comique tel qu'il doit être et tel que le public parisien, qui s'y connaît, le désire. Aussi a-t-il applaudi de grand cœur à l'apparition de cet ouvrage qui suffirait à la réputation du musicien. M. Clapisson a fait une seule fois appel à la muse tragique, il a écrit pour l'Opéra une partition en deux actes, Jeanne la Folle, et il a échoué. C'était le cas de lui rappeler ce vers mille fois répété : ' Ne forcez point votre talent, etc. M. Clapisson n'aime pas seulement son art avec passion ; il aime aussi tout ce qui s'y rattache. S'il eût été un homme de lettres, il fût devenu bibliophile. 11 aime et recherche les vieux instruments,

CLAPISSON. 283 comme Nodier aimait et recherchait les vieux livres, et il s'y connaît comme un véritable collectionneur. 11 vous dira au premier coup-d'œil : telle épinette a appartenu à tel personnage; tel violon est un Stradivarius, tel alto est un'Amati, telle basse est un Guarnerius. Seulement il aime à collectionner par passion et non pas par manie ; et c'est en cela qu'il se distingue de ces collectionneurs impitoyables qui ne visent qu'à la possession ; à telles enseignes qu' après avoir réuni à grands frais et à grand' peine une superbe collection d'instruments anciens, il la céda à l'État et se contenta d'en être nommé le conservateur. Il est aujourd'hui logé au Conservatoire avec des appointements très-convenables. M. Louis Clapisson est un des musiciens le plus favorablement connus en France, et, il faut le dire aussi, le plus justement applaudis. Digitized by Google

comme Nodier aimait et recherchait les vieux livres, et il s'y connaît comme un véritable collectionneur. Il vous dira au premier coup-d'œil : telle épinette a appartenu à tel personnage; tel violon est un Stradivarius, tel alto est un Amati, telle basse est un Guarnerius. Seulement il aime à collectionner par passion et non pas par manie; et c'est en cela qu'il se distingue de ces collectionneurs impitoyables qui ne visent qu'à la possession; à telles enseignes qu'après avoir réuni à grands frais et à grand'peine une superbe collection d'instruments anciens, il la céda à l'État et se contenta d'en être nommé le conservateur.

Il est aujourd'hui logé au Conservatoire avec des appointements très-convenables.

M. Louis Clapisson est un des musiciens le plus favorablement connus en France, et, il faut le dire aussi, le plus justement applaudis.

2Sh ADRIEN ROIELDIED. XVII ADRIEN BOIELDIEU M. Adrien Boïeldieu, le fds de l'auteui* de la Dame Blanche^ porte avec honneur un nom qui serait un fardeau pour un musicien, si le talent, des études sérieuses et d'excellentes qualités de cœur n'en faisaient plutôt un précieux héritage. Ce jeune musicien, qui suit courageusement la voie par laquelle son illustre père est arrivé à la célébrité, a montré, par sa partition de Marguerite, que la muse délicate qui avait servi à l'auteur de la Dame Blanche, n'a pas déserté le logis à la mort de son protégé. Nature sensible et passionnée pour le surnaturel, M. Adrien Boïeldieu est très-amateur du spiritisme. Nous ne savons ni quel est son esprit familier, ni quel est son esprit protecteur ; car, pour

XVII

ADRIEN BOIELDIEU

M. Adrien Boïeldieu, le fils de l'auteur de *la Dame Blanche*, porte avec honneur un nom qui serait un fardeau pour un musicien, si le talent, des études sérieuses et d'excellentes qualités de cœur n'en faisaient plutôt un précieux héritage. Ce jeune musicien, qui suit courageusement la voie par laquelle son illustre père est arrivé à la célébrité, a montré, par sa partition de *Marguerite*, que la muse délicate qui avait servi à l'auteur de *la Dame Blanche,* n'a pas déserté le logis à la mort de son protégé. Nature sensible et passionnée pour le surnaturel, M. Adrien Boïeldieu est très-amateur du spiritisme. Nous ne savons ni quel est son esprit familier, ni quel est son esprit protecteur ; car, pour

/iDRIEN BOIELDIEL. 285 ceux qui l'ignorent, les adeptes du spiritisme croient à ces deux puissances. Mais nous supposons, ou plutôt nous espérons que l'un des deux est son père, — l'autre Mozart. Si son père le conseille, si Mozart l'inspire, Adrien Boïeldieu marchera d'un pas sûr au succès.

286 VICTOR MASSÉ. XVIII VICTOR MASSÉ M. Victor Massé, prix de Rome, dont on applaudissait tout dernièrement un opéra comique qui s’est trompé de porte et s’est trouvé on ne sait comment à l’Académie impériale de musique, la Mule de Pedro. Victor Massé compte de beaux succès dans sa carrière de compositeur, la Chanteuse voilée, Galathée et les Noces de Jeannette en tête, trois ouvrages qui demeureront au répertoire et qui ont fait le tour de la France, trois ouvrages d’un style et d’un caractère tout à fait différents, et qui n’ont de commun que la paternité et le succès. Nous citons ces trois, sans faire tort aux autres partitions de ce compositeur. Et cependant, malgré son beau talent, malgré la facilité avec laquelle es portes du théâtre se sont ouvertes devant lui. Digitized by Google

XVIII

VICTOR MASSÉ

M. Victor Massé, prix de Rome, dont on applaudissait tout dernièrement un opéra comique qui s'est trompé de porte et s'est trouvé on ne sait comment à l'Académie impériale de musique, *la Mule de Pedro.* Victor Massé compte de beaux succès dans sa carrière de compositeur, *la Chanteuse voilée, Galathée* et *les Noces de Jeannette* en tête, trois ouvrages qui demeureront au répertoire et qui ont fait le tour de la France, trois ouvrages d'un style et d'un caractère tout à fait différents, et qui n'ont de commun que la paternité et le succès.

Nous citons ces trois, sans faire tort aux autres partitions de ce compositeur. Et cependant, malgré son beau talent, malgré la facilité avec laquelle es portes du théâtre se sont ouvertes devant lui,

VICTOR MASSÉ. 287 M. Massé s’est vu obligé d’accepter l’emploi de directeur des chœurs à l’Opéra! Nous savons bien qu’il n’y a pas de sots métiers; mais nous nous demandons comment le musicien s’y prend pour travailler et surtout pour s’inspirer, après avoir répété des heures entières avec ces Messieurs des chœurs. La Mule de Pedro répond à notre question. Il y a là de charmantes mélodies, mais quelles sont moins fraîches, moins originales, moins bien réussies que la chanson de l’Aiguille des Noces de Jeannette, que la chanson de l’Abeille de la Reine de Topaze, et que le chant de C Amphore de Galaihée. 11 est vrai qu’ alors M. Victor Massé ne fatiguait pas son beau talent à faire chanter juste toute cette tribu de choristes qui peuple le grand Opéra. Est-ce que les pères auraient raison de contrarier la vocation de leurs fils, et de se méfier de la carrière de musicien préférée par ces u jeunes fous » à celle d’avocat, de médecin ou de notaire? Aux objections des auteurs de leurs jours, les fils répondent : Meyerbeer ou Auber. Les pères, eux, citent Victor Massé ;c’est-à-dire le talent, la réputation; mais où est la fortune? Digitized by Google

M. Massé s'est vu obligé d'accepter l'emploi de directeur des chœurs à l'Opéra! Nous savons bien qu'il n'y a pas de sots métiers; mais nous nous demandons comment le musicien s'y prend pour travailler et surtout pour s'inspirer, après avoir répété des heures entières avec ces Messieurs des chœurs. *La Mule de Pedro* répond à notre question. Il y a là de charmantes mélodies, mais qu'elles sont moins fraîches, moins originales, moins bien réussies que la chanson de *l'Aiguille* des *Noces de Jeannette*, que la chanson de *l'Abeille* de *la Reine de Topaze*, et que le chant de *l'Amphore* de *Galathée*. Il est vrai qu'alors M. Victor Massé ne fatiguait pas son beau talent à faire chanter juste toute cette tribu de choristes qui peuple le grand Opéra.

Est-ce que les pères auraient raison de contrarier la vocation de leurs fils, et de se méfier de la carrière de musicien préférée par ces « jeunes fous » à celle d'avocat, de médecin ou de notaire? Aux objections des auteurs de leurs jours, les fils répondent : Meyerbeer ou Auber. Les pères, eux, citent Victor Massé; c'est-à-dire le talent, la réputation; mais où est la fortune?

 M. F. Bazin, aussi prix de Rome, est entré dans la carrière musicale par une porte dorée. Il a eu le rare bonheur d'entendre sa cantate, couronnée, Louise / de Montfort^ chantée à l'Opéra. On n'a pas oublié le succès qu'y obtint M"* Stolz plus particulièrement. Pourquoi n'a-t-on pas suivi ce bel exemple? Pourquoi les cantates couronnées à l'Institut, ne seraient-elles pas exécutées à la scène? Le jeune compositeur serait ainsi présenté au public qui se souviendrait de lui au premier ouvrtqge qu'il présenterait au théâtre. Mais, hélas! c'est presque à huis clos, que ces coups d'essais ont lieu, même quand ils sont des coups de maître. M. Bazin pour qui cette heureuse exception eut Digitized by Google

XIX

FRANÇOIS BAZIN

M. F. Bazin, aussi prix de Rome, est entré dans la carrière musicale par une porte dorée. Il a eu le rare bonheur d'entendre sa cantate, couronnée, *Louise de Montfort*, chantée à l'Opéra. On n'a pas oublié le succès qu'y obtint M^me^ Stolz plus particulièrement. Pourquoi n'a-t-on pas suivi ce bel exemple? Pourquoi les cantates couronnées à l'Institut, ne seraient-elles pas exécutées à la scène? Le jeune compositeur serait ainsi présenté au public qui se souviendrait de lui au premier ouvrage qu'il présenterait au théâtre. Mais, hélas! c'est presque à huis clos, que ces coups d'essais ont lieu, même quand ils sont des coups de maître.

M. Bazin pour qui cette heureuse exception eut

rnANÇOlS BAZIN. 289 beaucoup d’influence, ne se crut pas pour cela arrivé au faîte. Homme énergique, caractère honorable, esprit cultivé, toujours ouvert aux nobles aspirations de l’art, il ne cessa de travailler avec ardeur ; par de constants eflbrts il sut bientôt conquérir une place enviée comme compositeur et comme théoricien. Il est aujourd’hui l’un de nos meilleurs contre-pointistes. Professeur d’harmonie au Conservatoire, et auteur d’un traité d’harmonie adopté non-seulement dmis toutes les écoles de France, mais aussi dans les principaux Conservatoires de l’étranger, il a formé d’excellents élèves. 11 est très-rare de lire les noms des lauréats aux concours du Conservatoire, sans qu’ils soient suivis de ces mots très-flatteurs pour le maître : « élève de M. Bazin. » Mais le professeur marche de front avec le compositeur. M. Bazin, qui est un rude travailleur, profite de ses moments de liberté pour donner à r Opéra-Comique de charmantes partitions, telles que le Trompette de Al. le Prince, AJadelon, les Désespérés, Maître Patkelin. Ce dernier ouvragé surtout restera au répertoire, comme les Rendez-vous Bourgeois. Entre ces partitions et les leçons au 17 Digilized by Google

beaucoup d'influence, ne se crut pas pour cela arrivé au faîte. Homme énergique, caractère honorable, esprit cultivé, toujours ouvert aux nobles aspirations de l'art, il ne cessa de travailler avec ardeur; par de constants efforts il sut bientôt conquérir une place enviée comme compositeur et comme théoricien. Il est aujourd'hui l'un de nos meilleurs contre-pointistes. Professeur d'harmonie au Conservatoire, et auteur d'un traité d'harmonie adopté non-seulement dans toutes les écoles de France, mais aussi dans les principaux Conservatoires de l'étranger, il a formé d'excellents élèves. Il est très-rare de lire les noms des lauréats aux concours du Conservatoire, sans qu'ils soient suivis de ces mots très-flatteurs pour le maître : « élève de M. Bazin. »

Mais le professeur marche de front avec le compositeur. M. Bazin, qui est un rude travailleur, profite de ses moments de liberté pour donner à l'Opéra-Comique de charmantes partitions, telles que *le Trompette de M. le Prince, Madelon, les Désespérés, Maître Pathelin.* Ce dernier ouvrage surtout restera au répertoire, comme *les Rendez-vous Bourgeois.* Entre ces partitions et les leçons au

290 FRANÇOIS BAZIN. Conservatoire, M. Bazin trouve encore le temps de former d'excellents chefs de musique militaire, et de composer de beaux chœurs pour l'Orphéon dont il est l'un des directeurs.

DigliIzedijy^Gœgle

AIMÉ MAILI.AnD — EBNEST BEYER. 291 XX AIMÉ MAILLARD — ERNEST REYER Encore deux musiciens français : MM. Maillart et Reyer, talents dramatiques tous deux, et réussissant par cela même plutôt dans le genre sérieux que dans le genre léger ou brillant. A part cette communauté de tendances, ces deux musiciens n'ont pas d'autres points de ressemblance. M. Maillart, prix de Rome, se rapproche plus de l'école italienne par la coupe de ses morceaux, par le caractère de ses mélodies, par la facilité de ses accompagnements. Cmtibelza et surtout tes Dragons de Villars, ce dernier, encore plus remarquable, le prouvent suiTisamment. L'autre, M. Reyer, au contraire, se rapproche plus de l'école allemande. Il semble l'avoir prise Digitized by Google

 pour modèle, ce dont nous ne saurions assez le féliciter, toutefois non sans lui faire observer que Weber et W^agner sont deux, et qu'il ne faut pas confondre. Quelque chose nous dit que ses sympathies pour le musicien de l'avenir pourraient nuire à son beau talent. Cette réserve faite , nous constaterons que M. Reyer a cela de particulier et de favorable qu'il ne travaille que lorsqu'il sent aiTiver l'inspiration. 11 y a parfois en lui du Gounod, moins tourmenté cependant, et du Félicien David, plus spirituel. Il a écrit un acte charmant intitulé : Mailre Wolfram; un ballet pour l'Opéra : Sacountala, louable par son caractère et son coloris; un drame lyrique en quatre actes : la Statue, son meilleur ouvrage ; enfin deux actes intitulés Erostrate, que l'on n'a encore représenté que sur le théâtre de Bade, et qui dit-on renferme des pages remarquables. M. Reyer n'est pas prix de Rome. En faisant notre bilan, nous sommes obligé de constater que cette qualité influe peu ou prou sim le sort des musiciens. Il est bien des prix de Rome qui restent inaperçus et sont forcés de vivre des faibles ressources du professorat, dans l'impossibilité où ils se voient de Digilized by Google

pour modèle, ce dont nous ne saurions assez le féliciter, toutefois non sans lui faire observer que Weber et Wagner sont deux, et qu'il ne faut pas confondre. Quelque chose nous dit que ses sympathies pour *le musicien de l'avenir* pourraient nuire à son beau talent.

Cette réserve faite, nous constaterons que M. Reyer a cela de particulier et de favorable qu'il ne travaille que lorsqu'il sent arriver l'inspiration. Il y a parfois en lui du Gounod, moins tourmenté cependant, et du Félicien David, plus spirituel. Il a écrit un acte charmant intitulé : *Maître Wolfram;* un ballet pour l'Opéra : *Sacountala*, louable par son caractère et son coloris; un drame lyrique en quatre actes : *la Statue*, son meilleur ouvrage ; enfin deux actes intitulés *Érostrate*, que l'on n'a encore représenté que sur le théâtre de Bade, et qui dit-on renferme des pages remarquables.

M. Reyer n'est pas prix de Rome. En faisant notre bilan, nous sommes obligé de constater que cette qualité influe peu ou prou sur le sort des musiciens. Il est bien des prix de Rome qui restent inaperçus et sont forcés de vivre des faibles ressources du professorat, dans l'impossibilité où ils se voient de

 percer ; de même qu'il y a des compositeurs de talent, siégeant aujourd'hui aux premiers rangs, et qui n'ont pas eu l'honneur d'être des prix de Rome. Qu'il nous soit permis de parler un peu plus longuement de cette institution. Digitized by Coogle

•294 PRIX DE ROME. XXI PRIX DE ROME L’institution des prix de Rome date, en France, de bientôt soixante ans; nous ne parlons ici, bien entendu, que des prix de composition musicale. Notre but n’est pas d’attaquer de front cette institution, ni surtout de mettre en doute l’intention (lu fondateur. Cette intention a pu être excellente ; seulement, elle n’a pas eu et ne paraît pas avoir les résultats qu’il en attendait. Toutefois, même sans l’attaquer, on pourrait discuter l’esprit et le caractère de l’institution de ce genre de prix décernés aux jeunes compositeurs. Sous prétexte que la musique est un art, que l’Italie est le berceau des arts, que Rome en est le

Digitized by Google

PRIX DE ROME. 29Ô temple, on a voulu faire pour la musique ce qu'on a fait pour la peinture, la sculpture et les beauxarts en général, 11 est vrai que les peintres, les sculpteurs, les architectes, ne trouvent généralement qu'en Italie, à Rome surtout, des chefs-d'œuvre; car si riches ([ue soient nos musées, il serait impossible d'y rencontrer l'opulence des merveilles de la ville éternelle, de la terre natale des véritables maîtres de l'art; tandis que les musiciens peuvent étudier, même au centre de Paris, les chefs-d'œuvre de l'art mmsical, à quelle école qu'ils appartiennent. • Les plus belles copies du Jugement dernier, de la Transfiguration, de Moïse, du Tombeau de Jules II, ne valent certes pas l'œuvre immortelle de Michel-Ange et de Raphaël. La gravure ne nous donne qu'une idée plus ou moins frappante, sinon plus ou moins exacte, des monuments d'antiquité qu'enferme la ville des Césars, des beautés architecturales du moyen âge qui décorent la ville des Papes; il est donc bien naturel qu'on envoie les jeunes artistes étudier les originaux ; mais les beautés musicales ne sont mieux appréciées que là où elles sont mieux interprétées.

296 PRIX DE ROME. Il Matrimonio segreto. Don Giovanni, Semiramide, Mosè, Nortna, Lucia, il Trovatore, une page de Palestrina, une messe de Chérubin! , le St abat de Pergolèse, le Stabat de Rossini, peuvent être bien exécutés et servir d'excellents modèles aux jeunes • compositeurs, aussi bien au Conservatoire impérial de Musique, à l'Opéra, à la salle Ventadour, sous les voûtes sonores de Notre-Dame de Paiis ou de Saint - Eustache , qu'aüx théâtres Apollo , Valle , Argentina, ou dans n'importe laquelle des nombreuses églises de la ville sainte, . Rome, d'ailleurs, n'est pas la ville Italienne qui , prime toutes les autres de la belle presqu'île pour l'exécution du drame lyrique ; — n'en déplaise aux Romains. Loin de nous l'idée de froisser leur sentiment national ; ils savent bien que leur goût n'est ici nullement en jeu; tout le monde connaît les entraves que le gouvernement théocratique, servi avec trop de zèle par une censure soupçonneuse, ombrageuse, vétilleuse, met au succès des ouvrages scéniques en général ; et les mutilations, les dégradations, les prohibitions de tout genre qui ont atteint, pendant bien des années, de par le révéi-end abbé Somaï, les opéras de Bellini, de Donizetti Diçi 'i^od by Googlc

 et de Verdi. Norma est tolérée à Rome sous le déguisement de la Forêt d Inninsul; Rigotetto est changé en V iscardello\ Lucrezia Borgia a pu se faufiler, Dieu sait après combien d'efforts I sous le pseudonyme dElvira Wallon. Et cpi'on ne croie pas que les absurdes accommodements — car il en est avec la censure romaine — ne portent que sur le livi*et; ils atteignent aussi la musique, notamment en ce que les ciseaux du censeur app^ent des coupures franches. Transportez, d'ailleurs, l'action d'un pays à un autre, changez les personnages, la musique perdia beaucoup de son caractère. On eût permis, par exemple, les représentations de Guillaume Tell, à condition qu'on fît de l'altier Gessler un pacha de Scutari ! Vous savez, du reste, en quelles espèces* de petits ducs de mélodrame on a changé François I", dans Rigoletto, et Gustave III, dans un Ballo in Maschefa. Encore là les exigences de la censure ne sont-elles venues qu'avant la première représentation ; mais le plus souvent, les coupures et les changements sont faits dans les ouvrages joués déjà sur d'autres scènes et livrés, depuis longtemps, à la publicité. Croyez-vous, maintenant, qu'il vaille bien la 17. Digiiized by Google

 peine d’expédier un jeune compositeur à Kome, j)Our lui faire entendre n’importe quelle Norma d’occasion, quelle Elcira Wallon de rechange (li^z Lucrèce Borgia) , quel Viseardello à' imïta.üon (prononcez Rigoletto) exécutés par une troupe problématique, quand il peut, sans traverser les Alpes ou la mer, entendre, pour 10 fr. , ces opéras, parfois mieux exécutés à la salle Ventadour? Ceci pour les représentations théâtrales. Reste la musique classique, la musique d’église et la musique de chambre.. Quels moyens a le jeune compositeur qui voyage en Italie, en sa qualité de grand prix de Rome, d’étudier dans cette dernière ville la musique classique? En a-t-il de meilleui's que ceux que lui oflrent, à Paris, les concerts de notre Conservatoire? .Nous en appelons à l’impartialité des Italiens euxmêmes. Quant à la musique religieuse, on nous objectera que Rome étant le siège de la religion, nos jeunes artistes peuvent aller étudier avec plus de profit ce genre-là dans la ville pontificale. -N’oublions pas, d’abord, que pendant quelques

peine d'expédier un jeune compositeur à Rome, pour lui faire entendre n'importe quelle *Norma* d'occasion, quelle *Elvira Walton* de rechange (lisez *Lucrèce Borgia*), quel *Viscardello* d'imitation (prononcez *Rigoletto*) *exécutés* par une troupe problématique, quand il peut, sans traverser les Alpes ou la mer, entendre, pour 10 fr., ces opéras, parfois mieux exécutés à la salle Ventadour?

Ceci pour les représentations théâtrales.

Reste la musique classique, la musique d'église et la musique de chambre.

Quels moyens a le jeune compositeur qui voyage en Italie, en sa qualité de *grand prix de Rome*, d'étudier dans cette dernière ville la musique classique?

En a-t-il de meilleurs que ceux que lui offrent, à Paris, les concerts de notre Conservatoire?

Nous en appelons à l'impartialité des Italiens eux-mêmes.

Quant à la musique religieuse, on nous objectera que Rome étant le siége de la religion, nos jeunes artistes peuvent aller étudier avec plus de profit ce genre-là dans la ville pontificale.

N'oublions pas, d'abord, que pendant quelques

PRIX DE ROME. 209 années, nos anciens prix de Rome ont dû entendre, aux tribunes des églises romaines, les sopranistes chanter avec des voix bâtardes, le rôle des femmes, et qu' aujourd'hui encore, s'il n'y a plus cette espèce de chantres efféminés à Rome, il n'y a pas encore de femmes qui les^ remplacent. En outre, et sans considérer que l'on entendrait à Paris, au moins aussi soigneusement exécutée, la musique sacrée, est-ce bien pour leur faire étudier ce genre-là qu'on accorde aux lauréats, à leur retour en France, le droit de donner un acte ou deux à r Opéra-Comique? Reste la musique de chambre. Eh ! mon Dieu ! en manque-t-il ici? Demandez plutôt aux éditeurs de romances ! Les salons où « l'on fait de la musique » ne sont pas rares à Paris ; les concerts foisonnent, que c'est une bénédiction. Et, au surplus, ne vautil pas mieux entendre aux concerts de la Cour, du Sénat, de l'Hôtel-de-Ville, à ceux du Conservatoire, de la salle Herz et de la salle Pleyel, des artistes en renom, chanter quelques belles pages des ouvrages en vogue, que d'assister aux marivaudages lyriques et aux mignardises vocales d'un monsignor qui roucoule, la bouche en cœur et les yeux en coulisse.
Digiiized by Google

années, nos anciens prix de Rome ont dû entendre, aux tribunes des églises romaines, les sopranistes chanter avec des voix bâtardes, le rôle des femmes, et qu'aujourd'hui encore, s'il n'y a plus cette espèce de chantres efféminés à Rome, il n'y a pas encore de femmes qui les remplacent.

En outre, et sans considérer que l'on entendrait à Paris, au moins aussi soigneusement exécutée, la musique sacrée, est-ce bien pour leur faire étudier ce genre-là qu'on accorde aux lauréats, à leur retour en France, le droit de donner un acte ou deux à l'Opéra-Comique?

Reste la musique de chambre. Eh! mon Dieu! en manque-t-il ici? Demandez plutôt aux éditeurs de romances! Les salons où « l'on fait de la musique » ne sont pas rares à Paris; les concerts foisonnent, que c'est une bénédiction. Et, au surplus, ne vaut-il pas mieux entendre aux concerts de la Cour, du Sénat, de l'Hôtel-de-Ville, à ceux du Conservatoire, de la salle Herz et de la salle Pleyel, des artistes en renom, chanter quelques belles pages des ouvrages en vogue, que d'assister aux marivaudages lyriques et aux mignardises vocales d'un monsignor qui roucoule, la bouche en cœur et les yeux en coulisse,

300 PRIX DE ROME. un T’amo d’imtnemo amor, à l’adresse de la patricienne qui l’accompagne en sourdine ? Mais l’Allemagne ? — C’est juste. Nous oubliions que l’institution dont nous parlons décerne aux concurrents heureux le prix de Rome, ainsi nommé parce que celui qui l’obtient est autorisé à partir pour l’Italie, sauf à pousser une pointe en Allemagne, où il peut rester une année tout entière. En Allemagne, nous fera-t-on observer, les jeunes compositeurs peuvent se fortifier sur l’emploi plus puissant des formes haïuioniques après avoir appris la tnôlodie dans la Péninsule en général, et à Rome en particulier. Y a-t-il donc une prohibition si sévère dans notre traité de commerce avec les États de la Confédéra- ' tion, pour que l’importation en France de la mu- , sique de Beethoven, de Mozart, d’Haydn, d’Handel, de Bach, de Mendellsohn etc., soit défendue, et qu’il faille aller la consommer sur les lieux? Il y a bien des vins qui ne voyagent pas, mais les partitions allemandes, les quatuors et les symphonies ne souffrent pas trop, que nous sachions, au changement de climat. Demandez plutôt à M. Carvalho et aux habitués du Théâtre-Lpique ! Demandez Digitized by Google

un *T'amo d'immenso amor*, à l'adresse de la patricienne qui l'accompagne en sourdine ?

Mais l'Allemagne ? — C'est juste. Nous oubliions que l'institution dont nous parlons décerne aux concurrents heureux le *prix de Rome,* ainsi nommé parce que celui qui l'obtient est autorisé à partir pour l'Italie, sauf à pousser une pointe en Allemagne, où il peut rester une année tout entière.

En Allemagne, nous fera-t-on observer, les jeunes compositeurs peuvent se fortifier sur l'emploi plus puissant des formes harmoniques après avoir *appris la mélodie* dans la Péninsule en général, et à Rome en particulier.

Y a-t-il donc une prohibition si sévère dans notre traité de commerce avec les États de la Confédération, pour que l'importation en France de la musique de Beethoven, de Mozart, d'Haydn, d'Handel, de Bach, de Mendellsohn etc., soit défendue, et qu'il faille aller la consommer sur les lieux? Il y a bien des vins qui ne voyagent pas, mais les partitions allemandes, les quatuors et les symphonies ne souffrent pas trop, que nous sachions, au changement de climat. Demandez plutôt à M. Carvalho et aux habitués du Théâtre-Lyrique! Demandez

paix DE HOME. SOI aussi à MM. Alard, Franchomme, Dancla, Armingaud, GoufTé, Chevillard, Lamoureux, etc. On n'apprendra pas mieux l'harmonie à Vienne, à Dresde, à Berlin, à Cologne ou à Prague, qu'on n'étudiera la mélodie à Milan, à Florence, à Naples, à Gênes, voire à Rome ! Laissons dire aux poètes que l'air, en Italie, est mélodieux, que la brise y chante, ({ue l'on y respire la musique avec le parfum des orangers. Ils ont le droit de l'affirmer et jouissent de la liberté de le rimer, même richement s'ils y tiennent. Nous ferions bien comme eux -, et, à défaut de rhythme, nous ne nous faisons pas scrupule de le dire en prose, tant et si fervent est le culte (jue nous avons pour l'Italie ; même, que nous répéterions avec Pétrarque : Salve, cara Deo tellus sanctissima, salve ! Nous enverrions à la terre des arts les peintres, les sculpteurs, les architectes, les graveurs: mais nous n'y enverrions pas les jeunes compositeurs prendre des leçons d'inspiration musicale au bord du Tibre, , Il n'en est pas de la musique comme de la peinture, de la sculpture et de l'architecture, dans lesquelles Digiiized by Google

 les règles sont plus arrêtées, et l'inspiration ne peut accompagner généralement que la première conception. En fait de musique, c'est le contraire ; les novateurs se succèdent, et celui-là fait accepter sa révolution, et devient à son tour un grand maître, chez qui l'inspiration a été plus constante. 11 a eu la hardiesse d'enfreindre les vieilles traditions, de poser pour ainsi dire d'autres bases, — que les imitateurs prendront plus tard pour des règles. Le contre-point appris, si l'inspiration, si le génie manquent, l'Italie doublée de l'Allemagne, même si l'on y reste vingt ans, fera du candidat un excellent professeur, mais n'en fera jamms un compositeur. L'expérience est en faveur de notre dire. On connaît la brutalité des faits. Parmi les notabilités musicales de notre pays, combien en comptez-vous qui ont été grands prix de Rome ? Le nombre en est on ne peut plus restreint. Et il y a fort à parier que ceux-là fussent devenus célèbres, même sans avoir hanté le café M xnerva et le théâtre Valle. Auber n'a pas eu l'honneur d'être prix de Rome. En revanche, il a écrit la Muette de Portici, qu'on Digiiized by Google

les règles sont plus arrêtées, et l'inspiration ne peut accompagner généralement que la première conception. En fait de musique, c'est le contraire; les novateurs se succèdent, et celui-là fait accepter sa révolution, et devient à son tour un grand maître, chez qui l'inspiration a été plus constante. Il a eu la hardiesse d'enfreindre les vieilles traditions, de poser pour ainsi dire d'autres bases, — que les imitateurs prendront plus tard pour des règles. Le contre-point appris, si l'inspiration, si le génie manquent, l'Italie doublée de l'Allemagne, même si l'on y reste vingt ans, fera du candidat un excellent professeur, mais n'en fera jamais un compositeur.

L'expérience est en faveur de notre dire. On connaît la brutalité des faits.

Parmi les notabilités musicales de notre pays, combien en comptez-vous qui ont été grands prix de Rome? Le nombre en est on ne peut plus restreint. Et il y a fort à parier que ceux-là fussent devenus célèbres, même sans avoir hanté le café *Minerva* et le théâtre Valle.

Auber n'a pas eu l'honneur d'être *prix de Rome.* En revanche, il a écrit *la Muette de Portici*, qu'on

PRIX DE ROME. 308 dirait enfantée sur la plage enchanteresse de Mergelline. Il n'a pas eu besoin d'aller étudier surplace les chants populaires des pêcheurs napolitains, ni les tarentelles dansées au clair de lune sur les bords du golfe, pour donner aux mélodies de la Muette l'esprit, le caractère, le coloris de la musique napolitaine. On ne dira pas que cette œuvre-là manque de couleur locale. M. Berlioz, au contraire, qui a été grand prix de Rome, est un harmoniste des plus distingués, un critique des plus compétents, un érudit, un véritable savant en fait de musique, mais il est le premier à avouer que la facilité des mélodies italiennes n'est pas la qualité qui le distingue des autres maîtres. Le beau ciel d'Italie n'a pas déteint sur lui. > Nous ne voulons pas faire ici une longue énumération. Il nous suffît de citer ces deux noms en manière d'exemples. Mais puisque nous nous occupons de cette institution, il ne sera pas sans intérêt de voir ce que devient en général un prix de Rome, et comment il le devient. C'est une triste et curieuse physiologie que celle Digitized by Coogle

dirait enfantée sur la plage enchanteresse de Mergelline. Il n'a pas eu besoin d'aller étudier *sur place* les chants populaires des pêcheurs napolitains, ni les tarentelles dansées au clair de lune sur les bords du golfe, pour donner aux mélodies de *la Muette* l'esprit, le caractère, le coloris de la musique napolitaine. On ne dira pas que cette œuvre-là manque de *couleur locale.*

M. Berlioz, au contraire, qui a été *grand prix de Rome*, est un harmoniste des plus distingués, un critique des plus compétents, un érudit, un véritable savant en fait de musique, mais il est le premier à avouer que la facilité des mélodies italiennes n'est pas la qualité qui le distingue des autres maîtres. Le beau ciel d'Italie n'a pas déteint sur lui.

Nous ne voulons pas faire ici une longue énumération. Il nous suffit de citer ces deux noms en manière d'exemples.

Mais puisque nous nous occupons de cette institution, il ne sera pas sans intérêt de voir ce que devient en général un prix de Rome, et comment il le devient.

C'est une triste et curieuse physiologie que celle

30A PRIX DE ROME. des jeunes compositeurs écrasés sous cet insigne honneur. On pourrait au moins en faire un intéressant chapitre avec ce titre : le» Misères d'un prix de Rome. Voyons sommairement les grandeurs et servitudes de ces illustres infortunés. Pour concourir au grand prix de Rome, il faut ne pas avoir dépassé trente ans, — et être garçon. La muse, paralt-il, s’effaroucherait des soins du ménage. Ou le pot-au-feu l’énerve, ou elle est terri' blement jalouse et veut être aimée sans partage. Or donc, le jeune célibataire commence par subir un examen préparatoire. Il entre en loge et reste cinq jours enfermé — sans piano. C’est le système cellulaire appliqué à la musique. Pendant ces cinq jours de réclusion, il doit composer une fugue vocale à quatre voix et un chœur avec orchestre. Pour le chœur, on lui donne, bien entendu, les paroles. Le jury qui doit décider de l’aptitude des candidats est composé de six membres, dont deux par hasard (si nous ne nous trompons pas) anciens prix de Rome. Ces six membres sont aujourd’hui : MM. Auber, Carafa, Thomas, Berlioz, Clapisson et Reber. Digitized by Google

des jeunes compositeurs écrasés sous cet insigne honneur. On pourrait au moins en faire un intéressant chapitre avec ce titre : *les Misères d'un prix de Rome.*

Voyons sommairement les grandeurs et servitudes de ces illustres infortunés.

Pour concourir au grand prix de Rome, il faut ne pas avoir dépassé trente ans, — et être garçon. La muse, paraît-il, s'effaroucherait des soins du ménage. Ou le pot-au-feu l'énerve, ou elle est terriblement jalouse et veut être aimée sans partage. Or donc, le jeune célibataire commence par subir un examen préparatoire. Il entre en loge et reste cinq jours enfermé — sans piano. C'est le système cellulaire appliqué à la musique. Pendant ces cinq jours de reclusion, il doit composer une *fugue vocale* à quatre voix et un *chœur* avec orchestre. Pour le chœur, on lui donne, bien entendu, les paroles.

Le jury qui doit décider de l'aptitude des candidats est composé de six membres, dont deux par hasard (si nous ne nous trompons pas) anciens prix de Rome. Ces six membres sont aujourd'hui : MM. Auber, Carafa, Thomas, Berlioz, Clapisson et Reber.

PRIX DE ROME. 305 iis choisissent parmi les concurrents les six candidats qui sont réputés les meilleurs et les enferment de nouveau. Cette fois, c'est pour vingt-cinq jours, — mais on leur accorde un piano... Le jeu de mots nous a fait hésiter. En somme la concession du piano y est. Pendant ces vingt-cinq jours, les six reclus composent dans cette espèce d'm pace^ une cantate à trois voix. 11 leur est permis de voir leurs parents ou leurs amis. Rien n'empêche ces excellents parents ou ces bienveillants amis de leur glisser dans la main un papier quelconque. Les prisonniers peuvent au besoin correspondre avec des collaborateurs au dehors, ne fût-ce que pom* les huit mesures initiales des morceaux de chant... Hâtons-nous de dire que les jeunes candidats ont trop d'amour-propre et de dignité pour descendre à ces tours d'écolier. Seulement il serait à opter entre la bonne foi et la réclusion. Les concurrents payent 6 fr. par jour pour leur nourriture ; total pour les vingt-cinq jours : 150 fr. On leur donne une indemnité de 50 fr., plus 12 fr. pour le piano, total : 62. Différence à la charge du concurrent ; 88 fr. Ceci est un détail. Les vingt -cinq jours écoulés, celui parmi les concurrents dont la Digitized by Google

30(5 PRIX DE ROME. cantate réunit le plus de qualités sérieuses est proclamé grand prix de Rome. L'heureux mortel, une fois possesseur de ce brevet de célébrité, nous n'osons pas dire de ce billet de Lachâtre, est libre d'aller visiter l'Italie. Il reçoit à cet objet.500 francs à titre d'indemnité de voyage; plus 2,200 francs par an ; mais il est logé aux frais de l'État. Après deux ans de séjour à Rome, il peut aller en Allemagne, et s'il envoie un certificat en règle prouvant qu'il est dans n'importe quelle ville de la Confédération, on lui paye 3,000 francs pour * cette troisième année. De retour à Paris, il reçoit pendant deux ans, 3,000 francs par an, ce qui complète les cinq années qui sont la durée légale des prix de Rome. En échange, il est tenu d'envoyer d'Italie et d'Allemagne des morceaux de sa composition, qui 'sont soumis à l'examen des membres de l'Institut, et dont il est fait rapport ; on en exécute un fragment dans une des grandes séances annuelles. Après quoi ces envois sont religieusement mis aux oubliettes académiques. Les prix de Rome de peinture ou de sculpture ont, eux aussi, leurs envois ; toiles, bas-reliefs ou Digiîiz-c' Google

PRIX DK ROME. 307 statues, sont exposés ; on les visite, on les examine, on les discute, on en parle dans les journaux ; et, au bout du compte, ces œuvres rapportent quelque chose. Un tableau, une statue, cela se vend et s'achète. Mais qui s'occupe des envois des pauvres musiciens? Encore si on les faisait exécuter, si on les publiait ! Non. Us ne laissent pas plus de trace derrière eux que l'ombre sur le mur. I Arrivons an point principal : le prix de Rome a le droit de faire jouer un ouvrage à l' Opéra-Comique. Ce droit n'est-il pas encore une illusion, après toutes les autres dont le mirage a ébloui le malheureux, et n'amènera-t-il pas encore une déception après toutes les autres qui l'ont découragé ? S'il présente un opéra comique au directeur, celui-ci ne dira pas que la musique est mauvaise, mais il soutiendra que le livret est absurde, et donnera au pauvre jeune homme le plus vilain ours ^e ses archives-limbes. Si le musicien a la peau dure, s'il est un peu « rageur, » et qu'il finisse par faire valoir ses droits; en un mot, si, après cinq ou six ans d'attente et de démarches, il veut à toute force que son Digitized by Google

308 PRIX DE ROME. ouvrage soit joué, le directeur adhère à sa demande, mais il s'arrange de manière à ne le donner que trois fois. Et voilà comment l'infortuné prix de Rome est joué! Qu'il aille se présenter après cet échec ! C'en est fait de sa carrière théâtrale. Il se rabat alors sur les leçons ; le compositeur se fait ou redevient professeur: parfois il publie des romances, des morceaux de danse, des transcriptions, des réductions, etc. il finit par où il avait commencé. Seulement, pendant les trois ans qu'a duré son voyage, ce qu'il appelait sa clientèle s'est éparpillée ou s'est pourvue ailleurs. Et pourtant on avait fondé de si belles espérances sur l'avenir de ce jeune homme ! Sa famille avait pleuré de joie le jour qu'on l'avait proclamé grand prix de Borne. La mère l'eût volontiers écrit sur son chapeau. Elle rêvait pour lui la gloire d'Auber et la fortune de Meyerbeer... Allons! reviens, pauvre garçon, reviens manger le pot-au-feu maternel. Après tout, la mère est la seule muse qui ne soit pas jalouse. Elle est toujours prête, celle-là, à ouvrir ses bras, à sécher les larmes et à consoler. Pourquoi, demandons-nous, bercer de tant 4| Digitizediiy Googlc

PBIX I)£ ROME. 300 d’illusions la jeunesse, d’habitude si confiante et si facile à s’abuser? Pourquoi lui faites-vous supposer des droits quelle ne peut faire valoir sérieusement ? Hélas ! Alfred de Musset avait raison : Pourquoi promenez-vous ces spectres de lumière Devant le rideau noir de nos nuits sans sommeil, Puisqu'il faut qu’ici bas tout songe ait son réveil. Et puisque le désir se sent cloué sur terre. Comme l'aigle blessé qui meurt dans la poussière. L'aile ouverte et les yeux fixés sur le soleil? Ainsi, telle quelle est, l’institution du prix de Rome pour les compositeurs de musique est insuffisante, inefficace... il y en a qui ajoutent : et inutile.Nous n’allons pas jusque^à. Qu’on envoie, si l’on y tient absolument, qu’on envoie le jeune lauréat en Italie, en Allemagne, en Espagne, partout où il peut entendre une musique différente, des chants caractéristiques ; mais qu’on examine plus sérieusement les pages musicales qu’il expédie ici pendant son séjour à l’étranger. Surtout qu’on lui rende moins difficiles les abords d’une scène lyrique quelle qu’elle soit. Bref, qu’on n’oblige pas celui qu’on proclame solennellement « grand prix de Borne, » à courir le Digitizod by Google

d'illusions la jeunesse, d'habitude si confiante et si facile à s'abuser? Pourquoi lui faites-vous supposer des droits qu'elle ne peut faire valoir sérieusement? Hélas! Alfred de Musset avait raison :

Pourquoi promenez-vous ces spectres de lumière
Devant le rideau noir de nos nuits sans sommeil,
Puisqu'il faut qu'ici bas tout songe ait son réveil,
Et puisque le désir se sent cloué sur terre,
Comme l'aigle blessé qui meurt dans la poussière,
L'aile ouverte et les yeux fixés sur le soleil?

Ainsi, telle qu'elle est, l'institution du prix de Rome pour les compositeurs de musique est insuffisante, inefficace... il y en a qui ajoutent : et inutile. Nous n'allons pas jusque-là. Qu'on envoie, si l'on y tient absolument, qu'on envoie le jeune lauréat en Italie, en Allemagne, en Espagne, partout où il peut entendre une musique différente, des chants caractéristiques; mais qu'on examine plus sérieusement les pages musicales qu'il expédie ici pendant son séjour à l'étranger. Surtout qu'on lui rende moins difficiles les abords d'une scène lyrique quelle qu'elle soit.

Bref, qu'on n'oblige pas celui qu'on proclame solennellement « *grand prix de Rome,* » à courir le

 cachet... quand il est assez heureux pour trouver des élèves, ou bien à se faire commissionnaire, coulissier ou photographe. — Cela s'est vu, cela se voit malheureusement tous les jours ! Si l'intention du fondateur était d'en faire des professeurs de musique plutôt que des compositeurs, pas n'était besoin de les envoyer en Italie, ces jeunes musiciens, ni de dépenser 12 ou 15,000 fr. pour chacun d'eux; c'est le total pour les cinq ans. Un prix de mille écus et une médaille en or, à leur nom, eût mieux fait leur affaire! Concluons. Pour que l'institution du prix de Rome soit profitable, et surtout pour qu'elle ait une raison d'être, il faudrait faire, autant que possible, pour les musiciens ce qu'on fait pour les autres artistes : peintres, sculpteurs, etc., c'est-à-dire commencer par livrer leurs œuvres à la publicité. On devrait, dans ce but, exiger de la Société du Conservatoire, à qui le gouvernement donne gratuitement la salle pour ses concerts, qu'elle consacrât tous les ans une de ses séances à l'exécution de deux œuvres, soit symphoniques, soit religieuses, soit scéniques, envoyées par les musiciens qui ont Digitized by Googk

PRIX DE ROME. 311 obtenu le prix de Rome. Cette exécution aurait lieu à l'Opéra. Pourquoi non ? On expose bien dans une salle de premier ordre les envois des peintres et des sculpteurs! — La critique pourrait ainsi, dans les grands organes de la publicité, examiner l'œuvre des jeunes musiciens, en signaler les défauts et les qualités ; en un mot, s'occuper de ses essais, qui sont actuellement condamnés à l' indifférence du à l'oubli. Il faudrait, en outre, qu' après- cette première épreuve, l'Institut donnât un livret en un acte ou en trois actes, selon le mérite du lauréat, à celui qui, d'après les séances de la Société des concerts, serait jugé le plus digne de cette récompense. Le choix du livret serait fût par un comité, pris au sein de l'Académie; et une fois la musique écrite, l'exécution en serait imposée au théâtre impérial de r Opéra-CiOmique. ' C'est ainsi, et seulement ainsi, que l'institution du prix de Rome, pour les jeunes compositeurs, serait une institution sérieuse. Digitized by Google

obtenu le *prix de Rome*. Cette exécution aurait lieu à l'Opéra. Pourquoi non? On expose bien dans une salle de premier ordre les envois des peintres et des sculpteurs! — La critique pourrait ainsi, dans les grands organes de la publicité, examiner l'œuvre des jeunes musiciens, en signaler les défauts et les qualités; en un mot, s'occuper de ses essais, qui sont actuellement condamnés à l'indifférence ou à l'oubli.

Il faudrait, en outre, qu'après cette première épreuve, l'Institut donnât un livret en un acte ou en trois actes, selon le mérite du lauréat, à celui qui, d'après les séances de la Société des concerts, serait jugé le plus digne de cette récompense. Le choix du livret serait fait par un comité, pris au sein de l'Académie; et une fois la musique écrite, l'exécution en serait *imposée* au théâtre impérial de l'Opéra-Comique.

C'est ainsi, et seulement ainsi, que l'institution du *prix de Rome*, pour les jeunes compositeurs, serait une institution sérieuse.

Certes nous n’avons pas nommé tous les nouveaux compositeurs qui, pendant ces vingt dernières années se sont essayés à l’Opéra -Comique, au Théâtre-Lyrique, ou ailleurs. La petite salle des Bouffes-Parisiens, à elle seule, nous en offrirait une légion. Nous eussions dû nommer M. Boisselot, l’auteur de]\'e touchez pas à la Reine. M. Semet, l’auteur de GU B las et des Nuits d’Espagne. MM. E. Boulanger, Th. Labaire, Vogel, Jules Cohen, Potier, Hecquet, Deffès, Duprato , Léon Gastinel, Prosper Pascal, Eugène Prévost, E. Jonas, Caspers, Limnander, F. Godefroid, Vaucorbeil, Poise, E. Gautier, Th. Ritter, Léo Delibes, etc. , tous, donnant ou ayant donné, qui plus, qui moins, de belles espérances ; Digitized by Google

XXII

HIPPOLYTE MONPOU

Certes nous n'avons pas nommé tous les nouveaux compositeurs qui, pendant ces vingt dernières années se sont essayés à l'Opéra-Comique, au Théâtre-Lyrique, ou ailleurs. La petite salle des Bouffes-Parisiens, à elle seule, nous en offrirait une légion. Nous eussions dû nommer M. Boisselot, l'auteur de *Ne touchez pas à la Reine.* M. Semet, l'auteur de *Gil Blas* et des *Nuits d'Espagne.* MM. E. Boulanger, Th. Labarre, Vogel, Jules Cohen, Potier, Hecquet, Deffès, Duprato, Léon Gastinel, Prosper Pascal, Eugène Prévost, E. Jonas, Caspers, Limnander, F. Godefroid, Vaucorbeil, Poise, E. Gautier, Th. Ritter, Léo Delibes, etc., tous, donnant ou ayant donné, qui plus, qui moins, de belles espérances ;

 fleurs qui promettent des fruits. Mais, nous le répétons, ce n’est pas un livre sur la musique contemporaine que nous avons eu l’intention d’écrire, et qui serait ainsi fort incomplet. Ce sont des souvenirs échelonnés dans notre mémoire que nous nous sommes plu à fixer sur ces pages, souvenirs I gais ou tristes, le plus souvent tristes, car en faisant l’appel des hommes de talent et de cœur que nous avons eu l’occasion de connaître de près, nous nous apercevons, hélas ! qu’il en manque beaucoup et que les vides sont fréquents. Qu’il nous soit permis, par exemple, de consacrer quelques lignes à ce pauvre Monpou, qui nous a été enlevé avant le temps, comme Halévy, comme Adam, comme Donizetti, comme tant d’autres que nous avons nommés dans ce livre, au risque d’en faire un lugubre nécrologue. ^ C’était un talent très-original que celui de Monpou! Mélodiste aux rhythmes populaires, n’ayant pas fait de fortes études, manquant de science et cachant ce défaut sous les fleurs délicates de ses ravissantes inspirations. 11 a écrit des romances qui ont fait le tour- de la France, du monde peutêtre, entre autres le Voiie blanc, l’Andalouse et 18

Digiiized by Google

fleurs qui promettent des fruits. Mais, nous le répétons, ce n'est pas un livre sur la musique contemporaine que nous avons eu l'intention d'écrire, et qui serait ainsi fort incomplet. Ce sont des souvenirs échelonnés dans notre mémoire que nous nous sommes plu à fixer sur ces pages, souvenirs gais ou tristes, le plus souvent tristes, car en faisant l'appel des hommes de talent et de cœur que nous avons eu l'occasion de connaître de près, nous nous apercevons, hélas ! qu'il en manque beaucoup et que les vides sont fréquents.

Qu'il nous soit permis, par exemple, de consacrer quelques lignes à ce pauvre Monpou, qui nous a été enlevé avant le temps, comme Halévy, comme Adam, comme Donizetti, comme tant d'autres que nous avons nommés dans ce livre, au risque d'en faire un lugubre nécrologue.

C'était un talent très-original que celui de Monpou ! Mélodiste aux rhythmes populaires, n'ayant pas fait de fortes études, manquant de science et cachant ce défaut sous les fleurs délicates de ses ravissantes inspirations. Il a écrit des romances qui ont fait le tour de la France, du monde peut-être, entre autres le *Voile blanc*, *l'Andalouse* et

3U HIPPOLYTE MONPOD. Gastibelza. Qui de vous n’a pas fredonné ce refrain si populaire : Le vent qui vient à travers la montagne Me rendra fou T \ Qui de vous n’a pas entendu chanter la fière guitare d’Alfred de Musset : Avez-vous vu dans Barcelone? Monpou, dont les romances, si courte que soit la vie d’une romance, ces roses musicales qui, comme les plus belles choses d’ici-bas, ont le pire destin en fait de longévité; — Monpou, dont les romances vivront encore longtemps, a laissé aussi des opéras,, dont quelques-uns renferment des morceaux de premier ordre. Les Deux Reines est le plus complet. Adieu mon beau navire qui s’y trouve enchâssé comme un joyau de prix dans l’or le plus pur, eut, on s’en souvient le plus légitime succès. Il y a dans Lambert Simnel, dans la Chaste Suzanne, dans Piquillo, et môme dans la Perugina, qu’il fit exécuter, vers la fin de 1838, tant bien que mal, au théâtre de la Renaissance, des morceaux charmants et qui se chanteront longtemps. Monpou est une physionomie, non pas au point Digitized by Coogic

Gastibelza. Qui de vous n'a pas fredonné ce refrain si populaire :

Le vent qui vient à travers la montagne
Me rendra fou?

Qui de vous n'a pas entendu chanter la fière guitare d'Alfred de Musset :

Avez-vous vu dans Barcelone?

Monpou, dont les romances, si courte que soit la vie d'une romance, ces roses musicales qui, comme les plus belles choses d'ici-bas, ont le pire destin en fait de longévité; — Monpou, dont les romances vivront encore longtemps, a laissé aussi des opéras, dont quelques-uns renferment des morceaux de premier ordre. *Les Deux Reines* est le plus complet. L'air *Adieu mon beau navire* qui s'y trouve enchâssé comme un joyau de prix dans l'or le plus pur, eut, on s'en souvient le plus légitime succès. Il y a dans *Lambert Simnel*, dans *la Chaste Suzanne*, dans *Piquillo*, et même dans la *Perugina*, qu'il fit exécuter, vers la fin de 1838, tant bien que mal, au théâtre de la Renaissance, des morceaux charmants et qui se chanteront longtemps.

Monpou est une physionomie, non pas au point

HIPPOLYTE MONPOÜ. 315 de vue physique, bien entendu, car le pauvre garçon était au moins aussi laid que son nom. Il a un cachet particulier, quelque chose à lui qui le fait distinguer de tout le monde, et qui est une des mille prérogatives du génie, — des mille, disons-nous, car malheureusement il en faut beaucoup pour constituer l'homme de génie. C'est en un mot une des rares individualités de notre époque. (Plus loin nous tâcherons d'expliquer cette épithète de rares dont nous avons fait précéder le mot individualité et nous essaierons de la justifier.) Ajoutons, avant de clore ces lignes sur Monpou, que notre pauvre ami chanta pour la dernière fois deux de ses mélodies. Exil et Retour et le Voile blanc, dans une soirée d'artistes , que nous avions donnée et à laquelle assistaient Donizetti, Castil Blaze, Zimmermann,' Niedermeyer, Habenech, Adam, Balzac, Halévy, Henri Heine, Gé- rard de Nerval... tous morts, hélas! aujourd'hui. Quelques jours avant de mourir, il nous écrivait cette lettre si confiante, si naïve, si remplie d'espoir et d'avenir : « Je travaille, mon ami, avec plus de courage depuis mon séjour en Bretagne. L'air vigoureux de ces contrées m'a donné un bon coup d'éperon. J'y ai puisé de nouvelles *
Digitized by Google

316 HIPPOLYTE MONPOÜ. iuspiratious ; j'ai brassé des petites pages mélodiques, dont vous me donnerez des nouvelles. J'irai vous les faire entendre, vous verrez que ma pauvre guenille vaut mieux que sa réputation. Je vous dirai aussi mes projets pour le théâtre ; je suis arrivé la tête pleine de châteaux en Bretagne. Quand on se porte bien et qu'on aspire le grand air de ce pays on se promet de vivre cent ans. « A bientôt, et préparez-moi une bonne tasse de café en échange d'une petite page d'album que je vous apporterai. » Hélas! il ne tint pas sa promesse, le pauvre Monpou ! il ne vint pas. La mort le frappa quand il s'y attendait le moins. 11 avait si bien commencé ! ()ui sait, encouragé, enhardi par le succès, il eût peut-être changé sinon réformé un peu noire genre d'opéra comique, qui depuis si longtemps se traîne dans l'ornière. t Digitized by Google

inspirations; j'ai brassé des petites pages mélodiques, dont vous me donnerez des nouvelles. J'irai vous les faire entendre, vous verrez que ma pauvre guenille vaut mieux que sa réputation. Je vous dirai aussi mes projets pour le théâtre; je suis arrivé la tête pleine de *châteaux en Bretagne.* Quand on se porte bien et qu'on aspire le grand air de ce pays on se promet de vivre cent ans.

« A bientôt, et préparez-moi une bonne tasse de café en échange d'une petite page d'album que je vous apporterai. »

Hélas! il ne tint pas sa promesse, le pauvre Monpou! il ne vint pas. La mort le frappa quand il s'y attendait le moins. Il avait si bien commencé! Qui sait, encouragé, enhardi par le succès, il eût peut-être changé sinon réformé un peu notre genre d'opéra comique, qui depuis si longtemps se traîne dans l'ornière.

RÉFLEXIONS. 317 XXIII RÉFLEXIONS Oh oui ; on a pu le voir par cette espèce de lanterne magique que nous avons fait passer sous les yeux des lecteurs, tous les compositeurs que nous avons fait défiler devant eux, aux derniers chapitres, ont tous abordé l'opéra comique, ce genre essentiellement français ; ils l'ont tous fait avec talent, souvent avec succès. Est-ce à dire que le genre y ait gagné? Est-ce à dire que quelque grande individualité soit sortie de ce niveau général, un peu bas, il est vrai, mais commun à presque tous ceux qui se sont essayés au théâtre? Voici pourquoi nous disions tout à l'heure que les individualités étaient rares! Et en le disant nous restions encore au-dessous de la vérité. Qu'on nous cite, en effet, celle qui 18. Digitized by Google

XXIII

RÉFLEXIONS

Oh oui; on a pu le voir par cette espèce de lanterne magique que nous avons fait passer sous les yeux des lecteurs, tous les compositeurs que nous avons fait défiler devant eux, aux derniers chapitres, ont tous abordé l'opéra comique, ce genre essentiellement français; ils l'ont tous fait avec talent, souvent avec succès. Est-ce à dire que le genre y ait gagné? Est-ce à dire que quelque grande individualité soit sortie de ce niveau général, un peu bas, il est vrai, mais commun à presque tous ceux qui se sont essayés au théâtre? Voici pourquoi nous disions tout à l'heure que les individualités étaient *rares!* Et en le disant nous restions encore au-dessous de la vérité. Qu'on nous cite, en effet, celle qui

 s’élève de beaucoup sur les autres, qui les domine et devant laquelle les autres sont forcées de s’incliner comme devant le maître. Le jour où la plume tombera des mains vieillies sinon fatiguées d’Auber, qui pourra dire : C’est moi qui remplace l’auteur de Fra Diavolo, du Domino Noir, de la Sirène et de lu Fiancée? Et cependant, s’il est un moment où l'on éprouve plus vivement le besoin de sortir de ce niveau, c’est le moment actuel. Non pas qu’il y ait décadence, mais à coup sûr il y a défaillance. Et la preuve de cette défaillance nous la voyons dans l’impossibilité où l’on est de citer le nom de celui qui personnifierait la musique française, — dans le genre le plus éminemment français et le plus caractéristique, c’est-càdire dans l’opéra comique — si M. Auber n’était plus là, ou qu’il n’écrivît plus. Ce n’est certes pas le talent qui manque, c’est la hardiesse du novateur. En un mot ce n’est pas la beauté ou la richesse du métal jeté dans le moule, qui fait défaut, — c’est le moule qui est devenu vieux et qu’il faut changer. Les succès qu’on constate régidièrement tous les ans à la salle Favart ne font guère avancer l’art

s'élève de beaucoup sur les autres, qui les domine et devant laquelle les autres sont forcées de s'incliner comme devant le maître. Le jour où la plume tombera des mains vieillies sinon fatiguées d'Auber, qui pourra dire : C'est moi qui remplace l'auteur de *Fra Diavolo*, du *Domino Noir*, de *la Sirène* et de *la Fiancée?*

Et cependant, s'il est un moment où l'on éprouve plus vivement le besoin de sortir de ce niveau, c'est le moment actuel. Non pas qu'il y ait décadence, mais à coup sûr il y a défaillance. Et la preuve de cette défaillance nous la voyons dans l'impossibilité où l'on est de citer le nom de celui qui personnifierait la musique française, — dans le genre le plus éminemment français et le plus caractéristique, c'est-à-dire dans l'opéra comique — si M. Auber n'était plus là, ou qu'il n'écrivît plus.

Ce n'est certes pas le talent qui manqne, c'est la hardiesse du novateur. En un mot ce n'est pas la beauté ou la richesse du métal jeté dans le moule, qui fait défaut, — c'est le moule qui est devenu vieux et qu'il faut changer.

Les succès qu'on constate régulièrement tous les ans à la salle Favart ne font guère avancer l'art

RÉFLEXIONS. 319 d’un pas. De nouveaux maîtres surgissent qui font exécuter de nouveaux ouvrages , mais le genre ne se renouvelle pas. 11 en est un, par exemple, que certes nous ne citons pas ici pour modèle , mais pour mieux expliquer notre pensée, c’est-à-dire pour constater que le talent d’un novateur vaut mieux que celui d’un continuateur. Entre le vaudeville proprement dit et l’opéra comique, il y avait assez d’intervalle, assez d’espace pour le remplir par un genre d’ouvrage qui fût plus lyrique que le vaudeville, plus gai que l’opéra comique, une espèce d’opéra-bouffe italien adapté au goût parisien. C’est le genre qui a réussi au petit théâtre du passage Choiseul, le répertoire àes Bouffes-Parisiens. Un musicien est venu qui, après avoir, en sa qualité d’excellent violoncelliste, joué un peu de tous les instruments, ou imité tous les instruments sur les cordes de sa basse, s’est mis en tête de créer im nouveau genre, et comme il a la tête d’un Allemand, l’esprit d’un Parisien et qu’au fond il a du talent, il a réussi. Il a si bien réussi, que ses opérettes, grandes ou petites, se jouent parOigitL'ec by Google

 tout, même sur les scènes de la grave Allemagne. Nous sommes loin, on le pense bien, de donner le genre de M. Offenbach conrnie modèle, mais, tel qu'il est, il plaît, et si le musicien a l'esprit de ne pas en sortir, bien lui en prendra. Un instant, soit que le succès lui ait monté à la tête, soit que de maladroits amis — dont il n'y a jamais pénurie, — lui aient persuadé qu'il fallait aborder une scène plus vaste, il a voulu essayer du véritable opéra comique; il n'a pas tardé à comprendre qu'il se fourvoyait et qu'il fallait reprendre le chemin qu'il s'était frayé lui-même. Parce qu'il avait joué du chalumeau et qu'il avait fait trépigner d'aise son auditoire, il croyait pouvoir tirer les mêmes effets de la flûte. Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier. Laissons à Diogène son tonneau. Digiiized by Google

tout, même sur les scènes de la grave Allemagne. Nous sommes loin, on le pense bien, de donner le genre de M. Offenbach comme modèle, mais, tel qu'il est, il plaît, et si le musicien a l'esprit de ne pas en sortir, bien lui en prendra. Un instant, soit que le succès lui ait monté à la tête, soit que de maladroits amis — dont il n'y a jamais pénurie, — lui aient persuadé qu'il fallait aborder une scène plus vaste, il a voulu essayer du véritable opéra comique ; il n'a pas tardé à comprendre qu'il se fourvoyait et qu'il fallait reprendre le chemin qu'il s'était frayé lui-même. Parce qu'il avait joué du chalumeau et qu'il avait fait trépigner d'aise son auditoire, il croyait pouvoir tirer les mêmes effets de la flûte.

Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier.

Laissons à Diogène son tonneau.

L£S POÈMES. 321 XXIV LES POÈMES En France on attache une véritable importance au lihretto. Le choix du libretto entre pour moitié au moins dans le succès d'une œuvre dramatique, lorsque succès il y a. Ce qui a fait dire si spirituellement à M. Auber : « à l' Opéra-Comique on veut avant tout un poème amusant ; le compositeur doit s'estimer heureux s'il sait se faire pardonneç sa musique. » Malheur donc au musicien qui, à son début, n'arrive pas avec un poème sympathique, il peut être arrêté dans sa carrière et pour longtemps. Parlons donc un peu du drame musical, avant que le compositeur commence son œuvre ; de ce qu'on est convenu d'appeler tantôt le poème, tantôt le livret, du mot italien libretto, ou tout simplement - i.y Google

322 LES POÈMES. les paroles, — ce qui, nous le disons en passant, n'est pas excessivement flatteur pour l'auteur ; de même qu'il serait tant soit peu humiliant pour le musicien, si, par le même motif qu'on appelle l'écrivain \ auteur des paroles, on l'appelait, lui, I'amteur des notes. Mais l'usage a consacré cette qualification, et lui a ôté tout ce quelle pouvait avoir de blessant pour l'auteur dramatique ou pour le poète. — Après tout, * dira-t-on, ne sont-ce pas des paroles? — C'est juste. Toutefois, n'était l'usage, on serait fort étonné, et le musicien un peu plus qu'étonné, si, à la première représentation d'un grand ouvrage lyrique, l'homme tout de noir habillé venait se présenter à la rampe, et, après les trois saluts de rigueur, s'exprimait en ces termes : « Messieurs, l'ouvrage qu'on a eu l'honneur de » représenter devant vous est : pour les paroles, de » M. X, et pour les notes, de M. Y. N'importe ; puisque paroles il y a, occupons-nous des paroles. Nous demandons d'abord, au lecteur, la permission de faire une distinction, et de remonter un moment vers le passé. Digiiized by Google

LES POÈMES. 823 Il y a trois écoles, ou, si l'on veut mieux, trois musiques bien distinctes : la musique italienne, la musique française, la musique allemande. Si, en faisant taire un instant le sentiment national, nous avons nonuné la musique italienne en premier 1/eu, c'est un peu par droit d'ancienneté, et beaucoup à cause du sujet dont il est question. Quoi qu'on dise, la musique italienne a fait de son côté ce que la civilisation a fait du nôtre : elle a bientôt franchi les limites du pays qui a été son berceau et s'est imposée au monde entier, — qm, d'ailleurs, s'en est trouvé assez bien et lui a fait un parfait accueil. Pendant que la France portait au loin les idées nouvelles, qui devaient peu à peu prendre racine, germer lentement et finir par donner des fruits, l'Italie répandait jusque dans les contrées les plus éloignées ses richesses musicales, et elle put voir cet art s'introniser chez les autres nations, pour y régner alternativement et en bonne harmonie avec leur propre musique. On ne saïu^it le nier : la musique italienne a son théâtre dans toutes ou presque toutes les capitales des deux mondes, de Stockholm à Constantinople, de Lisbonne à Saint-Pétersbourg, de New-York à Digitized by Google

3-24 LES POÈMES. Rio-Janeiro, de la Havane à Sidney, tandis que la musique française et la musique allemande doivent se résigner à l'hospitalité donnée — assez rarement — à leurs chefs-d'œuvre, dans les grandes villes de l'étranger. Encore faut-il que ces chefsd'œuvre soient traduits dans la langue du pays où l'on veut bien les reproduire. Le Barbier, Norma, Lucie, il Troratore ont été donnés sur deux cents scènes lyriques étrangères ; peut-on dire de même de nos grands ouvrages ou des ouvrages allemands, — nous ne parlons pas des chefs-d'œmTe de Mozart, écrits sur des paroles italiennes ? Quand à nos meilleures partitions, il a fallu souvent que les artistes italiens leur fissent une place dans leur répertoire, après en avoir traduit les poèmes dans leur langage, plus harmonieux il est vrai, mais à peu près inconnu dans le pays où il chantaient, ou à coup sûr, moins connu que notre langue, devenue, aujourd'hui presque universelle. On a donné aussi, sur quelques scènes de l'étranger, Robert le Diable, les Huguenots, le Prophète, la Muette de Portici, Zampa, Faust ; mæs avec des paroles italiennes ou allemandes. Cette distinction et cette particularité nous

Digitized by Gopglf

LES POÈMES. 325 amènent à constater que la musique est pour beaucoup, pour presque tout, sinon pour tout, dans ce genre ô! exportation, et que les paroles n'y sont pour rien ou pour presque rien. N'en déplaise aux auteurs dramatiques. Cecin'ôte rien à leur beau talent, mais rien n'est plus brutal que le fait, — et cette fois le fait est incontestable. Poursuivons. Ayant établi le privilège ou plutôt l'avantage que la musique italienne a sur la nôtre de se répandre plus facilement, plus promptement, et dans un plus grand nombre de localités, voyons un peu si c'est au libretto ou aux paroles italiennes que peut en revenir le moindre mérite. Les librettistes italiens seraient bien vaniteux, s'ils se faisaient à ce sujet la plus petite illusion. Distinguons cependant. Il fut un temps où le drame lyrique n'était qu'une déclamation musicale; une suite d'interminables récits, appelés plus tard récitatifs, de longues scènes dialoguées, se terminaient pour la plupart par un petit couplet dans lequel le compositeur et l'artiste s'évertuaient, chacun de son côté, à déployer leur talent de musicien et de chanteur. Métastase nous offrit le modèle du genre 19 Digitized by Google

amènent à constater que la musique est pour beaucoup, pour presque tout, sinon pour tout, dans ce genre d'*exportation,* et que les paroles n'y sont pour rien ou pour presque rien.

N'en déplaise aux auteurs dramatiques. Ceci n'ôte rien à leur beau talent, mais rien n'est plus brutal que le fait, — et cette fois le fait est incontestable. Poursuivons.

Ayant établi le privilége ou plutôt l'avantage que la musique italienne a sur la nôtre de se répandre plus facilement, plus promptement, et dans un plus grand nombre de localités, voyons un peu si c'est au libretto ou aux paroles italiennes que peut en revenir le moindre mérite.

Les librettistes italiens seraient bien vaniteux, s'ils se faisaient à ce sujet la plus petite illusion.

Distinguons cependant. Il fut un temps où le drame lyrique n'était qu'une déclamation musicale; une suite d'interminables récits, appelés plus tard *récitatifs*, de longues scènes dialoguées, se terminaient pour la plupart par un petit couplet dans lequel le compositeur et l'artiste s'évertuaient, chacun de son côté, à déployer leur talent de musicien et de chanteur. Métastase nous offrit le modèle du genre

326 LES POËMES. de son époque, et, à cause de son talent hors ligne, le drame lyrique s'éleva bien au-dessus des modestes libretti qui devaient plus tard lui succéder. Seulement, alors, le drame était écouté, il trônait en maître : la musique était sa très-humble servante. Nous ne parlons donc pas de ce temps-là. Mais lorsque la musique prit le dessus, loi*sque le libretto adopta, à quelque variante de forme près, les proportions qu'il a gardées jusqu'à nos jours et qu'il a aujourd'hui, le compositeur ne s'en soucia que fort médiocrement, et le public fit comme lui. Jetez un coup d'œil sur les livrets de l'époque antérieure à Rossini, et sur ceux de l'époque rossinienne. Voyez, par exemple, la Serva padronUy la Modista, il Matrimonio iegreto ; voyez la Cenerentola, Matildadi Shabran, la Gazza ladra, Semiramide, Otello, Mosè, etc. Ce n'est certes pas en faveur des paroles quexes chefs-d'œuvre ont été si hautement appréciés dans les principales villes d'Europe et d'Amérique. A peine si le nom obscur des auteurs des paroles est resté dans la mémoire de quelques critiques érudits ou de quelques bibliophiles. Rossini, par exemple, a toujours fait bon marché Digilized by Google

de son époque, et, à cause de son talent hors ligne, le drame lyrique s'éleva bien au-dessus des modestes libretti qui devaient plus tard lui succéder. Seulement, alors, le drame était écouté, il trônait en maître : la musique était sa très-humble servante. Nous ne parlons donc pas de ce temps-là.

Mais lorsque la musique prit le dessus, lorsque le libretto adopta, à quelque variante de forme près, les proportions qu'il a gardées jusqu'à nos jours et qu'il a aujourd'hui, le compositeur ne s'en soucia que fort médiocrement, et le public fit comme lui.

Jetez un coup d'œil sur les livrets de l'époque antérieure à Rossini, et sur ceux de l'époque rossinienne. Voyez, par exemple, *la Serva padrona*, *la Modista*, *il Matrimonio segreto* ; voyez la *Cenerentola*, *Matilda di Shabran*, *la Gazza ladra*, *Semiramide*, *Otello*, *Mosè*, etc.

Ce n'est certes pas en faveur des paroles que ces chefs-d'œuvre ont été si hautement appréciés dans les principales villes d'Europe et d'Amérique. A peine si le nom obscur des auteurs des paroles est resté dans la mémoire de quelques critiques érudits ou de quelques bibliophiles.

Rossini, par exemple, a toujours fait bon marché

LES POÈMES. 327 des poèmes. Il choisissait le sujet d'un opéra, comme on choisit le sujet d'un tableau pour l'indiquer à un peintre ; il le désignait à un poète quelconque, le plus souvent à un rimailleur ; puis le li bretto bâclé, il travaillait sur les vers, non pas comme on enlumine un dessin ombré, mais comme on brode sur un canevas. Les scènes lyriques n'étaient pour ainsi dire que des points de repère aux yeux du musicien. Ce qui n'a pas empêché l'éclosion de tant de chefs-d'œuvre. Plus tard on voulut un peu relever le libretto. Des poètes, de vrais poètes se mirent à l'œuvre, Romani en tête, l'illustre collaborateur de Bellini et de Donizetti (l'auteur de la Sonnambula, de Norma, d'il Pirata, de Béatrice, de Lucrezia Borgia, de l'Elisir, etc.); mais il ne réus.sit à l'élever que du côté de la versification. Le pli était fait. La musique occupait toute l'attention du public. Le prix même affecté à l'ouvrage du poète était si infime qu'il donnait la mesure du cas qu'on faisait de son travail. Le poète n'était et n'est pas encore admis, en Italie, à partager avec le musicien, et par quotepart égale, les droits d'auteurs, comme chez nous. On lui donnait, on lui donne une prime de quelques

328 LES POÈMES. centaines de francs, de mille francs (il y a des libretti que Rossini a vu payer cent francs {venti scudi) par son impressario; et tout est dit ; le poète n'a plus le moindre droit à percevoir ; il a vendu son œuvre, il l'a livrée ; elle ne lui appartient pas plus que la paire débottés... non, la comparaison viendrait de trop bas, — pas plus que le bijou, une fois payé, livré à l'acheteur et sorti du magasin, n'appartient au joaillier. Il en résulte que l'œuvre n'étant pas assez payée, l'écrivain ne se met pas en frais d'imagination. Il prend le premier drame venu, indigène ou exotique, qu'on nous passe ces mots, et y taille son livret. Puis, s'il sait bien rimer, il fait de beaux vers, comme en ont fait Romani, Cammarano, Maffei, etc. ; s'il est un mauvais rimailleur, il fait des libretti comme ceux de inutile de mettre les noms en toutes lettres, — en un mot, il fait des vers détestables. Or, bien souvent, sur ces vers détestables, le musicien a produit un chef-d'œuvre. C'est ainsi que nous avons vu piller et mettre en libretti italiens tout le théâtre de Victor Hugo et d'yUexandre Dumas. Le Roi s'amuse {Bigoletto), Lucrèce Borgia, Angelo {ii Giuramento), Ernani, Digitized by Google

LES POÈMÉS. 329 Marig Xfidor, Esmeralda, liuy-Blas, Charles VII {Gemma di Vergy), Ilenrilll [Caterinu di Gvisa), etc., etc., tous y ont passé — et c'est nous qui en passons. Et quand, par exception, un écrivain plus scrupuleux ou plus zélé, se met en frais d'imagination, soit par amour-propre, soit parce qu'il lui répugne de piller le bien d'autrui, la prime ne varie pas pour cela : mille francs... quand ce ne sont pas cinq cents. Verdi a montré plus d'équité,- il a fait un peu monter cette prime; le libretto d'iV Trovatore a été payé, sauf erreur, mille écus. De tout ceci il résulte que, à égalité de mérite, le libretto italien n'est pas en proportion, sous le rapport du prix, avec le poème français. Robert le Diable a valu à Scribe et vaudra à ses héritiers tout autant que ce que la partition a valu à M. Meyerbeer : quelques centaines de mille francs, — et si la loi sur la propriété intellectuelle va admettre la perpétuité , la somme sera incalculable. Lucia di Lammermoor a été payée cinq cents francs à son auteur, Salvatore Cammarano. On a traduitce livret en français, et ce n'est pas lui ni ses héritiers qui en ont touché les droits d'auteur. IlTrovatore^ été donné

Digitized by Google

Marie Tudor, *Esmeralda*, *Ruy-Blas*, *Charles VII* (*Gemma di Vergy*), *HenriIII* (*Caterina di Guisa*), etc., etc., tous y ont passé — et c'est nous qui en passons.

Et quand, par exception, un écrivain plus scrupuleux ou plus zélé, se met en frais d'imagination, soit par amour-propre, soit parce qu'il lui répugne de piller le bien d'autrui, la prime ne varie pas pour cela : mille francs... quand ce ne sont pas cinq cents. Verdi a montré plus d'équité, il a fait un peu monter cette prime ; le libretto d'*il Trovatore* a été payé, sauf erreur, mille écus.

De tout ceci il résulte que, à égalité de mérite, le libretto italien n'est pas en proportion, sous le rapport du prix, avec le poème français. *Robert le Diable* a valu à Scribe et vaudra à ses héritiers tout autant que ce que la partition a valu à M. Meyerbeer : quelques centaines de mille francs, — et si la loi sur la propriété intellectuelle va admettre la perpétuité, la somme sera incalculable. *Lucia di Lammermoor* a été payée cinq cents francs à son auteur, Salvatore Cammarano. On a traduit ce livret en français, et ce n'est pas lui ni ses héritiers qui en ont touché les droits d'auteur. *Il Trovatore* a été donné

330 LES POÈMES, sur deux cents scènes lyriques ; si on additionne le nombre de fois qu'il a été exécuté sur ces diverses scènes, on aura un chiffre bien supérieur aux quatre ou cinq cents fois qu'a été donné Robert le Diable; et, sans la générosité de Verdi, le pauvre Cammarano fût mort à l'hôpital. La question du prix vidée, reste celle du mérite. Nous avons déjà dit ce que valent les livrets mis en musique par Rossini. Quelle que soit, moralement, la valeur des livrets sur lesquels Verdi a écrit il Trovatore, Rigoletto, la Traviata, Ernani, etc., ces opéras ont fait et feront encore le tour du monde. Le mérite du libretto n'y est pour rien. La musique est tout. A plus forte raison, le mérite du libretto du Rarbiere (la prose spirituelle de Beaumarchais ayant disparu) n'est pour rien dans le succès universel que cet opéra obtient depuis quarante ans dans le monde entier. En France nous faisons bien plus de cas du poème. L'auteur dramatique traite d'égal à égal avec le musicien — et, en effet, il se considère et on le considère comme son égal. Qu'un compositeur présente un chefd'œuvre au directeur d'une de nos trois scènes lyriques ; si le susdit directeur ne ti'ouve pas dans Digitized by Google

LES POÈMES. S31 le poème les qualités nécessaires, le chef-d'œuvre musical est impitoyablement refusé. Qu'arriveraitil, grand Dieu! si l'imprésario italien faisait de même ? Si tous les entrepreneurs de la Péninsule avaient suivi ce système, nous n'aurions pas les partitions de Rossini ; nous en amions bien peu de ses successeurs. Et cependant, — c'est triste à dire — ce n'est % pas la beauté de nos poèmes qui aiderait notre musique à faire le tour du monde. Les partitions italiennes avec des livrets fort médiocres sont données partout ; les partitions françaises (ou allemandes, nous parlons des contemporaines) avec des poèmes remarquables ont bien de la peine à franchir le pays où elles sont nées. N'est-ce pas avouer que la poésie, le poème, le livret, la pièce, les paroles, comme on veut appeler l'œuvre de l'écrivain, ne change rien au sort de la musique, de l'œuvre du compositeur ? Les succès de Moïse, de Sémiramis, du Trouvère avaient été établis à Paris par ceux de Mosè, de la Semîramide, du Trovatore; et ce n'est que sur le succès des partitions exécutées avec des paroles italiennes, qu'on s'est décidé à porter ces chefsDigitized by Google

 d'œuvre sur notre première scèue lyrique, avec des pai’oles françaises. Noti’e intention n’est assurément pas de déprécier nos auteurs dramatiques ; on en connaît certes qui ont un talent incontestable et qui comptent de nombreux succès. Qu’on ne se méprenne pas sur l’interprétation de notre pensée. Nous aimons en France à nous intéresser aux personnages d’un opéra, nous voulons la pièce avant tout, tragédie ou drame, comédie ou farce; mais il y en a qui poussent cet intérêt bien plus loin que nous tous : ce sont les directeurs de théâtre. Ils sont habitués, de longue date, à mettre sur le même pied le talent du poète et celui du compositeur, le mérite du poème et celui de la partition, si bien qu’il leur arrive souvent de refuser l’œuvre du musicien après la lecture de la pièce. Encore, s’ils réussissaient toujours dans le choix des livrets!... A coup sûr nous voudrions que la mariée fût tout à la fois, belle, riche, spirituelle et vertueuse, mais à défaut d’une de ces qualités nous nous contenterions des plus nécessaires. Certes, si un opéra pouvait réunir à un poème original et bien versifié une partition remarquable, nous le préférerions ; Digitized by Coogle

LES POÈMES. 333 mais nous ne croyons pas mériter le nom de profane si dans un ouvrage musical nous nous occupons avant tout de la musique. Car, à notre avis, l'opéra qui a le plus de succès, qui naît avec des chances, sinon des garanties de longévité, est bien plus celui qui offre une belle musique, que celui qui offre une bonne pièce. Les exemples sont là pour prouver notre thèse. Pour conclure, qu'on se montre un peu plus sévère envers les compositeurs, et un peu moins scrupuleux pour les auteurs des paroles. Verba volant (dirons-nous en faisant une petite variante au proverbe) notœ manent. 19. Digitized by Google

mais nous ne croyons pas mériter le nom de profane si dans un ouvrage musical nous nous occupons avant tout de la musique.

Car, à notre avis, l'opéra qui a le plus de succès, qui naît avec des chances, sinon des garanties de longévité, est bien plus celui qui offre une belle musique, que celui qui offre une bonne pièce. Les exemples sont là pour prouver notre thèse.

Pour conclure, qu'on se montre un peu plus sévère envers les compositeurs, et un peu moins scrupuleux pour les auteurs des paroles. *Verba volant* (dirons-nous en faisant une petite variante au proverbe) *notæ manent.*

---

m LE PRINCE J. PONIATOWSKI. XXV LE PRINCE J. PONIATOW^SKl S’il vient le dernier dans cette galerie de portraits, le prince Joseph Poniatowski, ce n’est que par ordre de date; le dernier dans le rang des souvenirs n’est-il pas le plus vif, le moins effacé ? Je cherchais d’ailleurs une page qui pût clore d’une manière brillante ce recueil déjà assez long; l’artiste patricien ne pouvait m’en fournir une meilleure. C’est souvent une agrafe en diamants qui sert de fermoir à un collier de perles. 11 est des positions sociales, des existences doubles pour ainsi dire, qui soulèvent parfois des oppositions anonymes et absurdes chez des esprits chagrins et étroits. Dans le nombre est l’artiste grand seigneur. Exemple : le prince Poniatowski. Ceux Digilized by Google

XXV

LE PRINCE J. PONIATOWSKI

S'il vient le dernier dans cette galerie de portraits, le prince Joseph Poniatowski, ce n'est que par ordre de date; le dernier dans le rang des *souvenirs* n'est-il pas le plus vif, le moins effacé? Je cherchais d'ailleurs une page qui pût clore d'une manière brillante ce recueil déjà assez long; l'artiste patricien ne pouvait m'en fournir une meilleure. C'est souvent une agrafe en diamants qui sert de fermoir à un collier de perles.

Il est des positions sociales, des existences doubles pour ainsi dire, qui soulèvent parfois des oppositions anonymes et absurdes chez des esprits chagrins et étroits. Dans le nombre est l'artiste grand seigneur. Exemple : le prince Poniatowski. Ceux

 qui ne le connaissent pas particulièrement, et qui n'ont pas entendu sa musique, c'est-à-dire ceux qui n'ont aucune idée ni de l'homme ni du musicien, sont encore à se demander : pourquoi un prince s'obstine-t-il à faire de la musique? La question serait étrange si elle n'était pas niaise. Je l'ai cependant entendue de mes oreilles. Or, parce qu'un homme appartient tout à la fois au monde et à l'art, il aurait le triste privilège de déplaire et aux hommes du monde et aux artistes ! Les premiers se disent : — « Comment ! il vaut bien la peine de descendre d'une souche royale pour se ravaler jusqu'à la scène, pour s'encanailler avec la gent artiste ! on ne saurait déchoir à ce point. Traîner son blason sur les planches ! Fi ! » — Les autres ajoutent : — « De quoi se mêlent-ils ces grands seigneurs I Ils ne sont pas contents de rouler carrosse, de promener à la cour l'éclat de leurs uniformes chamarrés de croix, de nager dans l'or ; ils veulent mordre aussi à ce morceau de pain amer que nous gagnons à la sueur de notre front! Qu'ils fassent les princes et qu'ils nous laissent faire les artistes. Chaque ouvrage qu'on compte d'eux recule de six mois ou d'un an les nôtres; et ils ont tant de moyens de les faire acDigiiized by Google

 copier leurs ouvrages! Tandis que nous, nous ne pouvons monter qu'à la force du poignet. Qu'ils soient des amateurs, passe encore; mais vouloir grossir le rang des vrais compositeurs, c'est nous faire une concurrence déloyale. » N'est-ce pas qu'il serait dilïïcile de préciser laquelle de ces deux plaintes, de celle des gens du monde ou de celle des compositeurs, est la plus risible? Il est vrai que, quand nous disons risible, nous oubbons que la première est dictée par l'envie, la seconde par la jalousie. Et jiourtant s'il est un homme qui ait su se concilier tous les esprits, conquérir les sympathies de toutes les classes, c'est bien le prince J. Poniatowski. Le gentilhomme est si essentiellement artiste, l'artiste est si parfait gentilhomme, qu'il suffît de le connaître ou de connaître ses œuvres pour faire justice de ces ineptes reproches. Si haute que soit la position du prince Poniatowski dans le monde, elle n'éclipse pas celle qu'il s'est faite dans l'art. C'est donner d'un seul trait la mesure de son renom, et c'est marquer nettement son rang parmi les notabilités contemporaines. Disons -le tout d'abord : Si Joseph Poniatowski Digitized by Google

cepter leurs ouvrages! Tandis que nous, nous ne pouvons monter qu'à la force du poignet. Qu'ils soient des amateurs, passe encore; mais vouloir grossir le rang des vrais compositeurs, c'est nous faire une concurrence déloyale. »

N'est-ce pas qu'il serait difficile de préciser laquelle de ces deux plaintes, de celle des gens du monde ou de celle des compositeurs, est la plus risible? Il est vrai que, quand nous disons risible, nous oublions que la première est dictée par l'envie, la seconde par la jalousie.

Et pourtant s'il est un homme qui ait su se concilier tous les esprits, conquérir les sympathies de toutes les classes, c'est bien le prince J. Poniatowski. Le gentilhomme est si essentiellement artiste, l'artiste est si parfait gentilhomme, qu'il suffit de le connaître ou de connaître ses œuvres pour faire justice de ces ineptes reproches.

Si haute que soit la position du prince Poniatowski dans le monde, elle n'éclipse pas celle qu'il s'est faite dans l'art. C'est donner d'un seul trait la mesure de son renom, et c'est marquer nettement son rang parmi les notabilités contemporaines. Disons-le tout d'abord : Si Joseph Poniatowski

LE PRINCE J. PONIATOWSKI. 337 n’était pas né prince, il n’en fût pas moins devenu un compositeur des plus distingués, car le culte de l’art n’a pas été un caprice, un passe-temps, une distraction, ç’a été chez lui ime véritable vocation. Il est né prince, disions-nous tout à l’heure. Nous pourrions ajouter qu’il est né artiste. 11 n’est pas de ceux qui font de l’art parce que cela les amuse, qui font de la musique comme iis font du sport, qui comptent un plaisir de plus quand ils ont fait courir le matin et ont gagné d’une demi-longueur un handicap, et qui, le soir, ont fait Jouer une bluette musicale et qu’ils ont soulevé des applaudissements de complaisance; qui alternent les distractions du turf avec celles de la scène, ou qui nous invitent à entendre une composition musicale comme ils nous inviteraient à un souper guilleret ou à une chasse à courre. Il en est d’autres qui font servir leur position sociale à assurer leurs succès, qu’ils n’assurent, par cela même, que trèsmédiocrement et d’une manière fort peu durable. Ceiyi-là ont des succès d'argent; seulement le mot est pris au rebours : si riches qu’ils soient, une douzaine de ces succès ébrécherait furieusement leur fortune. Par bonheur pour eux (et pour nous) , ils Digitized by Google

n'était pas né prince, il n'en fût pas moins devenu un compositeur des plus distingués, car le culte de l'art n'a pas été un caprice, un passe-temps, une distraction, ç'a été chez lui une véritable vocation. Il est né prince, disions-nous tout à l'heure. Nous pourrions ajouter qu'il est né artiste.

Il n'est pas de ceux qui font de l'art parce que cela les amuse, qui font de la musique comme ils font du sport, qui comptent un plaisir de plus quand ils ont fait courir le matin et ont gagné d'une demi-longueur un handicap, et qui, le soir, ont fait jouer une bluette musicale et qu'ils ont soulevé des applaudissements de complaisance; qui alternent les distractions du turf avec celles de la scène, ou qui nous invitent à entendre une composition musicale comme ils nous inviteraient à un souper guilleret ou à une chasse à courre. Il en est d'autres qui font servir leur position sociale à assurer leurs succès, qu'ils n'assurent, par cela même, que très-médiocrement et d'une manière fort peu durable. Ceux-là ont des *succès d'argent;* seulement le mot est pris au rebours : si riches qu'ils soient, une douzaine de ces succès ébrécherait furieusement leur fortune. Par bonheur pour eux (et pour nous), ils

 ne vont jamais jusqu'à la douzaine. Les lauriers coûtent trop cher; mieux vaut en rester à la couronne, fermée ou non, qui leur vient par droit de naissance et qui ne traîne pas derrière elle une mise en scène ruineuse. Couronne fermée ou non, avons-nous dit; pourquoi pas? On a bien fait de la musique sur les marches du trône, à commencer par Néron. Richard Cœur-de-lion et Louis XIII ont composé ; nous avouons n'avoir pas connu leurs romances. Il paraît que René d'Anjou se consolait de la perte de son royaume en composant des chansons, que Frédéric II, battu à Kollin, tira sa flûte, et dans un moment de verve indignée composa un... menuet; que Don Pedro, quand il perdit le trône du Brésil, écrivit un opéra qui fut donné à Paris. Le roi de Hanovre, le roi de Prusse (frère de l'actuel) , le roi de Portugal (père du roi Don Luiz) ont composé des morceaux de musique ; les Cobourg ont essayé de faire des opéras ; le prince Albert d'Angleterre en écrivit un qu'il eut le bon goût ou la modçstie de ne pas faire jouer; le duc de Saxe-Cobourg en a écrit plus d'un, — qu'il à voulu faire jouer !... Le spirituel chroniqueur qui signait ses pages Digiiized by Google

» fugitives du pseudonyme de Paul d'Ivoy disait uii jour à propos des amateurs princiers : — « En général, une borne difficile à franchir sépare le do* maine des arts des terres des amateurs. Cette borne c'est un sac d'argent. L'amateur cultive la musique pour son plaisir d'abord, puis pour celui des autres s'il a assez de talent pour cela. L'amateur qui vend ses œuvres et touche les droits d'auteur des opéras qu'il fût exécuter doit être considéré comme artiste. S'il ne les touche pas, s'il possède une trop grande fortune, il est à craindre qu'il ne l'emploie au détriment des artistes dont il devient le rival dangereux. La clef d'or a plus de puissance que la clef de fa ou de sol pour ouvrir toutes les portes au musicien financier. S'il est habile, s'il est généreux, que ses largesses puissent devenir une utile ressource, qu'avec cela il soit sans esprit et sans talent, quelle chance! Il devient une vache à lait qu'on exploite et dont la patience est à l'épreuve. — Ces opulents métis, ces quarterons-amateurs sont d'habitude des gâte-métiers qui rendent plus dure la condition des artistes qu'ils devraient protéger.. Ils braconnent sur les terres des artistes avec un bel équipage de chasse qui leur coûte fort cher ; mais Digilized by Google

fugitives du pseudonyme de Paul d'Ivoy disait un jour à propos des amateurs princiers : — « En général, une borne difficile à franchir sépare le domaine des arts des terres des amateurs. Cette borne c'est un sac d'argent. L'amateur cultive la musique pour son plaisir d'abord, puis pour celui des autres s'il a assez de talent pour cela. L'amateur qui vend ses œuvres et touche les droits d'auteur des opéras qu'il fait exécuter doit être considéré comme artiste. S'il ne les touche pas, s'il possède une trop grande fortune, il est à craindre qu'il ne l'emploie au détriment des artistes dont il devient le rival dangereux. La clef d'or a plus de puissance que la clef de *fa* ou de *sol* pour ouvrir toutes les portes au musicien financier. S'il est habile, s'il est généreux, que ses largesses puissent devenir une utile ressource, qu'avec cela il soit sans esprit et sans talent, quelle chance! Il devient une vache à lait qu'on exploite et dont la patience est à l'épreuve. — Ces opulents métis, ces quarterons-amateurs sont d'habitude des gâte-métiers qui rendent plus dure la condition des artistes qu'ils devraient protéger. Ils braconnent sur les terres des artistes avec un bel équipage de chasse qui leur coûte fort cher ; mais

 ils ont la licence d'entrer en chasse sans attendi'e et de manquer à tout coup sans qu'on leur rie au nez. L'artiste yeut être payé, l'amateur paye. Son œuvre nuit aux recettes, mais sa caisse ouverte offre de grandes compensations. . . l'accord parfait de C or, comme dit Basile, sauve toutes les dissonnances. La vache à lait se laisse traire avec ime merveilleuse patience. » Le prince Poniatowski n'est pas un de ces amateurs, il est réellement artiste. Il n'est point de ces sots vaniteux aveuglés par la confiance que leur prétendu talent leur inspire, poussés par le désir de voir leur nom en vedette sur une affiche et salué par des claqueurs à leur solde. C'est un artiste sérieux. Occupons-nous donc de l'artiste. Nous n'avons pas la prétention d'écrire ici une biographie, nous ne faisons que retracer des impressions, fixer des souvenirs. Nous passerons donc rapidement sur ce qui touche à la vie «privée. Disons toutefois que Joseph Poniatowski est né à Rome le 20 février 1816, qu'il est le petit-neveu de StanislasAuguste, dernier roi de Pologne; qu'en 1823 il alla se fixer en Toscane, où il fut élevé au collège des Pères instructeurs (Padri Scolopii) et qu'à dix-sept Digitized by Google

ils ont la licence d'entrer en chasse sans attendre et de manquer à tout coup sans qu'on leur rie au nez. L'artiste veut être payé, l'amateur paye. Son œuvre nuit aux recettes, mais sa caisse ouverte offre de grandes compensations... *l'accord parfait de l'or*, comme dit Basile, sauve toutes les dissonnances. La vache à lait se laisse traire avec une merveilleuse patience. » Le prince Poniatowski n'est pas un de ces amateurs, il est réellement artiste. Il n'est point de ces sots vaniteux aveuglés par la confiance que leur prétendu talent leur inspire, poussés par le désir de voir leur nom en vedette sur une affiche et salué par des claqueurs à leur solde. C'est un artiste sérieux.

Occupons-nous donc de l'artiste.

Nous n'avons pas la prétention d'écrire ici une biographie, nous ne faisons que retracer des impressions, fixer des *souvenirs*. Nous passerons donc rapidement sur ce qui touche à la vie privée. Disons toutefois que Joseph Poniatowski est né à Rome le 20 février 1816, qu'il est le petit-neveu de Stanislas-Auguste, dernier roi de Pologne; qu'en 1823 il alla se fixer en Toscane, où il fut élevé au collége des Pères instructeurs (*Padri Scolopii*) et qu'à dix-sept

LE PRINCE J. PONIATOWSKI. sa ans il reuipoita le premier prix de mathématiques (hâtons-nous de dire que fort heureusement sa carrière de musicien ne s'est pas ressentie de ce triomphe dans un ordre de connaissances si diamétralement opposées) ; qu'ayant une belle voix de ténor, il étudia le chant et la composition, et qu'il ne tarda pas à s'essayer sur la scène. Quant à l'homme politique, comme il ne nous appartient pas de juger de ses capacités, et que d'ailleuçs nous n'aimons pas à sortir de notre cadi'e modeste, nous renvoyons le lecteur aux biographies des contemporains ou aux Etudes critiques et biographiques de M. Théophile de Marsay (2 vol. 1855) (1). «(1) La révolution de 1818 changea la direction des idées du prince Poniatowski; le théâtre y perdit peut-être un maestro; toutefois le monde politique y gagna la conquête d'une forte capacité. Le grand-duc Léopold, qui le regardait comme Toscan, voulut se l'attacher, lui donna des lettres de naturalisation, l'agrégea au patriciat de Florence et le nomma prince de Monterotoudo. » Le prince acquit bientôt une telle popularité dans le pays, que, deux fois élu à la chambre des députés, il y fut successivement nommé secrétaire, puis questeur, et y exerça une certaine inOuence dans le parti modéré progressiste. » Lorsque les événements politiques for«!reut le grand-duc I.éiipold II à prendre son ministère dans l'extrême gauche, qui était en grande minorité dans la chambre, il devint une nécessité pour ce nouveau ministère de se rattacher quelques noms qui inspirassent de la conflaiice au pays. Cn proposa au prince les places de gouDigitized by Google

3Â2 LE PRINCE J. PONUTOWSKl. Le prince avait assidûment travaillé son contre✓ point ; il avait la verve, l'imagination, la mélodie ; il eût fait à vingt ans un excellent prix de Rome. Il lui tardait de s'essayer en public. Comme il maniait assez bien le vers, il se tailla lui-même, dans la magnifique tragédie de Niccolini, Giovanni da Procida (les Vêpres Siciliennes), un poëme en trois actes, et se mit à l'œuvre pour en faire un opéra. 11 n'avait pas encore vingt-deux ans quand il le fit jouer authéâti'e Standish, à Florence (année 1838). verneur de Livourne, de préfet de Lucques, de gonfalonier de Florence; il les refusa toutes, et finit par accepter celte de ministre plénipotentiaire à Paris, Londres et Bruxelles. » Il était à peine arrivé à son poste, que le grand-duo s'enfuit à Gaëte. Alors, il ne voulut point reconnaître le gouvernement provisoire, et fut le premier à donner l'exemple de la fidélité à son souverain. Aussi, le grand-duc, en rentrant dans ses États, le maintint à son poste, qu'il n'avait pas déserté. Plus tard, des motifs politiques ou personnels, que Je n'ai pas mission de rechercher, décidèrent le prince Poniatowski à offrir sa démission au grand-duc, et à rentrer dans la vie privée. ' » Comment le petit-neveu de Stanislas II a été, depuis, naturalisé français et nommé sénateur, Je l'ignore; mais J'en puise la raison dans le bon esprit de l'empereur Napoléon 111, qui aura voulu donner un témoignage public de sa sympathie pour le descendant de l'illustre maréchal qui a fini sa glorieuse carrière au service de la France. » Le prince Joseph Poniatowski porte les insignes de grandofficier de l'ordre impérial de la Légion d'honneur, de prieur de l'ordre de Saint Étienne, et de commandeur de l'ordre du mérite de Saint Joseph de Toscane. » Digitized by Google

LE PRINCE J. PONIATOWSKI. 3A3 Ce fut lui qui chanta le rôle du ténor. Le coup d'essai était un coup de maître ; à telles enseignes que le théâtre de Lucques reprit bientôt Giovanni da Procida du jeune prince Poniatowski. Seulement, comme l'auteur des paroles et de la musique ne pouvait suivre de ville en ville la partition pour remplir le rôle de ténor, le célèbre Basadonna, qui était en ce moment engagé à Lucques, s'en chargea. Le succès fut complet. Ce n'était pas assez. Le nouveau compositem' voulut toucher à un autre genre ; et l'année suivante il donna à Pise d'abord, puis à Venise, ce Don Desiderio que nous avons entendu en 1858 et 59 à la . salle Ventadour. Ce fut le fameux Pappone (Gennaro Luzio) , la dernière incarnation du véritable opéra bouffe italien, qui créa le rôle principal. Après Pise et Venise, toutes les scènes lyriques italiennes s'en emparèrent, et Don Desiderio fit le tour de lâ Péninsule, au milieu des applaudissements de la foule. Vous souvenez-vous du soir de la première représentation de cet ouvrage au Théâtre-Italien de Paris? C'était le 16 mars 1859. La salle Ventadour nous rappelait par son auditoire d'élite les jours de son ancienne splendeur. Tous ces connaisseurs Digitized by Google

 ^ distingués, ces amateurs, ces dilettanti du inonde élégant, ces beautés aristocratiques qui ne faisaient depuis quelques temps que de rares et courtes apparitions, s'y étaient donné rendez-vous. Si la salle, hélas ! avait perdu son ancienne splendeur, le public des Italiens existait toujours. La veille, au moment de commencer la répétition générale, l'auteur, en s'adressant aux artistes et aux musiciens de l'orchestre, leur avait dit : «Messieurs, le maestro Rossini nous fait l'honneur d'assister à la répétition. » Soudain une salve d'applaudissements éclata, et l'on fit au célèbre maestro une ovation chaleureuse et spontanée. Rossini n'avait pas mis le pied dans la salle des Italiens, depuis bien des années. Il écouta avec attention l'ouvrage tout entier, félicita très-souvent l'auteur; mais arrivé au sextuor du premier acte, il lui prit les deux mains et lui dit : — « On voit bien que vous avez étudié sérieusement les grands maîtres. Cimarosa a dû être content !» — Le maestro Carafa, qui était présent, ajouta : « Il y a du soleil dans cette musique. » Le mot est charmant. En effet, la musique de Don Desiderio a cette allure vive, piquante, originale, cette bonne et Digitized by Google

LE PRINCE J. PONIATOWSKI. 3A5 franche gaieté des vrais opéras bouffes italiens qui s'arrêtèrent à Donizetti, et dont l'Elisîre d'Amore a clos la série. Elle est admirablement instnimentée et renferme des morceaux que les meilleurs maîtres signeraient des deux mains, notamment l'introduction, le sextuor, un duo, l'adagio du finale et la romance du ténor. Une exécution plus complète eût mieux fait ressortir les autres beautés de l'ouvrage... mais que voulez-vous! n'oublions pas que c'était au Théâtre-Italien de Paris. On sait ce que cela veut dire. N'importe, le public tint compte de^ce qui manquait à l'interprétation dans le jugement qu'il rendit de la partition ; et ce jugement se traduisit par un bon et légitime succès. 11 applaudit à tous les morceaux et en redemanda deux. Naturellement, le succès de Don Desiderio étant complet, le directeur ne le donna qu'un petit nombre de fois ! Comprenne qui pourra ! En 1842, le prince fit jouer à Lucques Rvy Bios; l'exécution fut excellente. Les interprètes étaient M" Frezzolini ' (alors dans la plénitude de ses moyens et dans l'épanouissement de sa beauté de muse; il y a juste vingt ans de cela), son mari. Digitized by Google

franche gaieté des vrais opéras bouffes italiens qui s'arrêtèrent à Donizetti, et dont *l'Elisire d'Amore* a clos la série. Elle est admirablement instrumentée et renferme des morceaux que les meilleurs maîtres signeraient des deux mains, notamment l'introduction, le sextuor, un duo, l'adagio du finale et la romance du ténor. Une exécution plus complète eût mieux fait ressortir les autres beautés de l'ouvrage... mais que voulez-vous! n'oublions pas que c'était au Théâtre-Italien de Paris. On sait ce que cela veut dire.

N'importe, le public tint compte de ce qui manquait à l'interprétation dans le jugement qu'il rendit de la partition ; et ce jugement se traduisit par un bon et légitime succès. Il applaudit à tous les morceaux et en redemanda deux. Naturellement, le succès de *Don Desiderio* étant complet, le directeur ne le donna qu'un petit nombre de fois ! Comprenne qui pourra !

En 1842, le prince fit jouer à Lucques *Ruy Blas;* l'exécution fut excellente. Les interprètes étaient M^me^ Frezzolini (alors dans la plénitude de ses moyens et dans l'épanouissement de sa beauté de muse; il y a juste vingt ans de cela), son mari,

S46 ÎÆ PRINCE J. PONIATOWSKI. Poggi, un des meilleurs ténors italiens, le baryton Colini, etc. Malgré le talent des artistes, Ruy B las n'eut qu'un demi-succès, quelque chose de plus qu'un modeste succès d'estime. Le prince reprit la partition et la mit dans le carton aux oublis. 11 y avait pourtant des morceaux remarquables. « Bah ! répondit l'auteur à ceux qui lui proposaient de les intercaler dans un nouvel opéra, pourquoi faire de la mosaïque et du replâtrage? Laissons dormir tranquille Buy Blas, et en avant Bonifazio dei Geremei. 11 eut deux fois raison. Les quelques beautés de Buy Bios ne se seraient pas harmonisées avec celles du nouvel opéra, dont le style est plus mâle, l'instrumentation plus vigoureuse, la mélodie plus spontanée et plus riche. Bonifazio dei Geremei fit fanatisme à Rome, pour employer l'expression technique des joumaux de théâtres chez nos voisins d'outre-Alpes. L'exécution était confiée à M"* Brambilla, à MM. Ronconi, Roppa et Porto, qui, tous, rivalisèrent de zèle et de talent. Ancône, Livourne, Florence, Venise, etc., s'empressèrent de reprendre, à tour de rôle, le nouvel ouvrage du prince Poniatowski, et partout le succès le couronna. Bonifazio dei Geremei est, sans Digitized by Google

 contredit, un des plus beaux fleurons de la couronne d'artiste du prince Poniatowski. Mais pourquoi continuer l'énumération? Ce mot «couronne» nous rappelle un incident qui nous épargnera la continuation de la liste. C'était à Gênes en 1846. Le prince Poniatowski venait d'y donner un ouvrage en trois actes, Malek-Adei, chanté par M"* de Giuli, MM. Ivanoffet Debassini. On fit présent au maître d'une couronne de lauriers en argent; sm* les feuilles étaient gravés les noms de ses opéras. On y mit aussi la Sposa d'Abido, cette pauvre transie qui <> tomba à plat » à Venise, Nous avons guillemeté exprès ces mots ; ils appartiennent à l'auteur. Rien n'est plus amusant que d'entendre raconter au prince lui-même le fiasco de cet opéra. Un autre tâcherait de l'amoindrir, ou d'en rejeter la faute sur l'exécution'. Lui, il l'exagère. L'opéra n'eut pas de succès. Le prince en parle comme d'un four complet. Mais ce qu'on ne mit et qu'on ne pouvait mettre sur la couronne offerte au prince, ce fut le titre de l'ouvrage qu'il écrivit pour Livourne l'année suivante (1847) , Esmeralda, et qui eut un très-grand succès. 1848 étant arrivé avec ses allures turbulentes, le compositeur se tut un moment. Le grand-duc de Digilized by Google

contredit, un des plus beaux fleurons de la couronne d'artiste du prince Poniatowski.

..... Mais pourquoi continuer l'énumération ? Ce mot « couronne » nous rappelle un incident qui nous épargnera la continuation de la liste. C'était à Gênes en 1846. Le prince Poniatowski venait d'y donner un ouvrage en trois actes, *Malek-Adel*, chanté par M^me^ de Giuli, MM. Ivanoff et Debassini. On fit présent au maître d'une couronne de lauriers en argent ; sur les feuilles étaient gravés les noms de ses opéras.

On y mit aussi *la Sposa d'Abido*, cette pauvre transie qui « tomba à plat » à Venise, Nous avons guillemeté exprès ces mots ; ils appartiennent à l'auteur. Rien n'est plus amusant que d'entendre raconter au prince lui-même le *fiasco* de cet opéra. Un autre tâcherait de l'amoindrir, ou d'en rejeter la faute sur l'exécution. Lui, il l'exagère. L'opéra n'eut pas de succès. Le prince en parle comme d'un *four complet*.

Mais ce qu'on ne mit et qu'on ne pouvait mettre sur la couronne offerte au prince, ce fut le titre de l'ouvrage qu'il écrivit pour Livourne l'année suivante (1847), *Esmeralda*, et qui eut un très-grand succès.

1848 étant arrivé avec ses allures turbulentes, le compositeur se tut un moment. Le grand-duc de

LE PRINCE J. PONIATOWSKI. US Toscane prit ce silence pour une abdication, et, comme il reconnaissait au prince des qualités intellectuelles autres que celles d'excellent musicien, il l'envoya en mission à Paris. Il ne pouvait nous faire un plus agréable présent. Le prince y resta. Son salon s'ouvrit à tous les arts. Il n'est pas un amateur d'élite, pas un artiste, même de passage, qui ne soit sûr de trouver chez le prince l'accueil le plus aimable, le plus sympathique, le plus cordial. 11 est le Mécène, l'ami, le camarade de tous les musiciens. Les juifs-errants des concerts, les zingari des auditions musicales à billet payant en savent quelque chose ! Un des dons les plus étonnants du prince Joseph Poniatowski, — sans parler de sa belle voix de ténor, — c'est sa mémoire merveilleuse. Sa tête est une bibliothèque ; si les ai'chives des consen'atoires italiens, français, voire les allemands, venaient' à brûler, le prince les renouvellerait. Qu'on joue devant lui telle phrase imitée, tel passage emprunté, il sourira, et vous dira, sans jamais se tromper, la source originale. C'est le Pic de la Mirandole de la musique. Et comme il connaît, comme il aime ses classiques! Ce fut lui qui importa, pour amsi dire. , GoogleJ

 Beethoven et qui le popularisa en Italie, en diiigeant en personne à Florence, pendant trois ans, l'orchestre qui exécutait les sublimes symphonies du maître allemand. En parlant de ce pauvre Gordigiani, dans ce même livre, nous avons dit quelques mots de cette famille privilégiée des Poniatowski, pouvant réunir un trio, ténor, soprano et baryton, et tous les trois parfaits. Le ténor est le prince Joseph ; le soprano, là princesse Élise, et le baryton, le prince Charles, son mari. A Bologne, au théâtre Contavalle, ce fut le prince Joseph qui chanta le rôle d'Of^/Zo, — et Rossini était présent, et le public était payant ! Ce fut au bénéfice des pauvres, bien entendu. Interrogez plutôt Rossini ; il vous en dira plus long que nous sur cette magnifique représentation. Pour récapituler : Giœmnni da Procida^ trois actes; Don Desiderio, irdis BxXes-, Buy Bios ^ trois actes ; Bonifazio dei Geremei, trois actes ; la Spoza d'Abido, trois actes; Malek-Adel, trois actes; Esmeralda, iroi?, actes; Pierre de Médicis, qxxdXrQ actes ; A u travers du mur, un acte ; en tout, jusqu'à ce moment, neuf opéras, vingt-six actes. C'est un assez joli bagage, surtout quand on peut y compter 20

360 LE PRINCE J. PONIATOWSKI. Don Desideriu, Bonifazio dei Geremei, Emneralda^ Pierre de Médicis et Au travers du mur. On demanderait si l'on déroge à écrire des opéras, que la répouse de Voltaire serait toute prête : « Oui, quand on en écrit de mauvais. » L'auteur de Pierre de Médicis est deux fois prince, et j)ar dioit de naissance et pai' droit de talent. La première pai tie de notre tâche est achevée. Nous avons rappelé tous les Souvenirs, restés dans notre mémoire, des compositeurs de notre temps. Ce ne sont pas les seuls que nous ayons gardés. Il y a encore les virtuoses et les chanteurs. Ils formeront l'objet de deux autres volumes, lesquels, si le lecteur a la patiente bienveillance d'assister à cette nouvelle fantasmagorie du monde lyrique, compléteront ce que nous serions tenté d'appeler la Trilogie de Tarins.

TABLE DES MATIÈRES. Pages : Dédicace à Méry . i L'école italienne au xix* siècle : Rossini ; Mercadante; Pacini; Donizçtti; frères Ricci; Bellini; Verdi 1 à 32 Gaëtano Donizetti. . 33 Donizetti en France. AI Derniers moments de DonizettL 52 Giuseppe Verdi 69 Luigi 97 Luigi Gordigiani 109 Camille Sivori 133 La Musique française au xix* siècle : Gluck; Lulli ; Rameau ; Monsigny; Grétry; Spontini ; Méhul; Lesueur; Berton; Dalayrac; Nicolo; Boïeldieu ; Uérold. 155 à 172 Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages :
Dédicace à Méry.	1
L'école italienne au XIXe siècle : Rossini ; Mercadante ; Pacini ; Donizetti ; frères Ricci ; Bellini ; Verdi.	1 à 32
Gaëtano Donizetti.	33
Donizetti en France.	41
Derniers moments de Donizetti.	52
Giuseppe Verdi.	69
Luigi.	97
Luigi Gordigiani.	109
Camillo Sivori	133
La Musique française au XIXe siècle : Gluck ; Lulli ; Rameau ; Monsigny ; Grétry ; Spontini ; Méhul ; Lesueur ; Berton ; Dalayrac ; Nicolo ; Boïeldieu ; Hérold.	155 à 172

352 TABLE DES MATIÈRES. F. Auber. I7:i F. Halévy 185
Carafa ISa Ambroise Thomas 1 9.1 Ad. Adam 211 Hector Berlioz 222
Pages des mémoires inédits de Berlioz 2A2 Charles Gounod 2ûS Félicien
David 26â / Reher 223 Albert Grisar 225 Gevaërt • . . . . 229 Clapisson 281
Adrien Boïeldieu 28A Victor Massé 286 1-Yançois Bazin 288 Aimé
Maillart — Ernest Rever. 291 Prix de Rome 29Zi Hippolyte Monpou 312
Réflexions 312 Les poèmes. 321 Le prince J. Poniatowski 33A Dioitized bv
Google

Digitized by Google

Digitized by Google

A 5500

The text on this page is estimated to be only 23.97% accurate

i EN VKNTK \ r,A AlP.MK UBHaIIWK. ^ ‘lelaCün.àlie-Françai^., |.r..pn n‘. Ln magnifique volume grand in-S» imiirim ’- a» .ue e, «.rum,-,K„é d. portrait, phologfapl.i^s par Fnlvr^ • 1" Im üriginauï. ' ^ rBAvck, d ajir^s U deuj ihn^ partie est wue p,^s>cr. " " ” IA» , ,4. iJTjZ’ *"* « LES CENT FRANCS DU DOMPTFL'R nar l ' u t- ^ ” < vol. gr in-18 jVium. P»*- StAPtEatx LF>i COMÉWENNES AI)OnKl.N „„, Pm i ^ " CONFKSSIOKS DK l.laBK^roK CHKKLF^ ,N ", Hégonf, par M. de Lfaci RE. 1 J^nu vol in .« • r " inédit. " "■**’ 'm l'ortrail mi Jo4„e in-18 Jésus. ^ P»r J.-F. Varm. | vol. p-. HISTOIRE DE LA MUSIQUE EN FRANCE • i . ^ " plus reculés iusmi'A n« • ^«ANGE, depuis les temps les S— phie. photograNOUVELLES SCÈNES DE LA VIE RUSSE FIA i? " J*». I» ««». I tat rT«Ts “rr""""" ■EAUX. — IMPRIhekIE A. CARBO.